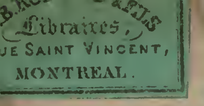

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01877291 3


Libraires,
SAINT VINCENT,
MONTREAL.


LIBRARY

JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

A L'ÉVANGILE

ÉTUDIÉ ET MÉDITÉ

A L'USAGE DES TEMPS NOUVEAUX

PROPRIÉTÉ

Pouchielgueff

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

A L'ÉVANGILE

ÉTUDIÉ ET MÉDITÉ

A L'USAGE DES TEMPS NOUVEAUX

PAR

AUGUSTE NICOLAS

Considérez la roche dont vous avez été taillés, et la carrière profonde d'où vous avez été tirés.

ISAÏE, LI, 1.

DEUXIÈME EDITION



PARIS

POUSSIELGUE FRÈRES, LIBRAIRES

27, RUE CASSETTE, 27

AVANT-PROPOS

Un des plus grands esprits qui aient honoré l'humanité, à une époque qui eut plus d'un rapport avec celle où nous sommes, Cicéron, ne croyait pas avoir tout fait quand il avait fulminé ses Catilinaires et ses Philippiques contre les ennemis de la République qui en convoitaient les ruines ou l'asservissement. Envisageant d'un regard plus profond le mal de son temps, et appliquant à le conjurer la double puissance dont il était également doué d'orateur et de philosophe, il ne descendait de la tribune que pour composer ces beaux Traités, où, avec une sérénité incomparable, au sein des orages politiques qui ébranlaient le monde autour de lui et où lui-même devait laisser sa tête, il s'attache à spiritualiser la Loi et le Droit, à renouer la société de Raison qui existe entre l'homme et Dieu, et à raffermir dans les intelligences les saintes Croyances du genre

humain. C'est que, disait-il dans son traité *De la nature des dieux*, « il s'agit entre nous d'une question qui inté-« resse non-seulement nos autels, mais nos foyers ; non-« seulement les temples des dieux et tout ce qui leur est « consacré, mais les murs mêmes de Rome : ces murs « qui la défendent moins par leur enceinte que nos « pontifes par la Religion. — Pour moi, ajoutait-il, « tant qu'il me sera donné de respirer, c'est une cause « que je croirai ne pouvoir abandonner sans crime[1]. » Langage d'autant plus fort, que la religion païenne n'y répondait pas, et que, plutôt que de se passer de la vérité en telle matière, « attestant les dieux de la Pa-« trie que son plus vif désir était de la découvrir[2], » il allait aussi loin qu'il pouvait au-devant d'elle par la vraisemblance philosophique, la Vérité même, disait-il, ne pouvant être que l'affaire d'un Dieu : *Quæ verisimillima magna quæstio est, quæ vera sit Deus aliquis videbit*[3].

Ainsi réduits à eux-mêmes, ses nobles efforts devaient être vains. Il ne sauva Rome des torches de Catilina que pour lui ouvrir l'ère dégradante des Césars. Il ne dégagea les grandes inspirations de la Loi et du Droit du vieux formalisme romain, que pour les voir s'envoler, comme le souffle même de Rome, vers cette Loi-Principe qu'il pressentait devoir en être le foyer divin pour le monde entier, sans distinction de races

1. *De Natur. D.*, *in fine*. — 2. *Académiques*, I, liv, II. — 3. *Tusculanes*, liv. I, § 2.

ni de temps[1]. Il ne tira les éternelles croyances de l'âme humaine du culte vermoulu des faux dieux, que pour les entendre réclamer aussitôt, par sa propre bouche, *un Dogme certain*, en attendant lequel (suivant en cela le conseil que Socrate donnait déjà à Alcibiade), lui-même, disait-il encore, était *pour le sursis*[2].

Il témoignait ainsi pour un Autre ; et le sursis ne fut pas long.

A ce moment-là même, en effet, paraissait dans le monde Celui que toute la terre attendait comme devant être son salut — Jésus-Christ — Raison de Dieu faite homme, éclairant déjà tout homme venant en ce monde d'une lumière que les ténèbres ne comprenaient plus, et venant dissiper celles-ci des clartés plus vives et plus larges de son Évangile.

Tout changea. Une nouvelle humanité jaillit de cette création, contre laquelle le vieux monde ne se débattit, que pour en mieux faire éclater la puissance.

Depuis lors, vingt siècles ont roulé ; et après des prodiges de vertus célestes et des progrès continus de raison publique, qui, malgré la liberté du mal laissée à notre nature pour qu'elle ait toujours le mérite du bien, l'ont menée des bas-fonds du paganisme et de la barbarie aux lumineux sommets de la civilisation, elle a été prise à cette hauteur d'un vertige pareil à celui qui la fit tomber la première fois, et pour avoir voulu se

1. *La République*, XVIII. — 2. *Académiques*, I, liv. II.

déifier, la voilà dans la dégradation d'où elle avait été tirée. On nous dirait revenus au siècle des Catilina et des Césars.

Nous en différons, cependant, par une ressource qui fait disparaître aussitôt ce funeste rapprochement, si nous y recourons, ou qui nous plonge plus bas encore de toute sa hauteur si nous y sommes infidèles.

Le même Évangile qui a réenfanté le monde, bien différent des religions anciennes qui avaient suivi la corruption de l'humanité et avaient même fini par la précipiter, a gardé sa sainteté native : tel, absolument tel qu'au premier jour où il se leva sur la nuit antique. La Vérité et la Vie sont au milieu de nous, se défendant et nous défendant contre nous-mêmes : Le CHRIST, resté vivant dans cette grande Église, dont on peut justement dire aujourd'hui, après dix-neuf cents ans de combats, dont le plus acharné, ce semble, se livre contre elle en ce temps, ce que Sénèque disait si emphatiquement de l'âme de Caton, qui fléchit comme lui dans le suicide : *Inter omnes publicas ruinas stans recta.*

Dans cette suprême situation, non moins alarmé du mal public, mais plus assuré du remède que ne l'était Cicéron, je reprends cette grande cause de l'intérêt divin — plus que jamais humain — que, tant qu'il me sera donné de respirer, je croirai comme lui, mais à bien plus juste sujet que lui, ne pouvoir abandonner sans crime. Car elle a sur nous le double empire de la

Vérité même, non plus cherchée par le tâtonnement philosophique, mais révélée par le Ciel à la terre dans sa sainte beauté, et de cette Vérité répudiée par les siens au comble de ses dons, et vengée de leur infidélité par la perversion de ces dons mêmes, pire que leur privation.

C'est là la vraie cause de nos malheurs, qui arriveraient à une proportion divine, si nous ne nous hâtions de revenir *à cette Roche dont nous avons été taillés et à cette Carrière profonde d'où nous avons été tirés*, pour nous refaire de ce dont nous avons été faits : de Jésus-Christ et de l'Évangile.

Tout ce qui en provenait est ruiné pour s'en être écarté, et cherche vainement à se constituer en dehors de cette base. *La pierre qu'ont voulu rejeter ceux qui bâtissaient*, et sans laquelle aucune autre ne saurait tenir, *est devenue le sommet de l'angle*[1]. Il ne reste qu'elle du passé pour l'avenir, étant éternelle. Posée par Dieu lui-même au fond de l'édifice social dont elle faisait l'équilibre, elle a été mise à découvert par l'effondrement et la dispersion de tous les matériaux qui le composaient du jour où il s'en est détaché. Elle est devenue par là même immédiate; et c'est par elle, c'est sur elle qu'il faut tout recommencer, si nous ne voulons aller de ruine en ruine jusqu'à la pulvérisation.

1. Luc, XX, 16.

Il y va, non-seulement de l'éternité pour chacun, mais du temps présent pour tous; non-seulement de nos autels, mais de nos foyers, de nos murailles et de nos remparts, du sol même de la patrie.

Il y va d'être ou de ne pas être.

Ce m'a donc paru œuvre sociale et patriotique, autant que religieuse, de rouvrir l'Évangile depuis si longtemps fermé à l'esprit public qui l'avait autrefois toujours présent, et de lui en faire respirer les souffles régénérateurs, d'en tirer des lumières et des énergies et comme l'âme et la vie qui de nos vieux temps peuvent faire encore des temps nouveaux.

Mais, avant de l'aborder, j'ai cru devoir y arriver par une étude générale sur Jésus-Christ : et tel est l'objet du présent volume.

Jésus-Christ — Dieu avec nous — Celui qui Est — de qui nous fûmes et par qui seul nous pouvons être : tel est Celui dont il faut d'abord nous redonner la notion et la conviction si profondément perdues ou altérées, avant de nous remettre en contact avec Lui dans son Évangile où il nous paraîtrait sans cela trop éblouissant.

Sujet immense, abîme sans fond, qui sollicite en tout sens, et où la difficulté est de se retenir plus que de s'étendre.

J'ai cherché à rassembler et à présenter ce qu'il nous importe de savoir de Jésus-Christ, considéré moins dans son œuvre que dans sa Personne, et moins en-

core dans sa Personne même, réservée à l'Évangile, que dans sa Science, dans *ce qu'Il est*.

Je n'aurai sans doute dit rien de bien nouveau, et encore moins de définitif, sur un sujet si souvent traité, mais qui sera toujours à l'être, et où nul ne peut se flatter de laisser plus de traces que le sillage du vaisseau sur l'Océan : j'ai cherché du moins à le dire nouvellement.

Je ne méconnais pas la plus grande difficulté de mon entreprise : celle d'y rallier des lecteurs. Les esprits, en effet, il n'est que trop vrai, ne sont pas aujourd'hui aux fortes lectures : et c'est là un signe du temps. Le mal qui les possède et les périls qu'il leur fait courir les emportent hors d'eux-mêmes vers des maux plus grands que ceux qu'ils veulent éviter. Tout au souci de vivre, ils lui sacrifient ce sans quoi la vie même n'a plus de prix ni de garantie, et jusqu'à l'honneur, comme le grand satirique romain le disait à ceux de son temps, si semblable au nôtre :

> Summum crede nefas animam præferre pudori,
> Et propter vitam vivendi perdere causas [1].

Grand crime, en effet, et grande faute, où penchent d'ordinaire les peuples chancelants ! Car aux peuples comme aux individus s'applique le divin paradoxe de l'Évangile : « Qui voudra sauver sa vie, la perdra ; et « qui perdra sa vie à cause de moi, la trouvera [2]. »

1. Juvénal, sat. VIII, *Les Nobles*. — 2. Saint Matth., XVI, 25.

En cet état des esprits, venir les rappeler à la sainteté de leur Principe, c'est braver la chance d'être mal reçu, si intéressé qu'y soit leur salut, et l'importunité de la tentative doit être en raison de son opportunité.

Tel serait, en effet, le sort de ce livre, si le sujet en était abstrait et une pure conception de l'esprit.

Mais le sujet ici est Vivant. Ce n'est pas l'auteur qui le fait parler : c'est Lui qui fait parler l'auteur, qui parle Lui-même dans le livre, et non-seulement dans le livre, mais dans le lecteur ; c'est Lui qui fait son œuvre à travers la faiblesse de son écrivain. Lors donc que celui-ci aura fourni toute la mesure de ses moyens et de ses efforts, il n'aura pas à se préoccuper. Il ne retiendra pas l'auguste Vérité captive. Il la dira pour elle-même, confiant dans sa seule vertu, qui d'un vase de terre peut tirer sa gloire, et des pierres mêmes se suscitera des fils. Il la verra croître, et lui diminuer : et ce sera la joie de sa tâche.

A. N.

Versailles, 25 février 1875.

JÉSUS-CHRIST

« Venez me voir : nous parlerons de Jésus-Christ ! »

Paroles de M. l'abbé Deguerry, martyr de la *Commune*, à Paris, le 24 mai 1871.

« Quand on a à parler de Jésus-Christ, on entre dans une sorte de resserrement involontaire. On craint, dès qu'on ne le prononce pas à genoux et en l'adorant, de profaner, rien qu'à le répéter, ce nom ineffable, et pour qui le plus profond des respects pourrait encore être un blasphème. Ceux qui le nient absolument en portent la peine. Prenez les plus grands des modernes antichrétiens, Frédéric, La Place, Gœthe, quiconque a méconnu Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit ou dans le cœur, il lui a manqué quelque chose.... Faisons du moins un écho fidèle, en redisant, sans réserve et avec abondance de cœur, ces paroles de M. de la Chaise, dans sa préface de Pascal : « Quand il n'y aurait point de prophéties pour Jésus-Christ, et qu'il serait sans miracles, il y a quelque chose de si divin dans sa doc-

trine et dans sa vie, qu'il en faut au moins être charmé, et que, comme il n'y a ni véritable vertu, ni droiture de cœur sans l'amour de Jésus-Christ, il n'y a non plus ni hauteur d'intelligence, ni délicatesse de sentiment, sans l'admiration de Jésus-Christ [1]. »

Tel est l'hommage rendu à Jésus-Christ, dans un intervalle lucide de conviction, par un des plus grands critiques et des plus obstinés sceptiques de notre âge. Il nous livre là le criterium secret, resté au fond de sa conscience, sous les décombres de sa foi, d'après lequel, souvent à son insu, il mesurait les plus grandes célébrités antichrétiennes, et évaluait ce *quelque chose*, dans l'esprit ou dans le cœur, qui leur a manqué.

C'est cet éclair sur Jésus-Christ que je voudrais fixer et faire rayonner en vive lumière dans la nuit des intelligences, sans m'arrêter à cette crainte janséniste qui se dérobe au commerce de son objet, de peur de le profaner, ou à ce charme passager dont la source ne saurait produire cette *véritable vertu*, cette *droiture de cœur*, cette *hauteur d'intelligence*, et cette *délicatesse de sentiment* qu'on lui reconnaît, si on ne s'y abreuve et si on ne s'y plonge.

Il faut parler, et parler beaucoup de Jésus-Christ, si peu digne qu'on soit de cette entreprise. Le besoin triomphe ici de l'impuissance, par l'aide de Celui-là même qui le satisfait, et qui ne peut avoir de vainqueur que Lui-même. Le même mouvement qui nous resserre

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, édit. de 1867, t. III, p. 350.

à la présence de Jésus-Christ, et nous porte à dire avec le plus fragile, et cependant le premier de ses Apôtres : *Retirez-vous de moi, parce que je ne suis qu'un homme pêcheur*[1] *!* nous projette aussitôt, par réaction de notre misère même vers sa Bonté, et nous fait pousser ce cri de détresse auquel elle répond : *A qui irions-nous, Seigneur ? Vous seul avez les paroles de la vie*[2] *!* L'indignité même se rachète alors par le sentiment qu'on en a. Elle devient un titre à ce qui serait, sans ce profond sentiment, une témérité sacrilége, même chez le plus digne ; parce qu'elle fait le plus de place et d'honneur à Jésus-Christ, qui, miséricordieux médecin, est surtout venu pour les malades et pour les indignes.

La difficulté n'est donc pas, grâce à Lui, de parler de Lui, si nous avions tous ce sentiment ; ou plutôt, il nous suffirait de Le laisser se raconter Lui-même à nos âmes, n'ayant qu'à l'écouter dans ses inénarrables communications, comme il est dit de Marie assise en silence à ses pieds. Heureux ceux qui ont retenu ce simple et grand *Art* de savoir converser avec Jésus, et cette suprême prudence de ne pas interrompre son commerce [3]. Ils portent en eux ce *Principe de toutes choses qui parle au dedans*[4], qui y distille la vraie science, et qui, sans faste de doctrine et sans appareil d'argument, en fait plus connaître d'un rayon de sa Vérité, tout à la fois lumière et chaleur, qu'on n'en saurait apprendre à toutes les écoles.

1. Luc, V, 8. — 2. Jean, V, 69. — 3. *Magna ars est scire conversari cum Jesu, et scire Jesum tenere magna prudentia.* (*De Imit. Christi*, lib. II, cap. VIII.) — 4. Jean, VIII, 25.

Mais la grande difficulté est de parler de Jésus-Christ à un siècle qui n'entend plus rien à Jésus-Christ; qui a perdu non seulement la science, mais le sens du *spirituel:* ce sens de Dieu qui passe l'homme *animal*, c'est-à-dire limité à l'ordre temporel; qui a fait plus que de perdre cette science et ce sens, qui de son ignorance même s'est fait une science où il se cantonne et où il s'enfonce dans sa dégradation, et de cette dégradation même s'est fait une superstition où il s'adore; qui, par un renversement de vue conséquent avec cet état, estime chétif et misérable ce qui remplit l'espace et le temps et en passe infiniment toutes les sphères, se joue de la Toute-Puissance et se raille de l'Éternel Amour, pose *Celui qui est la vraie Lumière* en butte à ses *libres penseurs;* ou par la pire de toutes les folies, la folie docte et froide, le supprime dans ses *sages;* qui, par contre, qualifie de fous le petit nombre de ceux qui tiennent encore pour la raison et la foi du genre humain, et les tente de découragement et de défection, quand il ne leur fait pas de la protestation de cette raison et de la profession de cette foi un héroïsme.

Entretenir de Jésus-Christ ce siècle-là, voilà la difficulté : difficulté bien plus grande, en un sens, que ne le fut pour saint Paul celle de l'annoncer à Athènes; car à Athènes, comme partout alors, le sentiment religieux était loin de faire défaut, et l'Apôtre put s'appuyer sur ce sentiment pour commencer ainsi sa harangue : « Hommes athéniens, je vous vois *religieux jusqu'à l'excès;* car parmi les nombreux autels de vos dieux qui se sont offerts sur mon chemin, j'en ai trouvé un où il est

écrit : *Au Dieu inconnu.* Celui-là que vous adorez sans le connaître, je vous l'annonce[1] ; » et la grâce de cette prédication enfanta celui qui devait la porter en France[2].

Mais, aujourd'hui, on ne peut pas s'appuyer sur cet autel, ni sur aucun autel public, comme il y en avait tant à Athènes. Après s'être élevé et élargi sur la ruine de tous ceux qui étaient la honte du genre humain, et avoir été pendant dix-huit siècles un foyer de vie et de gloire, l'autel de Jésus-Christ ou a été proscrit ou n'a que des adorateurs particuliers. C'est une entreprise hardie que d'en poser avec honneur la première pierre sur le Mont Aventin de la barbarie moderne, pire que celle qui y immola saint Denis. Car dans cet autel, c'est tout autel, toute croyance qu'elle se refuse à porter. On n'en est plus au *Dieu inconnu*, mais au *sans Dieu.*

Et les classes dirigeantes elles-mêmes ne sont-elles pas imprégnées du même esprit ?

Le Christ évangélique, — le vrai, — disant la vérité à tous : aux Scribes et aux Pharisiens, comme aux publicains et aux misérables; aux Princes du peuple et aux Docteurs de la Loi, comme aux multitudes; semant les cités et les campagnes des merveilles de sa bonté et de sa puissance, évangélisant les *Nations* et se les conformant par sa grâce, ou les frappant de sa verge de fer et faisant disparaître leurs faisceaux et leurs dieux devant sa Croix : ce grand Christ *public*, à qui ces *Na-*

1. *Actes*, XVII, 23. — 2. Saint Denis, premier apôtre de Paris, qui prit possession de Montmartre par son martyre.

tions ont été données en héritage[1], en est réduit, au sein de celle-là même qui fut sa fille aînée, à se taire et à s'éclipser : Lui, la Parole! Lui, la Lumière! Il y est resserré à ses temples, comme son vicaire l'est au Vatican; *son vicaire, en qui Lui-même est captif*[2]. Il n'y a pas de place pour lui à son soleil. La vie publique est murée au regard de Dieu; on s'y conduit à sa guise et Il n'a rien à y voir, même dans la conscience de certains chrétiens qui ne s'ouvre pas à Lui de ce côté. On admet bien Dieu par rapport à un autre monde : mais dans le gouvernement de celui-ci, on est sans Christ, sans Dieu, SINE CHRISTO ET SINE DEO IN HOC MUNDO[3]. L'ouvrage est jaloux de l'Ouvrier. C'est la *Libre Pensée* appliquée à la société publique; c'est l'athéisme politique et social : grande hérésie de ce siècle, justement dénoncée par l'organe infaillible de la vérité comme la source de toutes nos impuissances, de tous nos abaissements et de tous nos maux!

Une telle hérésie ne doit pas être moins fatale dans l'ordre humain que ne le serait dans l'ordre physique la rupture de la force centrifuge, qui représente *la Liberté* dans le premier de ces ordres, avec la force de gravitation qui représente *la Vérité :* alors que ces deux ordres, relevant également de leur Auteur, ne doivent différer qu'en ceci, que ce qui se fait nécessairement dans le second doit se faire volontairement dans le premier, sous peine d'un égal désordre.

Et des consciences qui se disent encore catholiques ne redoutent pas d'engager systématiquement dans cette

1. *Ps.*, II, 8. — 2. *E nel vicario suo Christo esser catto* (Dante, *Purg.*, c. XX). — 3. Ad Ephes., II, 12.

funeste voie le sort des peuples, je ne dis pas seulement contre les avertissements de la plus grande Autorité qui soit au monde et dont ils font profession de relever, contre la loi de Dieu et de son Christ dont ils sont les disciples en secret, mais contre la nature même des choses, contre le bon sens, qui est finalement le maître de la vie humaine et le vengeur de Dieu! Et la masse des esprits, *prise à l'appât de cette fausse liberté et suivant en aveugle pourvu qu'elle en entende seulement le nom*[1], se laisse ainsi mener à l'apostasie, alors qu'elle est mise en demeure de revenir à sa foi par le plus décisif de tous les intérêts et la plus pressante de toutes les preuves : la vie ou la mort sociale suspendue aujourd'hui à l'affirmation ou à la négation publique de JÉSUS-CHRIST, sans neutralité possible!

Comment, encore une fois, venir parler de JÉSUS-CHRIST à cette société-là?

Cependant il le faut; car c'est lui parler au plus haut point d'elle-même, de sa propre existence et de son sort immédiat; et si le sujet est divin, toutes les conséquences sont humaines. Il faut réagir contre cette affreuse diminution de JÉSUS-CHRIST qui fait notre propre diminution. Il faut Lui refaire sa place au milieu de nous, si nous voulons refaire la nôtre dans le monde.

Mais on conçoit combien le procédé doit se ressentir de cet état public des âmes.

Il faut les prendre où elles en sont de JÉSUS-CHRIST pour les conduire où elles doivent être, de bas en haut. JÉSUS-CHRIST est cette montagne prodigieuse de l'inter-

1. Bossuet.

prétation prophétique de Daniel, qui *petite pierre* d'abord, détachée d'elle-même du Très-Haut, après avoir frappé et pulvérisé tous les empires du vieux monde figurés dans les divers métaux dont se composait la statue du songe de Nabuchodonosor, s'est élargie et élevée jusqu'à remplir toute la terre et tout l'espace qui la séparait du ciel[1]. Quand on n'est pas porté sur les ailes de la foi et de l'amour à son céleste sommet, d'où on découvre d'un coup d'œil toutes choses; quand on est frappé de myopie au point de ne la voir encore que comme une *petite pierre* et d'aller se heurter contre sa masse au lieu de s'y appuyer; quand on est obligé d'en faire l'ascension à pas pesants, il faut alors s'y prendre de loin et de rase terre, gravir ses flancs par des chemins tournants, découvrir, en montant par degré, un horizon de plus en plus étendu et dont toutes les sections se rejoignent, jusqu'à ce que, par cette ascension laborieuse et pédestre de Jésus-Christ, on tombe anéanti et accablé *de la largeur*, *de la longueur*, *de la hauteur et de la profondeur de ce mystère*[2], et on soit accueilli et relevé par cette juste parole : « O tardifs et pesants de cœur à ma croyance[3] ! »

C'est ainsi qu'il nous faut procéder; et encore, sans prétendre autre chose que tracer un itinéraire et marquer quelques points de vue et quelques stations au penchant de ces abîmes.

Mais pour cela même il faut être mû et attiré par

1. Daniel, ch. II, 35. — 2. *Aux Ephésiens*, III, 18. — 3. Luc, XXIV, 25.

JÉSUS-CHRIST, par Dieu en Lui. De quelque manière qu'on s'y prenne pour le traiter, ce n'est pas là un sujet comme un autre. Le plus démontrable et le plus lumineux en lui-même, jusqu'à confondre toute contradiction, il permet à ses malheureux opposants de se complaire dans le faux de sa négation par la sublimité surnaturelle de son divin objet dont le prix est trop grand pour se laisser dérober par qui ne le mérite pas, et qui punit l'orgueil par cette étroite complaisance en lui-même, autant qu'il ouvre ses trésors à la volonté droite et bonne qui s'estime moins que lui. C'est là le sens de ces paroles de JÉSUS-CHRIST : « Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire [1] ».

Ce n'est pas que la recherche de JÉSUS-CHRIST exige la foi en JÉSUS-CHRIST. Non, elle n'exige pas la *foi*, mais la *bonne foi*. Si on le possédait déjà par la foi, on ne le rechercherait pas par la preuve. On avancerait en lui par la fidélité. Mais, d'autre part, si on n'avait pas la bonne foi et le bon désir, on ne le rechercherait aucunement; on l'éviterait. Ce qu'il y a de *bon* dans cette foi et dans ce désir vient de Lui, est déjà Lui; car la recherche suppose l'attrait, et dans l'attrait ce qui est au terme, la possession. « Console-toi, dit-il lui-même alors à l'âme encore incertaine, mais inquiète de lui, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé; tu ne me chercherais pas si tu ne me possédais; ne t'inquiète pas, car c'est moi-même qui te meus à ma recherche [2]. »

1. Jean, VI, 44. — 2. Pascal cité par Sainte-Beuve dans son livre de *Port-Royal*.

Mais si cela suffit au lecteur, cela ne suffit pas à l'écrivain de Jésus-Christ. Dans celui-ci il faut la foi, il faut l'union à Jésus-Christ. Bien qu'il ne procède que par des arguments humains, il faut qu'il les puise au foyer de toute lumière, de la Raison éternelle, du Verbe incréé. Toute application de l'esprit à une science, même naturelle, veut cette lumière. Mais combien plus la science de cette Lumière même! Comment parler du Verbe sans le Verbe? Comment guider à sa recherche sans lui appartenir déjà? Et pour cela quelle fidélité, quelle inclinaison, quel abaissement de toutes les puissances de son être ne faut-il pas devant cette Source qui ne s'épanche qu'à proportion qu'on lui creuse un lit pour la recevoir et pour la répandre! Combien ne sent-on pas alors son néant! Qu'on craint et qu'on tremble de faire obstacle à la Vérité en se faisant son interprète, et qu'on est douloureusement partagé entre cette crainte de la compromettre et l'amour de la servir!

En cette redoutable entreprise, l'écrivain est comme la victime de la science. Il faut qu'il s'immole à elle au dedans pour en recevoir les clartés qu'il doit transmettre au dehors. Il faut qu'il puisse dire en toute vérité comme Pascal :

« Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux, auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre bien et pour sa gloire; et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse [1]. »

1. Pascal, *Pensées*.

C'est dans cette disposition du lecteur, et autant que possible de l'écrivain, qu'avant de suivre Jésus-Christ pas à pas sur les hauteurs de son Évangile, nous allons gravir sa science historique et doctrinale à la lumière de la raison, comme une initiation à son commerce.

PREMIÈRE PARTIE

SCIENCE HISTORIQUE

DE

JÉSUS-CHRIST

I

CELUI QUI EST

Le premier *fait* historique qui frappe nos regards est l'Existence universelle, la Création. Je dis *historique*, dans le sens étendu du mot, parce que la Création a été produite et se meut dans le temps; parce que, dans l'homme et l'humanité qui en est la dernière et plus haute expression, elle devient réellement historique; et enfin, parce qu'elle se relie aux événements qui se passent sur ce globe, comme la scène, les décors, le prologue et le chœur se relient à l'action dramatique.

Cette action s'ouvre par une première vérité qui est comme le fonds de toutes les autres.

La Libre-Pensée a dit: «Il n'y a point de Dieu. » Mais le Bon Sens lui a tout aussitôt répondu : « Quelque chose existe, donc quelque chose est de toute éternité. Ce monde est fait avec intelligence, donc par une intelligence. Il est ainsi démontré en rigueur qu'il existe un Être nécessaire de toute éternité. Il est également démontré qu'il y a une intelligence dans le monde. Je m'en tiens là. » — L'impie insiste. « Comment, dit-il, parvenir à se persuader que la chose la plus impossible à comprendre soit la plus essentielle? Voyez le mal phy-

sique, voyez le mal moral, et croyez en Dieu après cela ! Jamais la notion de Dieu n'entrera dans l'esprit humain. » — « *Complétement*, non, réplique le Bon Sens; mais une chose peut être démontrée et incompréhensible : l'éternité, les incommensurables, les asymptotes, l'espace... L'idée d'un Dieu qui ne ferait des créatures que pour les tourmenter est horrible et absurde ; mais si on vous prouve une vérité, cette vérité existe-t-elle moins parce qu'elle traîne après elle des conséquences inquiétantes ? Il y a un Être nécessaire, éternel, source de tous les êtres : existera-t-il moins parce que nous souffrons ? Existera-t-il moins parce que *je suis incapable* d'expliquer pourquoi nous souffrons[1] ?... »

Ainsi raisonnait un esprit qui fut le génie du blasphème, mais qui, sur cette première vérité de l'existence de Dieu, avait trop de bon sens pour broncher. Ce bon sens était bien à l'étroit, cependant, borné qu'il était au pur théisme qui, dit-il lui-même ailleurs, *n'a jamais suffi*. Il se privait de bien des lumières, il s'exposait à bien des objections, pour se réserver d'insulter ce Dieu qu'il affirmait, par une longue satire contre sa Religion et sa Providence. Cette objection, notamment, tirée de l'énigme du mal dans le monde, et de cette idée *horrible et absurde* d'un Dieu qui ne ferait des créatures que pour en être le bourreau, il s'en était fait le thème monotone de la plus abjecte et de la plus infernale ironie. N'importe. Dans cette situation si resserrée et si inconséquente, tout son bon sens se cabrait et le rejetait en arrière de l'athéisme. *Je m'en tiens là,* disait-il, à ce qui est *démontré en rigueur*. Et quant à cette autre objection,

1. Voltaire, *Remarques sur le bon sens*, t. L, p. 568. — *Dialogues d'Évhémère*, idem, p. 159, édit. Beuchot.

qui fait le fond de toutes celles de l'incroyance à tous les degrés, tirée de l'*incompréhensible* et de ce que *jamais la notion de Dieu n'entrera dans l'esprit humain*, il en avait raison d'un mot, *complétement*, la réduisant ainsi à l'absurde exigence que *la notion de Dieu entrât* COMPLÉTEMENT *dans l'esprit humain*, c'est-à-dire dans une capacité infiniment moindre qu'elle.

Reprenons donc à notre compte le simple et suffisant argument de Voltaire :

Dieu est attesté dans la nature par le spectacle des merveilles qu'elle nous présente. Les existences dont elle se compose supposent l'Être. Elles ne se donnent pas à elles-mêmes pas plus qu'elles ne retiennent ce qu'elles ont d'être : elles le reçoivent et elles le rendent à chaque instant. Produites toujours, elles ne *sont* d'elles-mêmes jamais. Elles supposent donc en dehors d'elles l'Être nécessaire, subsistant en soi et contenant tout l'être, *de qui* leur vient cette précaire existence et qui la leur dispense selon ses lois : *Ex-sunt*. Ce mot seul d'*Existence*, par sa racine, par cette petite syllabe : *ex*, est une profession de foi à la Divinité.

Ces existences, en outre, ne sont pas en confusion, mais dans le plus bel ordre imaginable, qui confond le savant, ravit le philosophe, et fait connaître l'admiration à l'âme la plus vulgaire. Ce que nous appelons la Nature n'est que le comble de l'art, « l'art de je ne sais quel grand Être bien puissant et bien industrieux qui se cache et qui la fait paraître. Il faut donc encore qu'il y ait un artiste infiniment habile, et c'est ce que nous appelons Dieu[1]. »

1. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, t. XXXI, p. 166.

Cette vérité, que mille autres arguments démontrent, et qui jaillit de partout parce qu'elle est le fond de tout, a pour elle l'instinct universel et perpétuel du genre humain. Ce n'est pas seulement une vérité de raison, mais de nature. Elle a surtout pour elle ceux qui s'efforcent de la nier, et qui, en frappant sur elle, ne font que l'affermir contre eux. On ne frappe pas, et on ne frappe pas avec fureur, dans le vide et sur le rien; et, quand on est soi-même renversé des coups qu'on porte, c'est qu'on s'attaque à quelque chose de bien résistant. Les prétendus athées n'en ont jamais fini avec Dieu; ils ont toujours son nom à la bouche, et il ne faudrait qu'eux pour convaincre les sceptiques et réveiller les indifférents.

Il n'y a jamais eu d'athées sérieux. Ceux qu'on appelle de ce nom ne sont que des révoltés, des *antithées:* les moins athées; parce qu'ils savent Dieu plus que personne par le supplice de leur contradiction avec sa vérité qui les torture au dedans par le remords, et qu'ils profèrent au dehors par le blasphème[1].

1. « La Révolution n'est pas athée, elle est *antithéiste.* »
(PROUDHON.)

II

DIEU MUET ET IMPERSONNEL DANS LA NATURE, BESOIN POUR L'HOMME DE COMMUNIQUER AUTREMENT AVEC LUI.

Mais cette vérité, si fermement assise qu'elle soit, excite plutôt qu'elle ne satisfait notre aspiration. Cet Être nécessaire *est vraiment un Dieu caché*[1]. Il l'est et il doit l'être proportionnellement à tout autre que lui-même, par sa nature infinie et par cet *abîme insondable de richesses, de qui, en qui et par qui sont toutes choses*[2]. Toutefois, il ne saurait avoir tenté notre esprit et notre cœur du tourment de le connaître pour s'y dérober entièrement. Or, dans la nature, *il se cache en la faisant paraître*, et cette nature elle-même nous le cache autant qu'elle nous le prouve.

Elle nous le prouve, en effet, par cette dépendance des êtres, et par cet ordre merveilleux dans lequel ils sont disposés les uns par rapport aux autres, et tous par rapport au tout. Mais, plus cette dépendance est fatale, plus

1. Isaïe, XLV, 15. — 2. *O Altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei, quoniam ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia.* (*Ad Romanos*, XI, 33, 36.)

cet ordre est solennel, plus, à force de perfection, ce grand mécanisme semble marcher de soi, et moins il me laisse voir, dans sa libre puissance et dans sa volontaire action, cet Être qui en est l'auteur et qui y préside. Il est dit, dans la Genèse, qu'après avoir fait ce grand ouvrage en six temps, l'artiste de l'univers se reposa. C'est ce repos dans son œuvre qui nous le cache autant que l'œuvre nous le prouve. Sa souveraineté même, qui éclate dans l'assujettissement de l'univers à d'immuables lois, disparaît, pour ainsi parler, dans son propre règne. Après avoir commandé une fois, il obéit toujours: *semel jussit, semper paret*. Il s'obéit à lui-même, sans doute, et ce n'est là que de la constance. Mais cette constance de l'ouvrier finit par se confondre avec l'obéissance de l'ouvrage, et plus j'admire, moins je le vois. Tout est de Dieu, rien n'est Dieu; et l'on s'explique cette aberration de l'humanité païenne, infidèle une première fois aux traditions religieuses du genre humain, qui, pressée entre le sentiment de la Divinité et cet inconnu où elle se dérobe, en était venue à personnifier en autant de dieux les forces de la nature, et ne trouvant Dieu nulle part, avait fini par le mettre partout, en attendant le *Dieu inconnu*.

Je concevrais encore cet *ignoto* de Dieu dans la création par rapport à tous les autres êtres inférieurs à moi, qui ne sont pas capables de s'en émouvoir et d'en rien induire, simples exécutants du grand poëme qu'elle offre à mes regards. Mais pour le spectateur, pour l'homme, pour moi, c'est trop pour être assez. Le Paradis même ne me suffirait pas: il me faut l'Auteur du Paradis; et plus il me donnera à penser de lui par ses merveilles, plus je serai envieux de le connaître, avide de le voir;

plus je serai intrigué par *le visible* à entrer en rapport avec *l'Invisible* qui y transparaît ; plus l'empreinte me fera désirer de voir le cachet. La supériorité de mon être, par rapport à tous les autres êtres de l'univers qui sont devant moi, consiste en ce que seul j'ai conscience, conscience d'eux et de moi. La Nature me domine de sa majesté, elle m'écrase de ses forces, elle me confond de ses merveilles : mais je la domine par le sentiment même de ces merveilles qu'elle n'a pas, par ma pensée qui la contemple alors qu'elle s'ignore, par ma liberté qui fait de cette contemplation une jouissance volontaire dont elle n'est que le servile sujet. Or, cette supériorité que j'ai sur la nature, je la cherche dans son auteur. Je suis un être personnel : il me faut un Dieu personnel. Ce Dieu existe nécessairement ; car il serait absurde de penser que moi, qui ne suis qu'un de ses ouvrages, et en un sens le plus frêle de ses ouvrages, j'aurais une supériorité qu'il n'aurait pas. Cependant, je ne vois rien que d'inconscient et d'impersonnel dans la nature. J'y vois quelque chose : j'y cherche quelqu'un. Sans doute, j'y vois une intelligence, une puissance, une sagesse, une beauté, une bonté, et une multitude d'autres perfections intellectuelles et morales qui me ravissent, et qui, n'étant pas dans les êtres eux-mêmes, mais dans leur organisation et leur arrangement, sont nécessairement autre chose qu'eux et en dehors d'eux, et supposent un Être de même nature que ces perfections en qui elles résident dans leur siége, et d'où elles rayonnent comme de leur foyer. Mais ce que je n'y saisis pas, ce que je poursuis, ce que j'appelle, ce qu'il faut à toutes mes facultés, c'est à qui parler et qui me réponde ; c'est une personnalité à laquelle je puisse rapporter ces per-

fections : cette personnalité nécessaire, esprit et volonté au plus haut point comme ses actes, et infiniment plus que moi comme moi : l'Artiste.

> La nature est muette ; on l'interroge en vain :
> *On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain* [1].

1. Voltaire, *Poëme sur le désastre de Lisbonne.*

III

DIEU CONSCIENCE ET PROVIDENCE.

Ce n'est pas la nature extérieure seule qui nous donne cette idée tout à la fois incitative et insuffisante de Dieu. Outre le monde physique, il y a deux autres mondes, si considérables pour nous qu'ils nous distraient du spectacle de la nature même, ou plutôt qu'ils réduisent cette grande Nature à n'être que la scène décorative du vrai spectacle qui nous émeut et qui nous agite; celui dont nous sommes, non plus seulement les spectateurs, mais les acteurs : l'homme et l'humanité.

Là, le Dieu de la nature s'atteste par deux grands témoignages où sa personnalité se dégage en des rapports plus étroits avec la nôtre, sans cesser d'être naturels : la Conscience et la Providence.

La Conscience! puissance tellement personnelle, qu'elle met en jeu notre personnalité, sans être notre personnalité même, par notre fidélité ou notre infraction à sa voix. Ce qui implique nécessairement qu'elle est autre chose que nous en nous : un témoin, un juge, un Dieu; mais un Dieu cette fois et au plus haut point *per-*

sonnel. Ici, en effet, il y a bien la même constance que dans la nature. Il y a plus même : il y a la nécessité ; car nous pouvons modifier la nature physique, et on conçoit même que ses lois eussent pu être tout autres qu'elles ne sont : tandis que les lois morales sont de leur nature immuables, éternelles, increées, et participant par là de la nature de Dieu, Dieu même. Mais non plus Dieu muet et impersonnel : personnel au contraire et interlocuteur redoutable, par la discussion de notre propre personnalité, dont il met en jeu la responsabilité par le mérite ou le démérite.

La Providence est un autre aspect et un autre rôle de Dieu qui nous le fait entrevoir dans son action, sans pourtant encore nous le faire voir lui-même. Dans la nature, la Providence est partout, et partout manifeste. La nature n'est que Providence. Dans l'humanité, au contraire, qui cependant est de son domaine comme tous les autres êtres de la création, la Providence semble faire relativement défaut. On la retrouve bien dans l'organisme humain où elle apparaît comme dans son plus parfait ouvrage. Mais dans l'ordre moral et historique de nos destinées, elle n'occupe plus le premier plan. Tout y semble livré à nous-même ou au hasard. La confusion et le désordre qui en résultent semblent même l'accuser, et réagir contre les témoignages de la nature et de la conscience.

Cependant il n'en est rien, et là même l'idée de Dieu a toujours plané aux yeux de l'humanité et a sollicité son ardeur de le connaître.

D'abord, on s'explique très-bien cet effacement de Dieu, dans l'ordre moral et historique humain ; parce que, dans cet ordre, un élément nouveau et capital qui

ne se trouve nulle autre part dans la création est en scène : la liberté de la créature, que Dieu respecte comme tout ce qu'il a fait. Mais cette agitation libre de l'homme, qui s'accuse par tant de désordres, ne va cependant jamais, depuis que le drame dure, jusqu'où elle devrait aller si elle était maîtresse absolue des événements. Il y a longtemps que l'humanité se serait détruite elle-même si elle avait été seule arbitre de son sort. Et alors cette confusion même des choses humaines qui semble accuser Dieu, faute d'être rapportée à notre liberté qui en est la raison, devient, par les limites qu'elle reçoit et les involutions qui s'en dégagent, un témoignage d'autant plus sensible de cette Providence qui la domine et qui la sauve de ses propres excès. Il en est comme de la Mer, dont les tempêtes et les tumultes font d'autant plus ressortir la puissance cachée dans le grain de sable où elle vient se briser.

Et cette observation générale se précise et se multiplie si nous l'appliquons aux destinées particulières de chaque peuple et aux révolutions des États. Cette action dominatrice et dispensatrice de la Providence apparaît alors, à certains moments, comme le *Deus intersit* de la poétique humaine. Elle se personnifie dans certains grands acteurs, elle éclate dans certaines élévations ou certaines chutes, elle envahit la scène dans certains imprévus, elle se déroule dans certaines marches de succès ou de revers, de progrès ou de décadence, jusqu'à reprendre avec usure tout ce que notre activité libre lui avait dérobé, jusqu'à ramener au néant toute la superbe humaine, et à nous faire confesser à nos dépens ces grandes vérités : — que *l'homme s'agite et Dieu le mène;* — que *le hasard n'est que l'incognito de la Provi-*

dence ; — et qu'il *n'est plus ou moins à Dieu* (nous l'avons vu) *de remuer un Empire que la feuille d'un arbre, et à sa Providence d'incliner l'événement d'une bataille que le sault d'une puce* [1].

1. Montaigne, *Essais*, liv. II, chap. XII.

IV

INSUFFISANCE DE CES DEUX RAPPORTS. — L'HUMANITÉ EN DISGRACE.

Ainsi donc, Dieu s'atteste à l'homme par trois témoignages divers qui constituent la Révélation naturelle : la Nature, la Conscience, la Providence.

Dans la Nature, il est visible, mais muet et impersonnel. Dans la Conscience, il est parlant et personnel, mais intérieur et invisible. Par sa Providence, il revêt un mode extérieur comme nos actes, il se fait acteur et coryphée sur la scène des événements[1]. Mais, bien que son action soit considérable et merveilleuse à qui sait l'observer, disposant les choses à travers leur chaos, disposant de nous sans toucher à notre liberté et par cette liberté même, faisant tourner à ses fins nos actes quels qu'ils soient, bons ou mauvais, toujours, et intervenant parfois par des coups qui renversent tous nos rôles et tous nos plans et trahissent sa main, cependant l'illusion de notre activité libre est telle, le tumulte et la pous-

1. C'était là, en effet, le rôle des *chœurs* dans la tragédie antique. Ils *disaient* la Conscience et la Providence.

sière que nous faisons couvrent tellement son jeu et son ordonnance, que nous ne le voyons pas, ou que sous les noms de Fortune, de Hasard, de Destin, nous lui imputons tout l'aveuglement de notre ignorance et tous les caprices de nos passions.

Ce n'est donc pas encore là le Dieu qu'il nous faut, et tout en le professant par le profond sentiment de sa dépendance, jamais l'humanité n'a pu s'en contenter.

Ce sentiment même de sa dépendance la sépare de Dieu.

Ce n'est pas en effet cette simple dépendance de l'ouvrage par rapport à l'ouvrier, que l'humanité sent en elle, c'est plus : c'est la contradiction d'un coupable avec son juge ; c'est un état de disgrâce, un poids d'inimitié, par rapport à l'ordre éternel violé, une propension malheureuse à renouveler cette violation comme par un prolongement de chute, et cependant une aspiration invincible à se relever, à se redresser, à se réhabiliter, sans le pouvoir de soi.

Je n'emprunte pas la notion de ce sentiment à telle ou telle croyance ; je la prends comme *état* de l'humanité partout et toujours, comme témoignage universel de la nature humaine, l'explication n'en existât-elle pas.

Un grand ennemi de toute croyance a très-bien constaté ce fait *humanitaire :* « Les Anciens, a dit Proudhon, accusaient de la présence du mal dans le monde la nature humaine. La théologie chrétienne n'a fait que broder à sa façon sur ce thème ; et comme cette théologie résume toute la période religieuse qui depuis l'origine chrétienne s'étend jusqu'à nous, on peut dire que le dogme de la prévarication originelle, ayant pour lui

l'assentiment du genre humain, acquiert par cela même le plus haut degré de probabilité. — Le dogme de la chute n'est pas seulement l'expression d'un état particulier et transitoire de la raison et de la moralité humaine : c'est la confession spontanée, en style symbolique, de *ce fait aussi étonnant qu'indestructible*, la culpabilité *ab ovo*, l'inclination au mal de notre espèce. Malheur à moi pécheresse, s'écrie de toutes parts et en toute langue la conscience du genre humain ! *Vœ nobis, quia peccavimus*[1] *!* »

Voilà un commencement d'explication à l'objection que Voltaire, sans s'y arrêter toutefois, acceptait trop complaisamment de l'Athée : l'énigme du mal dans le monde, impliquant l'*idée horrible et absurde d'un Dieu qui n'aurait fait des créatures que pour les tourmenter.*

La conscience du genre humain, plus sensée et plus véridique, a répondu partout et toujours : Non, c'est moi qui suis la coupable. Dieu ne m'a pas fait telle; c'est moi qui me suis dégradée : *me, me, adsum qui feci !*

Il est donc vrai, et chacun de nous du reste porte en soi le stygmate de cette vérité, qui bat dans nos artères et adhère à nos os, l'humanité, partout et toujours, est en chute et en rupture par rapport à l'ordre et au bien, à cet ordre et à ce bien qui reluisent dans la Nature, qui réclament dans la Conscience, qui se dégagent du désordre humain par la Providence, et que nous rapportons invinciblement à cet Être nécessaire, ainsi attesté une fois de plus par le témoignage même du mal.

De là pour l'homme un besoin autre et plus fort

1. Proudhon, *Système des contradictions économiques*, t. Ier, p. 344-348.

encore que tous ceux que nous avons reconnus, d'entrer en rapport avec cet Être : besoin de délivrance, de réconciliation, de *religion* réparatrice de la *rupture*.

C'est ce besoin qui, sans exclure les autres, a surtout prédominé dans l'humanité, et dont toutes les religions de la terre ont affecté le mode. Partout et toujours l'expiation, partout et toujours le sacrifice : sacrifice, non de simple offrande et de simple dépendance, mais de réparation, de satisfaction, de rédemption.

V

APPEL DE DIEU PAR L'HUMANITÉ.

De tous ces instincts, de tous ces besoins, et de toutes ces voix de la nature en nous, surtout du sentiment de notre misère redoublé par celui de notre grandeur, de notre grandeur native à reconquérir, s'est formé dans le monde humain une seule voix, un seul cri ; une instance unanime et incessante à faire sortir Dieu de ce silence de la nature où il se montre trop pour ne pas se faire désirer et pas assez pour nous satisfaire ; de ce mystère de la conscience où il rend des oracles dont nous avons la fatale puissance d'étouffer la voix ; de ces voiles de sa Providence où il s'enveloppe de nos agitations et qu'il ne déchire parfois que par des éclairs de présence qui redoublent l'obscurité qui se reforme sur lui tout aussitôt ; surtout de cette rigueur de justice dont les sourds grondements se font entendre sous tous nos désordres, et dont les délais sont plus redoutables que les coups. — *Utinam dirumperes cœlos et descenderes!* « Que ne romps-tu les cieux pour en descendre! » s'écriait toute l'Antiquité sacrée par la

voix d'Isaïe[1]. — « Qu'il vienne dissiper les ténèbres qui « me cachent les biens et les maux et qu'il ne se fasse « pas longtemps attendre ! » s'écriait l'Antiquité profane par la bouche de Platon[2]. — Et l'humanité moderne elle-même, après avoir répudié ce Dieu qui avait trop saintement répondu à notre misère pour ne pas soulever les révoltes de notre corruption, s'est prise à l'appeler de nouveau :

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création,
Soulève les voiles du monde
Et montre-toi, Dieu juste et bon[3] !

Mais l'expression humaine la plus digne qu'ait revêtue ce sentiment universel me paraît être cet hymne, remontant à la plus haute antiquité, et dont toutes les langues se sont disputé la traduction :

« Roi glorieux des immortels, adoré sous des noms divers, éternellement tout-puissant, auteur de la nature, qui gouvernes le monde par tes lois, je te salue ! Il est permis à tous les mortels de t'invoquer ; car nous sommes tes enfants, ton image, et comme un faible écho de ta voix, nous qui vivons un moment et rampons sur la terre. Je te célébrerai toujours, toujours je chanterai ta puissance. L'univers entier t'obéit comme un sujet docile. Tu diriges la raison commune, tu pénètres et fécondes tout ce qui est. Roi suprême, rien ne se fait sans toi, ni sur la terre, ni dans le ciel, ni dans la mer profonde, excepté le mal que commettent les mortels insensés. En accordant les principes contraires, en fixant à chacun ses

1. Isaïe, LXIV, 1. — 2. Platon, *Deuxième Alcibiade*. — 3. Alfred de Musset, *Espoir en Dieu*.

bornes, en mélangeant les biens et les maux, tu maintiens l'harmonie de l'ensemble ; de tant de parties diverses, tu formes un seul tout, soumis à un ordre constant, que les infortunés et coupables humains troublent par leurs désirs aveugles. Ils détournent leurs regards et leurs pensées de la loi de Dieu, loi universelle qui rend heureux et conforme à la raison la vie de ceux qui lui obéissent. Mais, se précipitant au gré de leurs passions dans des routes opposées, les uns courent à la popularité, les autres à la richesse, ou à de vils plaisirs qui en les séduisant les trompent. Auteur de tous les biens, Père des hommes, *délivre-les de cette triste ignorance ; dissipe les ténèbres de leur âme, fais-leur connaître la Sagesse éternelle par qui tu gouvernes le monde*, afin que *nous t'honorions*, et que sans cesse nous chantions tes œuvres *comme il convient* à des mortels ! »

C'est le cri universel de la nature humaine : *délivre-moi, — dissipe mes ténèbres, — fais-moi connaître la Sagesse éternelle par qui tu gouvernes le monde, — apprends-moi la manière de t'honorer comme il convient.*

C'est ainsi que l'humanité, éprise et comme enivrée de l'Idéal divin, bien qu'il fût obscurci en elle par cette déchéance dont elle a gardé partout la sinistre mémoire et dont elle subit le funeste penchant, a toujours été tourmentée du besoin de le voir et de se l'incarner. Elle ne s'est pas contentée de la poésie et de la philosophie ; elle s'en est toujours fait un concept religieux. Elle a toujours cru que Dieu lui-même, satisfaisant la soif innée qu'il nous a donnée de lui, ne se bornerait pas aux abstractions intellectuelles par lesquelles il nous échappe autant qu'il nous attire au dedans, ni aux phénomènes muets par lesquels la création sensible le voile

autant qu'elle l'exprime au dehors; mais que se mettant dans un rapport visible et personnel avec notre nature en la revêtant, il s'en ferait le type vivant sur la terre.

Elle a été, en outre, soutenue et autorisée dans ce désir et dans cet espoir par le souvenir et la tradition d'une *promesse*, par la conviction universelle d'une intervention céleste *réparatrice* du mal humain. En constatant que *le dogme* de la prévarication originelle, que *le fait* de la culpabilité *ab ovo* et de l'inclination au mal de notre espèce, ont pour eux l'assentiment universel du genre humain, Proudhon aurait pu ajouter qu'à ce dogme et à ce fait ont été annexés, dans une même universalité, le dogme de l'*espérance,* le fait de l'*attente* d'une libération religieuse, d'une rédemption céleste, par la substitution et le sacrifice d'une victime innocente et volontaire, capable de l'opérer.

Cette vérité, établie ailleurs sur mille témoignages, et que toutes les découvertes modernes de l'histoire et de la science ont mise en pleine lumière, est entrée dans le domaine de l'indiscutabilité et n'a besoin que d'être énoncée. Dans un instant nous en relèverons le caractère historiquement surnaturel.

De là, et des autres raisons précédemment exposées, toutes les religions de la terre, qui ont été des essais grossiers de la manifestation attendue de l'Être divin; qui, par leurs aberrations mêmes, ont témoigné et accru le besoin de cette manifestation véritable, et en ont fait ressortir l'événement incomparable et définitif dans le Christianisme.

VI

CELUI QUI EST

PARAISSANT EN JÉSUS-CHRIST DANS LE MONDE.

Le Christianisme est DIEU DANS LE CHRIST SE RÉCONCILIANT LE MONDE[1].

Ce grand événement s'est accompli, et le CHRIST, Dieu en personne sous forme d'homme, a fait son apparition sur cette terre. Dans la plénitude des temps et au centre du monde connu, il a été vu, entendu, touché par ses contemporains. Il est entré sensiblement et indiscutablement dans l'ordre des choses créées, dans l'humanité dans *l'histoire.*

Mais est-ce là un accident humain de la même nature que tous les autres, renfermé entre la naissance et la mort d'un homme, comme il en a été de Socrate, d'Alexandre, ou de César, nuls avant, nuls après leur rapide existence, si considérable qu'elle ait été, et sur lesquels s'est refermé plus ou moins le néant d'où ils étaient sortis ? N'est-ce en un mot qu'une *existence ?*

1. *Deus in Christo mundum reconcilians sibi.* 2 Cor. V, 19.

Ici le fait répond sans le secours de la foi, sans le secours du raisonnement même. Il se suffit. Il s'impose.

JÉSUS-CHRIST *est Celui qui est.*

Je n'ai pas besoin de dire ce qu'est le CHRIST, à ce moment rapide et déjà écoulé où ma plume trace son nom ; ce qu'il sera au moment où on lira cet écrit; ce qu'il sera certainement dans la succession des âges futurs. IL EST, IL SERA.

Il est et il sera la personnalité la plus vivante, la plus active, la plus décisive de toutes sans exception, dans les préoccupations, dans les déterminations et les destinées de l'humanité, soit pour chacun de nous quel qu'il soit, soit pour les familles, soit pour les cités et les nations, soit pour le monde entier même. On ne peut pas ne pas être pour Lui ou contre Lui ; et on est tout autre, absolument tout autre, selon qu'on est pour Lui ou contre Lui.

Il n'est pas besoin de discourir pour établir cette vérité, comme il serait vain de chercher à la contester. L'incrédulité même en a pris son parti. Cela est.

Eh bien, cela ne s'est jamais vu et ne se verra jamais d'aucun homme, si grand qu'on l'imagine, je ne dis pas mort d'hier, et encore moins depuis dix-neuf siècles, mais vivant même et dans le fort de son action.

Assurément, Homère a influé sur la poésie, Socrate sur la philosophie, Newton sur la science, Alexandre sur l'équilibre du monde grec, César sur celui du monde romain, Charlemagne, Louis XIV, Napoléon sur les États modernes. Mais, je me suppose vivant tour à tour sous ces grands hommes : que ferait à mon sort personnel et intime, à mon bonheur ou à mon malheur propre, à mon âme dans son fond, d'être pour ou contre chacun

d'eux ? Est-ce que je serais obligé de prendre parti ? Est-ce que je ne m'appartiendrais pas ? Est-ce que, à la rigueur, leurs œuvres, leurs systèmes, leurs découvertes, leurs hauts faits, leur élévation ou leur chute ne seraient pas vraiment pour moi chose étrangère ? Je me suppose surtout à un de ces moments inévitables dans la vie de chacun de nous, où toute la personnalité est absorbée dans une de ces grandes épreuves qui l'arrachent à tout ce qui l'entoure pour la mettre en proie à un grand abattement, a une grande déception, à une grande perte, à une grande douleur, à la mort enfin, suprême naufrage : que serait à chacun de nous, dans un de ces moments, le plus grand des hommes, si ce n'est peut-être un sujet de cuisant regret de lui avoir trop laissé envahir cette place que réclamait à plus juste titre *un plus grand que lui?* Celui-ci, à ces heures de vérité où toute grandeur s'efface, paraît alors non-seulement le plus grand, non-seulement le seul grand, *mais le seul qui soit*, dans l'amoindrissement et la disparition de tout le reste ; et on comprend ces paroles de Colbert mourant répondant à un envoyé de Louis XIV : « Je ne veux plus entendre parler du roi ; qu'au moins à présent il me laisse tranquille. Si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour *cet homme,* je serais sauvé dix fois, et je ne sais ce que je vais devenir. » Et Colbert n'entendait Dieu que par Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

Ceci évoque en ma mémoire un souvenir que je suis heureux de consacrer ici, en le rapportant à la grande âme qui me le fournit. Il n'est éloquent que par sa simplicité dans la situation où il se place. C'était à la fin d'une de ces soirées, qui étaient des fêtes quotidiennes de l'esprit et du cœur, chez madame Swetchine. Tout ce

qu'il y avait de grand et de brillant par l'intelligence, par le goût, par les grâces, par le rang, par l'importance, le meilleur monde sous toutes ses figures, s'était succédé devant ce simple siége, je devrais dire ce trône que l'admiration, le respect et l'amitié faisaient à la plus exquise, à la plus ingénieuse et à la plus riche bienveillance. La conversation, toujours générale et toujours aisée, avait parcouru tous les sujets : science, littérature, art, politique, événements, anecdotes, fleurs et rubans, toutes choses humaines, non-seulement traitées, mais personnifiées dans ce qui les représentait le mieux. A la fin, tout le monde s'étant écoulé, nous restâmes trois (dont je suis le dernier survivant) à jouir du reste, c'est-à-dire du meilleur, parce que c'était le fond, de madame Swetchine. Tout le bruit de ce qui avait occupé la soirée se calma, s'éteignit. Ce je ne sais quoi d'intime, de noble, de vrai, qui est le caractère de tout ce qui finit, s'établit entre nous, et, par une succession de pensées de cet ordre, madame Swetchine en vint à laisser tomber ces mots, conclusion de tout ce qui avait passé devant nous, et sur lesquels nous nous séparâmes dans un silence ému : « Il n'y a que Jésus-Christ ! »

Combien cela est vrai ! Il n'y a que Jésus-Christ, aimé, haï ou ajourné, mais toujours en question ; question résolue ou pendante, et dans tous les cas décisive des sentiments et des sorts de tous : individus, familles, sociétés, nations. Dans toutes les autres questions, sous toutes les autres questions, il n'y a que celle-là. Et tout est en question ou tout est résolu, selon la négative ou l'affirmative : ce qui témoigne également, non-seulement que Jésus-Christ est, mais que sans lui rien n'est, et que par lui tout est, à proportion qu'on incline

dans un sens ou dans un autre. Plus on s'éloigne deLui, plus on perd pied dans la vie, plus tout entre en confusion et en contradiction, en appauvrissement et en impuissance, et quand on rompt absolument avec Lui, en fureur et en destruction. Plus on se rapproche de Lui au contraire, plus on se retrouve, plus on se sent dans l'ordre, dans la vérité, dans la paix, plus on entre en puissance et en indépendance; et quand on se donne à Lui, on reconnaît de plus en plus qu'il n'y a que Lui. Grande vérité! ainsi également démontrée, et par le semblable et par le contraire.

Ainsi, non-seulement Jésus-Christ est; mais il n'y a au fond de tout que Jésus-Christ. La nature humaine, dans laquelle il est entré, est tellement son domaine, qu'on peut dire que, par la vie ou par la mort, elle relèvera ainsi toujours de Lui. C'est l'accomplissement de cette parole qui fut dite sur le berceau de son humanité : « Celui-ci est posé pour la ruine ou pour la résurrection [1]. »

Quel homme, encore une fois, même de son vivant, et dans le rapide éclair de son passage, a eu cette puissance? Evidemment, ceci passe l'homme. Et Jésus-Christ est tel après dix-neuf siècles, et, on peut l'affirmer sans crainte, à jamais. Il est le contemporain souverain de tous les instants de la durée. Il tient la parole qu'il a prononcée Lui-même en disparaissant aux yeux de ses envoyés : « Et voilà, *Je suis* avec vous *tous les jours*, jusqu'à la consommation du temps [2]. »

Je suis, — *tous les jours*, — paroles que nous retrouverons sur les lèvres de Jésus-Christ parlant du passé,

1. Luc, II, 34. — 2. Matth., XXVIII, 20.

comme il parle ici de l'avenir, et qu'aucune bouche mortelle n'a jamais prononcées. C'est sa manière d'être. IL EST : toujours *au présent*, toujours actuel. Et comme ce qui est actuel est humainement passager, c'est son actualité même qui fait illusion sur sa permanence. Nous lui attribuons notre mobilité, comme le passage des nuages paraît faire fuir le soleil, alors qu'il est stable dans son rayonnement au fond des cieux.

Les plus grands hommes ne se survivent que par leurs œuvres; et encore, combien précaire, limitée, disputée et périssable est cette survivance! Jésus-Christ, à ce seul point de vue, a fait une Œuvre qui dépasse toutes les autres en grandeur et en durée : le Christianisme, l'Église. Il a refait le monde moral et social, l'humanité. Mais cette œuvre unique, et à laquelle aucune autre ne saurait succéder, n'est pas toute l'expression de sa survivance. Elle implique virtuellement un support, un agent; l'action, la présence même de son auteur en elle, continuant cette création. Le mystère de cette présence et de cette action continue de Jésus-Christ dans son œuvre est moins inconcevable que ne le serait cette œuvre seule survivant, se développant, se soutenant, et résistant comme nous la voyons, au sein d'un monde où tout périt, sans la présence en elle de Jésus-Christ.

Platon, parlant des œuvres de l'art et de la pensée de l'homme, dit avec un grand sens : « Les productions de la peinture se présentent à nos yeux comme vivantes; mais si on les interroge, elles gardent le silence avec dignité. Il en est de même de l'écriture, qui ne sait ce qu'il faut dire à un homme, ni ce qu'il faut taire à un autre. Si on vient à l'attaquer et à l'insulter sans raison, elle ne peut se défendre; car *son Père n'est jamais là pour la*

soutenir[1]. » Voilà le sort des plus grandes œuvres humaines. L'Œuvre seule de JÉSUS-CHRIST répond toujours quand on l'interroge. Elle sait toujours ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire. On ne peut l'attaquer et l'insulter sans qu'elle se défende. Que dis-je? c'est elle qui attaque le monde, qui le redresse, qui le ramène et qui le retient dans ses lois. Jamais œuvre plus militante ne fut jamais, et jamais plus subsistante, bien que destituée de tous les moyens humains. Qu'on explique cela autrement que par la raison contraire à celle qui fait l'infirmité de toute œuvre humaine, autrement que parce que *son Père est toujours là pour la soutenir*, justifiant ainsi sa propre parole : JE SUIS AVEC VOUS TOUS LES JOURS.

L'Église de JÉSUS-CHRIST est une œuvre toujours vivante : donc JÉSUS-CHRIST en elle est toujours vivant; car il faut être vivant pour être la vie de quelque chose, et d'une si grande chose.

Et JÉSUS-CHRIST, vie de l'Église, est par elle et en elle la vie du monde, la vie universelle des âmes et des sociétés.

C'est-à-dire que JÉSUS-CHRIST est ce qu'il s'est dit être : « *Ego sum Vita!* Je suis la Vie [2]! »

Il est vrai que JÉSUS-CHRIST est compté pour peu dans ce siècle, qu'il y est à l'état de proscrit et de délaissé.

Mais, d'abord, qu'est-ce qu'un siècle dans le temps, pour un fait qui, à ne le prendre que dans une de ses phases, occupe dix-neuf siècles? Sortons un peu de notre instant, élevons-nous sur les hauteurs de l'histoire, portons nos regards sur tout ce qui s'étend dans la durée,

1. Plat., *in Phæd.* — 2. Jean, XIV, 6.

jusqu'à l'horizon des temps modernes confinant à celui des temps anciens, et nous verrons ce grand Christ remplir tout ce vaste espace; y devenir rapidement et y demeurer constamment l'objet des adorations de l'univers, l'âme des choses; la voix, la vérité et la vie des générations; le principe, la lumière et le mobile de l'humanité; le Seigneur, le Roi, le Dieu du monde. Nous entendrons s'élever de toute part un *Hosanna* formidable, dans lequel nous démêlerons cette forte invocation de nos pères, prélude de leur Constitution nationale, et qui vient frapper de désaveu leur dernière et misérable postérité! « L'illustre nation des Francs a « Dieu pour fondateur, elle est puissante dans la guerre, « fidèle dans la paix, profonde dans le conseil; elle « est belle de corps, audacieuse, rapide, terrible, « récemment convertie à la foi catholique, et pure de « toute hérésie... Vive LE CHRIST qui aime les Francs! « Puisse ce Seigneur des seigneurs, puisse JÉSUS-CHRIST « protéger leur royaume, remplir de sa grâce ceux qui « le gouvernent, conduire leur armée, les mettre à « l'abri derrière le rempart de la foi, et leur accorder « miséricordieusement et la paix et la joie et le bonheur! « Car c'est cette nation qui, forte et courageuse comme « elle était, a rejeté vigoureusement de sa tête le joug « odieux des Romains, et qui, après avoir reçu le saint « baptême, a recueilli les corps des martyrs que les « Romains avaient consumés par les flammes et tranchés « par le fer; et elle les a enchâssés dans l'or et dans « les pierres précieuses... [1] »

1. Prologue de la loi salique, publié par M. Merkel. Voir les *Epopées françaises* de M. Léon Gautier, t. Ier, p. 29. — On retrouve dans

Voilà le chant de notre berceau, le chant du monde moderne s'élançant des ruines du monde ancien, et se dégageant des ombres de la barbarie. Le CHRIST n'a cessé d'animer tous les temps qui ont suivi. Il a fait de son tombeau même, *le seul qui au jour de la Résurrection n'aura pas à rendre sa proie*, une pierre d'aimant qui a soulevé et vivifié l'Europe. Il a enivré tout le moyen âge de sa foi, de sa science et de son amour, dont tant de sanctuaires, merveilles de l'art, étaient comme les ruches, où venaient s'épurer toutes les misères et d'où distillaient toutes les vertus. Il a ainsi régné sur l'humanité régénérée, et l'a élevée de progrès en progrès, de gloire en gloire, jusqu'aux confins de ce siècle.

Et maintenant, est-ce ce siècle seul qui fera échec à toute l'humanité qui a précédé, et qui s'érigera en juge de JÉSUS-CHRIST ? N'est-ce pas plutôt JÉSUS-CHRIST délaissé, qui, par les suites terribles de ce délaissement même, devient le juge de ce siècle, et reçoit de nos désastres et de nos décadences un nouveau témoignage égal, en sens contraire, à celui que lui avaient rendu jusque là le culte et l'amour ?

Question douloureuse dont je ne veux pas presser les applications, et qui est faite tout au moins pour nous arrêter, sinon pour nous ramener à Celui-là qui est tellement la vie, que comme on a vécu de lui, on meurt faute de lui.

Par une illusion singulière nous croyons que c'est lui qui finit, alors que c'est nous qui expirons à sa lumière : comme il en est, par rapport au soleil, des parties de la

ce fier langage l'âme d'Arminius, telle qu'elle respire dans son discours contre les Romains rapporté par Tacite, liv. I, LIX de ses *Annales*.

terre distantes de l'équateur. Ce n'est pas Jésus-Christ qui peut être mis hors la société : c'est la société qui s'est mise hors de son Dieu, de sa bonté s'entend, mais non de sa justice. Par sa justice, il n'éclate que trop au milieu de nous par les contre-coups de nos révoltes contre lui. Et dans sa bonté même, une seule observation suffit à nous le faire voir : c'est que tout ce qui nous arrive encore de rayons de salut ne nous vient que de Lui : c'est Lui encore qui ravive la vie morale et sociale dans notre sein et en tire des manifestations qui autorisent l'espérance, ne nous laissant que la liberté nécessaire à notre responsabilité pour notre régénération ou pour notre fin. A son contact les peuples ressuscitent. Il est encore l'*Arbre de vie dont les simples feuilles guérissent les nations*[1]; et l'Impiété elle-même voit tourner son blasphème en adoration de *Celui-là qui est un principe inépuisable de renaissances morales, à qui chacun de nous doit ce qu'il a de meilleur en lui, et qui dirige encore,* A L'HEURE QU'IL EST, *les destinées de l'humanité*[2].

Tel est le Christ aujourd'hui, hier, demain.

Sur son sépulcre d'où, vainqueur à jamais de la mort, il s'était élancé *comme un géant dans la carrière*[3], la foi faisait cette proclamation : « Le Christ ressuscité ne « meurt plus; sur lui la mort n'aura plus d'empire.[4] » Et Lui-même, d'une voix pareille à la voix des grandes eaux : « Et je vis, et j'ai été mort, et voilà que je suis vivant « aux siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et de « l'enfer[5] ! »

1. Apoc., XXII, 2. — 2. Renan, *Vie de Jésus.* — 3. Ps. XVIII, 6. — 4. *Aux Romains*, VI, 9. — 5. Apoc., I, 18.

L'histoire a rempli cette parole de la foi. Elle a été la vérifiant de siècle en siècle, jusqu'à ce dix-neuvième qui semble en être la suprême confirmation par contre-épreuve de tous ceux qui l'ont précédé.

Bornons-nous à ces simples aperçus ; car nous ne voulons pas refaire ici une œuvre apologétique, et nous n'avons d'autre but que de constater et de dire ce que tout le monde voit ou peut voir.

Ainsi est-il vrai que Jésus-Christ, depuis qu'il a paru sur la scène de ce monde, n'a cessé de l'occuper et d'en faire le destin, manifestant par là cette vérité, que, dans cet être unique, né homme dans le temps, est Dieu, le Dieu caché de la Nature, de la Conscience, et de la Providence, se révélant au monde et se le réconciliant.

VII

Jésus-Christ dans le monde avant qu'il y parut : témoignages profanes immédiatement antérieurs.

Nous venons d'indiquer en quelques traits rapides, mais suffisants à mouvoir la réflexion, ce qu'est, depuis qu'il a paru, cet Être qui s'est dit l'envoyé de Dieu, et Dieu même en lui, répondant aux aspirations de l'humanité.

Mais le genre humain ne date pas seulement de cette époque de sa venue. Quarante siècles avaient précédé. S'il n'est pas mort sans retour comme un autre homme, si sa vie a même éclaté dans sa mort, et s'il vit depuis jusqu'à être à jamais la vraie vie du monde, il est né du moins comme un autre homme, et par là il aurait fait défaut au monde ancien qui ne l'aurait pas connu. Tout un hémisphère de l'humanité, et cette humanité même, dès lors, dans son tout, ne relèverait pas de lui, comme cela devrait être s'il en était le Dieu. Il y a plus: le témoignage que lui rend le monde moderne, si grand qu'il soit, en serait moins rigoureux, et n'apparaîtrait plus que relatif. Car enfin, tout grand homme se survit dans

une certaine mesure, et influe sur la postérité. Jésus-Christ est le plus grand, et nul de notre race ne peut approcher de lui par cette survivance et cette influence. Mais ce n'est là qu'une question de degré. Ce n'est donc pas seulement de la mort qu'il faudrait nous le montrer vainqueur : c'est du néant. Ce n'est pas l'immortalité, c'est l'éternité qui devrait être son partage. Naître accuse plus la dépendance de la créature que mourir. Car on ne meurt pas toujours tout entier. On est maître en quelque sorte de sa tombe. Mais qui jamais l'a été de son berceau, de sa naissance? Le plus grand et le moindre sont absolument par là au même niveau, et Alexandre ou Homère, dont on parle encore, n'ont préludé par le plus léger murmure à ce qu'ils seraient, ni même à la question de savoir s'ils seraient. Non-seulement il eût pu se faire qu'ils n'eussent jamais été que des germes avortés dans le sein de leur mère, et inconnus même de celle-ci, mais ils auraient pu ne pas être conçus. Ici la loi de la contingence est absolue. L'inconnu, le silence, le néant sont souverains, et nous ont tous également enveloppés dans le *non être* avant qu'il nous fût donné d'en sortir. En un mot on peut survivre : nul n'a jamais préexisté.

Quel a été le sort de Jésus-Christ à cet égard? En a-t-il été de lui comme de tous les vivants, improvisés à l'existence? A-t-il eu un commencement?

Je l'ignorerais historiquement que j'affirmerais, par simple induction logique, qu'il n'en est rien.

Qui est maître de sa mort, en effet, est maître de sa vie. Qui est à l'épreuve de cette parole : « Je donne ma vie pour « la reprendre. Personne ne me la ravit : mais je la donne « de moi-même, et j'ai le pouvoir de la donner et le pou-

« voir de la reprendre [1], » celui-là s'est *donné* à lui-même cette vie qu'il a pu *reprendre*. Il la domine nécessairement d'une vie supérieure, antérieure à sa naissance comme elle a été postérieure à sa mort. Or ce que JÉSUS-CHRIST a dit là, il l'a fait. Il est mort, il est vrai, mais, tout au contraire des mortels qui meurent par infirmité, il est mort par puissance. Et par la même puissance il a repris sa vie. Il l'a tellement reprise qu'il en a fait largesse au monde à partir de ce jour seulement où il l'a reprise. Il vit plus depuis que durant son apparition mortelle. Il a tiré de sa mort une vie plus grande, et qui celle-là n'a plus rien à voir avec la mort. Il a transformé l'instrument même de cette mort en un piége où il l'a prise, en un char de résurrection et d'ascension pour son humanité et pour toute l'humanité dont il est le chef vainqueur de la mort à jamais. Et qu'on ne dise pas que tout ceci est de l'ordre de foi et n'est pas de nature probante à qui est étranger à cet ordre. Le fait enveloppe ceux mêmes qui feraient cette difficulté. L'humanité encore une fois ne vit que de cette vie de JÉSUS-CHRIST, tellement qu'elle meurt quand elle s'en sépare. Vie qui comprend tout, l'ordre religieux, l'ordre moral, l'ordre social et tous les intérêts temporels qui s'y rattachent, suspendus aujourd'hui plus que jamais à JÉSUS-CHRIST. La foi et le fait ici se donnent la main. Une seule chose est réservée à la pure foi, c'est que, après avoir été la vie des sociétés dans le temps, JÉSUS-CHRIST soit la résurrection de chacun de nous pour l'éternité. Mais cette croyance a pour gage cette vie incontestablement donnée par JÉSUS-CHRIST au monde ici-bas.

1. Jean, X, 17, 18.

Ainsi peut-on conclure, de la puissance de Jésus-Christ sur sa mort, qu'il n'a fait qu'y reprendre une vie dont il avait en lui le principe; qu'il n'est pas tributaire de cette vie au hasard et à l'accident d'une naissance humaine comme chacun de nous; qu'il a dominé la sienne, qu'il l'a faite et disposée avant comme après: qu'en un mot, de même qu'il *est* et qu'il *sera*, il *était* avant de paraître.

Mais la foi ne nous enseignerait pas cette vérité ; la raison ne la tirerait pas par induction logique de cette puissance de vie que je viens de montrer en Jésus-Christ, que *le fait* encore suffirait à faire courber la tête. Et c'est ici qu'il faut nous donner le spectacle de ce que j'appellerai le *surnaturel historique* de notre foi.

Qu'il ait été question de Jésus-Christ avant sa naissance ainsi qu'il en est question après sa mort, n'est-ce pas un fait indiscutable dans sa réalité historique, immense dans ses proportions, et qui celui-là défie toute approximation?

Nul ne l'ignore aujourd'hui, grâce à l'incrédulité de ce siècle, qui semble n'avoir provoqué la discussion du Christianisme que pour vulgariser sa démonstration et la sceller de ses aveux, quand Jésus-Christ vint à naître dans une obscure bourgade de la Judée, le monde entier était agité de son attente. Plus de soixante ans avant, il terrifiait de sa future domination ce vieux monde romain qui sentait n'avoir tant travaillé, tant accumulé de puissance, tant prospéré, n'avoir été appelé dès son origine à une si prodigieuse fortune, n'avoir ramassé par une si habile politique et de si nombreux et heureux triomphes l'univers entier en unité sous sa loi, que pour Lui,

si enveloppé qu'il fût dans son mystère. Je ne connais pas un seul publiciste profane qui n'ait rendu à sa manière ce pressentiment universel. Je citerai notamment Polybe[1], Tite-Live[2], Cicéron[3], Virgile[4], Suétone[5], Tacite[6], Plutarque[7], Josèphe enfin, ce juif trafiquant de prophéties au service des Romains, et transportant aux étrangers, dit Bossuet, les espérances de Jacob et de Juda[8]. Ce n'est pas en l'air que j'indique ces témoignages. Je les ai produits ailleurs. Je vais les grouper ici en les éclairant d'un jour plus vif. On ne saurait trop y ramener l'attention.

Tout le monde connaît les célèbres passages de Tacite, de Suétone et de Josèphe, redisant dans les mêmes termes *cette persuasion générale dont la source remontait à d'antiques livres sacerdotaux*, et *dont tout l'Orient*, *dépositaire de cette très-ancienne et constante opinion*, *retentissait plus que jamais*, *que* DANS CE TEMPS ALLAIT SORTIR DE LA JUDÉE LE GOUVERNEMENT UNIVERSEL DES CHOSES.

Assurément ce sont là déjà des témoignages décisifs de cette préexistence de JÉSUS-CHRIST, occupant de vieille date et ébranlant dès lors le monde ancien; surtout si on remarque que ces témoignages, loin d'être inspirés à leurs auteurs par une crédulité sympathique à l'événement, crédulité en tout cas singulièrement heureuse, avaient à surmonter chez eux tous les préjugés romains et payens. Non, c'est la froide histoire garantissant le fait de toute l'inintelligence du sens.

1. Hist., prologue, liv. I, 4. — 2. Liv. I, nos 4 et 55. Liv. IX. — 3. *Orat. de Arusp.*, Respons., IX; — *De Divinat.*, lib. II, cap. LIV. — 4. *Pollion.* — 5. *Vit. Octav. Aug.*, cap. XCIV; — *In Vesp.* — 6. *Hist.*, lib. V, cap. XIII. — 7. *De la fortune des Romains*, n° 33. — 8. *Guerre des Juifs*, ch. XXXI.

Il est vrai que Jésus-Christ avait paru sous Auguste. Oui, mais il venait de mourir sous Tibère ; et de quelle mort ! Assurément, cette mort ignominieuse en Judée aurait dû faire évanouir à jamais tout crédit à son triomphe à Rome. Cependant, c'est après cela que ce bruit d'une domination universelle devant partir de la Judée prend plus de consistance que jamais. D'où il faut conclure nécessairement que ce n'est pas à la vie mortelle de Jésus-Christ qu'il faut rapporter la cause de ce mouvement, mais à une action antérieure à sa naissance ou postérieure à sa mort, si ce n'est à l'une et à l'autre à la fois.

Ce dernier sentiment est le vrai. Nous sommes en effet ici à la ligne d'intersection des deux âges, païen et chrétien. La mort de Jésus-Christ n'avait pas fait obstacle à la persuasion générale du grand changement qui devait s'opérer dans l'humanité. Cette persuasion partait donc de plus loin, comme le disent d'ailleurs ses témoins : *Vetus et constans opinio;* et ceci suffit à la démonstration de l'action antérieure de Jésus-Christ. Mais, non-seulement cette persuasion ne s'était pas éteinte à sa mort : elle s'était accrue. D'où il est nécessaire d'induire l'action postérieure de Jésus-Christ. Le Christianisme naissant fournissait déjà à Néron des martyrs, dont Tacite était l'historien, comme il était l'historien de l'attente prophétique du Christianisme. Tacite se trouve ainsi le grand témoin, et de la vie antérieure et de la vie postérieure de Jésus-Christ, et des Prophètes et des Martyrs.

Mais remontons plus haut ; plaçons-nous avant la naissance de Jésus-Christ, à ce point où nul homme n'étaut encore ne saurait faire parler de lui.

Ici, deux autres grands témoins se présentent, et leurs dépositions ont d'autant plus de portée qu'ils sont encore l'écho universel de leur temps : Cicéron et Virgile.

Le premier s'exprime ainsi : « Nous conservons les « vers que l'on dit avoir été proférés par la Sibylle agi- « tée du dieu, dont un interprète, s'autorisant d'un « faux bruit *très-répandu parmi les hommes*, devait « prendre texte, pour faire au sein du Sénat cette mo- « tion, que *celui-là qui est vraiment notre roi fût re- « connu pour roi, si nous voulions être sauvés.* » Et Cicéron, dans son scepticisme entamé, ajoute : « Quel « homme, quel temps cette prédiction regarde-t-elle[1] ?... »

Si nous n'avions que ce seul passage de Cicéron, je reconnais qu'on ne pourrait pas s'y appuyer entièrement. Cependant, pour l'intelligence de son rapport avec ce qui va suivre, il faut relever ceci : Qu'on ne saurait y voir aucune allusion politique, comme serait l'avénement de César. Telle n'est pas la préoccupation de Cicéron dans ce traité exclusivement critique *de la Divination*. Ces mots : *Quel homme, quel temps cette prédiction regarde-t-elle?* montrent le vague de sa pensée. Ceux-ci encore : *Celui-là qui est vraiment notre roi*, sont

1. Sibillæ versus observamus, quos illa furens fudisse dicitur. Quorum interpres nuper, falsa quadam hominum fama, dicturus in senatu putabatur, *eum quem revera regem habebamus, appellandum quoque esse regem, si salvi esse vellemus*. Hoc si est in libris, in quem hominem et in quod tempus est? (*De Divinat.* Lib. II, cap. LIV). — Ces oracles des Sibylles, commentés plus de deux cents ans avant Jésus-Christ par l'école helléno-hébraïque d'Alexandrie, avaient reçu la sève prophétique et la faisaient circuler dans tout le monde romain. — Voir les savants articles de M. Ferdinand Delaunay dans le *Correspondant* des 10 et 25 février 1874, résumant les travaux considérables qui ont été faits sur ce sujet.

exclusifs d'une royauté à faire, et impliquent une suprématie mystérieuse, existant déjà, et qu'il s'agit seulement de *reconnaître*. Enfin ceux-ci : *Si nous voulons être* SAUVÉS, jettent la pensée dans un ordre indéterminé, et, sinon dans l'opinion de Cicéron, du moins selon la portée de l'oracle qu'il ne fait que rapporter, doivent s'entendre d'un *salut générique humain*.

J'adhérerais donc déjà à ce sentiment, que nous avons affaire là à ce même bruit général qui devait se formuler plus tard d'une manière plus précise sous la plume de Tacite et de Suétone, et que Cicéron lui-même caractérise par ces mots : *falsa quidem hominum fama ;* sentiment qu'un critique moderne exprime ainsi : « Les Romains, tout républicains qu'ils étaient, attendaient, *du temps de Cicéron*, un roi prédit par les sibylles, comme on le voit dans le livre *de la Divination* de cet orateur philosophe. Les misères de leur république en devaient être les annonces et *la Monarchie universelle* la suite. C'est une anecdote de l'histoire romaine à laquelle on n'a pas fait toute l'attention qu'elle mérite. »

Quoi qu'il en soit, voici qui vient jeter un jour plus vif sur ce point.

La motion dont parle Cicéron fut faite au Sénat. Celui-ci en fut terrifié, et se porta à une mesure dont nous sommes instruits par Suétone, de manière à ne pas douter du sens enveloppé dans le passage de Cicéron. « Au « rapport de J. Marathus, dit l'historien, sur la foi d'un « prodige qui eut lieu publiquement à Rome, il avait été « annoncé que LA NATURE ÉTAIT EN TRAVAIL *d'un person-« nage qui deviendrait le roi des Romains ;* le Sénat épou-« vanté décréta qu'aucun enfant mâle de cette année-là « ne serait *élevé ;* » c'est-à-dire, selon le sens de ce mot

alors, admis à vivre[1]. Ce que devait exécuter précisément pour son compte, quelque temps après, le roi Hérode, par son *massacre des innocents*.

Je n'ai pas besoin de relever ces expressions : *la Nature en travail* d'un roi. Ceci passe non-seulement l'ordre politique, mais l'ordre humain. C'est la Nature même en travail de son roi. C'est le *terra germinet Salvatorem et nubes pluant Justum* d'Isaïe[2]. C'est Dieu allant sortir de cette Nature où il se dérobe autant qu'il se montre, et se révéler à l'humanité sous un mode approprié à ses maux et à ses besoins.

Le décret du Sénat fut rapporté, et la cause en est encore singulière : ce fut par l'intrigue de ceux des sénateurs eux-mêmes, dont les femmes annonçaient devoir leur donner, cette année-là, un fruit qui, dans leur secrète ambition, pouvait être ce Sauveur et ce Roi.

Et, vers le même temps, c'était à une humble fille de la Judée, honorée depuis dix-neuf siècles d'un culte universel, qu'il était réservé de donner au monde cet Enfant divin dont Virgile, sans le savoir, accompagnait la venue de ces accents de sa lyre :

> Aggredere ô magnos jam tempus honores,
> Cara Deum soboles, magnum Jovis incrementum!

Virgile, par son églogue à Pollion, est un autre grand témoin de Jésus-Christ.

Les lettrés ont essayé d'éluder ce témoignage, sans pouvoir jamais dire, chose étrange! à quel autre personnage on peut en faire application, alors que, mesu-

1. Suétone, *Vie d'Octave Aug.*, c. XCIV. — 2. Is., XLV, 8.

rée sur la grandeur des expressions, l'importance de ce personnage devrait le désigner à tous les regards.

Mais il suffit de poser la question.

Elle n'est pas de prétendre que l'intention de Virgile ait été de chanter Jésus-Christ. On n'a jamais dit cela. Elle est tout entière et uniquement de savoir si, oui ou non, Virgile, évidemment sous l'influence de ce pressentiment universel de la venue de Jésus-Christ, qui se traduisait partout autour de lui, et que le roi Hérode avait plus particulièrement porté dans ses relations avec son ami Pollion, à qui précisément Virgile dédie son églogue, n'a pas emprunté son thème d'adulation à cette impression générale, et n'a pas transporté à son pâle héros, comme Josèphe le fit plus tard à Vespasien, cette attente du genre humain. Voilà toute la question. Or, l'affirmative n'est pas sérieusement discutable. Le célèbre Heyne, qui est du parti de ces lettrés auxquels je réponds, convient lui-même qu'il y avait un oracle antique des Sibylles qui annonçait pour ce temps une immense rénovation, et que Virgile, en le commentant ingénieusement, a usé largement de cet oracle : *Hoc itaque oraculo et vaticinio seu commento ingenioso commodo usus est Virgilius*[1].

1. *Virgile* de Heyne. Londres, 1793, t. Ier, p. 74. — La question d'ailleurs pourrait se résoudre en une simple question de goût. Comment admettre que Virgile, si le ton de son églogue ne se justifiait par le souffle prophétique qui régnait alors, se fût montré si emphatique, lui qui ne l'est jamais? Je parlais de la *lyre* de Virgile : ici c'est une *harpe*, une harpe *éolienne* montée au diapason sacré.

D'autre part, les relations d'Hérode avec Pollion, et par conséquent avec Virgile, nous sont attestées par Josèphe. Pollion était l'intime ami d'Hérode, et c'est dans sa demeure que celui-ci descendait quand il venait à Rome (*Antiquités*, liv. XIV, ch. xxv; et liv. XV, ch. xiii). Là, Virgile dut se rencontrer avec Hérode. Pollion, en effet, n'était

Virgile lui-même ne s'en cache pas.

Sicelides musæ, paulò majora canamus...
Ultima Cumæi venit jam carminis ætas...

C'est ainsi qu'il débute.

Et enfin, veut-on quelque chose de plus fort? c'est l'emprunt lui-même pris sur le fait, emprunt direct ou indirect aux Livres Saints dont les oracles des Sibylles n'étaient qu'une dérivation altérée.

Qu'on explique autrement cette similitude, pour nous borner ici à un seul trait :

pas moins l'intime ami de Virgile. C'est lui qui lui avait fait rendre ses biens, qui lui avait même personnellement sauvé la vie à Mantoue; et il était pour lui en réalité le *Deus nobis hæc otia fecit* de la première églogue. Combien Virgile devait-il être empressé auprès d'un tel bienfaiteur! Pollion, d'ailleurs, d'un caractère des plus nobles, et qu'Auguste, qui ne l'aimait pas à cause de son républicanisme, ne pouvait s'empêcher d'estimer, était un des hommes les plus éloquents et les plus lettrés de son temps. Le premier, il établit dans Rome une bibliothèque ouverte à tous ceux qui pouvaient en profiter, décorée de chefs-d'œuvre des artistes grecs et de statues des grands hommes. Là, donc, dans ce sanctuaire des belles-lettres et de tout ce qui pouvait intéresser le mouvement des esprits, Pollion dut faire à Virgile et à Hérode les honneurs de l'un et de l'autre. Hérode ne put pas ne pas y apporter les préoccupations qu'il y trouvait déjà, touchant cet avénement du Messie qu'il redoutait, et dont il s'arrogeait lui-même le titre jusqu'à donner naissance à la secte des *Hérodiens*. Qu'y a-t-il d'invraisemblable, dès lors, à ce que, la conversation roulant sur ce grand sujet, il ait ouvert à Virgile une échappée sur les oracles juifs? Ne semble-t-on pas les voir tous trois penchés sur nos Prophéties, répandues alors par la traduction grecque des Septante, et s'arrêtant sur les plus éclatantes? De là a dû naître le chef-d'œuvre lyrique de Virgile, l'églogue à Pollion.

Ceci, du reste, est une conjecture à laquelle je n'ai pas besoin de m'attacher, si plausible qu'elle soit. L'état général des esprits suffit à la démonstration.

VIRGILE.

Adspice convexo nutantem pondere mundum
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum,
Adspice, venturo lætentur ut omnia sæclo.

AGGÉE.

Ego commovebo cælum, et terram, et mare, et aridam, et movebo omnes gentes, et veniet Desideratus cunctis gentibus [1].

Je ne m'attache pas à la similitude des expressions; mais n'est-ce pas le même souffle, venant frapper la Muse et lui faire rendre un même son? Et ce souffle qui agitait l'air de ce siècle ne passe-t-il pas l'ordre politique, l'ordre romain, pour mouvoir l'humanité tout entière, et plus que l'humanité, la Nature même d'un tressaillement surnaturel?

Le monde entier était monté sur ce mode qui affectait toutes les formes, critique, lyrique, historique. Le colosse romain sentait d'instinct providentiel, que toutes les révolutions des empires, depuis leur fondation, ne les avaient agglomérés en un seul, que pour que celui-ci cédât le Siége à une Puissance sacrée, qui appliquerait au genre humain une Loi nouvelle, apportée du Ciel au monde par ce Monarque universel *auquel il fallait croire pour être sauvé.*

Voici deux autres grands témoins de cette vérité. Ils n'ont jamais été produits, si ce n'est incomplétement dans mes *Etudes.* Je vais les reprendre, en les faisant mieux ressortir.

Ce sont les historiens Polybe et Tite-Live.

1. Chap. II, 7-8.

VIII

TÉMOIGNAGES PARTICULIERS DE POLYBE ET DE TITE-LIVE.

On est assez disposé à ne voir dans le *Discours sur l'Histoire Universelle* de Bossuet qu'une Oraison pour le Christianisme. On se tient en garde à sa lecture contre deux caractères de son auteur : le pontife catholique et l'écrivain de génie. Le pontife est intéressé et prévenu. Il ne cache pas lui-même qu'il retrace les révolutions des empires en regard des Prophéties qui les avaient prédites en vue de Jésus-Christ ; et quand il les y rapporte, il a l'air de les y plier. Son génie d'autre part, si supérieur dans cette œuvre, semble perdre en persuasion tout ce qu'il conquiert par ascendant. Sa main semble précipiter à plaisir ces Empires les uns sur les autres avec un fracas effroyable : Mèdes, Perses, Égyptiens, Grecs, Alexandre et ses successeurs, venant se perdre en débris dans le seul Empire Romain; et lorsque, arrivé à la bataille Actiaque, après nous avoir représenté César domptant les dernières résistances du monde vaincu et ramené à l'unité, fermant le temple de Janus, et tout l'univers vivant en paix sous sa puissance,

il termine par ce cri : ET JÉSUS-CHRIST VIENT AU MONDE ! il semble trop triompher pour convaincre.

Mais que dirons-nous si, avant la venue de Jésus-Christ, dans un milieu tout à fait païen, sous une préoccupation entièrement étrangère, si non contraire à cette dévolution de la puissance romaine à Jésus-Christ et à son Église ; au centre même de ces révolutions des empires qui allaient aboutir à cette fin ; nous trouvons, sous la plume des deux plus froids et plus graves historiens de cette époque solennelle de l'humanité, le pressentiment le plus justificatif de cette vue de Bossuet, faisant avec lui comme la consonnance de deux voix qui se répondent des deux côtés de l'événement qui les sépare ?

Or, c'est là précisément le curieux spectacle que nous donnent les témoignages de Polybe et Tite-Live rapprochés de quelques autres du même temps avec lesquels ils font corps.

Polybe, dont la sagesse a voilé la gloire, est une des plus nobles figures de l'Antiquité. Il a touché à toutes les affaires du second siècle avant Jésus-Christ : en Grèce, en Asie, à Rome, en Afrique, et on pourrait l'appeler comme le récit qu'il en a fait, *universel*. Après avoir été l'élève de Philopœmen, dont il eut l'honneur de porter l'urne cinéraire aux funérailles de ce grand homme, qui furent celles de la Grèce, il devint à Rome, où il fut envoyé comme otage, le maître et l'ami de Scipion, qu'il aida de ses conseils à la prise de Carthage. Il fut, en un mot, le modérateur, le sage et le politique de ce siècle si décisif dans les affaires du monde, et qu'il traversa presque tout entier (de 200 à 120). Vers l'an 150, il en composa une histoire qui, sauf le génie, est comme

le *Discours* de Bossuet. Il l'intitule lui-même : *Katholiken*, universelle, et ce titre nouveau alors est déjà une signification.

Or, dans cette histoire, la vue qui domine et qui en résume la leçon est celle-ci :

« Les événements, dit-il, amènent le monde à une « certaine *Unité*... Avant cela, les choses qui se passaient « dans le monde n'avaient aucune liaision (cette liaison, « Bossuet après, et Daniel avant nous l'ont montrée). Mais « depuis, tous ces faits se sont réunis comme *en un seul* « *corps*. Les affaires de l'Italie et de l'Afrique n'ont formé « qu'*un seul tout* avec celles de l'Asie et de la Grèce; toutes « *se sont rapportées* A UNE SEULE FIN... La Fortune a de nos « jours *incliné*, pour ainsi dire, d'un seul côté l'Univers, « et *forcé* toutes choses à *tendre vers* UN MÊME BUT [1]. »

Cette *unité*, cette *fin*, ce *but*, quels étaient-ils? Si on le demandait aujourd'hui à un enfant, il répondrait sans hésiter : JÉSUS-CHRIST et son Église; et nul parmi les plus hardis ne se risquerait à le contester.

Mais Polybe l'ignorait entièrement, il constate seulement, au premier moment où il se dessine, le *fait* d'une inclinaison des choses et d'une préparation extraordinaire des événements à une grande fin; et l'ignorance même de cette fin donne à son témoignage une valeur d'autant plus haute, venant singulièrement appuyer l'argument de cette préparation de l'univers au Christianisme invoqué depuis.

Cette préparation, il l'attribue à ce qu'il appelle *la Fortune*. Mais, sous ce mot, il faut voir dans sa pensée un sens plus élevé. Polybe était exempt de toutes les

1. Prologue et liv. I, 4.

croyances superstitieuses de son temps. Il n'avait peut-être pas le sens du *divin* dans sa prodigalité païenne. Mais il résulte de son *Histoire*, comme l'a relevé son traducteur Dom Thuillier, qu'il croyait, sous le nom de *Fortune*, en une Providence qui dispose et conduit toutes les affaires de ce monde à ses fins. Cela ressort d'ailleurs des passages que nous venons de citer : *Amener le monde* à une certaine unité ; *rapporter toutes les affaires du monde* à une seule fin, *incliner l'univers* d'un seul côté, *forcer toutes choses* à tendre vers un même but, éloignent l'idée de hasard, et impliquent celle de dessein, de conseil, de préméditation, en un mot, de Providence.

Quoi qu'il en soit, dans cette tournure providentielle des événements, que Polybe a eu le privilége de voir et de dénoncer le premier, Dieu apparaissait de plus en plus à tous les regards, et toutes les bouches ne tardèrent pas à le proclamer.

— « Quel est l'homme si stupide, disait Cicéron, qui, pour peu qu'il lève ses regards vers le ciel, ne sente qu'il existe des dieux, et ne reconnaisse en même temps que ce n'est *qu'à leur protection toute particulière* que notre Empire immense a dû son origine, son accroissement, et son assiette [1] ? »

— « Le cours heureux de leurs affaires, et la vogue courante de leurs progrès, à un si haut degré de puissance et d'accroissement, montrent bien clairement à ceux qui savent discourir par raison, dit Plutarque, que ce n'a point été chose conduite par les mains, ni par les conseils et affections des hommes, mais *par une garde et escorte divine* [2]. »

1. *Orat. de Arusp. Respons. IX.* — 2. *De la fortune des Romains*, n° 23.

— « Soumettez-vous à Rome, — disait encore Agrippa aux Juifs révoltés, — *Dieu est pour elle.* Sans le *secours de Dieu* eût-elle vaincu le monde, et tant de nations belliqueuses eussent-elles pu subir son joug? Sans *le secours de Dieu* gouvernerait-elle le monde, auquel il n'est pas même besoin qu'elle montre l'armure de ses soldats [1] ? »

Tel était le sentiment universel, non-seulement des Romains, mais des nations vaincues par eux, et que Dieu amenait sous leur joug. Le monde entier était sous cette impression. Les peuples se sentaient chassés de toute part, par une main invisible, vers la domination romaine, comme des troupeaux dispersés vers un bercail, plus de cent ans avant que toutes choses ainsi préparées, Jésus-Christ vînt dire aux Juifs : « J'ai *d'autres brebis* « qui ne sont point de cette bergerie; et il faut que je « les amène, et elles entendront ma voix, et il n'y aura « *qu'un* Bercail et *qu'un* Pasteur [2]. »

Mais voici qui va bien plus loin :

Cette grande unité, cette seule fin, ce même but où inclinaient et tendaient toutes les affaires du monde aux regards de Polybe, par une influence qui parut bientôt, aux yeux de tous, ne pouvoir être que divine, il était naturel que la puissance romaine, qui paraissait en être la bénéficiaire, les rapportât à elle seule et les bornât à sa domination.

Eh bien, non. Elle sentait que ce n'était pas pour elle que les choses tournaient ainsi, mais pour une Puissance infiniment plus haute, morale, spirituelle, divine comme l'action, et où elle-même serait absorbée après avoir tout absorbé ; dont elle ne serait pas le terme, mais la

1. Josèphe, *de Bello Judaico*, II, 16. — 2. Jean, X, 16.

point de départ, et à qui elle devrait céder le Siége.

Cet étonnant pressentiment, si manifestement en opposition avec tous les préjugés romains et païens, comme la suite le fit bien voir par leur lutte à mort contre le Christianisme, nous est attesté à cette époque, non par un poëte, mais par un historien, et l'historien romain par excellence, Tite-Live.

Voici comme la conclusion de ses *Décades :*

Quis dubitet quin, in æternum urbe condita, et in immensum crescente, NOVA *Imperia*, *Sacerdotia*, *Jura gentium hominumque instituantur*[1]. « Qui peut douter que la Ville « fondée pour l'éternité, et croissant en immensité, ne « soit appelée à devenir le siége d'une NOUVELLE *Puissance*, « d'un NOUVEAU *Sacerdoce*, d'un NOUVEAU *Droit des gens et* « *de l'humanité ?* »

Ai-je besoin de faire ressortir, sous la plume d'un historien si grave et si modéré que Tite-Live, la portée de toutes les expressions de cette conclusion des destinées de Rome?

Oui, *in æternum urbe condita*, cette ville que nous appelons encore deux mille ans après la VILLE ÉTERNELLE, et aussi la VILLE UNIVERSELLE, *et in immensum crescente*, destinée à quoi? A retenir pour ses Césars, pour les Pontifes de son Jupiter, pour son Droit sans dignité et sans pitié faisant peser sur l'enfant, sur la femme, sur l'esclave, sur les peuples, sur l'humanité son joug de fer, à retenir, dis-je, ainsi cet empire pour lequel elle a tant travaillé? — Non. — A quoi donc? — A devenir le Siége d'un tout autre Pouvoir, d'un tout autre Sacerdoce, d'un tout autre Droit des gens, affectant tout

1. Tit. Liv. lib. IX.

autrement la race humaine tout entière, *gentium hominumque*. Tout cela nouveau : *Nova*.

Recedant vetera,
Nova sint omnia!

comme l'Univers racheté le chante encore tous les jours aux pieds de Jésus-Christ [1].

Et ce pressentiment si prodigieux était-il propre seulement à Tite-Live?

Il écarte cette opinion d'un mot qui étend cette vue à tout son siècle : « *Quis dubitet?* qui peut douter [2]? »

Hélas! pouvoir terrible de *douter!* Après tant de siècles d'évident accomplissement, au sein de ce Catholicisme qui nous a tous engendrés à ce nouvel ordre de choses dans lequel nous sommes plongés, il en est qui doutent de ce dont Tite-Live et ses contemporains ne doutaient pas avant. Tant tout est surnaturel et divin, et en même temps historique et saisissant dans la religion de Jésus-Christ, et ses preuves et l'aveuglement de ceux qui n'en sont pas touchés.

Ce *quis dubitet?* de Tite-Live jette un jour direct autour de lui sur tous les autres témoignages que nous avons rapportés, particulièrement sur celui de Virgile, qui ne nous apparaît plus alors comme si singulier, si étrange, et si problématique. C'est l'opinion du temps

1. Hymne de saint Thomas d'Aquin. — 2. Et Tacite plus tard, poussant un cri de joie à la vue de l'égorgement entre eux de soixante mille Germains, en était réduit à ce vœu : « Puisse, au défaut d'affec« tion pour nous, durer longtemps encore au cœur de nos ennemis cette « haine d'eux-mêmes ? C'est là *tout ce que la Fortune peut faire de plus*, « *dorénavant*, pour un Empire que *pressent ses destinées*, URGENTIBUS « IMPERII FATIS (*Mœurs des Germains*, XXXIII).

chantée, c'est la simple prose de Tite-Live mise en vers que ce « grand et nouvel ordre de siècles allant commencer à se dérouler : »

> Magnus ab integro sœclorum nascitur ordo,

que « cette nouvelle lignée allant être envoyée du haut du ciel : »

> Jam nova progenies cœlo demittitur alto,

que ce « rachat de la terreur antique par un Dieu libérateur, s'étendant à toutes les contrées de l'univers : »

> Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
> Irrita perpetua solvent formidine terras,

et tous les autres traits de son poëme. C'est à la lettre qu'il faut prendre ces expressions qui rompent toute limite de temps et de lieu pour égaler cette rénovation universelle de toutes choses que ne témoigne pas avec moins de force le grave historien, et qui faisait incontestablement alors la préoccupation universelle, contrairement, je ne saurais trop le faire observer, aux préjugés romains et païens.

Il faut faire reparaître encore ici Cicéron, et rapprocher aussi son témoignage de celui de Tite-Live, sur ce *Nouveau droit des gens et de l'humanité*.

Il est une page de la *République* de Cicéron dont nous devons la conservation par Lactance, précisément à la haute valeur que celui-ci y attachait comme témoignage de ce pressentiment de Jésus-Christ, et du règne universel de sa Loi.

L'orateur philosophe, dans son traité *des Lois*, s'était

déjà élevé à une conception de la Loi qui, sous une forme philosophique, prélude en quelque sorte à *l'In principio erat Verbum et erat apud Deum. Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum,* de saint Jean :

« Il existe une raison, dit-il, *émanée du Principe des choses*, qui pousse au bien et qui détourne du mal : celle-là ne commence pas à être loi du jour seulement où elle est écrite, mais du jour où elle est née; or, *elle est contemporaine de l'Intelligence divine.* Elle est la droite Raison de Dieu[1]. Cette Raison de Dieu, une fois qu'elle s'est affermie et développée *dans l'esprit de l'homme*, est LA LOI... Il y a donc, puisque la raison est dans Dieu et dans l'homme, une *première société* de raison de l'homme avec Dieu. On peut ainsi nous appeler la famille, la race, la lignée céleste. D'où il résulte que, pour l'homme, reconnaître Dieu, c'est reconnaître et se rappeler d'où il est venu[2]. »

On ne peut pas demander plus à l'intelligence humaine, dans l'état de crépuscule où elle était plongée, avant que la Lumière même qu'elle entrevoyait ne vînt fixer son règne *parmi les siens*[3]. Et plût à Dieu que, pour s'être *refusés à la recevoir*, ceux-ci ne soient pas retombés dans des ténèbres cent fois plus épaisses que celles que perçait ce clairvoyant païen !

Mais ce qui semble passer l'intelligence humaine, et ferait supposer dans Cicéron un pressentiment instinctif de cette Lumière dont nous avons déjà constaté l'impression autour de lui, c'est la prévision de ce *Règne*

1. *De Legibus*, lib. II. — 2. *De Legibus*, lib. I. — 3. Jean chap. I.

de la Loi éternelle devant venir prochainement s'assujettir l'humanité de tous les lieux et tous les temps, avec un caractère tout divin : comme si ce n'était plus cette Loi abstraite, mais Dieu même en elle qui, par une *seconde société* plus personnelle avec les hommes, dût venir s'y révéler.

Cicéron en effet, dans cette page de sa *République* où nous arrivons, commence par reprendre cette définition de la Loi avec une ampleur et une force qui brise le formalisme romain pour s'étendre à la race humaine tout entière.

« Il est une Loi véritable et absolue, dit-il, universelle, invariable, éternelle, dont la voix enseigne le bien qu'elle ordonne et détourne du mal qu'elle défend. On ne peut l'infirmer par une autre loi, ni en rien retrancher; ni le Peuple, ni le Sénat ne peuvent dispenser d'y obéir; elle est à elle-même son interprète... »

Puis, dans un enthousiasme croissant, passant de la spéculation à la réalité, du présent et du passé à l'avenir, il s'écrie :

« Elle ne SERA pas autre dans Rome, autre dans Athènes, autre aujourd'hui, autre demain : partout, dans tous les temps, RÉGNERA cette Loi immuable et sainte, et *avec elle Dieu*, le Maître et le Roi du monde, Dieu qui l'a faite, discutée, sanctionnée; la méconnaître, c'est s'abjurer soi-même, c'est fouler aux pieds sa nature, c'est s'infliger à soi-même le plus cruel châtiment, quand même on pourrait échapper aux autres supplices qu'on pense être réservés ailleurs [1]. »

1. *La République*, XVIII.

Paroles admirables, dit Lactance, qui semblent être, non d'un philosophe, mais d'un prophète; d'un prophète en effet de cette *Loi évangélique et vraiment catholique* qui allait régner à jamais sur l'univers, et *avec elle Dieu, le Maître et le Roi du monde.*

Voilà ce Roi *qui est vraiment Roi et qu'il fallait que nous reconnussions pour être sauvés* dont parlait ce même Cicéron dans son traité de *la Divination.*

Et maintenant, rapprocherai-je de ces paroles celles-ci de nos prophètes : *In die illa longe fiet Lex*[1]*; — Legem Ejus expectabunt insulæ*[2]*; — De Sion exibit Lex, et Verbum Domini de Jerusalem*[3], *etc.*, *etc. ?*

Non, je reviendrai me renfermer dans les témoignages exclusivement profanes et plus particulièrement dans ces paroles de Tite-Live : « Qui peut douter que Rome, fondée pour l'éternité et croissant en immensité, ne soit appelée à devenir le *Siége* d'une nouvelle *Puissance*, d'un nouveau *Sacerdoce*, d'un nouveau *Droit des gens et de l'humanité?* »

Je rappellerai cette réflexion de Gibbon, qu'on peut ranger parmi les Païens :

« Ceux qui contemplent d'un œil curieux les révolutions du genre humain peuvent observer que les jardins et le cirque de Néron sur le Vatican, qui furent arrosés du sang des premiers chrétiens, sont devenus bien plus fameux encore par le triomphe de la Religion persécutée. Sur le même terrain, les Pontifes chrétiens ont élevé, dans la suite, un temple qui surpasse de beaucoup les antiques monuments de la gloire du Capitole. Ce sont eux qui, tirant d'un humble pêcheur de Galilée

1. Michée, VIII, 12. — 2. Isaïe, XLII, 5. — 3. Isaïe, III, 3.

leurs prétentions à la Monarchie universelle, ont succédé au trône des Césars, et qui, après avoir donné des lois aux conquérants barbares de Rome, ont étendu leur juridiction spirituelle depuis la côte de la mer glaciale jusques aux rivages de l'Océan Pacifique [1]. »

Enfin je redirai ces paroles de Dante expliquant à Virgile ces pressentiments de la grandeur romaine que celui-ci avait chantés : « Rome et son Empire à vrai dire « furent fondés en vue du lieu saint où siége aujourd'hui « le successeur du grand Pierre : »

La quale el quale, a voler dir la vero,
Fur stabiliti per lo loco santo
U' siede il successor del maggior Piero [2].

Résumons par une réflexion générale la portée de cette partie de notre entretien.

Avons-nous voulu dire que tous ces témoignages si frappants visaient Jésus-Christ et le Christianisme?

Aucunement.

Il est manifeste qu'ils étaient ignorants et inconscients de leur objet.

Mais est-ce à dire que pour cela ils ne signifient rien?

Tout au contraire, ils signifient d'autant plus.

Ils témoignent en effet d'une impression unanime, impression qu'il est impossible de méconnaître, et qui,

1. *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire Romain*, t. III, p. 174. — 2. *L'Enfer*, chant II, v. 22.

dans *ses causes* comme dans *son objet*, étant, par cette ignorance même, je dis plus, par tous les préjugés contraires qu'elle avait à surmonter, naturellement et humainement inexplicable, ne peut être que surnaturelle et que divine.

Dans ses causes, en effet, cette opinion si forte, si accentuée d'une Monarchie universelle, devant partir de la Judée pour se fixer à jamais sur le siége de Rome; et affecter toutes choses de rénovation au sein de ce vieux monde qui proclame lui-même au plus fort de sa jalouse domination et de son féroce orgueil sa démission comme prochaine, à quoi l'attribuer? quelle peut en être la provenance?

Cela ne peut faire question; car lui-même nous le dit: à une conduite providentielle inclinant sensiblement l'univers à cette fin; à d'antiques oracles sacrés de l'Orient, tenant le monde entier en attente; à des traditions éparses retrouvant par la réunion des peuples l'unité primitive d'une promesse faite au genre humain et arrivée à son terme.

Mais tout cela implique le surnaturel, et on ne saurait y échapper.

Et maintenant, *dans son objet*, qui n'est vaincu par cette évidence historique que ce pressentiment surnaturel n'impliquait pas moins le seul événement qui y a si ponctuellement et si prodigieusement répondu : JÉSUS-CHRIST; JÉSUS-CHRIST seul et son Œuvre; JÉSUS-CHRIST, après vingt siècles, debout et vivant toujours dans cette Œuvre, défiant toutes les conjurations du mal, défiant toutes les éventualités de l'avenir, et étant dans l'humanité ce que Dieu même est dans la nature : le Maître et le Roi du monde.

Or Jésus-Christ n'a pu être ainsi l'objet si précis et si admirable des pressentiments du monde ancien sans être dans ces pressentiments, sans les produire, sans avoir agi dès lors par là sur le monde, et sans avoir attesté lui-même au plus haut point sa vie antérieure par cette prodigieuse action.

Ainsi est-il établi déjà par les témoignages historiques les plus irrécusables, que Jésus-Christ était dans le monde plus de cent ans au moins avant d'y paraître, comme il y est aujourd'hui deux mille ans après y avoir paru.

Ajoutons qu'une importante vérité se dégage de tous les grands témoignages historiques que nous avons vus jusqu'ici passer devant nous : c'est, en premier lieu, que cette Puissance dont la prochaine apparition agitait le monde n'était pas conçue comme devant se borner à l'ordre simplement individuel des âmes dans leur rapport avec Dieu, mais devait affecter de sa supériorité divine l'ordre public et social tout entier : ce devait être une *Monarchie universelle;* — et en second lieu, que le siége de cette Puissance, bien que partie de la Judée, devait être Rome, Rome à jamais, d'où elle influerait *sur l'Universalité des choses*, par un *nouvel Empire*, un *nouveau Sacerdoce*, un *nouveau Droit des gens et de l'humanité.* Tous les témoignages profanes, échos des Oracles sacrés, s'accordent pour glorifier ainsi d'une même gloire Jésus-Christ et son Église, manifestation de Dieu, *Maître et Roi du monde,* sous lequel devait s'incliner l'univers, *et qu'il fallait reconnaître pour être sauvé.* — Un Christ réduit à la condition privée, son Église sujette de ses enfants, Dieu circonscrit et lié par les lois de l'homme : chimère de nos jours, qui ne tient pas plus devant

l'histoire que devant le bon sens, et que les pressentiments même païens de la future grandeur du Christianisme mettent à néant. — Tout ce qui va suivre ne fera que mettre de plus en plus en lumière cette capitale vérité.

IX

TÉMOIGNAGES PROFANES UNIVERSELS ET PERPÉTUELS.

Maintenant le pas est franchi. Le premier anneau moderne de la chaîne historique de notre foi est rattaché au dernier anneau des temps anciens. Les deux hémisphères de l'humanité se joignent comme par un isthme en Jésus-Christ. Virgile et Dante, Polybe et Bossuet se donnent la main.

Je pourrais m'arrêter là, car le surnaturel, le miracle, le double miracle historique de Jésus-Christ étant avant comme après son apparition dans le monde est invinciblement établi. Jésus-Christ est vainqueur de son berceau comme de son tombeau. Il plane sur l'un et sur l'autre d'une vie supérieure qui échappe à la loi de la mort, et, prodige plus grand, à la loi de la génération et de la vie. Déjà nous pouvons nous écrier avec Isaïe : « Qui racontera sa génération [1] ! »

Que nos savants, qui s'occupent tant de la génération des êtres, nous disent donc leur mot sur celui-ci. Certes le sujet en vaut la peine ! Voici un être qui vivait incon-

1. Is., LIII, 8.

testablement avant de naître à notre vie, si la vie s'atteste par l'action ; car il agitait le monde de sa venue, et la nature humaine était en travail de son apparition. Expliquez-nous ce phénomène. Vous ne pouvez le faire par aucune analogie. Il est unique, et tout au moins doit-on reconnaître la vérité de cette parole de saint Paul : *Il n'est pas de notre création*[1]. De quelle création est-il donc? S'il est d'une création quelconque, il a dû commencer comme toute créature. Où est son commencement ?

Nous avons le droit de poser déjà cette question, bien que nous n'ayons montré l'antériorité de Jésus-Christ que dans le monde romain et qu'un siècle environ avant sa venue. Cela suffit amplement au prodige, puisqu'un seul instant de préexistence sur un seul point suffirait.

Mais, pour la vie d'un tel Être, qu'est-ce qu'un siècle ? qu'est-ce que le monde romain ? Il y eût été emprisonné ; et nous allons le voir remplir tout l'espace et toute la durée de la même préoccupation et de la même attente. Et cela est logique. L'attente, en effet, étant établie comme elle l'est déjà, n'a pas dû être moins universelle que son objet, et tout le genre humain a dû être touché de ce qui intéressait tout le genre humain. Une fois entré dans le prodige, nous ne pouvons en sortir que par le prodige.

C'est ce que nous allons montrer par des témoignages toujours exclusivement historiques, et dont le caractère profane ne souffre aucune suspicion.

« Ce mouvement d'inquiétude et de curiosité reli-

1. *Aux Hébreux*, IX, 11.

gieuse qui agitait le monde, dit M. Villemain, passa jusqu'à l'inertie contemplative des Indes, et troubla le repos du Brahmane. S'il faut en croire l'étude des monuments orientaux (*Asiatical Research*, tome Ier), l'annonce d'un avénement miraculeux se répandait alors dans l'Inde comme dans la Judée[1]. » — « *Un grand* « *nombre de Gentils*, lisons-nous dans le *Talmud* et dans « plusieurs autres documents historiques non suspects, « se rendirent à cette époque à Jérusalem, afin de voir « le Sauveur du monde[2]. » — Des monuments irrécusables nous font connaître notamment que, de la Chine, l'empereur alors régnant, *Ming-ti*, envoya des députés tout exprès pour reconnaître *le Saint qui devait paraître en Occident*, d'après les antiques traditions[3].

Quelques-uns de ces envoyés de l'Orient, venant de l'extrême Arabie, nous sont en effet montrés dans l'Évangile arrivant à point au berceau de Jésus-Christ, conduits par une Étoile miraculeuse, dirigés en dernier lieu par les indications locales qu'Hérode et les docteurs Juifs puisèrent eux-mêmes dans les Prophéties dont ils étaient les dépositaires, et offrant au Sauveur du monde les prémices de la Gentilité.

Mais cette foi n'était ainsi en quête et en inquiétude universelle de son objet que parce qu'elle en portait en elle la promesse, que parce qu'elle en avait gardé, malgré tous les égarements du genre humain, les traditions, et que parce que ces égarements mêmes en avaient accru le besoin et fait soupirer le désir.

A cet état de promesse, de tradition, de besoin et de

1. *Du polythéisme*, Nouveaux mélanges, t. II, p. 101. — 2. Talmud, *Babyl.* Santsed., cap. II. — 3. Her.-Jos. Schmitt, *Origine des mythes*.

désir, Jésus-Christ nous apparaît en effet dans toutes les croyances du monde entier, partout défiguré, dans la diversité et dans les altérations infinies de ces croyances, mais partout reconnaissable à des traits d'autant plus frappants qu'ils sont plus uniformes dans cette diversité, et plus conservés dans cette altération.

Cette vérité est aujourd'hui hors de toute discussion possible. Elle est acquise à la science. Deux garanties ne permettent pas de la mettre en question : la première, c'est qu'elle n'est pas la fille d'un système quelconque, si recommandable qu'il puisse être ; mais le résultat indélibéré de mille découvertes faites depuis un siècle, par une multitude de savants divers : historiens, géographes, ethnographes, antiquaires, mythologues, voyageurs, etc., préoccupés, chacun de son côté, de l'objet spécial de ses recherches, et y rencontrant cette vérité singulière pour chacun d'eux, dont l'unité, révélée seulement par la réunion de tous, a manifesté l'universalité. La seconde garantie, c'est la confession et la publication de cette vérité par les ennemis les plus déclarés du Christianisme.

Aussi ne vais-je pas tant chercher à l'établir, qu'à en faire profiter mon sujet.

Il est avéré que toutes les religions du globe sont postérieures à une religion primitive, pure de toute idolâtrie. Nous avons pour garant de cette vérité le témoignage unanime de tous les auteurs païens eux-mêmes, bien qu'ils fussent intéressés à justifier l'idolâtrie. Inutile de les rappeler[1]. En ces premiers

1. Voir *Études*, t. I[er], p. 203.

temps le théisme réunissait tous les humains. Il se décomposa bientôt en polythéisme.

Ce qui n'est pas moins avéré, c'est que tout ce que nous retrouvons dans le polythéisme de croyances se rapportant diversement à Jésus-Christ, comme nous allons le montrer, remonte partout à la première époque. C'est ce qu'il y a de plus ancien. Le Christianisme par là est contemporain du théisme. Il en est le corollaire primitif.

Mais ce qui est à remarquer, et ce qui ajoute une grande force à cette vérité, c'est que le polythéisme n'a corrompu le théisme qu'en corrompant ce Christianisme originel consistant alors dans l'intervention future de Dieu dans les destinées du genre humain.

Le polythéisme en effet, si on l'observe bien, est l'anticipation et la multiplication, au gré de chaque peuple, de cette intervention de Dieu dans l'humanité. Je ne dis pas que d'autres causes n'aient concouru au polythéisme; mais je dis que celle-là est la principale.

De là, ces incarnations nombreuses de dieux libérateurs et sauveurs, ces alliances avec des mortelles de ceux qui, dieux de leur nature, donnaient naissance à autant de *fils de dieu*, tous soumis à des *travaux*, à des *souffrances*, tous sauveurs, libérateurs, vainqueurs (*soter liber*), tous ne conquérant l'olympe d'où ils provenaient que par des services rendus à l'humanité au prix de ces épreuves et de ces travaux, et y devenant les dieux et les protecteurs de tel ou tel peuple: Hercule, Apollon, Bacchus, Amphion, Orphée[1].

1. Varron compte jusqu'à quarante-quatre Hercules. Chaque peuple sous des noms divers avait son Hercule; c'était le Candaule lydien,

La multiplication de ces Sauveurs prouvait à la fois, et la croyance générale au type sur lequel on les concevait, et la fausseté de chacun d'eux par rapport à ce type dont l'unité excluait leur multiplicité.

Jésus-Christ pourrait se retrouver ainsi dans tous ces faux dieux, j'allais dire ces faux christs. Et assurément, s'il n'eût été *le seul vrai*, il eût été *le plus vrai*, et aurait été admis à la première place au Panthéon, comme il le fut dans le Laraire de l'empereur Alexandre Sévère.

Sans presser davantage ces comparaisons, je dis qu'il y avait de la vérité dans tous ces mensonges, et que cette vérité venait d'une croyance primitive et tendait à l'avénement de son objet, dont ces mensonges n'étaient que la corruption.

Cette corruption elle-même est un autre témoignage. Elle prouve en effet ce mal originel de l'humanité, allant jusqu'à corrompre le remède et à s'en accroître, et à justifier par là d'autant plus celui-là seul qui était le vrai.

Ainsi, toutes les fausses religions de la terre témoignent doublement de l'antériorité de Jésus-Christ; soit parce que la vérité est antérieure à l'erreur; soit parce que l'erreur s'aggravant à ce point rehausse d'autant la vérité dont elle est la déviation et en prépare le triomphe.

Mais nous n'en sommes pas réduits à ce témoignage

le Bel ou Baal de Syrie, le Melkart de Tyr, le Djom ou Som égyptien, le Rama indou, l'Ogmior gaulois. Il en était de même de Bacchus. Apollon était le Dieu sauveur par excellence.

> Apollon Dieu sauveur, Dieu des savants mystères,
> Dieu de la vie, et Dieu des plantes salutaires,
> Dieu vainqueur de Python.....
>
> (André Chénier, *le jeune malade*.)

d'induction. Il en est un autre dont la force est en raison de ce qui manque de direct et de formel à celui-là. Ici JÉSUS-CHRIST va se dégager de cette généralité de l'erreur polythéiste, au sein même de cette erreur.

Cette erreur, en effet, n'avait pas prévalu au point de ne pas avoir conscience d'elle-même; et chose remarquable, alors qu'elle avait été jusqu'à perdre la notion de Dieu, elle avait conservé celle de ce Sauveur qui devait la lui rendre. JÉSUS-CHRIST en ce sens était plus attesté que Dieu lui-même. Ce qui se comprend, parce que, comme Réparateur, il devait être plus approprié à la ruine de l'humanité.

Ainsi, nous trouvons partout, dans les temps anciens, la notion et l'attente d'un *Saint*, d'un *Précepteur*, d'un *Médiateur*, *Victime* substituée aux péchés des hommes, d'un *Réconciliateur* du Ciel avec la Terre, comblant l'abîme qui les séparait. Nous trouvons cette notion et cette attente distinctes, cette fois, du culte de ces faux dieux qui n'y suffisaient pas, se rapprochant davantage de la vérité, et se réservant pour elle.

Les témoignages abondent. Ils excluent toute discussion par leur diversité et leur convergence[1]. Un savant mythologue les résume en partie à l'occasion de l'un d'eux : « Les livres de Likyki, dit Ramsay, parlent d'un temps où tout doit être rétabli dans la première splendeur par l'arrivée d'un héros nommé *Kiuntsé*, qui signifie *Pasteur* et *Prince*, à qui ils donnent aussi les noms de *Très-Saint*, de *Docteur Universel*, et de *Vérité Souveraine*. — C'est le *Mithra* des Perses, l'*Orus* des Égyptiens,

1. Voir *Traditions universelles sur l'attente du Libérateur*, au tome II des *Etudes*, et la lettre de M. Félix Lajard à la fin de ce même tome.

et le *Brahma* des Indiens. — Les Chinois parlent même des *souffrances* et des combats de *Kiuntsé*... Il paraît que la source de ces croyances, ainsi que de toutes les allégories de la Fable qui s'y rapportent, est une très-ancienne tradition *commune à toutes les nations*, que le Dieu *mitoyen*, à qui elles donnent toutes le nom de *Soter* ou *Sauveur*, ne détruirait les crimes, qu'en souffrant lui-même beaucoup de maux [1]. »

Cette même croyance en un Sauveur *futur* avec les caractères de victime volontaire des péchés des hommes, nous la trouvons au Thibet, à Siam, au Tonkin, au Japon; *Ex Xaccæ decreto*, dit le savant Huet, *Deus quidam hominibus salutis auctor esse creditur*, *postquam per eum supremo Deo de peccatis hominum satisfactum est* [2]. »

Nous la retrouvons d'autre part, au Mexique, sur les pas de M. de Humbolt, dans de vieilles peintures représentant, les unes *la Mère de notre chair* en rapport avec un grand *Serpent;* les autres, ce Serpent, qui est le symbole démoniaque du mal, terrassé par le Dieu *Tonatiuh* qui paraît être identique, dit M. de Humbolt, avec le *Krischna* des Indous et le *Mithra* des Perses; d'autres enfin, un animal percé de dards, symbole de l'innocence souffrante, *d'après les traditions qui se sont conservées jusqu'à nos jours*, et rappelant l'Agneau des Hébreux, ou l'idée mystique d'un sacrifice expiatoire, destiné à calmer la colère de la Divinité. Toutes ces représentations rentrent dans une prophétie ancienne, faisant espérer aux Mexicains une réforme bienfaisante par l'entremise de Centeold, qui triompherait à la fin de la férocité des autres dieux [3].

1. Ramsay, *Discours sur la Mythologie*, p. 150. — 2. Alnetau, *Quest.*, lib. II, cap. XIV, p. 237. — 3. *Vue des Cordillères*, t. I, p. 235, 251, 265.

Si de ces extrémités séparées du monde nous revenons à l'ancien monde Grec, nous trouvons la même foi dans un Sauveur *futur* ainsi annoncé à l'homme-humanité, Prométhée, par un envoyé de Jupiter : — « TON SUPPLICE N'AURA DE TERME QUE LORSQU'UN DIEU S'OFFRIRA POUR SUCCÉDER A TES SOUFFRANCES, ET VOUDRA BIEN DESCENDRE POUR TOI DANS LES ENFERS [1]. » — Nous la retrouvons saillante par éclairs à travers les obscurités de la fable d'Io, rendue mère par un simple toucher virginal de Jupiter, et donnant naissance, après plusieurs générations, au futur *Libérateur* ORUS ou EPAPHUS [2].

Rien n'échappait à cette croyance. Elle ne se dégageait pas seulement, ainsi que nous venons de le voir, de la Fable, dont elle laissait derrière elle les fictions pour fixer son regard sur l'avenir; elle hantait les plus hauts sommets de la Philosophie, et toujours avec le même caractère d'universalité.

Ainsi nous apparaît-elle 600 ans avant JÉSUS-CHRIST, aux deux extrémités du monde, dans la Grèce et en Chine, dans la bouche de Socrate et dans celle de Confucius.

Socrate et Platon, qu'on ne saurait séparer, qui l'un et l'autre résumaient tout le travail de la pensée humaine s'exerçant sur les traditions, et desquels déchurent toutes les sectes philosophiques de l'antiquité, ne se faisaient pas illusion sur leur insuffisance à la tâche de réformer les hommes. A chaque instant ils déclinent cette tâche en

1. Eschyle, *Prométhée*. — 2. « O divin Épaphus, Fils de Jupiter « et d'Io, entendez nos voix : Protégez-nous! » (Euripide, les *Phéniciennes*.) — Je me permets de renvoyer, outre les *Etudes*, à *l'Art de croire*, tome Ier, chap. VII, *Les Païens témoins de la vérité du Christianisme*, nomb. IV, où cette vérité ressort de l'étude des tragiques grecs.

s'y essayant. Ils ne se considèrent que comme des préparateurs et des *curateurs*, ainsi que devait les appeler plus tard saint Paul dans ce passage : « Pendant que l'héritier est enfant, il est sous des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps marqué par le Père. Ainsi nous étions assujettis à l'instruction primaire de l'humanité. Mais lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils [1]. » Ainsi se considéraient ces grands philosophes, et s'ils ont mérité d'être appelés *la Préface humaine de l'Évangile*, c'est beaucoup plus par le renvoi qu'ils font eux-mêmes à cet enseignement divin qu'ils ne cessent d'appeler de leurs vœux, que par la prétention d'y suppléer. Leurs efforts les plus sublimes aboutissent à une démission et à un *Desideratum*, qui impliquent, à n'en pas douter, une croyance et une espérance. — « Si les Dieux, disent-ils, veulent nous persuader qu'ils s'occupent de nous, qu'ils *nous envoient des Conseillers* pour nous instruire de ce que nous devons faire et de ce que nous devons éviter [2]. » — « A moins qu'il ne plaise à Dieu de vous ENVOYER QUELQU'UN pour vous instruire DE SA PART, n'espérez pas de réussir jamais dans le dessein de réformer les mœurs des hommes [3]. » — « Il faut donc, parmi les raisonnements humains, choisir ce qu'il y a de meilleur et de plus solide, et s'y embarquant comme sur une nacelle plus ou moins sûre, passer ainsi la mer orageuse de cette vie, à moins qu'on ne puisse trouver pour ce voyage un vaisseau à toute épreuve, — UNE RÉVÉLATION DIVINE, — pour achever heureusement cette traversée, etc., etc. [4] »

Mais, où ce désir et cet appel prennent le caractère

1. *Aux Galates*, ch. IV, 1, 2, 3, 4. — 2. Xénophon, *Mémorables*, liv. I, ch. XIX. — 3. Platon, *Apol. de Socrate*. — 4. *Le Phédon*.

formel d'une espérance et d'une *attente*, c'est dans le célèbre passage du *deuxième Alcibiade*, tant de fois cité, où Socrate, rencontrant Alcibiade qui se rend au temple pour y prier Apollon (cet Apollon qui était déjà une figure mythologique du libérateur), il le dissuade de son dessein, et formule ainsi sa foi, la vraie foi au Médiateur attendu, dans ce dialogue :

« SOCRATE. Il est nécessaire que tu *attendes* jusqu'à ce que *quelqu'un* t'enseigne quelle conduite tu dois tenir envers les dieux et envers les hommes.

« ALCIBIADE. Et *quand viendra ce temps*, Socrate? Et quel sera CE PRÉCEPTEUR? Que je le verrai avec plaisir !

« SOCRATE. Ce sera Celui qui t'aime..... Mais il faut, avant toutes choses, qu'il dégage ton âme des ténèbres qui la couvrent, et qu'il te mette en état de discerner les biens et les maux[1].

« ALCIBIADE. Qu'il dissipe, s'il veut, ces ténèbres et tout ce qu'il voudra. Quel que soit *ce personnage*, je suis prêt à lui obéir sans réserve, *pourvu qu'il me rende meilleur*[2].

« SOCRATE. *Celui-là* a pour toi une affection merveilleuse[3].

« ALCIBIADE. Remettons donc mon sacrifice jusqu'à

1. Il est à remarquer que ce Précepteur présenté ainsi comme devant venir et au futur (*ce sera*), est déjà existant (*celui qui t'aime*, qu'il *dégage* ton âme, qu'il *te mette* en état de discerner, et la suite). — 2. Admirable sentiment, auquel on pourrait ramener toute la question chrétienne ! — 3. Ce sentiment redoublé d'amour pour l'homme, exprimé encore ici au présent, et attribué à celui qui doit venir, est de nouveau à remarquer. Il désigne d'une manière tout à fait étrangère au paganisme le *Dieu de charité ;* ce Dieu qui s'annonçait ainsi lui-même par la bouche de Jérémie : « Je t'ai aimé d'un amour éternel, et c'est pourquoi je t'ai attiré dans la pitié que j'ai eue de toi. » (Chap. XXXI, 3.)

l'arrivée de cet heureux jour : plaise au ciel qu'il ne se fasse pas longtemps attendre ! »

J'ai traduit aussi littéralement que possible cette page sur laquelle on ne saurait trop ramener l'attention. Elle montre en effet, jusques au sein du paganisme antique, la foi en Jésus-Christ *devant venir* instruire visiblement l'humanité, et néanmoins *existant déjà* dans cet *amour merveilleux* qui le portera à cette démarche. Elle donne un sens lumineux à maints autres passages de Platon, qui viennent à leur tour l'éclairer. Comment ne pas voir en effet le même personnage, Précepteur futur de l'humanité, mais invoqué déjà comme son Dieu, et tel que l'Évangile achèvera de nous le faire connaître, dans ces autres passages du même philosophe :

« Au commencement de ce discours invoquons *le Dieu Sauveur*, afin que par *un enseignement extraordinaire et merveilleux*, il *nous sauve*, en nous instruisant de la *doctrine véritable*[1]. » — « Vous prierez le Dieu de l'univers, l'Auteur de tout ce qui est et de tout ce qui sera. » — Quel est ce Dieu? — La suite nous le dit : — « Vous prierez *son Père et son Seigneur*, que nous *connaîtrons* tous clairement, autant qu'il est possible aux hommes[2]. »

Voilà le Verbe, Fils de Dieu, Dieu lui-même de l'univers, auteur de tout ce qui est et de tout ce qui sera (*per quem omnia facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est*), devant nous instruire de *la Doctrine véritable*, et par qui *nous connaîtrons* TOUS CLAIREMENT *son Père et son Seigneur*, autant qu'il est possible aux hommes.

Je ne conçois rien de plus clair que ces invocations

1. *Timée.* — 2. Épître VI.

rapprochées du dialogue de Socrate et d'Alcibiade, et s'éclairant réciproquement.

Le maître en incrédulité de Voltaire, Bolingbroke, répondant à Clarke, ne s'est tiré de la force de ce témoignage qu'en disant que c'était là un *sentiment particulier* à Socrate ou à Platon et qui, comme tel, ne saurait être décisif.

Sentiment particulier, soit, dans un certain sens que nous apprécierons bientôt; mais sentiment qui, comme nous l'avons vu et allons le voir, se trouve diversement partout, et qui par là devient multiple. Sentiment qui ne serait d'ailleurs que plus inexplicable s'il était tellement *particulier;* car alors il faudrait dire que Platon a eu une révélation du Christianisme et le ranger parmi nos Prophètes: ce qui, à la difficulté du surnaturel qu'on veut éviter par cette explication, joindrait l'absurdité d'une révélation particulière à un philosophe qui est resté d'ailleurs si plongé dans les erreurs et dans les vices intellectuels de la nature païenne.

Force est donc d'en venir à la seule explication possible et qui a été donnée ainsi par deux savants critiques : « D'où Platon a-t-il tiré cette doctrine, dit l'un d'eux à qui nous devons le texte épuré de Platon lui-même? Impossible de le dire si l'on n'admet pas, ce qui est d'ailleurs vraisemblable, qu'elle lui est venue de la croyance recueillie par lui dans ses voyages, d'un Médiateur entre Dieu et l'homme, participant de la nature des deux, répandue par tradition chez les plus anciens peuples de la terre. Cela n'est pas douteux [1]. » — « On voit par ce *dialogue*, dit encore le savant Foucher, que

1. Bruker, *Hist. crit. philos.*, pars I, t. II, p. 434.

l'attente certaine d'un Docteur universel était un *dogme reçu,* qui ne souffrait point de contradiction [1]. »

Comment en douter, lorsque nous voyons, à l'antipode de Platon, en Chine, Confucius professer cette même croyance?

Nous lisons en effet dans les livres de morale de ce philosophe « qu'UN SAINT *devait être envoyé* du ciel; qu'il saurait toutes choses, et qu'il aurait *tout pouvoir au ciel et sur la terre* (*data est mihi omnis potestas in cœlo et super terram* [2]. » (Matth., XXVIII, 18.)

J'ai donné, dans les *Etudes,* des documents au-dessus de toute suspicion, rapportés et contrôlés par le savant investigateur des antiquités chinoises, M. Abel Remusat, qui précisent cette croyance, non-seulement quant à ce VÉRITABLE SAINT, auprès duquel nul ne pouvait se dire tel, mais quant à la région et au temps où il devait paraître, et qui se trouvent exactement ceux où a paru JÉSUS-CHRIST. « Cette croyance était répandue en Chine, à n'en pas douter, dit M. Abel Remusat, dès le sixième siècle avant l'ère vulgaire, comme remontant à *trois mille ans* [3]. »

Donnons-nous la satisfaction, bien qu'elle soit superflue, de reproduire l'un de ces documents, cité par l'éminent orientaliste dans sa traduction de l'*Invariable milieu.* C'est un traité de la religion musulmane, écrit en chinois, où on lit ceci :

« Le ministre *Phi* consulta Confucius et lui dit : O maître! n'êtes-vous pas un saint homme? Il répondit : Quelque effort que je fasse, ma mémoire ne me rappelle

1. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions,* t. LXXI, p. 147, note. — 2. *Morale de Confucius,* nº 196. — 3. L'*Invariable milieu,* p. 143, 158, 159, 160.

personne qui soit digne de ce nom. Mais, reprit le ministre, les trois rois n'ont-ils pas été des saints? Les trois rois, répondit Confucius, ont été remplis d'une prudence éclairée et d'une force invincible; mais moi, *Kièou*, je ne sais pas s'ils ont été des saints. Le ministre reprit : Les cinq seigneurs n'ont-ils pas été des saints? Les cinq seigneurs, dit Confucius, ont fait usage d'une charité divine et d'une justice inaltérable; mais moi, *Kièou,* je ne sais pas s'ils ont été des saints. Le ministre lui demanda encore : Les trois Augustes n'ont-ils pas été des saints? Les trois Augustes, répondit Confucius, ont pu faire usage de leur temps; mais moi, *Kièou,* j'ignore s'ils ont été des saints. Le ministre, saisi de surprise, lui dit enfin : S'il en est ainsi, quel est donc celui que l'on peut appeler saint?.... Confucius ému répondit : Moi, *Kièou*, j'ai entendu dire que, dans les contrées OCCIDENTALES, il y aurait un SAINT HOMME qui, *sans exercer aucun acte de gouvernement*, *préviendrait les troubles; qui*, *sans parler*, *inspirerait une foi spontanée ; qui*, *sans exécuter de changement,* PRODUIRAIT UN OCÉAN D'ACTIONS MÉRITOIRES. Aucun homme ne saurait dire son nom; mais moi, Kiehou, *j'ai entendu dire* que c'était là LE VÉRITABLE SAINT [1]. »

Dira-t-on encore que c'est là un *sentiment particulier* à Confucius? Je le veux bien, sauf à faire bientôt la part de cette particularité, et en retenant l'observation déjà faite sur Platon, que pour être particulier il n'en serait que plus prodigieux.

Mais Confucius répond déjà à cette difficulté par un mot qui se trouve souvent aussi dans Platon : *J'ai en-*

1. L'*Invariable milieu,* note, p. 144-145.

tendu dire. L'un et l'autre ne se donnent pas comme les originaux de cette croyance, mais comme les organes de la *tradition.*

Notons en outre ceci, qui exclut toute idée, d'ailleurs absurde, de *fortuité*, que — sauf le peuple Juif — tous ont cru que le Sauveur attendu leur viendrait du dehors, chose déjà singulière; et, chose plus singulière encore, leur viendrait, pour les peuples d'Europe et d'Amérique, de l'Orient; et pour les peuples de l'Inde et de la Chine, de l'Occident : ce qui place le point de cette divine apparition, objet de cette universelle attente, précisément en Judée.

Je me borne à ces indications, en renvoyant la curiosité du lecteur à maints autres témoignages.

La démonstration de l'universalité de la croyance en Jésus-Christ devant venir, dans tout le monde ancien, est établie *sans conteste.* Il ne lui manque que le sceau de l'*aveu.*

Cet aveu lui-même double sa force de sa mauvaise grâce, et met par là en pleine évidence cette grande vérité, que l'impiété ne vient nullement de l'insuffisance des preuves, mais du mauvais parti pris de la volonté.

Voltaire, Volney et Boulanger, vaincus déjà par les preuves de leur temps, ont pris les devants sur toutes celles que le progrès des sciences historiques est venu y ajouter.

Voici leur déclaration :

« C'était de temps immémorial une maxime chez les Indiens et les Chinois, a dit le premier, que le Sage viendrait *de l'Occident.* L'Europe, au contraire, disait que le Sage viendrait *de l'Orient.* » — Puis Voltaire

croit se tirer de là en ajoutant : « Toutes les nations ont toujours eu besoin d'un sage[1]. »

Volney, plus sérieux, se borne à dire : « Les traditions *sacrées* et *mythologiques* (d'accord en cela dans leur séparation sur tout le reste) avaient répandu dans toute l'Asie (et pas moins en Europe et en Amérique) la croyance *d'un grand Médiateur* qui devait venir, — *d'un Juge final*, — *d'un Sauveur futur*, — *Roi*, — *Dieu conquérant et législateur*, — *qui ramènerait l'âge d'or sur la terre et délivrerait les hommes de l'empire du mal*[2]. »

Boulanger, qui s'était pesamment enfoncé dans les profondeurs de l'Antiquité, dans un esprit d'hostilité déclarée au christianisme, nous envoie, du puits de son érudition, cette déclaration qui retombe sur lui, sans laisser à son incrédulité d'autre soupirail qu'une expression que nous allons noter, comme cachet de son impuissance.

« Les Hébreux attendaient tantôt un conquérant et tantôt un être indéfinissable, heureux ou malheureux; ils l'attendent encore... L'oracle de Delphes, comme on le voit dans Plutarque, était dépositaire d'une ancienne et secrète prophétie sur la future naissance d'un fils d'Apollon qui amènerait le règne de la justice; et tout le paganisme grec et égyptien avait *une multitude d'oracles qu'il ne comprenait pas*, mais qui tous décelaient de même cette *chimère universelle*. C'était elle *qui donnait lieu à la folle vanité de tant de rois et de princes qui prétendaient se faire passer pour des fils de Jupiter*. — Les autres nations de la terre n'ont pas moins donné dans

1. *Addition à l'histoire générale*, p. 15, édit. de 1763. — 2. *Les Ruines ou Méditation sur les révolutions des Empires*, p. 228.

ces *étranges visions:* les Chinois attendent un *Phélo;* les Japonais, un *Seyrum* et un *Cambadoxi;* les Siamois, un *Sommona-Codom.* — Tous les Américains attendaient *du côté de l'Orient*, qu'on pourrait appeler LE PÔLE DE L'ESPÉRANCE DE TOUTES LES NATIONS [1], des enfants du Soleil; et les Mexicains notamment attendaient un de leurs anciens rois, qui devait les revenir voir du côté de l'aurore, après avoir fait le tour du monde [2]. — Enfin, IL N'Y A AUCUN PEUPLE QUI N'AIT EU SON EXPECTATIVE DE CETTE ESPÈCE [3]. »

Tout est à souligner dans cette citation : c'est la lumière, et pour qu'on ne puisse pas la récuser, portée par une main qu'elle n'éclaire pas.

Boulanger, en effet, vient mettre lui-même le sceau à la savante intégrité de son attestation par un mot des plus heureux pour témoigner le déplaisir qu'elle lui cause et son impuissance à s'y dérober. Il appelle cette accablante universalité d'une même croyance dans la diversité des mœurs, des coutumes et des régions des différents peuples, une *chimère universelle*. Mais, sans considérer même à quoi il s'applique, ce mot seul se réfute. Qui dit *chimère*, en effet, dit *singularité*, ce qui est contradictoire avec *universalité*. Boulanger est pris ainsi comme entre deux portes, et reste prisonnier de sa propre déclaration.

Mais il ne faut pas trop lui en vouloir d'une disposition qui nous est encore commune avec lui : celle de

1. *Ecce vir Oriens nomen ejus* (Zach., VI, 12). — *Ipsa erit expectatio gentium* (Genes., XLIX, 10). — 2. Nous avons vu depuis, par M. de Humboldt, le caractère Hébraïco-Chrétien de cette croyance. — 3. L'*Antiquité dévoilée*, t. II, liv. IV, chap. III, p. 369; — *Recherches sur l'Origine du Despotisme Oriental*, sect. X, p. 116.

considérer comme *singulier* ce qui n'est tel qu'à notre incroyance. C'est celle-ci qui est *singulière;* et c'est en toutes choses notre illusion ordinaire de transposer notre propre singularité à ce qui nous passe, et de nous étonner du genre humain.

Du reste, Boulanger lui-même, à propos d'un autre fait, du déluge, a prononcé sa sentence et la nôtre sur celui-ci. Ce sera notre meilleure conclusion.

«Il faut prendre un fait dans la tradition des hommes, dont la vérité soit universellement reconnue. Ce fait peut se justifier et se confirmer par l'universalité des suffrages, puisque la tradition s'en trouve dans toutes les langues et dans toutes les contrées du monde. Ce fait incompréhensible est ce que l'on peut imaginer de plus notoire et de plus incontestable... *Un homme de bon sens qui n'aurait étudié que les traditions devrait le croire. Il faudrait être le plus borné et le plus opiniâtre des humains* pour en douter, dès que l'on considère les témoignages unanimes de l'histoire et le cri universel du genre humain[1]. »

Ajoutez cette réflexion de Cuvier, toute de bon sens, « qu'il est impossible qu'un simple hasard donne un résultat universel ; et que les idées des peuples qui ont si peu de rapports ensemble, dont la langue, la religion, les mœurs, n'ont rien de commun, ne s'accorderaient pas sur un point, si elles n'avaient la vérité pour base. »

Ainsi en est-il de Jésus-Christ cru de toute antiquité par le genre humain, avant qu'il parût sur la terre.

1. Boulanger, l'*Antiquité dévoilée*.

X

Jésus-Christ dans la pratique universelle des sacrifices dogme de l'expiation.

La vérité que nous traitons ici n'est pas de celles qui ont besoin d'exagération ni d'artifice, si ces procédés pouvaient être jamais permis.

Je reconnaîtrai donc volontiers que, parmi les témoignages que nous avons produits, il en est plusieurs, comme Bolingbroke le disait de celui de Platon, qui étaient *particuliers* à leurs auteurs, et qui n'exprimaient pas, dans leur haute précision, le sentiment vulgaire. Il suffit de les lire, en effet, pour voir, par l'étonnement qu'ils rencontraient autour d'eux, qu'ils étaient, pour ainsi parler, solitaires.

Mais faut-il pour cela les retrancher?

Ce serait se tenir en deçà de la vérité sans y rien gagner, car l'erreur où l'on tomberait irait à une conclusion bien plus directe et bien plus forte que celle qu'on voudrait éviter.

Si ce n'était, en effet, qu'un sentiment particulier, comme nous l'avons déjà dit, il n'appartiendrait pas à

l'ordre traditionnel mais à l'ordre réellement prophétique, et par là d'autant plus surnaturel.

Mais ce n'est pas là tel ou tel sentiment particulier, ce sont *des* sentiments particuliers. Nous le trouvons, en effet, particulier à Rome, particulier en Grèce, particulier en Perse, particulier en Égypte, particulier en Chine, particulier au Mexique, et on peut dire particulier partout : ce qui déjà le fait paraître multiple, sinon commun. Nulle part, jamais, *le Sauveur futur* devant être envoyé du ciel à la terre à un point et à un temps donné, *le Médiateur* entre Dieu et les hommes, *le Législateur* universel, *le Libérateur* devant délivrer les hommes de l'empire du mal par ses souffrances, *le grand Précepteur* de l'humanité devant nous instruire *par un enseignement extraordinaire et merveilleux de la Doctrine véritable*, etc., etc., toutes appellations qui rentrent dans les caractères et même dans le nom étymologique de Jésus-Christ, n'a manqué de témoignages. *Multifariam multisque modis*, comme disait saint Paul, Dieu a entretenu l'humanité dans cette grande *Attente*.

Cela reconnu, je reconnais à mon tour que certains de ces témoignages, et les plus clairs, étaient dans la Gentilité, comme le privilége de quelques grands esprits qui avaient mieux gardé la science de la tradition, qui sentaient mieux l'insuffisance humaine, qui avaient une affinité plus délicate avec la vérité, et qui représentaient mieux l'humanité dans sa partie la plus élevée. Ils étaient comme ces pics des montagnes que la lumière, entre son coucher et son lever, ne quitte pour ainsi dire pas, qui reçoivent les souffles les plus épurés de l'atmosphère, et qui découvrent un plus lointain horizon.

Ils sont particuliers par leur isolement circulaire jusqu'à se réduire à un point; mais ils sont communs comme appartenant à la masse, qu'ils résument et qu'ils terminent dans sa hauteur.

Cette comparaison est d'autant plus juste, que le même sentiment qui nous apparaît si particulier dans un Platon, un Confucius, un Tite-Live ou un Virgile, n'y est particulier que par plus de dégagement et de netteté, mais que nous le retrouvons en descendant, à tous les degrés et sur toutes les pentes de l'humanité, jusqu'à sa base.

Il nous y apparaît de plus en plus déformé, il est vrai, mais partout reconnaissable. Rappelons-nous les déclarations de la science, même hostile à Jésus-Christ : « Tout le paganisme grec et égyptien, nous a-t-elle dit, avait une multitude d'oracles qu'il ne comprenait pas, mais qui tous décelaient de même cette chimère universelle. *C'était elle qui donnait lieu à la folle vanité de tant de rois et de tant de princes qui prétendaient se faire passer pour les fils de Jupiter*, etc., etc. » Jésus-Christ, si j'ose dire, a ainsi défrayé tout le paganisme. Cette grande erreur n'a été, comme toute erreur, selon le mot de Bossuet, *qu'une vérité dont on a abusé*. Dans le monde grec, l'erreur avait été jusqu'à *s'asseoir dans la région de l'ombre de la mort*, selon la forte expression de nos Livres Saints [1], et jusqu'à perdre le sens du passé et de l'avenir dans mille songes qui les reflétaient. Mais chez les nations plus conservatrices, qu'on appelait *barbares*, la croyance au Médiateur était restée debout et dans l'attente. Les Chinois, les Japonais, les Siamois, les Amé-

1. Matth., IV, 16.

ricains et les Mexicains attendaient sous des noms divers le même Sauveur, et tous, quoique à l'opposite, du même point, qu'on pourrait appeler *le pôle de l'espérance de toutes les nations,* selon l'expression dictée à Boulanger par la force de cette grande vérité. Cette convergence constituait, pour ainsi parler, l'unité du genre humain dans la multiplicité des races.

Telle était, du sommet à la base, la foi multiforme, mais unanime, de l'humanité.

Mais, après nous avoir si justement frappés au sommet et sur les versants, c'est à la base maintenant qu'elle va nous apparaître avec une universalité et une opiniâtreté vulgaires cette fois, dans une institution *humanitaire.*

Je veux parler de la pratique des SACRIFICES.

J'ai consacré un travail spécial à ce grand sujet dans les *Études*. Je vais le ramener aux proportions restreintes de cet entretien par quelques réflexions nouvelles qui le serreront de plus près.

Le caractère dominant de JÉSUS-CHRIST, auquel aboutissent ou d'où partent tous ses autres caractères, le centre de sa Personne et de son Œuvre, autour duquel tout gravite, c'est son immolation sur la Croix, comme victime rédemptrice du genre humain ; c'est le grand SACRIFICE du Calvaire. « Je n'ai pas jugé que je susse parmi vous autre chose que JÉSUS-CHRIST », disait saint Paul aux Corinthiens. Et, comme s'il n'avait pas tout dit en disant JÉSUS-CHRIST, il ajoute : « Et icelui crucifié », *et* HUNC CRUCIFIXUM[1].

1. *Ad Corinth.*, ch. II, 2.

Le Crucifié, voilà Jésus-Christ, comme le Crucifix est partout son image. La Croix est l'autel sur lequel cette divine Hostie a été immolée une fois pour le monde entier; et l'autel catholique par tout l'univers est comme la Croix où elle multiplie cet unique et grand Sacrifice. C'est l'Agneau immolé *pour les péchés du monde.*

N'entrons pas encore dans la doctrine, restons dans *le fait* de la croyance chrétienne. Le genre humain moderne civilisé adore Jésus-Christ à l'état de Victime, à l'état d'Hostie. Non-seulement Jésus-Christ a été une fois, mais il est resté toujours, depuis, au sein de l'humanité, à cet état qui constitue *sa Présence réelle* et son immolation perpétuelle au milieu de nous: Le Très-Saint Sacrement. Tout le Christianisme consiste dans *le saint Sacrifice de nos autels*, qui n'est autre que celui de la Croix appliqué à toutes les générations qui se succèdent, pour leur ouvrir le ciel par les mérites du sang divin, les fortifier de sa communion dans les combats de la vie, et les élever, par la force surnaturelle de ce robuste secours, à la domination de la nature déchue et à la participation de la Divinité.

O salutaris Hostia,
Quæ Cœli pandis ostium,
Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium!

Voilà le Christianisme, tel est Jésus-Christ.

Cela peut paraître étrange, singulier, une chimère de dévotion, à qui ne voit les choses que du dehors et prétend les juger à sa mesure et les ramener à son point.

Mais à celui-là, sans lui opposer la raison, qui rabat

sa folle sagesse de cette simple maxime qu'il faut juger l'arbre par ses fruits et une institution par sa vertu, je répondrai qu'il va se heurter, non-seulement contre le monde chrétien, mais contre la masse du genre humain, sans distinction de temps, de lieux, de races, de mœurs, de coutumes, de civilisations, de religions ; contre l'instinct et la pratique universels ; en un mot, contre la nature humaine dans son tout, et dès lors nécessairement contre la vérité à sa plus haute puissance d'accord et de témoignage.

Je ne sais si, dans la dispersion et la diversité infinies de notre race, qui vont jusqu'à faire douter de son originaire unité, il est un trait qui la relie davantage et qui témoigne plus opiniâtrément de cette unité, que *la pratique du sacrifice.* Partout où il y a eu des hommes, il y a eu des sacrifices. Le sacrifice s'étend à toute la durée et à tout l'espace. Il couvre l'univers. Il enveloppe le globe tout entier. Il fait de notre terre comme un seul autel fumant partout et toujours du sang d'une victime.

Trouvez-moi quelque part une humanité sans religion, une religion sans autel, un autel sans sacrifice, un sacrifice sans une victime.

Tout cela s'implique et rentre dans l'humanité.

Eh bien, tout cela implique Jésus-Christ. Tout cela montre que, comme le monde ancien professait le Médiateur par ses faux dieux, il ne professait pas moins le Rédempteur par ses faux sacrifices.

Je n'avance rien de téméraire et qui ne devienne l'évidence même à qui veut observer, réfléchir et conclure, c'est-à-dire faire usage de sa raison. Mais ceux-là sont rares en dehors de la foi. Et cependant quel sujet est

plus fait pour exciter l'intérêt, je dirai même la curiosité?

La foi au sacrifice, la pratique du sacrifice, ai-je dit, est ce qu'il y a de plus *commun*. Et cependant c'est ce qu'il y a de moins *naturel*. Et en même temps que je défie de contester le fait, je défie de l'expliquer autrement que par une origine et un but *surnaturels*. Mais c'est ce qu'il a de commun qui cache à l'inattention ce qu'il a de surnaturel. Sa vulgarité fait ombre à son caractère, et c'est sa force même qui fait prendre le change sur son éclat.

Pour s'en convaincre, il faut le dépouiller et analyser ce qu'il contient.

Je dis d'abord que rien n'est moins *naturel* que les sacrifices.

Je n'ai pas besoin d'aller loin pour trouver mon premier argument; je n'ai qu'à le tirer de l'interlocuteur que je veux convaincre, en retournant contre lui sa propre incroyance au Sacrifice par excellence, le sacrifice de Jésus-Christ. Si ce sacrifice-là ne lui paraît pas *naturel*, que pensera-t-il donc des autres?

Et il n'aura pas tort, à son point de vue.

Il n'est personne en effet qui n'abonde dans cette réflexion de Charron : « Toutes les religions conviennent en ceci, quelles croyent que le principal et plus plaisant service à Dieu et puissant moyen de l'appaiser et practiquer sa bonne grace, c'est se donner de la peine. Tesmoin par tout le monde et en toutes les religions, la quelle opinion est fondamentale des *sacrifices*, qui ont esté universels par tout le monde avant la naissance de la Chresticnté, et exercés non seulement sur les testes

innocentes que l'on massacrait avec effusion de leur sang pour un précieux présent à la Divinité, mais (*chose estrange de l'yvresse du genre humain!*) sur les enfants, petits, innocents, et les hommes faits..... Coustume pratiquée avec grande religion par toutes les nations..... Quelle aliénation de sens! penser flatter la Divinité par inhumanité, payer la bonté divine par notre affliction, et satisfaire à sa justice par cruauté! Justice donc affamée de sang innocent, tiré et respandu avec tant de douleurs et de tourments..... D'où peut venir cette opinion et cette créance, que Dieu prend plaisir au tourment et en la défaite de ses œuvres et de l'humaine nature[1]? »

Charron ne va pas plus loin. Mais il faut convenir qu'il se montre autant philosophe en posant la question que peu chrétien en la laissant sans réponse.

Penserait-on qu'il suffise de rejeter la coutume des sacrifices au compte des aberrations de l'humanité antique en faisant honneur de leur abolition au Christianisme?

Mais quelle aberration que celle qui se présente avec un tel caractère d'universalité! Et puis ce sont *les sacrifices* que le Christianisme a abolis, et non *le Sacrifice;* ce n'est que le mode et la multiplicité qu'il a fait disparaître; mais pour y substituer un seul Sacrifice, dont rien n'égale l'horreur que la sainteté : celui d'un supplicié sur son gibet, d'un homme en croix, que dis-je? de Dieu même s'immolant par la main de l'homme; aberration bien plus grande si on ne consulte que le sens naturel, et qui parut en effet *folie* et *scandale*

1. *De la Sagesse*, liv. II, ch. v.

à ce monde ancien qui ne pratiquait du moins les sacrifices que sur des animaux, rarement sur l'homme, jamais sur ses dieux.

La question posée par Charron reste donc tout entière, accrue même du sacrifice chrétien, et on ne saurait l'éluder. Il faut la résoudre.

Un mot de Voltaire va nous en donner la première clef.

« De tant de religions différentes, a-t-il écrit, il n'en est aucune qui n'ait eu pour but principal l'*Expiation.* L'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence [1]. »

L'*Expiation :* voilà le premier mot du sacrifice, dont le dernier mot est : *Substitution.*

Creusons tour à tour l'un et l'autre de ces caractères.

Le mot expiation seul contient trois vérités :

La première, c'est que tout le genre humain se reconnaît *universellement en faute* vis-à-vis de Dieu : faute originelle; car il n'est rien d'universel qui ne soit originel. Et Voltaire encore a constaté *le fait* résultant de cette induction : « La croyance que l'homme est déchu et dégénéré, a-t-il dit, se trouve chez tous les anciens peuples. *Aurea prima sata est œtas* est la devise de toutes les nations [2]. »

La seconde, c'est que cette ardeur d'expiation suppose un fondement solide et invétéré d'*espérance :* l'espérance, originelle aussi, d'une réhabilitation. On ne poursuit si opiniâtrément que ce qu'on espère atteindre.

1. *Essai sur les mœurs*, chap. CXX. — 2. *Idem*, chap. IV.

La troisième enfin, c'est que toutes les religions de la terre n'étant que des altérations de la Religion véritable, c'est par le trait resté commun à toutes qu'on doit reconnaître celle-ci, dans la parfaite satisfaction de ce grand et unique but d'expiation qu'elles poursuivent à l'envi, et qui n'a été atteint qu'en JÉSUS-CHRIST sur le Calvaire.

Voilà la Victime des victimes, à laquelle tout le genre humain a toujours cru dans celles-ci, et dont elles ne devaient être que les figures : figures prises pour des réalités ; mais des réalités que démentait leur multiplicité, témoignage de leur impuissance.

C'est ainsi, à ne prendre la pratique universelle du sacrifice qu'en gros, qu'on y trouve la foi enveloppée à JÉSUS-CHRIST.

Mais que sera-ce donc si, dépouillant cette institution, nous venons à en analyser les caractères !

Tous les sacrifices, si altéré qu'en fût l'esprit, avaient invariablement retenu ces conditions qui sont encore moins naturelles que l'idée première de sacrifice : que la victime devait être *substituée*, *sainte*, *sanglante*, *aliment religieux* des participants à son sacrifice. Ajoutons ce trait, que la perfection du sacrifice considéré dans sa réalité était que la victime fût *humaine*, et en ce cas, autant que possible, *volontaire*. Des nations entières, les Assyriens, les Carthaginois, les Gaulois immolaient régulièrement des victimes humaines, des parents leurs enfants; à Rome même, ces horribles sacrifices avaient lieu parfois sur des prisonniers; et si ordinairement la pitié détournait le couteau du sein de l'homme, c'était toujours pour le plonger dans les ani-

maux qui lui tenaient de plus près, domestiques, jamais sauvages [1].

Nous ne saurions reproduire ici les développements justificatifs de cette vérité, entrée d'ailleurs dans la notion commune, et qu'on n'a jamais entrepris de contester.

Je me bornerai à observer que ces caractères sont autant naturellement inexplicables qu'ils sont certains; qu'ils témoignent par là d'une institution surnaturelle dans son origine et dans son objet; et que, figuratifs ou révoltants dans tous les sacrifices anciens, ils ne s'adaptent parfaitement qu'à Jésus-Christ, en qui ils dépouillent tout ce qui heurte la raison et la nature pour revêtir tout ce qui les ravit.

En Jésus-Christ nous trouvons en effet une victime *humaine; — sainte; — volontaire; — sanglante; — aliment religieux* de l'homme par la manducation de sa chair; et enfin *substituée* à l'humanité coupable qu'elle rachète de la Justice de Dieu et avec qui elle la réconcilie.

Je le répète, tous ces caractères du sacrifice de Jésus-Christ ont toujours été *essentiels* à tous les sacrifices, ont toujours constitué le Sacrifice.

Jésus-Christ a donc été universellement préfiguré dans tous les âges qui ont précédé sa venue, par la pra-

1. Les jeux sanglants du cirque, où tant de milliers d'hommes étaient condamnés à s'immoler entre eux, avaient à l'origine un caractère de *sacrifice :* soit pour apaiser les mânes de quelque grand personnage mort, en l'honneur duquel on les donnait, soit pour célébrer quelque victoire et s'acquitter envers les dieux. L'intervention de la Vestale, décidant du sort des victimes, témoignait de ce caractère religieux.

tique du genre humain tout à la fois la plus répandue et la moins naturelle.

Je dis toujours la plus *répandue* et la moins *naturelle*, et je retiens l'attention sur ce point; car c'est là le nœud.

On comprend en effet de deux choses l'une : ou que l'humanité s'accorde dans la raison naturelle, parce que cette raison est commune à tous; ou qu'elle se divise à l'infini dans mille et mille déviations de la raison, parce que, sortie de celle-ci, rien ne vient plus la rallier. Lors donc que le genre humain a donné tout entier dans une même pratique, et une pratique aussi complexe dans son uniformité que celle du sacrifice, c'est certainement par une haute raison. Que si maintenant cette raison n'apparaît pas comme naturelle, ce n'est pas qu'elle ne soit pas raison, mais c'est qu'elle n'est pas naturelle. Et en ce cas, moins elle sera naturelle, plus, destituée de cet élément d'accord, elle fera supposer en elle un principe et une puissance autres que la nature, capables d'opérer le fait prodigieux mais indiscutable de cet accord.

Or, on ne peut en disconvenir, et on l'objecte même, le sacrifice avec tous ses caractères n'est pas naturel. Il procède donc d'un autre ordre, mais certainement d'un ordre supérieur et profond.

Chose étrange! l'usage des sacrifices, qui sollicite tellement la curiosité, dont les ennemis du Christianisme avaient tout intérêt à lui disputer le témoignage, est resté de leur part sans explication. La critique, si osée et aventureuse qu'elle fût, n'en a risqué *aucune*. La science chrétienne est restée en possession exclusive du problème et de sa solution.

Cette solution est celle-ci : que ce *Médiateur* et ce *Sauveur* attendu de toutes les nations, selon que nous l'avons constaté déjà par des témoignages exclusivement profanes et les déclarations des adversaires mêmes de notre foi, ne devait être Médiateur et Sauveur qu'en étant *Victime*, dans un sacrifice où il payerait pour le genre humain, et produirait cet *Océan d'actions méritoires* qui serait le prix de notre rédemption. La promesse de ce Sauveur, annexée à la malédiction encourue par la faute originelle de notre race, ayant fait impression sur la source, a suivi toutes les dérivations. Partout l'homme, quelles que soient les erreurs où il est tombé, a charrié, pour ainsi parler, parmi ces erreurs, l'usage des sacrifices, tout à la fois comme primordial par son institution figurative, et comme final par le seul vrai Sacrifice qui devait le justifier. Seulement, le même égarement qui altérait toutes les vérités devait atteindre celle-ci. Oublieux et impatient de sa véritable Rédemption, l'homme a attaché à la figure une vertu que devait seule avoir la réalité. Il la lui a substituée. Comme il s'était fait des faux dieux sauveurs et libérateurs, il s'était fait des fausses victimes et des faux sacrifices; et ces deux erreurs se tenaient d'autant plus étroitement que leur objet était le même : le vrai et unique Sauveur devant être la vraie et unique Victime. De là, la multiplicité des uns et des autres, qui aurait dû faire ouvrir les yeux sur leur fausseté; car un seul eût dû suffire s'il eût été le vrai. De là, chose digne de remarque, ce qu'il y avait de plus odieux et de plus faux dans nombre de sacrifices anciens pris comme figures, l'immolation de victimes humaines, se trouvait être ce qu'il y avait de plus vrai comme réalité finale

dans la seule victime humaine qui dût payer pour l'humanité. C'était l'application anticipée et égarée, sur une multitude de victimes, de cette croyance qui avait cours dans toute l'Antiquité et qui ne regardait que Jésus-Christ sur qui seul sa rigueur aurait dû tomber : *A moins que la souillure de notre race coupable ne soit lavée dans le sang* D'UN HOMME, *la colère des dieux immortels ne sera jamais apaisée*[1]. Croyance qui se complète en Jésus-Christ par cette autre que nous lisons dans *le Prométhée enchaîné* d'Eschyle, personnification mythique de l'humanité frappée pour sa révolte contre Dieu : *N'espère pas de terme à ton supplice, avant qu'*UN DIEU *s'offre pour se* SUBSTITUER *à tes souffrances, et veuille bien descendre pour toi dans le séjour de la mort.*

Voilà le fond de l'usage des sacrifices. Telle est la signification qui y était enfouie à l'insu de l'antiquité profane qui en avait perdu le sens, signification qui, par son rapport avec Jésus-Christ, se dégage à nos yeux avec une clarté saisissante. C'est le sentiment unanime de tous ceux qui ont cherché à se rendre compte de ce fait le plus considérable de tous ceux que nous offre l'histoire humaine.

Le Christianisme a été ainsi professé partout et toujours par l'humanité, précisément dans ce qui choque le plus en lui la raison privée, à laquelle il oppose la raison commune du genre humain.

Tout le Christianisme roule en effet sur deux grands mystères : la *Chute* de toute la descendance humaine dans son chef Adam; la *Rédemption* de l'humanité relevée de cette chute par son nouvel Adam, Jésus-

1. Faber, *Horæ Mosaicæ.*

Christ. L'un mystère de nature, l'autre mystère de grâce.

Le premier de ces mystères a pour lui, comme l'a dit Proudhon, l'assentiment du genre humain : plus que cela, l'expérience psychologique et physiologique qui nous offre partout, à quelque degré, le phénomène de l'hérédité du mal particulier dans les familles et dans les races, d'où il devient aisé de concevoir, par extension analogique, l'hérédité du mal général dans la race entière.

Le second de ces mystères, venant contrebalancer le premier, semble ne pas se prêter à la même observation : ce qui se conçoit, parce qu'il est *de grâce*, supérieur à la nature, comme il doit l'être pour la relever. Néanmoins, dans son ordre surnaturel, il est susceptible d'expérience, et d'expérience au plus haut point décisive pour tous ceux qui s'en font l'application.

Mais je dis plus. En dehors de cette application et de l'ordre de foi où elle s'opère, ce mystère de rédemption de l'humanité par une victime universelle, si surnaturel qu'il soit, se justifie admirablement.

Il se justifie d'abord, comme nous l'avons vu, par la pratique universelle des sacrifices, et en cela par le témoignage unanime du genre humain, ce qui suppose virtuellement une cause qui, pour être cachée, ne doit en être que plus forte, car alors c'est sa force seule, sans apparence de raison, qui a maintenu cette pratique prodigieuse. Cette cause, nous l'avons dite avec tous les interprètes : c'est la connaissance ancienne et profonde d'une dépravation originelle devant être réparée par le vrai sacrifice *promis* pour les péchés de tous les hommes.

Assurément, ce témoignage devrait suffire à la rai-

son; car il ne lui impose pas de croire à telle ou telle doctrine, mais à l'unanimité *historique* du genre humain, à la nature humaine même, qui a pu s'égarer en détail, mais non en masse, et qui sera toujours le grand réservoir de la raison commune contre tout raisonnement individuel.

Mais aujourd'hui cela ne suffit pas. On ne croit plus même au genre humain. Chaque homme veut être satisfait dans sa raison privée, ne voyant pas que la raison privée la plus satisfaite d'elle-même en dehors de la raison commune serait la parfaite déraison, et que c'est là précisément ce qui caractérise la folie.

Néanmoins, autant que cela se peut d'un mystère, — qui n'est pas seulement un mystère de nature, dont on accepte cependant le fait sans en pénétrer la loi, mais un mystère surnaturel de grâce qui se plie encore moins à cette exigence, — essayons d'expliquer celui-ci, sinon entièrement, du moins de manière à montrer que, s'il choque une raison vulgaire, il ravit une raison supérieure, non-seulement de ce qu'elle y entrevoit, mais de ce qui la dépasse.

Nous n'aurons pas besoin pour cela de sortir de l'ordre purement rationnel et historique, l'ordre doctrinal et théologique étant réservé pour une autre partie de ce discours.

XI

EXPLICATION HISTORIQUE DE L'INSTITUTION UNIVERSELLE DU SACRIFICE. DOGME SOCIAL DE LA SUBSTITUTION.

Charron, dans le passage que nous avons cité de lui, où il exprime l'étonnement et presque la révolte que lui inspire l'usage universel des sacrifices (CHOSE ESTRANGE DE L'YVRESSE DU GENRE HUMAIN!), n'a cependant pas mis le doigt sur la partie la plus étrange de cette coutume.

Ce qui l'étonne, en effet, c'est simplement qu'il soit venu à la pensée de l'homme que « le principal et plus plaisant service à Dieu et puissant moyen de l'appaiser et pratiquer sa bonne grâce fut *de se donner de la peine. Quelle aliénation de sens!* » dit-il.

Voltaire a déjà répondu à cela d'un mot : l'EXPIATION, but principal de tant de religions différentes, unanimes en ce point : l'homme ayant toujours senti qu'il avait besoin de clémence. — Pourquoi? évidemment parce qu'il s'est toujours senti *en faute* vis-à-vis de Dieu.

Faute et expiation se répondent et témoignent l'une de l'autre. De sorte que nous avons, dans cet accord

universel du genre humain sur le besoin d'expiation, la confession d'une faute originelle; et réciproquement, dans cette faute originelle, la raison de ce besoin universel d'expiation, objet de la pratique des sacrifices.

Nous avons donc là — indépendamment de l'accord historique de toutes les traditions humaines sur le fait et le mode de cette *Chute* primitive de notre race — un témoignage continu qui ne permet pas d'en douter : le besoin universel d'expiation impliquant une faute originelle.

Que ce soit là un mystère, je ne suis nullement embarrassé d'avoir à le reconnaître : d'abord parce que ce n'en est pas moins un *fait ;* ensuite parce que le mystère en toutes choses n'étonne que l'ignorance, et doublement en religion. — Ajoutons que les autres mystères de notre nature, tirant leur éclaircissement de celui-là, témoignent de la clarté qui s'y dérobe par celle qu'ils en reçoivent : comme il en est du soleil éclairant obliquement la terre de dessous un noir nuage où son disque est enseveli. « Le nœud de notre condition prend ses retours et ses replis dans cet abîme, dit Pascal ; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. »

Voilà la réponse à faire à Charron.

Mais il y a dans la pratique des sacrifices une tout autre difficulté.

Que le coupable fasse sa peine, qu'il expie sa propre prévarication, il n'y a rien là que de logique.

Mais telle n'a jamais été la loi des sacrifices.

Partout, c'est l'innocent qui a été *substitué* au coupable, et qui a payé de son innocence même pour la culpabilité d'autrui.

La *Substitution :* voilà pour ainsi parler le centre de l'obscurité et comme le point noir du mystère du sacrifice, de *tout sacrifice* sans exception, du sacrifice chrétien comme des sacrifices païens.

Est-ce que tout le genre humain aurait unanimement donné dans l'absurde à ce point?

Ne serait-ce pas plutôt notre raison privée qui serait courte à cet endroit?

Commençons d'abord par bien observer le phénomène.

L'usage des sacrifices n'était qu'une des formes de cette persuasion de l'humanité dans la vertu de la substitution qui était l'âme de cet usage. C'était comme *la loi du talion* appliquée en sens inverse de la justice : « œil pour œil et dent pour dent; » mais œil et dent arrachés à l'innocent pour le coupable.

> Cor pro corde precor, pro fibris sumite fibras,
> Hanc animam vobis pro meliore damus [1].

Et nous retrouvions dernièrement cette loi de la substitution dans cette inscription assyrienne déchiffrée par la science moderne, et ayant trait à l'affreuse superstition du rachat de la vie du père par le sacrifice de son premier né :

> Le rejeton qui s'élève dans l'humanité,
> Le rejeton pour sa vie il a donné;
> La tête du rejeton pour sa tête il a donné;
> Le front du rejeton pour son front il a donné;
> La poitrine du rejeton pour sa poitrine il a donné [2].

1. Ovidi *Fast.*, t. VII, — 2. Mus. Brit. K. 5139. Cité par M. F. Lenormant dans *Un Véda chaldéen* (*Correspondant* du 25 août 1873).

Le genre humain a toujours cru cela. Toutes les religions païenne, juive, chrétienne, et en dehors du monde civilisé, toutes les pratiques des barbares et des sauvages n'ont fait qu'*une Religion* en ce point, qu'on pourrait appeler la religion de la *Substitution*, professant unanimement que l'humanité avait besoin d'être rachetée, et qu'elle ne pourrait l'être que par une victime pie, comme l'indique le rapport qui existe entre ces deux mots : *pius* et *piare.*

C'est le rite universel.

Mais ce qui ne laisse aucune retraite à celui-là même qui n'hésiterait pas à se mettre en dehors *de toute religion* pour se soustraire à un tel témoignage, c'est que le genre humain, observé au point de vue simplement moral et social, ne l'enveloppe pas moins de cette étrange croyance en la vertu de la *substitution*, et qu'il faut absolument sortir de l'humanité et se réduire à soi-même pour y échapper.

Qui ne sait l'histoire de tous ces dévouements antiques impliquant cette croyance, en dehors de l'ordre religieux? C'est dans ce sentiment que tant d'hommes, Codrus, Curtius, Decius Mus, etc., se sont immolés volontairement pour sauver la patrie. C'est ainsi que Sophocle fait dire à Œdipe ces paroles remarquables : « Une âme pure est en état de satisfaire pour mille « par son sacrifice volontaire. » De là aussi ce sacrifice qu'Aristodème fait de sa propre fille, sur l'ordre de l'Oracle, et tant d'autres exemples de ce genre, jusqu'à ce qu'enfin le monde s'accorde à croire qu'un Dieu seul devenu homme peut accomplir la grande expiation.

Jésus-Christ même, en dehors de son véritable sacrifice, nous fournit un de ces exemples de la croyance

universelle, dans ces paroles de Caïphe, cherchant à le faire mourir : IL EST EXPÉDIENT QU'UN HOMME MEURE POUR LE PEUPLE [1].

L'intérêt dramatique de la plupart des tragédies grecques roulait sur cette donnée. Nous la trouvons, non-seulement dans le *Prométhée* d'Eschyle et dans l'*Œdipe* de Sophocle, mais dans quatre tragédies du plus philosophe des tragiques, Euripide : *Alceste*, *les Héraclides*, *Iphigénie*, *les Phéniciennes.* Dans la première, Alceste meurt pour son époux; dans la seconde, Macarie meurt pour sa famille; dans la troisième, Iphigénie meurt pour l'armée grecque; dans la quatrième, Ménécée meurt pour la nation. La portée du dévouement, et le rachat par substitution qu'il opère s'étend ainsi à une généralité de plus en plus grande; et dans le *Prométhée* d'Eschyle, il atteint la race humaine tout entière en s'opérant par un Dieu.

Et le trait mis en lumière dans ces holocaustes, c'est, avec la noblesse et la pureté de la victime, la spontanéité de son immolation : *Il n'a tenu qu'à moi de vivre et de régner, j'ai voulu mourir pour vous,* dit Alceste ;— *Je déclare que je meurs libre et sans contrainte, victime volontaire pour le salut de mes frères,* dit Macarie; — *Je me dévoue, Grecs, me voici prête, sacrifiez-moi,* dit Iphigénie; —*Je pars pour sauver mon Pays, pour lui je cours donner ma vie*, dit Ménécée; — et enfin pour Prométhée, personnification de l'humanité, il ne verra pas la fin de son supplice *avant qu'un Dieu* S'OFFRE *pour se substituer à ses souffrances, et* VEUILLE BIEN *descendre pour lui dans le séjour de la mort.*

1. Jean, XVIII, 14.

Ici nous touchons à Jésus-Christ, qui *a été offert parce qu'il l'a voulu*[1], disant à la Justice de son Père : *Vous n'avez point agréé les victimes et les sacrifices qui vous ont été offerts, mais vous m'avez adapté un corps, et alors j'ai dit :* Me voici ; *je viens selon qu'il a été écrit de moi au commencement du Livre, pour faire, ô Dieu, votre volonté*[2].

C'est ainsi que de la croyance qui fait tout le nœud de la difficulté du Christianisme, le rachat par substitution, on peut dire ce que nous disions avec Pascal de la prévarication originelle, qu'elle *prend ses retours et ses replis* dans les entrailles mêmes de l'humanité, non-seulement religieuse, mais morale et sociale; et que le *fait* ici est tel, qu'il emporte sa *loi*.

Cette loi nous échapperait entièrement, le mystère serait insondable, qu'il serait encore insensé de s'inscrire contre, et de jeter sa négation ou son doute en balance avec l'humanité.

Mais la loi de la substitution n'est pas si impénétrable, et ce qu'elle laisse entrevoir est de la plus rare beauté, surtout de la plus pratique application au souverain mal de notre époque. C'est pourquoi il est bon d'y appuyer.

Il faut y distinguer deux choses : le *Comment*, le *Pourquoi*. — Comment l'innocent peut-il payer pour le coupable ? — Pourquoi l'innocent doit-il payer pour le coupable ?

Comment l'innocent pent-il payer pour le coupable? Qu'il le veuille, cela se conçoit ; c'est là un mystère de

1. Isaïe, LII, 7. — 2. *Aux Hébreux*, X, 6, 7.

dévouement qui échappe à la discussion par sa noblesse. Mais qu'il le puisse; que le sacrifice de qui mérite la récompense profite à qui mérite le châtiment; que la faute et l'expiation soient partagées, en sens inverse, en deux sujets, l'un coupable et impuni, l'autre innocent et frappé : voilà qui paraît aussi déraisonnable qu'injuste.

Telle est l'énigme.

La solution cependant en est des plus simples. Elle est tout entière dans un principe de la perte duquel la société moderne souffre et meurt, et qui allait de soi dans l'humanité jusqu'à nos jours.

Ce principe, c'est *l'Unité sociale* de l'espèce humaine, professée de tout temps parmi les hommes à divers degrés, que le Christianisme avait élevée à sa plus haute expression, et qui n'est plus comprise par une société en décomposition, précisément parce que, ayant cessé d'être chrétienne, elle a cessé d'autant d'être humaine.

Il n'y a pas que des individus dans la société; et à vrai dire même il n'y en a pas dans le sens absolu du mot, en tant que nous soyons étrangers les uns aux autres. Le vers de Térence :

Homo sum: humani nihil a me alienum puto,

n'est si beau que parce qu'il est profondément vrai.

Le genre humain se distingue plutôt qu'il ne se divise en individus, familles, cités, nations, races. En tous, si divers que nous soyons, il n'y a qu'une seule *humanité,* et cette humanité n'est pour ainsi dire elle-même qu'un seul homme : l'homme unique multiplié; un seul corps en plusieurs membres : la famille humaine.

Cela reconnu, qui ne conçoit, qui n'admire la jus-

tesse, la convenance de la *solidarité* des fautes et de la *réversibilité* des mérites entre tous les membres de ce seul être humanité? Qui ne conçoit, qui n'admire que l'exercice de cette solidarité et de cette réversibilité entretienne et vivifie cette belle unité humaine et sociale dont elles sont comme le jeu?

Nous ne comprenons plus cela aujourd'hui, parce que nous ne le pratiquons plus; mais aussi sommes-nous défaits : et c'est là précisément ce qui doit nous le faire comprendre.

Considérée dans une seule famille de nos jours, cette vérité peut encore se laisser voir. Les fautes ou les mérites y sont solidaires ou réversibles à quelques degrés. Qu'est-ce donc dans la famille comme elle devrait être, comme elle n'est plus?

Eh bien, ce qui est vrai d'une famille est également vrai d'une cité, d'une nation, de l'humanité tout entière, qui n'est originairement dans son fond qu'une famille, qu'une humanité répandue sur la terre.

Les Anciens avaient perdu la notion de cette vérité dans sa portée universelle. Le genre humain, comme un corps que sa chute a fractionné en débris, avait perdu son unité. Les races étaient profondément divisées en grecs et barbares. Les Juifs et les Gentils ne l'étaient pas moins. Il n'y avait rien de commun entre tous. Dans chaque nation même, les citoyens et les esclaves étaient réputés de nature différente. Néanmoins, autant ils étaient ainsi divisés, autant l'unité était concentrée dans chaque fragment de cette grande brisure. Dans ce qu'on appelait les *maisons* aussi bien que dans les cités, cette unité allait jusqu'à ces hérédités ou ces généralités de sort, funeste ou propice, que nous y voyons partout, et

qui n'étaient autres que la solidarité et la réversibilité humaine dans leur jeu le plus rigoureux.

Or, quelle était la pratique de cette unité la plus en vigueur? Les sacrifices. C'est là surtout, au pied d'un autel, dans l'immolation d'une victime expiatoire pour le compte de tous, que la famille, que le camp, que la cité, que la nation ne faisaient qu'un, croyant puiser dans le sang et dans la manducation de cette victime la purification de l'iniquité commune et la clémence des dieux. C'est là que se renforçait et qu'éclatait en résolutions magnanimes ce qu'on appelait si justement *la Chose Publique.*

Seulement, les sacrifices étaient divers et multiples comme les dieux, et ceux-ci comme les nations : et c'est en cela que l'humanité était divisée, autant que dans les fragments de cette division elle ne faisait qu'un, et témoignait de cette solidarité et de cette réversibilité inhérentes aux entrailles de notre nature sociale.

Le Christianisme est venu. Il a ramené tout le genre humain à l'unité. Comment? Par une seule victime et un seul sacrifice.

L'unité de notre espèce procédant de l'unité de Dieu qui en est le lien, rompue partout, s'est reconstituée dans l'unité du Christ mourant pour l'universalité des créatures : voilà l'humanité ramenée à un seul.

Il faut lire dans les grandes *Épîtres* de celui qu'on pourrait appeler par excellence l'Apôtre *de l'Unité humaine*, parce que sa mission spéciale fut d'y ramener *les Nations* en les amenant à Jésus-Christ, la belle prédication de cette solidarité et de cette réversibilité qui la constituent.

Déjà, prêchant à Athènes, il avait annoncé le Dieu

unique « qui a fait *d'un seul* toute la race des hommes pour habiter sur toute la face de la terre, assignant l'ordre des climats et les limites de leurs demeures[1]. » Aux Romains il écrivait : « Point de distinction de Juif « et de Grec, *un* même Seigneur de *tous*[2]. » Aux Galates : « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni « libre, ni homme ni femme : vous êtes *tous un* dans le « CHRIST[3]. » Aux Corinthiens, il expose ainsi l'unification humaine en JÉSUS-CHRIST : « Comme le corps est « un, et a plusieurs membres, et que tous quoiqu'ils « soient plusieurs sont un seul corps, ainsi le CHRIST « nous unifie tous... Donc plusieurs membres mais un « seul corps... L'œil ne peut dire à la main : je n'ai pas « besoin de ton office ; ou la tête aux pieds : vous ne m'êtes « pas nécessaire... Afin qu'il n'y ait point de scission dans « le corps, mais que tous les membres se viennent l'un à « l'autre en aide, et que si un membre souffre, tous les « autres souffrent avec lui ; ou que si un membre est « glorifié, tous les autres le soient en lui[4]. »

Comprenez-vous maintenant la solidarité humaine et la réversibilité ? Il suffit pour cela de se rappeler que toute l'humanité dans tous ses membres est *un seul corps*. Ce qu'elle était physiologiquement dans le seul homme d'où elle est sortie en plusieurs, elle l'est toujours moralement dans tous ceux-ci. C'est une extension de l'unité. Toute l'humanité est tombée dans le premier Adam qui la contenait. Toute l'humanité a été relevée dans le second Adam qui l'a assumée : JÉSUS-CHRIST. Et relevée comment ? Par son Sacrifice. « Comme par le péché d'un

1. *Actes*, chap. XVII, 26. — 2. *Aux Romains*, X, 12. — 3. *Aux Galates*, III, 26. — 4. 1re *aux Corinthiens*, XII, 12-26.

« seul, en tous les hommes la condamnation; ainsi par la « justice d'un seul, en tous les hommes la justification[1]. » *Un seul en Tous,* soit pour la faute, soit pour la réparation.

La difficulté ne tient qu'à ceci : que le coupable et la victime sont autres. Or ils sont autres comme membres, mais non comme corps ; autres comme sujet, mais non comme nature. Dans chacun d'eux c'est la même humanité qui a péché, qui expie. Car, bien que Jésus-Christ fût personnellement sans péché et la sainteté même, en lui adaptant l'humanité pécheresse, « Dieu a fait péché « Celui qui ne connaissait pas le péché, pour que nous « fussions faits justice de Dieu en Lui[2]. » C'est d'entre les coupables qu'est tirée l'expiation : c'est plus qu'un membre, c'est le Chef qui se sacrifie.

Toutefois, l'efficacité de ce sacrifice est à une condition, qui achève sa raison morale, et en fait disparaître les dernières difficultés, condition qui n'apparaît bien que dans le sacrifice de Jésus-Christ : c'est que ce divin sacrifice du Chef devienne propre à tous les membres, par la participation de ceux-ci à sa rigueur : « Il faut « qu'ils souffrent avec Lui, pour être glorifiés avec Lui[3]. » Les vrais coupables dès lors ne sont pas exemptés de l'expiation par celle de l'innocent ; ils sont gratifiés seulement des mérites que celle-ci leur communique ; et ces deux expiations alors n'en font plus qu'une. Comme il est fait coupable par la solidarité de leur nature qu'il a prise, ils sont justifiés par la réversibilité des mérites que son expiation imprime à la leur. Et cette communion des

1. *Aux Romains,* V, 18. — 2. 2me *aux Corinthiens,* V, 21. — 3. *Aux Romains,* VIII, 17.

membres et du chef devient alors telle, que comme ces mérites manqueraient sans Lui à leur sacrifice, il manquerait pour eux quelque chose à ses souffrances, si grandes qu'elles soient, s'ils n'y joignaient pas les leurs. En ce sens chacun d'eux peut dire alors avec l'Apôtre : « Je parfais dans ma chair ce qui manque aux souf- « frances du Christ[1]. »

Voilà donc la grande vue qui fait disparaître ce qui pourrait choquer au premier abord dans ce mystère de la *Substitution*, constitutif du sacrifice. C'est l'unité de notre nature *sociale*.

Cette unité avait péri dans le monde ancien, entraînant dans la multiplicité qui en était la ruine les sacrifices mêmes qui n'en conservaient que des simulacres et des débris. C'était l'effet de la chute. L'effet de la réparation, par l'unique vrai Sacrifice, était de refaire l'unité et de la porter bien au delà de la nature humaine, jusqu'à l'unité divine, comme le déclarait l'adorable Victime au moment de ce grand Sacrifice qui allait tout consommer dans cette souveraine unité : « Père, l'heure « est venue, glorifiez votre Fils pour que votre Fils vous « glorifie : Comme vous lui avez donné puissance sur « toute chair, afin qu'à tous ceux que vous lui avez don- « nés il donne la vie éternelle, afin que *Tous ils soient Un « en Nous comme nous sommes Un*[2]; et que de tant de ber- « geries *il n'y ait plus qu'un seul Troupeau et qu'un seul Pas- « teur*[3]. » — Comment? — En ce qu'il a *donné sa vie* pour ses brebis, et que ce corps qu'il a livré, ce sang qu'il a versé pour nous, il nous les donne en nourriture et en breuvage, afin que, « bien que plusieurs, nous soyons

1. *Aux Coloss.*, I, 24. — 2. Jean, XVII, 1-21. — 3. *Id.*, X, 16.

« un seul Corps, par notre participation à un seul Pain, « par notre communion à une seule Victime[1]. »

Tel était le sens caché dans l'institution universelle des sacrifices commémoratifs de la promesse et figuratifs de l'accomplissement du seul vrai Sacrifice. Telle est la raison première de cette substitution qui en était la loi, considérée dans le *Comment*.

Et maintenant, *Pourquoi* cette substitution d'une victime innocente aux coupables qu'elle doit racheter?

Le voici :

Ceux-ci, les vrais coupables, dont cette victime innocente assume, comme nous venons de le voir, la culpabilité pour la purger, où auraient-ils pu trouver de quoi se rédimer ? Infectés du mal, comment auraient-ils pu trouver en eux le mérite suffisant à cette exigence ?

Expier, c'est racheter la faute par la peine. Aussi, dans tous nos codes, la faute et la peine se balancent en gravité. Le coupable alors est censé sortir de sa peine libéré et refait par le mérite qu'il a puisé dans le châtiment accepté. Mais dans nos codes mêmes, il y a des crimes inexpiables aux yeux de la société, qui n'a pas cependant le droit, ce semble, d'être à ce point inexorable.

Le coupable alors ne revient pas de la peine capitale ou perpétuelle qui tombe sur lui. Il n'est pas *condamné* seulement, il est pour ainsi dire *damné;* et, chose affreuse, son repentir, son retour même à la vertu, n'y font rien. Pardonné de Dieu, il ne l'est pas des hommes.

1. *Aux Romains*, X, 16, 17, 18.

C'est qu'il y a des crimes, à ne juger les choses qu'à leur mesure naturelle, qui sont réellement inexpiables, c'est-à-dire qui ne trouvent pas dans le coupable de quoi recomposer un mérite égal à leur énormité.

La mesure du crime prescrit celle de sa réparation. Or, cette mesure est tirée du sujet offensé. De là vient que tout attentat à la vie humaine, même non consommé, est puni de la vie humaine.

Mais quand le crime passe cette proportion, toute proportion, quand il est infini par la grandeur de l'offensé, comment le coupable pourrait-il trouver en lui de quoi l'expier, c'est-à-dire de quoi égaler la réparation à l'offense?

Or tel est le crime de Lèse-Divinité.

Nous nous faisons de Dieu une fausse idée, parce que nous la moulons en quelque sorte sur notre intérêt plutôt que sur la vérité.

Or, en vérité, Dieu est l'Être infini en toutes les perfections. Il est la Bonté infinie, et par là il pardonne infiniment au repentir qui l'implore. Mais il n'est pas moins la Justice infinie, et par là il veut une infinie réparation.

En quoi consistera alors sa Bonté? A pardonner sans réparation, c'est-à-dire sans justice? A faillir par là à celle-ci? Ce ne serait plus Dieu. Elle consistera à trouver dans sa Sainteté, infinie comme sa Justice et sa Bonté, de quoi les satisfaire toutes deux : la Justice en expiant, la Bonté en pardonnant.

C'est le coupable, l'homme, qui devrait fournir cette expiation. Mais ce qui fait qu'il la doit fait précisément qu'il ne la peut pas fournir. Sa dégradation l'a tellement appauvri qu'il lui faut une pleine miséricorde. Mais

l'offensé, Dieu, ne peut pas ne pas vouloir une pleine justice. « Quelle idée d'une justice supérieure à nos pensées s'offre à notre esprit! s'écrie d'Aguesseau. La justice est ce qui convient à la nature de chaque être. Il convenait à celle de Dieu que le crime de l'homme fût puni ; il convenait à celle de l'homme d'être sauvé par un pur effet de la bonté de Dieu. »

Plongés que nous sommes dans le péché et l'avalant comme l'eau, nous ne comprenons que la convenance de nous le pardonner, par le droit en quelque sorte de notre faiblesse et de notre impuissance. Mais si nous étions aussi bien plongés dans la sainteté infinie de Dieu, nous comprendrions le tort qu'elle lui fait et la convenance pour sa justice d'une satisfaction qui le répare.

Ce sont donc là les deux convenances qu'il s'agissait de concilier rigoureusement et absolument.

Pour cela, il nous aurait fallu pouvoir emprunter une innocence que nous n'avons plus, et quelle innocence! puisqu'elle devait réparer une offense infinie comme la sainteté de son objet, Dieu même.

De là la recherche de cette innocence dans toutes les victimes des sacrifices.

Mais comment la trouver dans tout ce qui tient à l'humanité coupable? Dieu seul pouvait y pourvoir. Dieu seul pouvait nous donner de quoi acquitter cette dette infinie que nous ne pouvons qu'accroître et jamais combler.

L'exiger de nous eût été en désaccord avec sa Bonté; nous en faire remise eût été en désaccord avec sa Justice.

Voici la solution :

Dieu a tant aimé le Monde qu'il lui a donné son Fils unique[1], seule victime qui pût être en rapport avec l'expiation voulue par l'offense, parce qu'elle est égale à l'offensé. Ce Fils lui-même, ne faisant qu'un avec son Père dans cette ardeur d'amour et de justice, s'est offert : *Vous n'avez point agréé les victimes et les sacrifices*, a-t-il dit, ME VOICI. Fils de Dieu, je vais me faire fils de l'homme. Je vais assumer la solidarité de tous les péchés de la nature humaine en la prenant, et, par la réversibilité des mérites infinis que ma nature divine fera produire à mon sacrifice, je leur donnerai de quoi les expier. La Justice ainsi satisfaite laissera un libre cours à la Bonté, par cette seule immolation qui manifestera infiniment l'une et l'autre, et le monde sera sauvé.

Voilà ce que la pratique universelle des sacrifices avait originairement pour but de signifier, sur la foi de la promesse qui en avait été faite. Voilà *le Pourquoi* de cette institution et de tous les caractères mystérieux qu'elle avait retenus partout, notamment de cette imputation de la culpabilité humaine à une victime la plus innocente qu'on pût trouver emblématiquement ou réellement.

Voilà ce qui témoignait universellement et dès l'origine du monde JÉSUS-CHRIST, et le témoignait doublement : d'abord par la similitude, qui le signifiait; puis par l'insuffisance, qui le réclamait. Car il faut observer, dit un docteur, que la multiplicité même des anciens sacrifices témoignait qu'aucun d'eux n'était suffisant, et faisait désirer d'autant le seul suffisant sacrifice.

Aussi, malgré tout le sang de leurs sacrifices, les An-

1. Jean, III, 16.

ciens professaient l'*inexpiabilité*, non-seulement des grands crimes, mais de tout péché en lui-même. « La « tache de l'âme, disait Cicéron, ne peut disparaître avec « le temps, et tous les fleuves du monde ne la sauraient « laver » : *Animi labes nec diuturnitate evanescere, nec amnibus ullis elui potest*[1]. Il y fallait ce sang divin devenu une source intarissable de purification au sein de l'humanité, « qui a pacifié tout ce qui est, soit sur la terre « soit dans les cieux[2] » ; il y fallait « ce fleuve qui a la céleste propriété de laver la terre, la mer, les astres, le monde entier : *Terra, pontus, astra, mundus, hoc lavantur flumine*[3]. »

Voilà la Victime que témoignaient les sacrifices anciens, tout à la fois par la multiplicité et par l'insuffisance de leurs victimes.

« Ce sacrement, dit saint Augustin, ce sacrifice, ce pontife, ce Dieu devant naître de la femme, toutes les choses sacrées et mystiques contenues dans les rites que nos pères pratiquaient furent des similitudes de son avénement, afin que toute créature exprimât en quelque sorte par ses gestes l'*Unique* qui devait venir, et en qui l'universalité des choses devait être réparée par sa mort. Comme, en effet, nous détachant de l'unique vrai Dieu et tombant de sa hauteur par le crime de l'impiété, nous nous étions disjoints, répandus et évanouis dans la multiplicité, partagés par la multiplicité, asservis à la multiplicité des choses, il fallait, par la souveraine volonté du Dieu de miséricorde, que cette même multiplicité réclamât l'unique remède, et que, retirés par lui de cette

1. *De Legibus*, III, 10. — 2. *Aux Coloss.*, I, 10. — 3. Hymne de l'Église.

multiplicité funeste, nous revinssions à l'*Unique Bien*[1].— Ainsi le sacrifice des victimes et des troupeaux était en soi un sacrement. Mais, dans tous ces genres de sacrifices, il faut voir l'unique Sacrifice et l'unique Victime de la Croix. Au lieu de tous les anciens sacrifices, cet unique Sacrifice règne aujourd'hui[2]. »

« Maintenant donc, dit saint Léon le Grand, la diversité des sacrifices sanglants ayant cessé, l'unique oblation de votre corps et de votre sang, Victime Sainte! comble toutes les insuffisances des victimes anciennes; parce que Vous êtes le seul vrai Agneau de Dieu qui ôtez les péchés du monde. Et ainsi, Vous parfaites en Vous les mystères universels, afin que de même que pour toute victime qu'on immolait il y a un seul Sacrifice, il n'y ait qu'un seul Règne sur toute nation[3]. »

Ainsi, chose admirable! au delà comme en deçà du Calvaire tout se réfère à son sommet. Depuis l'origine des choses jusqu'à ce jour, l'auguste Victime n'a cessé de recevoir les hommages de l'univers : avant son immolation, par la pratique universelle des sacrifices qui la réclamait; depuis son immolation, par leur cessation universelle qui proclame sa suffisance.

Et la coïncidence éclatante de la cessation de cette coutume si opiniâtre et si invétérée des sacrifices à partir du seul sacrifice de Jésus-Christ répond trop à ces belles explications pour être fortuite. Que si on hésitait à y reconnaître, parce qu'il serait surnaturel, un *plan historique* des mieux concertés, voici qui coupe court à toute retraite : c'est le programme de ce plan tracé ainsi cinq cents ans à l'avance :

1. *De Trinitate*, liv. IV. — 2. *In Psalmis*, LXXIV. — 3. Serm. 8, *de Passione*.

« Après soixante-dix semaines (de sept ans), le Christ « sera mis à mort, *et les hosties et sacrifices seront abolis.* « ET DEFICIET HOSTIA ET SACRIFICIUM[1]. »

Et Pline écrivant à Trajan au sujet des Chrétiens : « Les victimes ne trouvent presque plus d'acheteurs. « QUARUM ADHUC RARISSIMUS EMPTOR INVENITUR. »

Quel accord ! La Victime de la Croix libère toutes les victimes, parce que seule elle libère le genre humain.

Elle reçoit par là, comme l'observe ingénieusement Thomassin, l'hommage, non-seulement de ses adorateurs, mais de ses ennemis mêmes : ceux-là parce qu'ils offrent cette sainte Victime, ceux-ci parce qu'ils n'en offrent plus comme devant, et se trouvent ainsi comme excommuniés du genre humain.

C'est un hommage implicite, en effet, que les ennemis du Christianisme, les juifs, les hérétiques, les philosophes, les incroyants de toutes sortes, tout ce qui ne fléchit pas le genou devant la Croix, lui rendent forcément ou à leur insu, que de s'abstenir de tout autre sacrifice et de cesser cette immolation de victimes qu'ils pratiquaient autrefois et qu'ils eussent continué de pratiquer sans cet interdit que la mort d'un Dieu a jeté sur elles. Contempteurs de JÉSUS-CHRIST, drapés dans votre dédain de la simplicité chrétienne, sachez que vous devez à cette Croix de ne pas immoler au moins un coq à Esculape, comme Socrate ; ou, comme le vieux Plutarque, de ne pas sacrifier à l'Amour et mener des danses autour de son autel. La Croix vous affranchit de ces puérilités honteuses qui couvraient de plus honteuses mœurs : ou plutôt elle vous les défend, et vous en abstenir c'est lui

1. Daniel, chap. IX, 26, 27.

rendre hommage. *Christi enim et Ecclesiæ hostes hunc ejus sacrificii, vel inviti, vel inopini honorem habent, ut à sacrificiis ipsi abstineant*[1].

Tel est le sens de ce caractère de *Substitution* qui, non moins que celui d'*Expiation*, a été cru et pratiqué par le genre humain toujours et partout, dans l'institution universelle du *sacrifice*, et dont l'origine et le terme ne sont autres que Jésus-Christ figurativement anticipé, jusqu'à ce qu'il soit venu parfaire tout sacrifice par l'unique et suffisante réalité du sien.

Mais si par là, si par toutes les traditions que nous avons précédemment signalées, l'humanité ancienne a témoigné Jésus-Christ, cela n'a pu faire qu'elle ne se soit effroyablement égarée, et qu'elle n'ait, par cet égarement même, témoigné encore son Sauveur d'un témoignage négatif d'impuissance et de besoin plus fort peut-être que tous les autres témoignages.

C'est à ce nouvel aspect qu'il faut maintenant appliquer notre attention.

1. Thomassin, *de Incarn. Verbi*, liv. X, cap. VII.

XII

LE MONDE PAÏEN. — LE MONDE JUIF. — LE MONDE CHRÉTIEN. JÉSUS-CHRIST TÉMOIGNÉ PAR CES TROIS ÉTATS DU GENRE HUMAIN.

« Il n'est pas permis à un honnête homme d'ignorer le « genre humain, » a dit Bossuet. On peut ajouter qu'il n'est pas permis à un honnête homme d'ignorer Celui-là qui seul explique le genre humain.

On pourra, sans Lui, connaître les faits et les dates; on n'aura pas le fil, le nœud et le dénouement de ce grand drame de l'humanité sur la terre : la grande synthèse et la vraie philosophie de l'histoire. On en sera réduit à *Candide*, ou à l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations :* à cette dégradante parodie de l'Esprit du mal, planant sur le chaos où il se complaît, et y faisant éclater son mauvais rire.

Dieu explique le monde, et le monde le prouve, a dit Rivarol. Voltaire, voulant borner cette première vérité au témoignage de la nature, s'est acharné à la souiller et à la démolir dans son siége : l'esprit humain, qui seul a le don de la concevoir, et qui ne peut la démentir en lui-

même, sans l'infirmer dans la nature de toute sa supériorité sur celle-ci.

C'est qu'il lui aurait fallu reconnaître cette seconde vérité, corollaire de la première : JÉSUS-CHRIST *explique l'humanité, et l'humanité le prouve ;* et qu'il avait pris parti contre JÉSUS-CHRIST, jusqu'à sacrifier Dieu et l'humanité à cette grande haine, ne voyant pas qu'il établissait par là ce qu'il voulait détruire : le rapport tellement enchaîné du Théisme avec le Christianisme, qu'on ne peut rejeter celui-ci sans tomber de celui-là, et que qui est anti-chrétien, qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas, est, de fait, athée.

Sans doute, JÉSUS-CHRIST n'éclate pas dans l'humanité de la même manière que Dieu dans la nature. Mais pourquoi? Parce que l'humanité n'est pas faite de la même manière. Parce qu'elle est libre. Parce que mésusant de ce grand don de la liberté qui la distingue et qui lui avait été fait pour qu'elle s'élevât, elle s'est précipitée. «C'est, dit Bossuet, comme des restes d'un édifice autrefois très-régulier et très-magnifique, renversé maintenant et porté par terre, mais qui conserve encore dans sa ruine quelques vestiges de son ancienne grandeur et de la science de son Architecte[1]. »

Mais si JÉSUS-CHRIST n'y éclate pas de la même manière, il n'y paraît pas moins, et Dieu en Lui. Seulement il faut l'y voir, non plus comme Architecte, mais comme Réparateur, sans cesser de tenir compte de cette liberté inaliénable de l'homme, pouvant aller, après sa chute, jusqu'à s'y obstiner, et néanmoins relevée et élevée dans l'ensemble de l'humanité jusqu'à cette grandeur

1. Premier sermon pour le jour de la Pentecôte.

qui en a fait un nouveau monde, et, dans un si grand nombre, jusqu'à la céleste perfection.

Le simple bon sens, d'ailleurs, auquel reviennent en définitive les plus hautes questions, se révolte à cette proposition, qu'une partie quelconque des œuvres de Dieu, qui composent cet univers si ordonné, soit abandonnée au désordre. Cela serait inadmissible du plus infime des êtres de la création; mais combien plus du plus éminent de tous par les facultés, du *seul* qui soit doué de cette intelligence qui reluit dans l'arrangement de l'univers, et qui par là se rapproche le plus de son Auteur, de l'homme enfin, contemplateur de l'ordre universel! Comment celui-là seul serait-il hors de cet ordre? Que si cependant, comme il n'est que trop vrai, la richesse même de ses facultés l'a enivré jusqu'à le faire tomber, que si le mal s'est introduit en lui par la porte laissée ouverte au bien, il ne se peut pas que le désordre qui s'en est suivi soit sans réparation, que l'ordre finalement ne triomphe, et que sa loi universelle souffre une si monstrueuse opposition.

Non-seulement cette réparation quelconque doit avoir eu lieu, mais Dieu, qu'on ne saurait concevoir comme un ouvrier vulgaire qui se borne à réparer dans son œuvre un accident, a dû tirer du mal un plus grand bien, et faire tourner ce désordre à un plus grand ordre.

Voilà, à considérer les choses d'ensemble, ce que le bon sens éclairé suggère à la réflexion, et voilà précisément ce que nous trouvons en Jésus-Christ considéré dans ce grand et distinctif caractère de *Réparateur de la nature humaine* devant traiter avec notre liberté tout autrement qu'il ne le fait avec la nature.

C'est à cet aspect qu'il faut appliquer notre attention, en ne nous attachant toujours qu'à l'ordre historique.

Dieu intervient de trois façons superposées, pour ainsi parler, dans le monde : la Nature, — la Providence, — la Religion.

La Nature, intervention simple, parce que le sujet en est servile, et que Dieu le régit ostensiblement par des lois constantes qui sont comme les rênes toujours régulières et toujours égales de ce magnifique gouvernement.

La Providence, intervention compliquée d'un élément nouveau, *la liberté* du monde moral où, bien que les lois de ce monde soient non-seulement constantes mais nécessaires, Dieu gouverne moins ostensiblement; parce que ces rênes sont, pour ainsi parler, flottantes, par la noblesse du sujet à qui il a été donné de s'*agiter*, sans que Dieu cesse pour cela de le *mener* comme à grandes guides.

La Religion, intervention plus riche encore, parce qu'elle a pour objet de ramener la liberté morale de ses écarts au moyen d'un nouvel agent, surnaturel celui-ci, la *Grâce*, qui corrige la nature humaine sans l'asservir, lui fait aimer son joug en la relevant de ses chutes, et lui ouvre une carrière dont le prix n'est autre que Dieu lui-même.

Cette dernière intervention implique les deux autres et les fait valoir loin de les annihiler : la Nature, comme sujet qu'elle enrichit dans l'homme et par l'homme, son Roi; et la Providence, par qui elle fait tourner et aboutir toutes les révolutions de ce monde au bien de ses élus, au triomphe de leur chef, Jésus-Christ, médiateur

de tout le système, et à Dieu, qui en est le principe et la fin.

Or, le jeu de cette triple intervention nous apparaît dans l'histoire du genre humain.

La maladie rend témoignage au médecin, sans lequel elle s'aggrave, qui en préserve, ou qui la guérit.

L'humanité déchue rend ainsi un triple témoignage à Jésus-Christ : le monde Païen, le monde Juif, le monde Chrétien.

LE MONDE PAÏEN.

Je ne considère d'abord que le *fait*, en réservant sa loi.

Or, le fait, c'est une aberration du genre humain dont nous ne l'aurions pas cru capable si le Christianisme fût venu l'arrêter plus tôt, et n'eût pas laissé le mal appeler le remède pour le mieux recevoir et le mieux sentir.

Cette aberration, nous la connaissons tous par le contraste du monde chrétien et du monde païen, qui partage l'humanité en deux phases, l'une de la prédominance du mal, l'autre de la prédominance du bien, dans leur lutte incessante sur la terre. Il suffit d'un mot pour la peindre. Nos crimes étaient leurs divinités. Le mal sous toutes ses formes : l'intempérance, le vol, la cruauté, la prostitution, l'adultère, l'inceste, la bestia-

lité, l'outrage à toute humanité et à toute pudeur, tout ce que nous refoulons dans nos bagnes, ils le mettaient sur leurs autels. Dieu seul n'y était pas Dieu. Le Dieu personnel, unique et saint, dont la notion, tout à la fois sublime et populaire, brille sans nuage dans notre ciel chrétien, et dont l'influence fait fleurir tant de vertus dans les âmes qui ne s'y dérobent pas, nous enveloppant tous de ce sentiment instinctif de sa présence qui fait la pudeur publique et force le mal à se cacher, était totalement *inconnu* dans le monde ancien. Le polythéisme idolâtrique était l'éclipse de Dieu dans ces deux essentiels caractères d'*unité* et de *sainteté* qui associent aujourd'hui à sa notion l'unanimité des intelligences. La philosophie la plus sublime, comme dans un Platon et un Cicéron, le reléguait dans le domaine de l'idéal et de l'abstraction, lui refusait l'indépendance créatrice, le dépouillait de toute relation personnelle et pratique avec l'humanité, et associait sa conception aux systèmes les plus insensés et aux turpitudes les plus immondes. La Nature, cette grande Nature sur laquelle nous lisons si visiblement le nom divin, non-seulement ne ralliait plus à son magnifique témoignage l'esprit humain dévoyé, mais elle en subissait les aberrations, et, par le travestissement de toutes les créatures en divinités, à la place du seul Dieu Créateur, elle était comme forcée de servir à son outrage. Quel renversement! Qu'un seul homme aujourd'hui adorât Apollon dans le soleil, Diane dans la lune, Amphitrite dans la mer, les Naïades dans les fleuves, les Dryades dans les forêts, etc., etc.; qu'il vît toute la Nature sous cet aspect, il serait réputé fou. Et tous les hommes la voyaient alors ainsi! et le genre humain était fou de cette même folie! et Socrate, oui, So-

crate, dans tout l'éclat de son procès et de sa mort, se disculpant de la sagesse que nous lui attribuons comme d'une folie, s'écriait devant ses juges et devant la postérité : « Au nom de ces mêmes dieux dont il s'agit maintenant, quoi ! je ne crois pas aux dieux? Je ne crois pas, *comme les autres hommes*, *que le soleil et la lune sont des dieux?* Tant s'en faut! je crois *plus aux dieux* qu'aucun de mes accusateurs, et Mélitus n'a intenté cette accusation que pour m'insulter[1] ! » Et, en effet, nous le voyons déshonorer sa mort par le sacrifice de son coq à Esculape, et, selon le témoignage de Platon, par un hymne à Diane et à Apollon.

Faut-il s'étonner après cela que cette même Nature dont la voix n'était plus entendue au dehors fût étouffée au dedans, et que des mœurs *contre nature* aient été les dignes filles de cette nuit faite sur son Auteur? Saint Paul a imprimé à cet égard sur le monde payen, et particulièrement sur ses prétendus sages, un stigmate brûlant qui est resté comme le sceau de la Vérité sur le Paganisme. « Parce qu'ayant connu Dieu par le témoignage que ses œuvres nous en donnent, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, mais ont transformé sa vérité en mensonge et adoré et servi la créature au lieu du Créateur, se disant sages ils sont devenus fous. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs immondes de leurs cœurs et à des passions d'ignominie, s'outrageant eux-mêmes dans leurs corps, et recevant en eux-mêmes la récompense méritée de leur erreur[2]. »

De là aussi toutes les mœurs antisociales et anti-

1. Platon, *Apologie*, t. I, p. 85 de la traduction Cousin. — 2. *Aux Romains*, I, 21-27.

humaines du monde ancien : l'esclavage, l'asservissement de la femme, la souillure et le sacrifice de l'enfant, la pitié pour le pauvre étouffée comme un vice, les hécatombes humaines repaissant la société de ses spectacles, le sang mêlé à la volupté partout, nul droit des gens, l'étranger synonyme d'ennemi, la Patrie fondée sur la violation de la nature et érigée en divinité à laquelle on l'immolait, des rites monstrueux de folie et d'impudeur, des coutumes où on ne reconnaissait plus rien de l'humanité et qui en étaient le rénversement.

Nous ne connaissons qu'imparfaitement le Paganisme, parce que le mal ne s'y accusait pas lui-même, qu'aucune institution, aucune doctrine immuable et sainte de vérité et de vertu, comme l'Église fondée sur Jésus-Christ, ne le faisait ressortir en le combattant, et que, comme un fleuve répandu, il coulait sans bruit parce qu'il était sans bord. Pour nous chez qui le mal, si grand qu'il soit, ne peut pas prévaloir sur le sens chrétien qui le flétrit et le retient dans la honte, quand il ne le réprime pas, nous en induisons qu'il n'était pas si grand chez les Païens puisqu'il ne soulevait pas la conscience humaine. C'est qu'il régnait. Le monde païen ne connaissait pas le *scandale*. Le mal était passé en nature ; plus que cela, en religion. Ce qui aurait dû le flétrir le consacrait. Aussi, plus nous pénétrons dans ce monde et le creusons à la lumière du Christianisme, plus nous en voyons sortir des monstres. Il en est comme des couches antédiluviennes aux regards de la Géologie. Il fallait le Christianisme pour connaître le Paganisme [1].

1. Nous recommandons notamment à cet égard le savant ouvrage *Judaïsme et Paganisme*, par le docteur Doellinger (Doellinger l'ancien,

Qu'on en juge par cette page d'Eusèbe, encore assez rapproché du Paganisme pour que son assertion ait le prix d'un témoignage, et que confirme d'ailleurs de ses savantes notes son traducteur, M. Séguier : — « Ce que je regarde comme le plus grand signe de la puissance divine et mystérieuse du Sauveur, ce qui nous donnera, en y faisant attention, la preuve la plus convaincante de la vérité de sa Doctrine, c'est qu'à sa voix seule et par la propagation dans l'Univers de ses enseignements, ce que n'avait pu obtenir aucun des hommes éminents qui ont paru dans la durée des siècles, toutes les coutumes jusque-là féroces et barbares des nations ont été réformées. Depuis lors, en effet, les Perses n'épousent plus leurs mères; les Scythes ne dévorent plus leurs semblables. On ne voit plus de frères ni de pères s'unir à leurs sœurs et à leurs filles, ni les sexes brûler d'une ardeur coupable pour les êtres du même sexe, en briguant des plaisirs contre nature; on ne voit plus jeter en proie aux chiens et aux oiseaux les parents dont l'existence était trop prolongée, comme cela se voyait chez les Massagètes, les Derbyces, les Hyrcaniens, les Tibareniens et les Caspiens. Plus de festins, selon l'ancien usage, où l'on se repaissait des êtres les plus chéris; plus de sacrifices humains aux dieux et aux démons, ni d'immolation d'objets de nos plus tendres affections sous prétexte de Religion. Telles sont les horreurs et mille autres semblables qui couvraient d'infamie, autrefois, toute la race humaine[1]. »

Je prie de remarquer que presque toutes ces horreurs

non *le Vieux*). C'est une froide exhumation du Paganisme qui n'en est que plus effroyable.

1. *Préparation évangélique*, t. I.

n'étaient pas considérées comme des déréglements. Tout au contraire : c'était par piété envers les parents qu'on abrégeait leur vieillesse, par piété envers les dieux qu'on leur immolait les enfants, et que, comme il en était de toute victime, on s'en repaissait. La fornication et la prostitution étaient annexées au culte religieux et y rentraient même.

On pourra dire que c'étaient là des peuples barbares et qui ne représentaient pas la civilisation de l'Antiquité. Sans doute. Mais ces peuples barbares étaient alors les trois quarts du genre humain. Tous les peuples d'Asie, les Perses, les Babyloniens, les Assyriens, les Tyriens, étaient plus ou moins dans ces mœurs. On en peut juger par les précautions que Moïse fut obligé de prendre pour en préserver le peuple Juif. L'immolation des enfants à Moloch, le crime de Pasiphaë, l'Onanisme usité comme pratique de religion dans les sanctuaires, des abominations qu'on ne saurait nommer y sont spécifiées.

Et maintenant pour ce qui est des nations policées et de leur reine, la Grèce, je n'ai qu'à renvoyer à la *République* de Platon. Indépendamment des conceptions qui sont propres à ce prince des Philosophes, telles que de considérer les hommes comme un *troupeau* et les *femmes comme les femelles des chiens* [1], de prescrire la nudité [2], la promiscuité [3], l'avortement [4], l'infanticide [5], l'inceste [6], le *bercail commun* avec interdiction aux mères de chercher à reconnaître leurs enfants [7], etc., on y voit que

1. *La République*, t. IX, p. 255 de la trad. Cousin. — 2. *Id.*, p. 256. — 3. *Id.*, p. 272. — 4. *Id.*, p. 272. — 5. *Id.*, p. 278. — 6. *Id.*, p. 278. — 7. *Id.*, p. 275.

l'*amour* n'y avait qu'un nom que l'on n'ose dire, et ne s'entendait nullement de celui que la nature a mis entre les deux sexes. Celui-ci était renvoyé *aux gens du commun et aux barbares*. Celui-là, grâce *à la gymnastique et à la philosophie*, était un amour de choix, comme *principe des grands courages et des fortes amitiés*, et était cultivé dans les constitutions sociales les plus vantées : à Athènes, à Lacédémone, en Crète, en Élide, en Béotie. « Quant au *véritable amour*, les femmes n'y ont aucune part, » dit Plutarque avec tous les *Sages* de l'Antiquité.

Tirons le voile du Christianisme sur ces ignominies, et faisons grâce ici du monde romain, du jour où il cessa d'être barbare pour devenir policé, c'est-à-dire plus raffiné de crime par une corruption qui en avait fait l'égout de toutes les corruptions du genre humain.

Est-ce à dire que les Anciens n'aient pas eu de vertus? Non. Je pourrais bien dire, en passant ces vertus au creuset du Christianisme, avec saint Augustin : *Virtutes paganorum sunt vitia*, et avec Descartes : « Ce qu'ils appelaient d'un si beau nom n'est qu'une insensibilité, « ou un orgueil, ou un désespoir, ou un parricide [1]. » Je préfère m'en tenir à cette observation de M. de Bonald, dont personne ne méconnaîtra la justesse : « Les « esprits chagrins ne remarquent que les vices chez les « peuples chrétiens, parce que les vertus y sont l'état « ordinaire et *seul autorisé*; comme des enthousiastes ne « remarquent chez les païens que les vertus, parce que « le vice y était *l'état commun et permis par les lois* [2]. » Témoin l'incorruptibilité de Fabricius, la continence de

1. *Discours sur la méthode*. — 2. *Du divorce*.

Scipion, et autres *faits mémorables* de ce genre, que l'Antiquité gravait sur le marbre et sur l'airain, et dont l'éloge ferait rougir aujourd'hui celui qui l'aurait mérité.

Il faut reconnaître toutefois, à l'honneur de notre nature, que, si inférieure qu'elle soit au Christianisme, elle était supérieure au Paganisme; et cela même mesure l'abîme qui sépare les deux états. L'homme valait mieux que ses dieux. Et c'est à cela, c'est à cette grandeur native de l'âme humaine, *naturellement chrétienne*, qu'il faut rapporter tout ce que nous trouvons chez les Anciens de bon, de vrai, de beau, de pur et de conservé, par inspiration de ce Verbe éternel, son type et son idéal, en attendant qu'il vînt la tirer de son esclavage. Comme une fille de noble condition, qui expie sa chute dans le piége de celui qui l'a séduite, par la révolte de son ancien honneur contre le joug qu'elle subit, sans avoir, par elle-même, la force de le briser, la nature humaine ne s'appartenait pas. Elle était *possédée*.

Il y a deux choses dans cet égarement prodigieux du genre humain : la faiblesse humaine, faillible par nature; puis, par suite de l'avantage qu'elle avait donné sur elle à l'Esprit du mal en y succombant une première fois, la tyrannie de celui-ci.

Qui ne connaît cet empire honteux et cependant devenu comme irrésistible, que le Mal prend de plus en plus sur ses victimes, et cette propension à descendre dans ses abîmes à laquelle une première chute les assujettit? Et encore n'avons-nous aujourd'hui de cet empire du Mal qu'une idée imparfaite, grâce à Jésus-Christ qui nous a donné l'infaillible moyen de nous en relever, et qui chez ceux mêmes qui n'y ont pas recours le tient en

bride par les mœurs publiques. Sans doute il lui est encore donné, tout écrasé qu'il est par le pied du Libérateur, *de se replier contre son talon* [1], pour l'honneur et le mérite du combat. Mais ce combat même peut nous faire concevoir ce que devait être l'asservissement du genre humain à ce terrible ennemi. Non qu'il lui fût tellement inféodé que le secours divin fît absolument défaut à l'âme humaine, mais la plénitude de ce secours dans son effusion universelle étant surtout réservée au Sacrifice de Jésus-Christ, on peut dire que le Mal était jusque-là comme le *Prince de ce monde*.

C'est ce nom qui lui est donné dans l'Évangile par Jésus-Christ annonçant qu'il vient le jeter dehors : *Princeps hujus mundi ejicietur foras* [2], indiquant par là, non pas le mal abstrait, mais une Puissance malfaisante personnifiée dans une nature supérieure, tombée la première de toute la hauteur du ciel par sa révolte contre Dieu, et à qui il a été donné d'éprouver l'homme par la tentation, pour lui procurer le prix d'avoir bien fait en résistant à la séduction de mal faire : l'Ange apostat, le Démon et ses légions infernales.

Nous n'y croyons plus aujourd'hui, parce qu'il a été réduit à se cacher; parce qu'il mène en quelque sorte ses victimes par derrière, au lieu qu'autrefois il les menait par devant. Mais le genre humain y a toujours cru, et cette croyance a toujours fait corps avec celle de la déchéance originelle dont ce mauvais Génie fut l'instigateur, et avec la foi au Libérateur dont le propre devait être d'en affranchir le monde. Nous avons donné ailleurs des témoignages universels de cette croyance, dont cha-

1. *Genèse*, III, 15. — 2. Jean, XII, 31; XVI, 1, etc.

cun d'ailleurs peut saisir la vérité dans son expérience psychologique [1]. Tous les peuples ont cru à cette infernale puissance, sous les noms d'Até, d'Alastor, d'Ahrimane, de Typhon, de Bélial, de Satan, etc. [2]

C'est ce noir Esprit qui apparaît surtout dans cet égarement du monde ancien comparé au monde moderne. On ne peut se défendre de l'y voir tant il s'y trahit, ou plutôt tant il s'y étale. Ce n'est pas, encore une fois, la simple faiblesse humaine ; c'est la puissance d'une nature autre, faisant tourner au mal sa supériorité sur celle-ci et la menant jusqu'à se faire adorer. L'Idolâtrie n'était pas seulement un débris du théisme, le *Divin*, décomposé, mais conservant toujours à quelque degré son caractère. C'était l'*Infernal* déifié. C'était la folie et le crime enivrant la malheureuse humanité de ses orgies et pesant sur elle de tout le poids de la Religion. C'était le monde satanisé. Ainsi nous apparaît l'Idolâtrie avec tout son cortége de bacchanales, de lupercales, de saturnales, de prostitutions religieuses, de priapées, de cruels sacrifices, de mystères impurs, d'ignominies sans fond, de divines scélératesses.

Ce ne sont pas seulement les Chrétiens qui ont dénoncé les démons dans les dieux. L'humanité païenne

1. Voir les ÉTUDES. *Tradition universelle sur la Déchéance*, t. II, et des *Miracles*, t. IV.

2. Tous les anciens peuples de la Perse voyaient dans *Ahrimane*, mot qui signifie L'ÊTRE CACHÉ DANS LE CRIME (expression remarquable), ce que les Égyptiens voyaient dans *Typhon*, qu'ils appellaient aussi *Seth*, « qui vaut autant dire, rapporte Plutarque, comme SUPPLANTANT, DOMINANT, FORÇANT. » — Par suite de la séduction qu'Ahrimane exerça auprès du premier homme et de la première femme, leur nature fut corrompue, et cette corruption infecta toute leur postérité (ANQUETIL DUPERRON, *Mém. de l'Académ. des Inscrip.*, t. XXXVII, p. 184), etc.

elle-même, toute tributaire qu'elle était de ces infâmes Esprits, sous leurs noms mythologiques, entrevoyait bien le fond de leur nature, sans assigner de terme humain à leur perverse domination : « O Divinités criminelles! » s'écriait-elle par la bouche d'Euripide en plein théâtre à Athènes, « est-il donc juste que vous, « qui nous donnez des lois, en soyez les premiers violateurs? S'il arrivait qu'*un jour* les hommes vous fissent « porter la peine de vos violences et de vos criminelles « amours, bientôt Neptune, Apollon, et toi, Jupiter, roi « du ciel, vous seriez contraints de dépouiller vos temples pour payer le prix de vos forfaits! Quand d'indignes passions vous entraînent, faut-il s'étonner que « des mortels succombent! et lorsque nous imitons vos « vices, est-ce nous qui sommes coupables, ou ceux sur « lesquels nous nous réglons?.... » Anathème d'autant plus osé contre ces dieux qu'il est mis dans la bouche d'un desservant de leur culte, d'un jeune Éliacin, fruit et victime de leur impudicité[1]. Arrachant ailleurs, d'une main plus hardie encore, son dernier masque à l'Idolâtrie, et mettant à nu son fond satanique : « Ah! si « c'était un mauvais démon, si c'était le noir Alastor « qui m'eût trompé sous la forme d'un dieu! » fait-il dire à Oreste, poussé par Apollon au parricide[2].

Le noir Alastor sous la forme des dieux, voilà le mot de l'Idolâtrie et de toutes ses horribles pratiques; de l'égarement croissant du genre humain déchu originairement à l'instigation de cette puissance malfaisante, et tenu par elle courbé *dans la région de l'ombre de la mort* d'où le Christianisme seul est venu le relever. Ce *jour*, à

1. Dans la tragédie d'*Ion*. — 2. *Electre*.

peine souhaité par Euripide, tant il considérait l'événement au-dessus des forces humaines, où ces *divinités criminelles*, Neptune, Apollon, Jupiter et les autres, seraient contraintes de *dépouiller leurs temples pour payer le prix de leurs forfaits*, a lui sur le monde en Jésus-Christ, qui seul a eu le pouvoir de les exorciser : « Les « dépouillant et les menant attachées à sa Croix après en « avoir hautement triomphé en lui-même », comme saint Paul l'écrivait aux Colossiens : *Et ipsum tulit de medio, affigens illud Cruci; expolians principatus, et potestates traduxit confidenter, palam triomphans illos in semetipso*[1].

Voilà le grand témoignage que l'égarement idolâtrique du genre humain rend à Jésus-Christ.

Témoignage double : Il témoigne en effet d'un état de *Chute* tellement profond, qu'il accuse un agent supérieur à l'homme en nature, autant que pire en perversité, et qu'en ce sens on peut appeler *surnaturel satanique*. Il témoigne ensuite par sa défaite en Jésus-Christ, qui seul en a affranchi le monde et depuis deux mille ans le tient en bride, d'un état de *Rédemption*, qu'à se borner même à la surface des choses humaines, et sans pénétrer dans les mystères de grâce et de sainteté qui se passent dans les âmes fidèles à cet état, on ne peut s'empêcher d'appeler *surnaturel divin*.

Ces deux états, bien observés et bien approfondis dans leur opposition, ne peuvent laisser le jugement incertain sur cette vérité, que l'humanité historique prouve Jésus-Christ, et que Jésus-Christ l'explique.

Mais cette vérité ressort d'un autre phénomène histo-

1. *Ad Coloss.*, II, 14, 15.

rique que nous avons réservé jusqu'ici, et qui est d'autant plus concluant qu'on ne peut le faire rentrer dans aucune de ces théories de *progrès* par lesquelles on cherche à éviter l'argument de la régénération du monde, parce qu'il est concomitant à sa dégradation.

LE MONDE JUIF.

Par égard pour la maladive susceptibilité de l'*esprit moderne*, tellement ombrageux sur le chemin de la vérité, qu'il faut l'y mener par détours et à reculons, je ne me suis prévalu jusqu'ici pour montrer Jésus-Christ dans l'humanité que de l'histoire profane. A l'inverse des procédés anciens, j'ai tenu à l'écart un témoignage auquel on donnait justement le premier rang, comme le plus autorisé et le plus éclatant; on pourrait dire même à lui seul suffisant : celui tiré de l'Histoire Sacrée et du Peuple Juif. J'ai essayé d'un mouvement tournant, qui enveloppât la défiance et la ramenât sur la ligne et au centre de la vérité, par l'impossibilité de s'y dérober sur le terrain de l'erreur et du mensonge. Je m'en autorise maintenant pour en venir, en vertu du même titre historique et testimonial qui m'a recommandé jusqu'ici, à cette Histoire et à ce Peuple qu'on peut dédaigner par prévention, mais qu'on ne peut supprimer sans confesser par là même son importance de tout le parti pris d'un si énorme procédé.

Car, enfin, le Peuple Juif a existé, et son histoire ne

saurait ne pas compter dans l'histoire générale de l'humanité.

Qu'est-ce donc, si dans l'ordre du sujet que nous traitons c'est un peuple prodige! si son existence a été la grande ligne d'où sont partis et où sont rentrés tous les grands peuples, et si seul il a maintenu pour tous le dépôt des vérités traditionnelles du genre humain!

Or, qu'il en soit ainsi, cela est manifeste.

Il faut voir les choses par le côté qui les distingue. Le Peuple Juif a été moindre que d'autres peuples, quant à l'influence territoriale, artistique, militaire, politique. Il le cède sous ces divers rapports à ces Empires d'Asie qui l'enserraient de leurs vastes établissements; il le cède à la Grèce, il le cède à Rome. Mais là n'est pas la question. Il n'a pas marqué en tout cela, non-seulement parce que telle n'était pas sa mission, mais pour être mieux à une mission toute autre, unique entre toutes, supérieure à toutes, et par rapport à laquelle il faut le considérer. Plus on dira que ce Peuple a été moindre en tout le reste, plus on fera ressortir son importance humainement inexplicable en cet ordre qui domine tout. Voltaire ne s'y est pas trompé. Pourquoi s'est-il tant acharné à dénigrer le Peuple Juif et lui a-t-il fait par là plus de place dans ses écrits qu'à tout autre peuple? C'est qu'il occupait à ses yeux plus de place dans la grande vérité qu'il voulait démolir. Il honorait et confessait ainsi sa grandeur de tout cet acharnement qu'il mettait à le ravaler. Quand on considère en effet par là le Peuple Juif, de rien, il devient tout. Il forme à lui seul un Monde. Auprès de lui tous les autres peuples paraissent insensés et abominables. Ils ne sont devenus cette grande chose en laquelle ils ont été transformés, le Monde Moderne,

que par lui, et chose prodigieuse, *lui seul excepté*, pour qu'il apparût que son ancienne grandeur tenait à quelque chose en lui de plus que lui et de plus que l'homme. Il a été tout et rien dans les destinées du genre humain : tout, parce qu'il a été instrument; et rien, parce qu'il n'a été qu'instrument de ces destinées : l'instrument, le Peuple de Dieu, dont Dieu s'est si librement servi pour l'universalité de son Œuvre, qu'il n'a pas fait acception de lui dans le résultat, et qu'il a fait même tourner l'infidélité pour laquelle il l'a retranché en témoignage de cette dépendance, qui fait de lui dans les temps modernes le témoin déshérité de cette même Œuvre dont il a été l'instrument dans les temps anciens.

Expliquons un peu cette intervention historique de Dieu dans l'humanité, telle qu'elle apparaît dans le Peuple Juif.

Ce Peuple, disais-je, a existé. Rien qu'à ce premier point de vue, du *fait* de son existence, le Peuple Juif sort de la loi commune. Cette existence, en effet, atteste d'abord son antériorité à celle de tous les autres peuples par une histoire nationale qui le met en lumière, alors qu'ils sont encore dans la nuit, et à qui ils doivent eux-mêmes tout ce que nous savons d'eux en cet âge reculé. A ne le prendre que dans Moïse, son historien et son chef visible, il domine le plus ancien historien profane, Hérodote, de dix siècles, et les temps fabuleux chantés par Homère, de cinq siècles. Seul, il éclaire durant ces cinq et dix siècles, par un récit sérieux, la scène de l'histoire. Mais il remonte plus haut encore. Ce même récit, en effet, recueillant les traditions antiques auxquelles il se noue, nous le montre dans ses Patriarches

et dans le premier d'où il sort, Abraham, dont la majesté a été telle que nous en retrouvons l'impression dans les souvenirs profanes de l'humanité. A ce point ne s'arrête pas encore l'existence connue de cette étonnante race. Seulement, elle n'apparaît plus que comme domestique ; mais parce qu'alors le genre humain lui-même sortait à peine de cet état et ne faisait que commencer à se répandre. Alors que les cadets, pour ainsi parler, de la famille humaine quittaient le foyer natal, et que cet égarement dans lequel nous les voyons s'enfoncer de plus en plus à mesure qu'ils se constituaient en peuples allait s'étendant et grandissant avec leurs établissements, les ancêtres d'Abraham, et en lui du Peuple Juif, gardaient les traditions primitives, et, se renouant par Noé à Adam, faisaient de ce Peuple l'aîné et à ce titre l'archiviste du genre humain. Ainsi nous apparaît-il sous la plume de Moïse, nous racontant la dispersion des peuples, l'origine des arts et des empires à la suite du Déluge, le Déluge lui-même, et en principe la Création, en des termes qui ne permettent pas de méconnaître en lui le narrateur original et de première main de ces sources historiques de notre race, si profondément altérées dans toutes leurs dérivations.

Le Peuple Juif domine ainsi de son existence, et seul nous fait connaître tout ce que nous savons du genre humain à sa naissance et longtemps après dans son cours ; et cela par un monument vraiment *historique*, dont la majesté simple et grave imprime le respect, auprès duquel les œuvres des poëtes et même des historiens profanes, de beaucoup postérieurs, n'apparaissent que comme de ridicules fables dont il sert à démêler la vérité, et qui ressort aujourd'hui surtout

dans sa verte antiquité par son accord avec les découvertes récentes de la science, dont il dépasse tous les progrès et voit passer toutes les erreurs.

J'ai dit que, par cette existence antérieure à celle de tous les peuples anciens, le Peuple Juif sort de la loi commune.

Mais il n'en sort pas moins par un prodige qui celui-là est sous nos yeux : c'est sa survivance à ces mêmes peuples.

Les vastes empires et les races mêmes des Babyloniens, des Assyriens, des Égyptiens, des Mèdes et des Perses, ont disparu de la scène du monde depuis deux mille ans ; la brillante Grèce, qui avait enchanté l'humanité, Rome qui l'avait subjuguée, ne sont plus qu'un souvenir classique. Les débris mutilés de ces grands peuples, auprès desquels le Peuple Juif paraissait si chétif, font l'honneur de ceux qui les découvrent et la curiosité de nos musées. Et nous coudoyons encore partout dans nos villes le Peuple Juif ! *ce Peuple*, dit Rousseau, *que cinq mille ans n'ont pu détruire ni altérer, et qui est à l'épreuve du temps, de la fortune et des conquérants;* le même qu'au moyen âge ; le même que sous Adrien et Titus ; le même en un sens que sous Moïse et la servitude d'Égypte d'où il l'avait tiré, se réclamant toujours d'Abraham, d'Isaac et de Jacob par lesquels il était antérieur à tous les autres peuples. Ceux-ci s'en sont allés : lui seul est resté parmi les vivants, et rien ne fait présumer qu'il s'en aille.

Sans doute il est *dépopularisé*, et comme expatrié dans les temps modernes. Il n'est plus une nation, mais seulement une race errante et flottante. Mais cela même double ce prodige de sa survivance. Car, comment en

cet état résiste-t-il à l'entière décomposition dont il est si fort entamé? Comment n'est-il pas absorbé par ces mœurs modernes dont ce qu'on appelle le *progrès* décompose tout, transforme tout, nous-mêmes, et jamais lui ?

Il y a plus enfin, et le prodige appelle encore ici le prodige. Ce Peuple n'est pas, comme tous les autres, réduit à une contrée où il faille voyager pour aller le voir. Lui-même voyage pour se montrer. Il est partout dispersé, et partout distinct. Il est, en un mot universel comme il est perpétuel, errant et infusible.

Il faut ne s'étonner de rien pour ne pas s'étonner d'un tel prodige. Il faut être dépourvu de tout esprit d'observation et de réflexion pour ne pas chercher à se l'expliquer. Il faut être enfin dans une étrange insouciance de la première de toutes les vérités, ou dans un bien robuste parti pris contre la lumière, pour ne pas être renversé par le témoignage qui en ressort.

Or, ce témoignage revient tout entier à Jésus-Christ.

Jésus-Christ seul explique le Peuple Juif, et par là même le Peuple Juif prouve Jésus-Christ.

Aucune autre explication n'a jamais été tentée, par qui que ce soit, d'un tel phénomène. Le Christianisme a seul la clé du Peuple Juif dans ses deux états, ancien et moderne : et cette clé s'y adapte si merveilleusement, que, pour qu'on ne pût attribuer cet étonnant rapport à je ne sais quel hasard plus étonnant encore, le dessein en a été ostensiblement tracé et publié à la face de la terre entière des milliers de siècles avant l'exécution.

Et qu'on remarque bien ceci, c'est que dans la cause du Peuple Juif le genre humain tout entier est partie : soit

que le Peuple Juif accuse l'égarement du genre humain dans les temps anciens; soit que le genre humain accuse l'égarement du Peuple Juif dans les temps modernes : dans les deux cas en témoignage de Jésus-Christ.

Nous n'avons, en effet, parlé encore que de l'*existence* du Peuple Juif. Mais qu'est-ce donc de son *rôle !*

L'égarement de tout le genre humain dans les honteuses erreurs du paganisme nous a paru déjà ne pouvoir être expliqué par la seule fragilité de notre nature, et nous avons été forcés d'y voir l'asservissement de celle-ci à une puissance mauvaise sous le joug de laquelle elle avait dû tomber. Mais, par contre, comment expliquer autrement que par une assistance surnaturelle la préservation du seul Peuple Juif, non moins exposé et à cette fragilité et à cet asservissement ?

La vérité divine et la loi morale étaient effacées, outragées, renversées partout. En Judée seule elles étaient maintenues dans toute leur pureté et dans tout leur éclat. Quand Bossuet a résumé tout l'égarement du monde païen par ce beau mot : « Tout y était dieu excepté Dieu lui-même, » il n'a fait que retourner cette parole des Livres Juifs : *Quis deus præter Dominum ? aut quis deus præter Deum nostrum ?* « Qui est dieu excepté « le Seigneur ? qui est dieu excepté notre Dieu[1] ? » C'était dans le Peuple Juif le plus parfait contre-pied du genre humain. Par toute la terre, l'éclipse totale de la vérité divine, et tous les spectres mensongers et impurs qui passaient pour dieux : sur un point seul, l'éclat radieux de cette vérité, tenant à distance tous ces fan-

1. 2 Reg., XXII, 32.

tômes et les dominant, comme nous dominons aujourd'hui les mœurs idolâtres des Indiens et des Sauvages : *Unus creator omnipotens et dominans Deus.* « Un seul « Créateur tout-puissant et Dieu dominant[1]. » Aussi le Peuple Juif avait-il au plus haut point le sentiment de la supériorité que lui donnait sur tous les autres peuples le privilége unique de cette divine notion et chantait-il dans ses fêtes : *Notus in Judœâ Deus, in Israël magnum nomen ejus*[2]. « Dieu est connu dans la Judée, et en Israël « son nom est grand. » *Nec est alia natio tam grandis,* disait-il encore avec une légitime fierté, *quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest cunctis obsecrationibus nostris. Quæ est enim alia gens tam inclyta ut habeat cæremonias, justaque judicia, et universam legem.* « Il n'est pas de nation si grande que celle-ci qui ait « des dieux traitant avec elle comme Notre Dieu, tou- « jours exorable à nos supplications. Quelle est en effet « la nation si illustre qui ait de tels rites, la Justice dans « toute sa droiture, et la Loi dans son caractère univer- « sel[3] ? »

Tous les autres peuples avaient autant de lois qu'ils avaient de mœurs et autant de mœurs qu'ils avaient de dieux, et partout en violation de la Justice et de la Loi véritables. Leurs constitutions politiques et sociales, comme leurs mœurs et leurs cultes, étaient une violation flagrante de la nature dans ce qu'elle a de plus instinctif et de plus universel. Théoriquement même, comme dans *la République* de Platon, ils foulaient aux pieds ses plus natives revendications. Tout cela procédait de l'ignorance de Dieu, qui est la Justice et la Loi en essence, et

1. Isaïe. — 2. Ps. LXXV, 1. — 3. Deutéronome, IV, 7, 8.

de qui rayonne dans l'âme humaine toute justice et toute loi, et non-seulement de l'ignorance mais du renversement de la vérité divine allant jusqu'à la déification de toutes les perversités. Le monde était posé sur l'inique et sur le faux. Il ne subsistait que par un reste de bonne nature en dépit de tout ce qui l'outrageait, et par un dessein providentiel le réservant pour une guérison d'autant plus éclatante que le mal était plus universel et plus profond. En Judée seulement, le culte de Dieu tenu à toute sa hauteur, sur ce déluge d'erreur et de corruption, dans ce qu'on appelait justement l'*Arche Sainte*, conservait pour le monde entier la justice et la loi morale. LE DÉCALOGUE, entré depuis dans toutes les lois humaines et dans le droit universel, y procédait immédiatement de Dieu. Toutes les lois mosaïques se résumaient dans une seule, et cette loi était et sera toujours LA LOI. Aussi les Juifs, en même temps qu'ils se considéraient justement comme supérieurs à tous les peuples par ce rapport unique avec Dieu qu'en ce sens ils appelaient *Leur Dieu,* ne cessaient-ils de publier que ce Dieu n'était pas moins le Dieu de toute la terre et de tous les peuples : *Domini est terra et plenitudo ejus, orbis terrarum, et universi qui habitant in eâ,* etc.[1], soit parce que cela était dans la nature des choses contre laquelle l'erreur, même universelle, ne prescrit jamais ; soit parce que cela devait passer dans l'événement, par la diffusion de ce trésor divin à toute la terre.

Le Peuple Juif en ce sens n'était pas seulement le *Peuple de Dieu :* il était le Peuple des peuples, la Nation Sacerdotale, non pour lui seulement, mais pour toutes

1. Ps. XXIII.

les nations, pour l'humanité. C'est là le caractère qui lui est imprimé et la fonction qui lui est dévolue dès l'origine de sa formation en ces termes remarquables : *Eritis mihi in peculium de cunctis populis : mea est enim omnis terra. Et vos eritis mihi in regnum sacerdotale et gens sancta, ut custodias præcepta mea.* « Vous me serez à « part d'entre tous les peuples : car toute la terre est à moi. « Et vous me serez un Royaume Sacerdotal et une Nation « Sainte, pour que vous gardiez mes préceptes[1]. » La Nation Juive était ainsi dans le genre humain le Peuple Pontife ; il accomplissait un sacerdoce universel pour la terre entière, en attendant que celle-ci se convertît. De là ce caractère admirable d'*universalité* qui éclate partout dans les Livres Juifs, embrassant sous le nom de *Jacob* et de *Grande-Église* tous les justes répandus partout, et par anticipation, tous les peuples devant se convertir à la Loi divine. *Qui timetis Dominum, laudate eum;* UNIVERSUM SEMEN *Jacob, glorificate eum. Apud te laus mea* IN ECCLESIA MAGNA. *Reminiscentur, et convertentur ad Dominum universi fines terræ. Et adorabunt in conspectu ejus universæ familiæ gentium. Quoniam Domini est regnum, et ipse dominabitur gentium.* « Vous tous qui craignez le « Seigneur, louez-le ; *universelle semence* de Jacob, glori-« fiez-le. A toi ma louange dans la *Grande-Eglise.* Ils se « ressouviendront et se convertiront au Seigneur de « tous les confins de la terre ; les familles universelles « des nations se prosterneront en sa présence parce que « le Règne est au Seigneur et il dominera sur tous les « peuples[2]. »

1. Exod. XIX, 5-6 ; — Deuter., VII, 6 ; — *Idem*, XXVI, 18. — 2. Ps. XXI.

Aux yeux du Peuple Juif, toute la race humaine, si diverse qu'elle fût, et souvent si considérable par ses établissements, se confondait sous le nom générique de *Gentilité*, par opposition à lui seul qui se considérait comme à part d'entre tous les peuples. Et la raison de ce privilége, dont il avait si fort conscience, ne peut lui être contestée; car c'est la même qui fait notre supériorité sur le monde ancien : savoir, que ce monde était plongé dans la nuit de l'idolâtrie et que lui seul était doté de la Vérité divine et morale, de la Loi écrite, ne devant céder qu'à la Loi Évangélique. Il avait les prémices de la Vérité universelle, et lui seul en avait la garde et le culte pour le genre humain.

De là cette ardeur religieuse, qui fait de lui le foyer divin sur la terre, épurant et vengeant le culte de Dieu et de la loi morale souillée partout ailleurs, avec ce caractère de protestation et de réparation qui donne à toutes les expressions de ce culte une intensité sublime.

Il était, disais-je, Pontife pour l'humanité; mais l'erreur universelle de l'humanité affectant la Nature même, la Création tout entière substituée au Créateur, le Peuple Juif n'était pas moins Pontife de la Nature. Il la maintenait dans sa dignité première en la faisant louer son Auteur.

On parlera éternellement de la harpe de David, et elle ne cessera de vibrer dans le monde. Et pourquoi? C'est que sur elle la Nature entière, la terre, la mer, les cieux, le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, les abîmes, les fleuves, les forêts, la nuit, le jour, les éclairs et les tonnerres, les oiseaux, les fleurs, les champs, la Création, en un mot, dans toutes ses magnificences et toutes ses grâces, rendent louange à Dieu Créateur, sous

les doigts du Pâtre-Roi. C'est que l'âme humaine y est touchée dans tous ses véritables sentiments : l'adoration, l'extase, l'abattement, l'indignation, la joie, la douleur, la faute, le repentir, la crainte, l'espérance, la confiance, l'amour, l'enthousiasme, la paix, la suavité, la soif de l'âme ressentie et satisfaite dans tous ses besoins, ses désirs et ses affections, par rapport à Celui-là seul par qui et pour qui elle est faite, Dieu. C'est que le genre humain y est chanté dans toutes ses ignorances, ses vanités, ses égarements, ses oublis, ses chutes, sa vocation, son retour, sa conversion universelle de toutes les erreurs à la seule Vérité, et de tous les faux dieux au seul Seigneur des hommes. C'est que Dieu même y résonne dans tous ses attributs adaptés à notre nature : sa Sagesse, sa Providence, sa Justice, sa Miséricorde, sa Sainteté, sa Puissance, sa Grandeur, son inclination vers la misère humaine qui s'humilie et qui l'implore, et sa résistance à la superbe qui le brave ou veut se suffire en dehors de Lui.

Qu'on vienne nous parler d'Homère, de Pindare ou d'Horace! Ils peuvent charmer l'esprit humain dans les heures de fantaisie et de loisir. Mais qui les ouvrira dans les heures sérieuses, anxieuses, malheureuses? Qui y cherchera la paix, la lumière, la force, le secret de soi-même et de sa destinée, des inspirations, des résolutions et le réconfort? Qui y étanchera sa soif? Tout cela déborde des Chants Sacrés, et porte à l'âme cet apaisement que ressentait à leur mélodie le roi Saül agité de l'esprit du mal. Et, par surcroît, la plus riche poésie, sans mensonge et sans fiction.

Et ce que je dis des hymnes de David s'applique aussi bien à Moïse, à Job, à Isaïe, à Jérémie, à toutes les par-

ties de nos Livres Saints. Il y a en eux plus que la pensée ou le sentiment d'une vérité temporaire et locale se rapportant à des situations ou des mœurs qui ne sont plus. C'est l'Esprit de vérité dans une forme scripturale, vivant, parlant, et se communiquant à l'âme humaine de tous les temps.

Comment en douter? Il n'est pas de peuple qui n'ait payé tribut à l'erreur; et le paganisme universel, avec ses superstitions insensées et ses mœurs abominables, n'a que trop justifié la maxime : *Errare humanum est*. Et quant aux chercheurs par profession de la vérité, aux philosophes, il ne faudrait que montrer la discordance de leurs systèmes pour faire désespérer de l'esprit humain. Si on rassemblait aujourd'hui tous ces prétendus *Sages* en une seule demeure, on pourrait se croire dans une maison de fous : *dicentes se esse sapientes stulti facti sunt,* comme le leur disait saint Paul[1]. Eh bien, chose frappante! dans tout le corps des Écritures, composé de tant de parties diverses et où tant d'hommes ont mis la main à travers tant de siècles, on ne peut relever *aucune* erreur doctrinale ou morale. Une seule âme, un seul esprit anime ce Corps et en fait un concert de vérité sans aucune dissonance. Le Peuple Juif sans doute a été souvent infidèle, il a prévariqué. Mais ce sont ses infidélités mêmes que j'invoque à l'appui de l'observation, comme témoignant à la fois et la nature commune de ce peuple, et la préservation de la vérité dans son sein, ne cessant d'accuser ses égaremens et de l'en ramener, à la différence de tous les autres peuples chez qui l'erreur

1. *Ad Rom.*, I, 22.

et la corruption étaient passées en doctrine et en morale, plus encore, en religion.

La doctrine et la morale bibliques ont été sujettes à perfectionnement sans doute, mais non à redressement, même par la Loi Évangélique, qui est venue *non abolir la Loi, mais la parfaire.* La perfection morale, la plus haute sainteté, s'inspirera et s'entretiendra toujours des *Livres Saints*, sans distinction des deux Testaments qui en composent le Corps unique, et sans répudiation d'un *iota*.

Aussi, autre prodige qu'on ne remarque pas assez. Les Livres Saints, les plus anciens de tous, sont seuls en possession de cet étonnant privilége, d'être toujours usuels. Alors que tous les autres, même ceux d'hier, viennent se ranger dans ces nécropoles qu'on appelle bibliothèques, eux ne quittent pas nos mains, nos yeux, nos lèvres. Antérieurs à Platon et à Homère, ils sont le fonds éternel et jamais suranné, jamais dépassé, de la méditation et de la prière dans ce qu'elle a de plus approprié à des états si successifs et si divers. C'est le Verbe éternel dans le temps.

Qui n'est frappé d'un tel prodige, prodige non de foi, mais de fait?

Et maintenant, voici une question qui se pose, qui s'impose. Se reportant aux époques si reculées où ces écrits sont sortis du sein du Peuple Juif comme l'expression religieuse, morale et nationale de ce Peuple, comme ce Peuple tout entier, comment expliquer que, seul, il ait ainsi émergé du déluge universel de l'idolâtrie, par une doctrine et une morale que l'Évangile seul a pu dépasser, mais dans lesquelles on sent la même lumière et le même souffle ? Par quel privilége, dont aucune analogie

ne saurait approcher, ce Livre, composé de tant de parties successives et cependant si semblables par l'unique Esprit qui les anime, a-t-il pu se produire et atteindre à cette perfection de doctrine qui non-seulement écarte de lui toutes les conceptions de l'esprit antique, mais qui le fait dominer toutes celles de l'esprit moderne, et le posent au sein de l'humanité de tous les âges comme le LIVRE par excellence, la BIBLE, où toutes les générations qui se succèdent vont et iront toujours s'abreuver?

Ce phénomène déconcerte toute explication. Le Peuple Juif était par lui-même moins doué que les autres peuples, il était *charnel et grossier* et avait *la tête dure*, comme le lui reprochaient ses chefs[1]. Ceux-ci mêmes, Moïse, David et les autres, n'étaient éclairés d'aucune lumière humaine : c'étaient des pâtres *tirés de la queue de leurs troupeaux pour être préposés pasteurs d'Israël*[2]. Et c'est ce peuple, et ce sont ces chefs qui — non-seulement font pâlir la doctrine, font rougir la morale de l'Académie et du Portique, et dont il a suffi à Platon de dérober quelques rayons pour être appelé la *Préface humaine de l'Evangile*, — mais qui sont restés à jamais dans leurs écrits les Pasteurs moraux du genre humain, faisant encore, après cinq mille ans, la leçon aux rois et aux peuples, épuisant la méditation des plus profonds penseurs, et nourrissant les âmes les plus ambitieuses de la perfection et de la sagesse !

Ils nous donnent, eux, l'explication de ce prodige : c'est Dieu même, nous disent-ils, qui nous a instruits directement et surnaturellement; qui, par des miracles incessants, nous a préservés de l'idolâtrie universelle et

1. *Exode*. — 2. Psaume LXXVII, 76, 77.

maintenus sur le sommet de la vérité divine, d'où nous étions enclins à déchoir à chaque instant dans les monstrueuses mœurs de tous les peuples qui nous environnaient.

On n'admet pas cette explication, bien qu'elle se recommande par la sublimité du phénomène, bien qu'elle ait pour garant le témoignage public et historique de tout un peuple, bien qu'on n'en ait jamais fourni aucune autre.

Soit. — Mais alors la question se resserre et nous serre :

Ou bien l'égarement idolâtrique du genre humain était l'état naturel; et alors la préservation du seul Peuple Juif au sein de cet universel égarement ne peut avoir été que surnaturelle. Ou bien c'est le Peuple Juif qui était l'état naturel; et alors c'est l'égarement universel du genre humain qui ne s'explique pas.

Ces deux états sont trop tranchés pour pouvoir s'expliquer par des raisons du même ordre.

La simple nature humaine, la même de part et d'autre, ne suffit pas à expliquer ni tant d'égarement, ni une telle préservation; et loin d'exclure le surnaturel de celle-ci, je le verrai plutôt dans tous les deux en sens contraire: le surnaturel satanique dans l'un, le surnaturel divin dans l'autre.

Le surnaturel divin dans le Peuple Juif ressort d'autant plus, en effet, que pour s'élever et se maintenir à une telle hauteur doctrinale et morale, ce peuple n'avait pas seulement à résister au poids naturel de la faiblesse humaine, mais à l'exemple, à l'attrait, à la séduction et à l'obsession de ce même Esprit mauvais qui nous a apparu dans les pratiques abominables du paganisme universel.

C'est là un prodige *d'effet* qui suppose un prodige de *cause ;* et il y aurait plus de crédulité à écarter celui-ci qu'à l'admettre; car, outre ce prodige d'effet qui s'impose historiquement au plus sceptique, il faudrait croire qu'un tel prodige serait sans cause, ce qui serait mettre la plus absurde crédulité à la place de la plus légitime et de la plus raisonnable croyance.

Entre tous les miracles qui nous sont racontés dans l'histoire sainte comme ayant concouru à ce prodige indiscutable qui les suppose, il en est un qui semble fait exprès pour servir à notre argument : c'est celui des trois jeunes Hébreux jetés par l'ordre de Nabuchodonosor dans une fournaise, pour avoir refusé de sacrifier à l'idole, et qui, du sein des flammes qui les épargnaient, chantaient cet admirable cantique que l'humanité chrétienne n'a cessé de redire depuis, et redira toujours comme une magnifique protestation contre l'idolâtrie : « Ouvrages du Seigneur, — puissances et forces de Dieu dans la nature (dont les nations se sont fait autant de dieux auxquels ils prostituent les adorations qu'ils lui refusent), bénissez tous le Seigneur, louez-le, et relevez sa souveraine grandeur dans tous les siècles. — Anges du Seigneur, Cieux, eaux du ciel, soleil et lune, étoiles du firmament, pluies et rosées, vents et tourbillons, feux et chaleurs, froids et glaces, nuits et jours, lumières et ténèbres, foudres et nuages, montagnes et collines, plantes de la terre, fleuves et mers, monstres et poissons de l'océan, oiseaux de toute espèce, bêtes des forêts et des champs, enfants des hommes, prêtres du Très-Haut, esprits et âmes des justes, — bénissez, bénissez à l'envi le Seigneur, louez-le et relevez sa souveraine grandeur dans tous les siècles, parce qu'il nous

a sauvés de la fournaise, qu'il nous a délivrés du milieu des flammes et tirés du milieu du feu[1] ! » — Et l'impie Nabuchodonozor lui-même, tout hors de lui à la vue de ce prodige, de s'écrier aussi : « Béni soit leur Dieu qui les a délivrés d'une manière si merveilleuse, parce qu'ils n'ont voulu adorer aucun autre Dieu que lui seul[2] ! »

On ne veut pas croire à ce miracle, qui a toute une nation pour garant, et qui fut l'objet d'un Édit dans toute la Chaldée ; pas plus qu'on ne croit au passage de la mer Rouge, à la manne du désert, à la promulgation de la Loi sur le mont Sinaï, et à tous les prodiges opérés par Dieu pour retenir son peuple dans la fidélité à cette Loi sublime. Mais ce miracle, qu'est-il auprès de celui qu'on ne peut discuter et qui n'en est que plus prodigieux si nous écartons tous les autres : celui, non plus seulement de trois jeunes hommes, mais de la Nation Juive tout entière, pendant tant de siècles plongée dans la fournaise de l'Idolâtrie, environnée de ces flammes et de ces feux impurs dont brûlaient tous les peuples de la terre, et seule maintenue dans la spiritualité de la doctrine et la sainteté de la morale détruites partout ailleurs ?

Encore une fois, cette exemption, dépourvue du régime surnaturel qui seul l'explique, demande plus de crédulité que ce régime ne demande de croyance, et la difficulté se grossit de tout ce qu'on fait pour la diminuer.

Le bon sens devient ici identique à la foi, jusqu'à ne laisser à celle-ci aucun mérite.

Et cependant, nous n'avons pas encore relevé dans le

1. Daniel, chap. III. — Il est à remarquer que toutes les œuvres de la Création sont énumérées dans ce cantique selon l'ordre tracé par Moïse dans la Genèse. — 2. *Id.*, *ibid.*

Peuple Juif le trait le plus saillant, qui ne suppose pas seulement le surnaturel, mais qui est le surnaturel même ostensible.

Je veux parler de son caractère Prophétique.

Le fait, encore ici, est indiscutable : c'est toute l'existence même du Peuple Juif depuis Abraham jusqu'à Jean-Baptiste. On n'a jamais sérieusement discuté les Prophéties, surtout dans cet ensemble, dans ce caractère général plus frappant que les détails, et qui ramène à ceux-ci après s'être défendu par lui-même. Les Apologistes n'ont eu qu'à les exposer, et le seul parti de leurs adversaires a été de les éluder. A la fin, ce parti même a été abandonné. On s'est rendu. « Les jours d'une « science impartiale sont venus, et *je ne sais trop pour-* « *quoi on a continué à éluder la difficulté,* » a-t-on dit avec une désinvolture singulière[1]. Ce *Je ne sais trop pourquoi* veut être naïf, et n'est que l'aveu forcé de la preuve qui ressort des Prophéties; et quant à cette *science* qui se fait un mérite d'impartialité de ne plus les éluder, c'est qu'il ne lui reste qu'à s'exécuter.

Voici comme elle le fait par la plume de son organe le plus avancé, en couvrant sa retraite de cette phraséologie nuageuse qui confirme la vérité de toute la mauvaise grâce de l'aveu :

« C'est la race sémitique qui a la gloire d'avoir fait la « religion de l'humanité. Bien au delà des confins de « l'histoire, sous sa tente *restée pure des désordres d'un* « *monde déjà corrompu*, le patriarche bédouin préparait

1. M. Schérer dans le compte rendu de la *Vie de Jésus* de M. Renan.

« la foi du monde[1]. Entre toutes les tribus des Sémites « nomades, celle de Beni-Israël était marquée déjà pour « d'immenses destinées[2]. Une Loi ou *Thora*, très-an- « ciennement écrite sur des tables et qu'ils rapportaient « à leur grand libérateur, Moïse, était déjà le code du « Monothéisme et renfermait, comparée aux institutions « d'Égypte et de la Chaldée (et de toutes les autres na- « tions répandues sur le globe), de puissants germes « d'égalité sociale et de moralité... De là cependant ne « vint pas l'institution qui décida de l'avenir. Outre ses « prêtres, chaque tribu nomade (non plus nomades, « mais réunies en royaume) avait son *nabi* ou prophète, « sorte d'oracle vivant que l'on consultait pour la solu- « tion des questions obscures qui supposaient un haut « degré de clairvoyance[3]... Les *Nabi* d'Israël furent les « vrais instruments de la primauté religieuse du peuple « juif. De bonne heure, ils annonçaient des espérances « illimitées; qu'un règne sans bornes lui était réservé,

1. « Le Seigneur Dieu dit à Abraham : « Je ferai sortir de toi un grand peuple, et *toutes les nations de la terre* seront bénies en CELUI QUI SORTIRA DE TOI. » (Genèse, ch. XXII, v. 3, ch. XXII, v. 18.)

2. Jacob (qui dans sa lutte avec l'Ange avait reçu le nom d'*Israël*) appela ses enfants et leur dit : « Assemblez-vous tous, pour que je vous annonce les choses qui doivent arriver *dans les derniers jours : — Le Sceptre ne sortira point de Juda*, et il aura toujours des chefs de sa race, *jusqu'à ce que vienne* CELUI QUI DOIT ÊTRE ENVOYÉ, CELUI-LA QUI SERA L'ATTENTE DES NATIONS. (Genèse, ch. XLIX, v. 8, 9, 10.) — J'attendrai LE SAUVEUR QUE VOUS DEVEZ ENVOYER, Seigneur. » (Genèse, ch. XLIX, v. 18.) — « Mes bénédictions dureront jusqu'à ce que LE DÉSIRÉ DES COLLINES ÉTERNELLES SOIT VENU. » (Genèse, ch. XLIX, v. 26.)

3. Non, ce n'était pas une *sorte d'oracle* que l'on *consultait* comme dans le Paganisme, et qui *supposait* un haut degré de *clairvoyance* : c'étaient de vrais VOYANTS, des PROPHÈTES dans toute la force du mot, qui se disaient *envoyés* pour proférer l'avenir le plus caché et le plus lointain, et qui, loin d'être consultés, étaient insultés et immolés.

« qu'un jour Jérusalem serait la capitale du monde « entier[1], et que le genre humain se ferait *Juif*[2]. Jérusalem et son temple leur apparurent comme une « ville placée sur le sommet d'une montagne, vers « laquelle tous les peuples devaient accourir, comme « un oracle d'où la Loi universelle devait sortir, « comme le centre d'un Règne idéal, où le genre humain pacifié retrouverait les joies de l'Eden. Un gigantesque rêve (?) poursuivait depuis des siècles le « peuple juif. Il crut avoir les promesses d'un avenir « sans bornes. Avant la captivité, quand tout l'avenir « terrestre de la nation se fut évanoui par la séparation « des tribus du nord, on rêva (?) la restauration de la « maison de David, la réconciliation des deux fractions « du peuple, le triomphe de la théocratie et du culte de « Jéhovah sur les cultes idolâtres[3]. A l'époque de la « captivité, un poëte plein d'harmonie *vit* la splendeur d'une Jérusalem future, dont les peuples et les « îles lointaines seraient tributaires, sous des couleurs « si douces, qu'on eût dit qu'un rayon des regards de « Jésus l'eût pénétré à une distance de six siècles[4]. »

1. Non, mais que de Jérusalem *sortirait* la loi universelle, *de Sion exibit Lex et verbum Domini de Jerusalem*. (Is. III, 3, etc.)

2. Non; mais se convertirait au vrai Dieu, et que le peuple juif serait au contraire réprouvé pour l'avoir méconnu dans son CHRIST.

3. Et c'est cela, c'est l'histoire même, que vous appelez un rêve? Permettez-nous de dire que le rêveur c'est vous. Mais non, vous l'avez dit vous-même : « Le Sémite était merveilleusement apte à *voir les grandes lignes de l'avenir et à faire entrer l'histoire dans la Religion.* » Aptitude merveilleuse en effet si elle était *naturelle* au Sémite, et cent fois plus difficile à admettre que le don *surnaturel* de Prophétie. Dans quelles crédulités ne faut-il pas se jeter pour éviter les évidences de la Foi !

4. Renan, *Vie de Jésus*.

Voilà tout ce que l'hostilité la plus déclarée a pu faire pour atténuer ce fait indiscutable d'une source prophétique incessante au sein du Peuple Juif. Sous l'estompe de la fantaisie, la vérité n'en paraît que plus ineffaçable dans son fond; et si on la dégage dans sa réalité littérale et historique, elle accable la conviction de l'évidence du prodige. Voilà un peuple, qui non-seulement est seul exempté de l'erreur universelle dans le passé, mais qui est encore le promulgateur prophétique des destinées universelles de l'humanité; et cela, dix, vingt, trente siècles à l'avance des événements qu'il ne cesse de signaler et de décrire, à l'encontre de toute vraisemblance, et avec une telle rectitude, que si l'histoire du monde était perdue on pourrait la refaire avec ses prédictions. Et ce ne sont pas seulement les destinées finales de l'humanité dont la vue lui est donnée, mais les révolutions des Empires qui doivent les amener, et qu'un Cyrus, qu'un Alexandre, un Titus viendront eux-mêmes vérifier. Outre les Prophètes proprement dits, les rites, les mœurs, les événements qui ont constitué l'existence du Peuple Juif étaient figuratifs de l'avenir, en entretenaient l'attente, en anticipaient le fruit. Il était lui-même un Peuple-Prophète. Cette prophétie nationale se personnifiait ensuite dans une série de grands types et de grands oracles dont chacun exprimait des traits de plus en plus saillants du même tableau, avec une précision et une concentration qui allaient croissant, comme si l'événement lui-même fût venu se photographier dans la Prophétie, bien que le dernier rapprochement de celle-ci fût à la distance de six siècles. Isaïe a pu être appelé *le cinquième Evangéliste*, et Daniel, dans sa Prophétie *des Royaumes*, et dans celle *des Semaines*, a servi

de plan historique à Bossuet, et de table astronomique à Cassini[1].

Tel est le Peuple Juif, peuple manifestement miraculeux : miraculeux dans son existence, dont la chaîne se rattache au berceau du monde et va se prolongeant à perpétuité à travers les apparitions et les disparitions de tous les peuples ; — miraculeux dans les deux états si tranchés de cette existence : séquestré de tout dans les temps anciens, dispersé partout dans les temps modernes ; — miraculeux dans la lumière de la Vérité divine au sein des ténèbres universelles de l'idolâtrie ; miraculeux dans l'aveuglement de l'infidélité au sein des lumières universelles de l'Évangile ; — miraculeux enfin par cette double fonction, concourant à un même but par son opposition même, qu'après qu'il lui a été donné de tout prévoir, à vingt siècles de distance de l'événement, il lui est refusé de rien voir, après vingt siècles au sein de l'événement même, pour être le témoin contre lui-même, le gardien stérile, et comme l'eunuque de la Prophétie dont il a été l'infidèle époux.

Eh bien, tout ce prodige du Peuple Juif, toute cette économie de sa destinée n'a qu'un objet qui seul l'explique et à qui revient toute la preuve qui en ressort :

JÉSUS-CHRIST.

JÉSUS-CHRIST est le Messie. Le Messie est l'*étoile* du Peuple Juif. C'est le peuple *Messianique*. Il n'a pas d'autre raison d'être. Les divers peuples qui ont paru sur la

1. « Eût-on soupçonné, dit le savant Bonnet, que l'étude d'un Prophète enrichirait l'astronomie transcendante, et qu'elle nous vaudrait, sur certains points de cette belle science, un degré de précision fort supérieur à celui que le calcul avait donné jusqu'alors ? »

scène du monde ont eu des rôles divers, des missions propres à chacun. Mais c'étaient des rôles naturels, des missions providentielles, qu'ils remplissaient sans le savoir, et dont le secret n'a apparu qu'à la fin, et pour être encore contesté et discuté. C'est là l'objet de la philosophie de l'histoire. Du Peuple Juif, il en est tout autrement. Dès Abraham d'où il est sorti, et qui a été tiré lui-même du genre humain à cet effet, sa fonction a été ouvertement assignée et promulguée : donner le CHRIST au monde; en recevoir la promesse, entretenir l'attente de son avénement; être son prophète et son hérault; le porter : être le *Peuple de Dieu.* C'est là son rôle défini, unique, indiscutable, indiscuté. Tout dans sa longue histoire est subordonné à cette raison d'être; tellement, que non-seulement il cesse d'être, du moment où le Messie sort de lui, mais qu'il n'a commencé d'être qu'à cette charge et condition : *Le Sceptre ne sortira point de Juda, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé : Celui-là qui doit être l'attente des Nations*[1].

Ce n'est pas là un rôle naturel, ni même simplement providentiel : mais manifestement surnaturel, historiquement divin, et qui déroge à l'ordre ordinaire et constant des destinées nationales. C'est le miracle dans l'histoire. Et ce miracle, qui la traverse d'un bout à l'autre, dans les deux états ancien et moderne du Peuple Juif, c'est JÉSUS-CHRIST.

C'est JÉSUS-CHRIST; et c'est par là même Dieu : car ces deux dogmes ont toujours été solidaires dans l'âme humaine et s'y sont alimentés mutuellement. Partout et toujours, — grande preuve ! — on a cru à Dieu à pro-

1. Genèse, XLIX.

portion qu'on a cru au CHRIST, et on a cru au CHRIST à proportion qu'on a cru à Dieu. L'un ne va jamais sans l'autre, comme le foyer et le rayon qui en descend et par lequel on y remonte, et dont la lumière et l'ardeur sont substantiellement identiques dans leur distinction : le CHRIST étant l'émission de Dieu et comme son prolongement sur la terre. Aussi, le peuple *Messianique* a-t-il été le seul peuple *Monothéiste*, vraiment *Peuple de Dieu* dans les temps anciens ; et les peuples qui cessent d'être Chrétiens sont les *peuples sans Dieu* dans les temps modernes[1].

Le Peuple Juif a été ainsi comme le moule de l'œuvre de Dieu dans l'humanité, lequel, après avoir servi dans son intégrité à préfigurer le CHRIST, a été brisé et dispersé par l'univers pour lui rendre à jamais témoignage.

La Loi mosaïque portait le CHRIST dans ses flancs. Elle en était grosse : *Lex gravida Christi*, comme dit l'énergique Tertullien. C'était une gestation. Par une préoccupation incessante de ce dépôt sacré, Dieu en écartait soigneusement tout ce qui aurait pu l'altérer. Le Fruit, d'ailleurs, devant en être non-seulement divin, mais humain, réclamait une génération du même ordre. Le Messie, fourni par Dieu même en tant que *Fils de Dieu*, mais devant naître de la race humaine en tant que *Fils de l'homme*, il fallait, pour être vraiment tel, qu'il sortît comme chacun de nous d'un peuple, et dans ce peuple, d'une série d'ancêtres aboutissant à un enfantement maternel, à cet enfantement qui s'annonçait huit siècles à l'avance, par la bouche d'Isaïe, en ces mots : « Le « Seigneur vous donnera un prodige. Voici : Une Vierge

1. Il y a là un argument qui vaut la peine d'être repris : nous l'ajournons à la partie *Doctrinale*.

« concevra; elle enfantera un Fils, et son nom sera *Dieu-« avec-nous :* Emmanuel [1]. » — La Vierge Marie devait être, en cela, la dernière et pure expression du Peuple Juif dans l'ordre de la génération humaine de Jésus-Christ : *la Tige de Jessé*, sortant de la racine hébraïque et, en celle-ci, de la race adamique, d'où *la Fleur* du ciel devait monter et s'épanouir en grâce sur la terre : *Orietur Virga de radice Jesse, et Flos de radice ejus ascendet* [2].

En même temps que cette divine gestation se poursuivait ainsi de l'origine des temps à leur plénitude, et que s'élaborait l'accomplissement de cet immense soupir du monde : *Cieux, envoyez votre rosée, et que la terre enfante son Sauveur* [3]*!* se dégageait aussi, dans l'Écriture et la Prophétie, comme impatiente de se montrer, la figure du Christ. Tout le préfigure, tout l'exprime, tout l'annonce, pour en exciter et en satisfaire le désir. On peut dire de chaque objet consacré au culte mosaïque ce que saint Paul a dit de la pierre d'où Moïse avait fait jaillir les eaux : *Et Petra erat Christus* [4]. Ce caractère figuratif et sacramentel qui avait dégénéré partout en idolâtrie du signe pris pour la chose figurée, n'a jamais été atteint de cette corruption dans le Judaïsme ancien, pas plus qu'il ne l'est dans le Catholicisme : tant, des deux parts, le Christ est *Présent* et domine tout, efface tout de sa transparence. Ainsi était-il en tout : dans les apparitions célestes, appelées, pour cette raison, *Théophanies;* dans les personnages historiques, Abel, Joseph, Moïse, David, types divers de Jésus-Christ; dans les événements

1. Is., VII, 14. — 2. Is., XI, 1. — 3. Is., XLV, 27. — 4. I *ad Corinth.*, X, 4.

nationaux, dans la lettre des Écritures, dans les rites religieux, dans les victimes des sacrifices et toutes les cérémonies de la Loi.

Mais, ce qui donnait surtout le ton et le relief à tout cet ensemble, c'était la Prophétie qui, comme dans un miroir concentrique, faisait tout rapporter à cet unique objectif dont elle anticipait les traits du plus lointain avenir, jusqu'à les transposer au présent et même au passé, comme s'ils étaient accomplis. A quelque endroit que vous ouvriez les Écritures, vous y verrez ainsi Jésus-Christ, jusqu'à ne pas pouvoir démêler, dans le tissu que l'Église Catholique a fait, pour son usage, des deux Testaments, ce qui est de l'un et ce qui est de l'autre, soit qu'il s'agisse du Christ humilié et victime, soit qu'il s'agisse du Christ victorieux et vainqueur: double caractère qui, en paraissant se contredire, rend le concert de la Prophétie et de l'Événement d'autant plus démonstratif.

Il faudrait tout citer. Le prodige est tout à la fois si certain et si grand, que l'impiété elle-même, à bout de le contester ou de l'éluder, a voulu se donner la bonne grâce d'en être le scribe :

« Des accents inconnus se font déjà entendre (dit-elle, « traduisant Isaïe) pour exalter le mérite et célébrer la « puissance de l'Homme de douleur. *A propos* de quelqu'un « de ces sublimes patients qui, comme Jérémie, teignaient « de leur sang les rues de Jérusalem, un *inspiré* fit un « *cantique* sur les souffrances et le triomphe du Serviteur « de Dieu, où toute la force prophétique du *génie* d'Israël « semble concentrée. — Il s'élevait[1] comme un faible

1. Il y a, dans le texte, il s'élèvera, *ascendet*.

« arbuste, comme un rejeton qui monte d'un sol aride. « Il n'avait ni grâce ni beauté. Accablé d'opprobre, dé« laissé des hommes, tous détournaient de lui la face. « Couvert d'ignominies, il comptait pour un néant. C'est « qu'il s'est chargé de nos souffrances; c'est qu'il a pris « sur lui nos douleurs. Vous l'eussiez tenu pour un « homme frappé de Dieu, touché de sa main. Ce sont « nos crimes qui l'ont couvert de blessures, nos iniquités « qui l'ont broyé; le châtiment qui nous a valu le par« don a pesé sur lui, et ses meurtrissures ont été notre « guérison. Nous étions comme un troupeau errant, « chacun s'était égaré, et Jéhovah a déchargé sur lui « l'iniquité de nous tous. Écrasé, humilié, il n'a pas « ouvert la bouche[1]; il s'est laissé mener comme un « agneau à l'immolation; comme une brebis, silencieuse « devant celui qui la tond, il n'a pas ouvert la bouche[2]. « Son tombeau passe pour celui d'un méchant, sa mort « pour celle d'un impie. Mais du moment qu'il aura « offert sa vie, il verra naître une postérité nombreuse, « et les intérêts de Jéhovah prospéreront dans sa main[3]. »

Telle est l'une des Prophéties entre mille, transcrite, visée et certifiée par l'ennemi lui-même[4]. Et certes, il a bien raison d'y voir *toute la force prophétique concentrée*

1. « *S'il a été offert*, dit ici le Prophète, *c'est qu'il l'a voulu.* » (Isaïe, ch. LIII, 7.)

2. « Il est mort dans les angoisses, *ayant été condamné par des « juges.* » Autre trait omis très-important.

3. « Le prix de ses souffrances lui sera donné, et *il justifiera un « grand nombre par la connaissance qu'ils auront de lui*, ayant porté « lui-même leurs iniquités. — Le Seigneur lui départira une nom« breuse postérité, parce qu'il se sera livré lui-même à la mort; *qu'il « aura été mis lui-même au rang des scélérats, et qu'il aura prié pour « les coupables.* » (Isaïe, LIII, 11, 12.) — 4. Renan, *Vie de Jésus.*

sur cet Ecce Homo ainsi présenté par Isaïe huit cents ans avant qu'il l'ait été par Pilate !

Il signale, pareillement, la vision prophétique de Daniel, par opposition avec le portrait tracé par Isaïe; double aspect du Christ souffrant et glorieux, se conciliant par cette condition que son triomphe devait être *le prix de ses souffrances*, selon que Lui-même le rappelait ainsi aux disciples d'Emmaüs : « O insensés et tardifs à croire ce qu'ont dit les prophètes : ne fallait-il pas que le Christ souffrît, et entrât ainsi dans sa gloire ? »

« Je considérais ces choses dans une vision, dit Daniel, « et je vis comme le Fils de l'homme qui venait sur les nuées « du ciel, et qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours. Ses « anges le lui présentèrent, et il lui donna puissance, « honneur, royauté, et tous les peuples, et toutes les tri- « bus : disant que toutes les races et toutes les langues « le serviront, que sa puissance est une puissance éter- « nelle qui ne lui sera point ôtée, et que son règne « n'aura pas de fin [1]. »

Il faut nous borner et mettre seulement le lecteur sur la voie. La Prophétie, par ses mille voix et ses mille notes, sortant d'autant d'instruments divers, exécutant chacun sa partie, de la plus douce à la plus grave, de la plus dominante à la plus large, comme dans l'ouverture d'un *Oratorio* divin, allait ainsi, chantant le Christ à venir, le montrant venu avant qu'il ne parût sur la scène, dans l'ensemble de sa physionomie comme dans les moindres détails de son histoire : suscitant de l'avenir le plus lointain et le plus opposé ce spectacle de rénovation universelle auquel ses témoins mêmes ne croiront

1. Daniel, VII, 13, etc.

pas, et qu'après vingt siècles d'événement, nous qui en sommes issus croyons à peine.

Toutes convergent à ceci : — que cette idolâtrie qui asservissait la terre entière, le peuple Juif seul excepté, serait entièrement détruite; — que toutes les nations, si divisées et si perdues qu'elles fussent dans les voies de l'erreur et de la corruption, seraient ramenées à une seule foi et à une seule loi, celle du vrai Dieu, laquelle sortirait de la Judée; — qu'en même temps que les ténèbres se changeraient en lumière pour les Gentils, la lumière même se changerait en ténèbres pour Israël, lequel serait livré à la destruction et à la désolation, en châtiment de son infidélité, sans qu'il le comprenne, et *serait secoué parmi toutes les nations de la terre comme on secoue le froment dans un crible*[1]; — que tous les Sacrifices seraient abolis, même le sacrifice Juif, du jour où le Christ serait mis à mort, pour faire place à la seule Hostie pure et sainte que, de l'Orient au Couchant, on offrira au Seigneur, en tout lieu; — que le lieu et le temps, où s'accomplira cette Œuvre du Christ, entre l'origine du monde, d'où part sa prédiction, et la fin des temps, qui en sera la seule limite ici-bas, sont déterminés avec une précision géographique et chronologique allant jusqu'à désigner la ville, petite entre toutes celles de Juda, où il naîtra, et à fractionner les siècles qui séparent la Prophétie de l'événement de sa vie et de sa mort, en un comput qui est devenu celui de la science et de l'histoire; — enfin, le tout encadré dans les révolutions des Empires, depuis Cyrus jusqu'à Titus, tracées en un tableau qui ne laisse à l'histoire, comme dans une carte

1. Amos, IX, 9.

muette, qu'à inscrire les noms et qu'à mettre au bas la légende.

Je me borne à ces traits généraux — absolument indiscutables, et sur lesquels toute critique ne pourrait qu'user sa dent — et je renvoie, pour les textes et les détails, plus prodigieux encore, à l'étude littérale qui en a été faite ailleurs.

Tel est le témoignage que le Monde Juif rend à Jésus-Christ.

Ce témoignage, en somme, il ne faut pas le perdre de vue, ne diffère de celui que lui rend le Monde Païen, que par plus de précision, de clarté et de pureté, à raison de son caractère directement surnaturel. La Gentilité a toujours cru au dogme de la Médiation et elle l'a pratiqué, par tous ses faux dieux sauveurs intermédiaires entre notre misère et la Justice céleste. Elle n'a pas moins cru au dogme de la Rédemption par l'immolation d'une victime pure substituée à l'homme pécheur, et elle l'a encore universellement pratiqué par ses faux sacrifices. En cela le faux témoignait le vrai, était le vrai décomposé et perverti. Mais, à travers ses faux dieux et ses faux sacrifices, au-delà et au-dessus, elle a toujours et partout espéré un vrai Sauveur, elle l'a attendu comme devant venir du même point du monde. Ç'a été la *chimère universelle*. Cela est certain. Ce Sauveur unique, chose frappante, nul jusqu'à Jésus-Christ, nul à partir de Jésus-Christ, n'a prétendu l'être, nul n'a été pris pour tel ; et il a si bien rempli l'attente, que cette grande attente persévérant jusqu'à Lui a cessé à partir de Lui, si ce n'est dans la race Juive, dont l'aveuglement, loin d'affaiblir ce grand témoignage, le fait ressortir. Enfin, l'aggravation crois-

sante du mal humain, arrivé sur la fin à cet état de décomposition que présentait le monde, témoignait du besoin de ce Sauveur, si justement appelé dès l'origine le *Désiré de toutes les nations,* et l'enfantait comme son remède ; de telle sorte qu'étendant le mot de Tertullien, sans distinction de Juif et de Gentil, à la race humaine tout entière, il a été vrai de dire : *Gens humana gravida Christo.*

LE MONDE CHRÉTIEN.

Le Christianisme est un acte *Créateur ;* et le sujet étant le monde, c'est la création d'un monde : la création nouvelle du monde humain.

Cette expression n'a rien de trop fort. En elle rentrent toutes celles des Prophètes annonçant la rénovation universelle que le CHRIST devait opérer. « Envoyez votre « Esprit et ils seront *Créés*, et vous renouvellerez la face « de la terre[1]. Et voilà que je vais *Créer* de nouveaux « cieux et une terre nouvelle[2]. » Et le monde païen faisant écho à ces oracles ne redisait pas un moindre événement.

Créer, c'est faire de *rien* des choses qui ne sont pas ou qui ne sont plus.

Le monde n'était déjà plus : le Christ l'a refait, par la création de choses qui n'y étaient pas. Et cela de rien.

Je ne crains pas même d'ajouter que son acte est su-

1. Ps. CIII, 31. — 2. Is., LXV, 17.

périeur à une création première, en ce que le pur néant dans celle-ci n'oppose aucune résistance, tandis qu'il a agi sur le sujet le plus réfractaire qu'on puisse concevoir, et que, par le plus radical contrepied, il l'a refondu et recréé de fond en comble par des éléments tout nouveaux, sans rien d'humain.

Voilà l'œuvre du CHRIST.

Essayons en peu de mots de le montrer.

Je dis d'abord que le monde *n'était plus.*

Je ne retracerai pas le tableau de ce vieux monde, amassé sur la fin en un seul corps, dont la tête hideuse et bestiale, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Héliogabale, résumait et précipitait la dégradation ; de cette Rome où de toutes parts venaient se rendre et se grossir, pour y être glorifiées, toutes les atrocités et toutes les ignominies, *quo cuncta undique atrocia aut pudenda confluunt, celebranturque,* comme disait son historien[1]. Le mal y avait atteint des proportions et des profondeurs auxquelles toute expression se refuse, et que l'Aigle de Pathmos a justement appelées *altitudines Satanæ*, les profondeurs de Satan[2].

L'ordre moral n'était plus. Il entraînait dans sa ruine l'ordre physique lui-même, l'existence matérielle des sociétés. Le vice et le crime, d'une puissance d'invention et de domination que la seule nature humaine ne suffit pas à expliquer, avaient dépouillé leur nom et leur honte et revêtu le caractère de *jeu ;* le jeu de la bête avec sa proie. Ce n'était pas une société qui s'éteignait; c'était un colosse tournant toutes ses fureurs contre lui-même.

1. Tacite, *Annales*, liv. XV, 44. — 2. Apoc. II, 24.

La vie humaine n'avait plus de prix. Elle était jetée en pâture, par ses deux extrémités, à la Débauche, qui en tarissait la source, et à la Férocité, qui en anticipait la fin. *Steriles moriuntur*, s'écriait Juvénal, effrayé que le grand écart de la nature sur lequel il a tant insisté n'entraînât la destruction du genre humain[1]. La vie humaine était d'autre part comptée pour si peu, qu'applaudissant à ses propres funérailles, le peuple passait à la féroce fantaisie du prince les égorgements qui lui plaisaient[2], et que le prince lui rendait avec largesse dans les grands carnages du Cirque, *ne nihil ageretur*, pour tuer le temps, dit Sénèque. L'Ennemi de l'homme, celui-là qui fut *homicide au commencement*[3], l'était devenu en grand. L'allégorie sous laquelle l'a peint Milton était devenue une réalité : il engendrait la Mort de son affreux hymen avec la Corruption sa fille. Il précipitait l'humanité en masse dans un abîme de boue et de sang. Emportée par son vertige, l'humanité elle-même allait à l'abattoir en le saluant dans sa déification humaine. C'était la digne fin du monde païen : le suicide dans l'orgie[4].

1. Dussaux, note sur la Satire IX. — 2. *Animarum vilitate, populoque ad sua funera plaudente, efferatus Princeps quosvis ad cædes postulat* (Tacite). — 3. Jean, VIII, 4.

4. Lisez Tacite, lisez Juvénal si vous le pouvez, Juvénal qui n'est si illisible que parce qu'il employait les propres ignominies du monde romain à le flageller, mais qui, loin d'être hyperbolique, *est aussi véridique que l'histoire, et quelquefois plus indulgent*, dit son honnête et savant traducteur Dussaux. Aussi, pour flétrir ces mœurs infâmes, le grave Tacite leur opposait-il les *Mœurs des Germains*, de ces barbares qui ne connaissaient que les forêts, leurs repaires, d'où ils sortirent comme des loups : moins barbares encore qu'ils ne le devinrent au contact de la *civilisation* païenne. *Nemo illic vitia ridet*, disait-il, *nec corrumpere et corrumpi* SOECULUM *appellant*. Quand *la corruption*, en effet, en est venue à s'appeler le *Siècle*, et à passer pour *la Civilisation*,

Supprimez en effet par la pensée *Celui qui a paru pour détruire cette œuvre de Satan;* supprimez JÉSUS-CHRIST : que serait-il advenu?...

La fin de l'humanité, dirai-je avec Chateaubriand, dans la belle étude qui termine son *Génie du Christianisme.*

Voici qui vient corroborer ce sentiment :

La civilisation n'est pas de création humaine. L'homme y concourt puissamment, sans doute, et se l'approprie diversement, selon le génie propre à chaque peuple; mais le fond, le germe et la sève, si nous consultons l'expérience historique du genre humain, sont toujours importés et transmis de peuple à peuple : ce qui induit à conclure que l'humanité en a été originellement dotée par son Auteur. On n'a pas vu de sauvages, ni même de

par le progrès des arts de se satisfaire, c'est le raffinement de la barbarie. Ces arts-là étaient portés à Rome à une capacité d'invention et à une puissance de moyens auprès desquels nous ne sommes encore, grâce à Dieu, que des pygmées. Qu'il suffise de dire que la surintendance de la débauche fut dévolue à *Pétronne.* Il était, dit Tacite, *Arbiter elegantium*, et rien n'était réputé de bon goût et de suprême grâce s'il n'avait son approbation. Il avait pour collègue et pour rival *Tigellin*, chargé plus particulièrement de la partie des crimes, que l'austère Burrhus et le sage Sénèque ne déconseillaient point : toujours pour en éviter de plus grands, qui, une fois commis, jusqu'aux incestes et aux parricides, ne manquaient pas de trouver en eux des apologistes. Les honnêtes gens !

N'était-ce pas là le point où *les Fléaux de Dieu* devaient entrer d'un côté, et *la Croix de* JÉSUS-CHRIST de l'autre, pour broyer la paille et sauver le grain? « O Mars, protecteur de nos murs, » s'écriait dans un saint transport d'indignation le vertueux satirique, « Dieu de la « guerre, tu restes immobile? Tu ne frappes pas la terre de ta lance? « Tu n'invoques pas la foudre de ton Père? Sors donc de ce champ « formidable qui te fut consacré et dont tu n'as pas souci! »

Il n'appartenait qu'au Mars chrétien de répondre à ce cri de la conscience humaine, en frappant et sauvant le monde de la lance de sa Croix.

barbares, se civiliser d'eux-mêmes, sans contact avec un peuple déjà civilisé. On voit au contraire la civilisation, dans sa principale marche de l'Orient à l'Occident, se transmettre de la Haute-Asie en Égypte, de l'Égypte en Grèce, de la Grèce à Rome ; et d'un autre côté, quoique moins richement, dans le monde Indien qui se rapporte lui-même à cet unique foyer.

Il suit de là que, le monde ancien étant tombé dans cet état de décomposition que nous venons de voir, où *toute chair avait corrompu sa voie*[1], on ne voit pas de quel côté aurait pu lui revenir la vie, si elle n'était descendue d'EN HAUT.

Les Barbares, qui ne tardèrent pas à se précipiter sur lui, comme des animaux carnassiers sur un champ de mort, n'y auraient pas apporté cette civilisation qu'ils n'avaient pu jusque-là se donner à eux-mêmes. Ils y auraient contracté, au contraire, cette autre barbarie de la fin, pire que la leur, et dont l'accouplement avec celle-ci fait reculer l'imagination.

Qu'on en juge par tout ce que le Christianisme a exercé d'action, d'interposition et de préservation dans ce conflit épouvantable, et qu'on se demande ensuite si, sans lui, sans JÉSUS-CHRIST, il n'est pas vrai de dire que toute civilisation n'était plus.

Ainsi *le monde était déjà jugé, la cognée était à la racine de l'arbre*[2], et c'est JÉSUS-CHRIST qui, de sa toute-puissance créatrice, a refait ce qui n'était plus.

Mais nous allons en être bien plus convaincus si nous considérons, en second lieu, comment il l'a refait.

Il l'a refait en y créant des choses qui *n'étaient pas.*

1. *Genèse*, VI, 12. — 2. Matth., III, 10.

Toutes les expressions par lesquelles le monde païen lui-même redisait la grande Attente se résument en une qui s'étendait à l'universalité des hommes et des choses : *Nova*. Le Christ a *Innové* la nature humaine : il lui a fait de nouvelles entrailles et un nouveau cœur.

Ce sont choses entièrement nouvelles, en effet, que le Christ est venu apporter à la terre, et non-seulement nouvelles, mais en opposition avec toutes celles qui avaient cours : *les Béatitudes Évangéliques :* la pauvreté volontaire, les larmes résignées, le règne de la douceur, la soif de la justice, la miséricorde, la pureté, la paix, la persécution endurée pour la Vérité, la malédiction et la haine des hommes pour partage : tout cela, non pas subi comme des maux, mais ambitionné et embrassé comme des biens et comme des joies, en vue de trésors supérieurs à cette vie, révélés et assurés pour la première fois à l'humanité. C'est *le goût* de tout ce qui était en horreur et en mépris, et le mépris et l'horreur de tout ce qui était en goût et en crédit parmi les hommes. De là des vertus qui faisaient pour la première fois leur apparition sur cette terre et auxquelles les noms manquaient, comme ils avaient fini par manquer aux crimes : le dépouillement, la pénitence, le zèle, l'humilité, la virginité, la soif de la justice, la profession de la vérité, l'obéissance, le pardon, l'amour des malheureux et l'ambition du bonheur de ses semblables, l'apostolat du bien moral et la conquête des âmes à sa possession : en un mot, sous toutes ses formes, les saintes ardeurs du Sacrifice à la gloire de Dieu et au salut temporel et spirituel des hommes, inspirés par la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*.

Toutes ces choses étaient surtout nouvelles en ce que, entièrement contraires à la nature précipitée en sens

opposé, elles prennent leur source dans le surnaturel divin, et ont leur foyer dans un sentiment tout inconnu jusqu'alors : l'amour céleste.

C'est là la grande Création de Jésus-Christ : l'Amour : l'amour de l'homme pour Dieu, provoqué par l'amour de Dieu pour l'homme.

Par là, on peut dire que les pôles du monde ont été retournés ; retournés de l'égoïsme à l'amour : c'était *l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu*, et c'est *l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi.*

Avoir conçu, avoir osé, avoir fait cela d'un coup, je dis que c'est une Création, pareille à celle de lancer le soleil dans l'espace.

Écoutez là-dessus un génie dont le regard d'aigle allait au fond de tout.

« Le Christ parle, et désormais les générations lui « appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes « que ceux du sang ; par une union plus intime, plus « sacrée, plus impérieuse que quelque union que ce « soit. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir « l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour.

« A ce miracle de sa volonté, comment ne pas recon- « naître le *Verbe créateur* du monde ?

« Les fondateurs de religions n'ont pas même eu l'idée « de cet amour mystique qui est l'essence du Christia- « nisme sous le beau nom de Charité.

« C'est qu'ils n'avaient garde de se lancer contre un « écueil ; c'est que, dans une opération semblable, *se* « *faire aimer*, l'homme porte en lui-même le sentiment « de son impuissance.

« Aussi, le plus grand miracle du Christ, sans contre- « dit, c'est le règne de la Charité.

« Lui seul il est parvenu à élever le cœur des hommes « jusqu'à l'invisible, jusqu'au sacrifice du temps; lui « seul, en *créant* cette immolation, a *créé* un lien entre « le ciel et la terre.

« Tous ceux qui croient sincèrement en Lui ressentent « cet amour admirable, surnaturel, supérieur; phéno- « mène inexplicable, impossible à la raison et à la force « de l'homme, feu sacré donné à la terre par ce nou- « veau Prométhée, dont le temps, ce grand destructeur, « ne peut ni user la force, ni limiter la durée.... Moi « Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que « j'y ai pensé souvent. Et c'est ce qui me prouve absolu- « ment la divinité du Christ[1]. »

De là naquirent des hommes nouveaux que le monde d'alors ne comprenait pas, et qu'il contribuait à former par tout ce qu'il faisait pour les détruire : les SAINTS, race nouvelle à laquelle on pouvait appliquer le vers de Virgile :

Jam nova progenies cælo demittitur alto.

Ils se produisaient sous toutes les formes du Bien dont ils étaient les Athlètes contre toutes les puissances du mal : les Apôtres, les Confesseurs, les Vierges, les Anachorètes, les Cénobites, les Martyrs, les Docteurs, les Apologistes, les Pontifes : en un mot les Chrétiens.

Le monde païen se souleva contre eux : ils le brisèrent; il les enveloppa de supplices : ils le débordèrent. Ou plutôt il se brisa sur eux : l'iniquité sur la justice, la force sur le droit, la matière sur l'esprit, la

1. Extrait de la conversation de Napoléon avec le général Bertrand, rapportée en entier dans les *Etudes*. Tome IV, p. 79.

folie sur la raison, la violence sur la patience, l'égoïsme sur l'amour : l'infernal sur le divin. Leur sang jaillissant des arènes, et leur cendre volant des bûchers les réensemençaient dans les spectateurs et dans les bourreaux. Ils surgissaient partout, dans les ateliers des esclaves comme dans les palais des Césars; et, sans rien détruire, ils prirent la place de tout.

Leur société, sous le nom d'Église, constituée à l'avance par Jésus-Christ comme un bataillon carré au centre duquel il était resté Lui-même, faisait front de toute part à l'ennemi, en repoussait tous les assauts, en déjouait toutes les ruses, sans jamais laisser pénétrer son intégrité, portant en soi le dépôt inviolable de la Vérité, et l'aliment divin de la Charité, destinés à toutes les générations futures.

Elle devint la forme du Monde Nouveau sur laquelle tout fut refait : le Sacerdoce, le Pouvoir, le Droit des gens et de toute l'humanité, *nova Sacerdotia*, *Imperia, Jura gentium hominumque*, comme l'avait auguré Tite-Live; et de son Siége s'étendit au monde cette Loi unique dont Cicéron disait aussi : « Elle ne sera pas autre dans « Rome, autre dans Athènes, autre aujourd'hui, autre « demain : par tout, dans tous les temps, règnera cette « Loi immuable et sainte, et avec elle Dieu, le Maître et « le Roi du monde. »

L'homme changea de condition dans tous les états de la vie. Lié plus étroitement au devoir, il fut affranchi de l'arbitraire et du caprice. Il releva de Dieu dans son âme, et s'appartint par la liberté morale et religieuse limitant la tyrannie en tout : du Pouvoir sur les sujets, du maître sur le serviteur, du riche sur le pauvre, de l'homme sur la femme et sur l'enfant. Tous furent enno-

blis et constitués en dignité. Les fers des esclaves tombèrent; la famille devint un sanctuaire d'égards, d'amour et de respect; la cité une émulation d'offices et de services; les diverses nations entre elles une République de droit commun ayant le Christ pour Roi, son Évangile pour code, et son Église pour arbitre de leurs différends.

Enfin, cette grande Création a affecté en un sens le monde physique même. S'il est vrai en effet que l'homme modifie les choses extérieures à son image; s'il est vrai que l'ordre spirituel soit comme *l'optique* de l'ordre sensible, dont on juge et dont on use tout autrement selon l'idée qu'on a de l'Auteur des choses, le Christ a refait la Nature même, dont il a changé l'aspect à nos yeux, en faisant évanouir toutes ces divinisations mythologiques dont le Paganisme l'avait défigurée; en en faisant un pur miroir de Dieu, et en la restituant à la vérité de nos rapports avec elle, et à ces sciences naturelles dont elle est devenue le libre champ.

En ce sens même il est donc vrai de dire que le Christ *a Créé une nouvelle terre et de nouveaux cieux*.

Tel est, en traits raccourcis, le Monde Chrétien : véritable Création, au sein d'un monde qui n'était plus, par des éléments qui n'étaient pas.

Mais ce qui met le cachet créateur sur cette œuvre, c'est qu'elle a été faite humainement de *rien;* par la *vertu* propre de Jésus-Christ-Dieu.

A prendre d'abord le Christianisme tel qu'il s'offre aujourd'hui à l'observation, après deux mille ans bientôt d'existence, tel qu'il fonctionne et qu'il opère dans son activité incessante : son sacerdoce, ses vierges, ses œuvres, ses missions, ses dévouements et ses sacrifices, ses

prodiges de zèle et de charité, ses fruits de préservation, de régénération et de civilisation, ses effets en nous ou autour de nous produits par la fidélité à sa pratique ; enfin son organisation catholique, l'Église, la Papauté, qu'on observe bien, qu'on scrute, qu'on analyse : au fond, on ne trouvera *rien* qui l'explique ; *rien* de naturel, *rien* qui soit, hors la vertu surnaturelle de Jésus-Christ : « soutenant toutes choses par la parole de sa puis-« sance[1]. »

Ce mot de saint Paul, entendu de l'ordre de la nature et du Verbe Créateur, n'est pas moins vrai de l'ordre de la grâce et du même Verbe Réparateur : le Christ.

Il porte seul toutes choses de sa Vertu ; car il porte ainsi le Christianisme qui porte le monde moderne ; qui le conserve et le retient sur le néant.

Il en est de cet ordre de la grâce, dis-je, comme de l'ordre de la nature : des deux parts c'est une *création continuée*.

Avec cette différence, que le Monde Chrétien est une création, non-seulement *continuée*, mais *disputée et arrachée* à toutes les puissances du mal, toujours près de l'engloutir et toujours déçues.

Le Monde Chrétien en cela ne fait que vivre de ce dont il est né : et c'est surtout à sa naissance que ce caractère d'*être fait de rien* apparaît en toute évidence.

Ramenez en effet ce monde à son origine : que verrez-vous ?

L'impiété moderne ne peut éviter de le rapporter à Jésus-Christ, à Jésus-Christ seul. Et alors elle épuise

1. *Aux Hébreux*, I, 3.

tout le vocabulaire de l'admiration, de l'exaltation, de la déification, pour faire de lui une idole de l'humanité s'adorant elle-même en lui comme dans sa personnification la plus parfaite. Elle le revêt même de toutes les qualifications de la foi, — moyennant qu'on lui accorde que ce n'est qu'un homme, — et elle séduit par là beaucoup d'esprits.

C'est là déjà pour elle une assez grosse difficulté. Car, comme cet homme aurait joué le Dieu, il devient le dernier des misérables : elle ne fait faute de le représenter tel, et outre la contradiction d'associer dans un même être la plus sublime perfection à la prétention la plus délirante et la plus criminelle, elle rapporte finalement à un pur homme, et à un tel homme, une œuvre telle que le Monde Chrétien, qu'elle appelle elle-même une *Création*.

Mais il y a une autre difficulté : difficulté celle-ci non plus seulement rationnelle, mais historique.

C'est que cet *homme* auquel on veut réduire Jésus-Christ a échoué, complétement échoué.

A prendre Jésus-Christ pour un simple homme, c'est trop de dire que c'est un homme : c'est moins qu'un homme. Et, étant moins qu'un homme, ce n'est donc pas l'homme qui a fait cette œuvre : c'est le Dieu-Homme.

« Le Christ *parle*, — disait Napoléon, — et *désormais* « les générations lui appartiennent, etc. » C'est fort beau ; mais c'est inexact.

Le Christ a parlé magnifiquement sans doute, comme nous le voyons dans l'Évangile, et à sa parole toutes les générations seront à jamais suspendues. Mais *désormais?* dès l'heure où il a parlé ? immédiatement ? — Non.

Si *nul homme n'a parlé comme cet homme*[1], nul homme n'a moins agi sur ses contemporains, nulle parole n'a été d'abord plus stérile. Comparé à Socrate et à Platon, à ce point de vue-là, il ferait pitié.

Il n'a trouvé que des contradictions, que des inimitiés, que la plus épaisse ignorance et la plus grossière inintelligence, dont ceux qui lui tenaient de plus près ne sortaient parfois que pour y retomber plus profondément. Il n'a eu son jour d'*Hosanna* que pour le voir tourner aussitôt en dérision par le *Crucifige* que les mêmes bouches ont vociféré contre lui.

Ce sort-là du reste ne l'a pas étonné. Ce n'était pas un désappointement, c'était un plan d'anéantissement et de sacrifice tracé à l'avance par la Prophétie : « Il s'élé- « vera, avait-elle dit, comme un rejeton qui monte d'un « sol aride. Il n'aura ni grâce ni beauté. Accablé d'op- « probres, délaissé des hommes, tous détourneront de « lui la face. Couvert d'ignominie, il a compté pour « un néant, etc. » C'était là son portrait, et ce caractère même de son identité devait le faire méconnaître. — Voilà le vrai. — Le Christ n'a converti définitivement personne de son vivant. Délaissé, renié de ses disciples eux-mêmes, maudit et broyé sur une croix, il a pu dire en toute vérité : « *Je suis un ver et non un homme*[2]. » Puis il a été enseveli ; « son tombeau a passé pour celui « d'un méchant et sa mort pour celle d'un impie, » en conformité littérale encore de la Prophétie[3], et la désertion, le silence, la nuit se sont faits autour de ce tragique écueil de son entreprise.

Voilà l'histoire de l'homme que vous exaltez : elle se

1. Jean, VII, 46. — 2. Ps. XXI, 7. — 3. Is. LIII.

réduit au *néant*, à l'exécration d'une Croix, réputée le pôle de l'infamie[1], à un sépulcre abhorré; et s'il en sort quelque chose, ce n'est manifestement pas à l'homme qu'il faudra le rapporter.

Or c'est de ce néant de l'homme, et par la seule vertu de l'Esprit de Jésus-Christ venant le féconder selon sa promesse, qu'a jailli le Monde Chrétien; c'est « du mo- « ment seulement qu'il a offert sa vie, qu'il a vu naître « une postérité nombreuse, et que les intérêts de Jéhova « ont prospéré dans sa main[2]. » Ce n'est que *lorsqu'il a été élevé* en spectacle d'ignominie, *scandale au Juif, folie au Gentil, qu'il a tiré tout à Lui*[3]. Ce n'est que lorsqu'il n'a été rien comme homme, qu'il a été tout comme Dieu. Sa Croix a été la maîtresse pièce de son œuvre, et cet écueil de l'homme est devenu le trophée de l'Homme-Dieu.

« Etendant ses bras sur la Croix, il mesure le monde, « dit Lactance, et il appelle un nombre infini de nations « qui viennent se reposer sous ses ailes. »

Ne disons donc pas : *Le Christ parle*; disons : *Le Christ meurt*, délaissé comme un maudit, *et désormais les générations lui appartiennent*. Voilà l'histoire.

Les contestants ne croient pas à la Résurrection de Jésus-Christ. C'est là pour eux la pierre de scandale. Cependant, ils ne peuvent nier un fait plus considérable, on peut le dire, que la Résurrection de Jésus-Christ : c'est la résurrection rapide du Monde peu après le Crucifiement. Or, comment expliquent-ils cette résurrection-là ? Il y a là une lacune à combler, une cause proportionnée à l'effet à trouver ; et c'est à eux qu'il incombe

1. *Ille* Crucem *sceleris pretium tulit, hic* Diadema.
(Juvénal, *Sat.* xiii.)

2. Is. VIII. — 3. Jean, XII, 32.

de la montrer. Que s'ils croient que cette grande résurrection du monde a eu lieu sans cause, ils ne sont pas difficiles en crédulité. Que s'ils l'attribuent à l'action imprimée par Jésus-Christ de son vivant, ils vont se heurter contre le fait historique de la nullité de cette action sur ses Apôtres, grossi de la mort ignominieuse de Jésus-Christ, et de l'ensevelissement avec lui de sa tentative. Ils font plus que de croire à la résurrection du monde sans cause : car elle serait en sens inverse de la cause qu'ils lui attribuent. La Croix aurait opéré naturellement le salut du monde, la mort aurait enfanté de soi la vie ; et, chose plus forte encore, sans que le Crucifié en eut ressenti l'effet. Voilà qui passe non-seulement notre raison, mais notre foi.

Cependant, il faut bien, et avant tout, que le compte de la raison se retrouve. Il y a là forcément pour elle une chose à croire. Il lui faut choisir entre deux mystères : l'un mystère de crédulité et d'absurdité qui ne se relie à rien, et où elle disparaît entièrement ; l'autre mystère de foi, qui se relie à tout ce magnifique ensemble de *faits* prophétiques et apostoliques qui précèdent et suivent l'événement, et où elle se retrouve.

La Résurrection de Jésus-Christ, outre les témoignages évangéliques, apparaît manifestement dans la résurrection du monde, et dans cette transformation indiscutable des Apôtres qui en ont été les premiers instruments, comme la cause apparaît dans ses effets. Le Résurrecteur a dû se ressusciter, le Vivificateur a dû se vivifier lui-même. Il doit être, selon la grande qualification qu'il s'est donnée, La Résurrection et la Vie [1].

1. Jean, XI, 25.

Ce n'est pas Jésus-Christ humainement vivant qui a changé le monde, puisque ce n'est qu'après sa mort que s'est déclaré le principe de ce grand changement. Invisible mais présent, lui seul a pu être le Général de cette armée apostolique qui sans lui n'avait rien qui la ralliât, et dont l'accord prodigieux, dans la doctrine et dans l'action, pour une telle entreprise et par de tels hommes, ne saurait autrement s'expliquer. *Il était avec eux*, il est encore avec son Église comme il a dit qu'il le serait *jusqu'à la fin des temps :* car Jésus-Christ *ressuscité ne meurt plus*[1].

C'est là le fondement rationnel et historique, autant que doctrinal, de la foi du Monde Chrétien. C'est à peine un mystère tant il est transparent. C'est un *fait* éclatant dans un mystère. On n'a pas à croire *Jésus-Christ ressuscité :* on le *voit ;* on ne cesse de le voir dans son Œuvre.

De sa Croix où on l'a bien cloué, de son Sépulcre où on l'a bien scellé, il met en déroute toutes les erreurs qui asservissaient le monde, et en purge à jamais la terre. *Il cloue lui-même à sa Croix la sentence de notre condamnation*[2]; il fait de son Sépulcre un char de triomphe où *il mène captives les Principautés et les Puissances dépouillées et vaincues en Lui-même*[3]; c'est-à-dire dans son humanité, dont l'immolation brise la tyrannie infernale sous laquelle le monde courbé gémissait. Il fixe à jamais dans son Église la pure lumière dont l'infaillible Vérité tient en échec ces Principautés et ces Puissances auxquelles il n'est donné de s'agiter et de s'enfler que pour se briser éternellement en écume contre le Roc

1. *Rom.* VI, 9. — 2. *Aux Colossiens*, II, 14. — 3. *Id.*, *ibid.*, 15.

Divin. Rien ne témoigne de la présence de la Vérité même, rien ne donne l'idée de la Toute-Puissance, comme cette grande défaite de l'Idolâtrie et de toutes les superstitions de l'univers, qui, depuis quatre mille ans, avaient tenu contre tous les instincts de la nature, toute l'autorité primitive de la tradition, toute la sagesse des philosophes, tout le prosélytisme juif impuissant à ramener une seule âme ; qui n'avaient fait que s'accumuler et se renforcer jusqu'à outrager la lumière de monstruosités que les ténèbres mêmes ne connaissent plus... et qui soudain, à la seule présence de Jésus-Christ, mais de Jésus-Christ *Crucifié*, entrent dans une fuite honteuse et disparaissent à jamais en proclamant sa Divinité. — Et tout cela, non par aventure, qu'on ne l'omette pas, mais en exécution littérale et ponctuelle de ce qui avait été prédit des milliers de siècles avant l'événement.

Terminons par un aperçu des plus importants, et sur lequel nous ne saurions trop appeler l'attention, parce qu'il touche à l'erreur capitale de nos jours. Je veux parler du procédé dont Dieu s'est servi pour appliquer au monde le salut qu'il est venu lui apporter : ce que j'oserai appeler la Politique Céleste.

On estime volontiers le Christianisme comme n'ayant été et ne devant être qu'une œuvre *spirituelle*, n'ayant trait qu'au salut particulier des âmes, et ne devant avoir d'objet et de sanction que dans une autre vie. On en conclut que c'est une œuvre toute *individuelle*, avec laquelle les sociétés temporelles, en tant que sociétés, ne doivent avoir rien à démêler, et qu'on ne saurait trop isoler et resserrer dans son domaine.

C'est bien là, si je ne me trompe, l'opinion qui tend à devenir doctrine, et à s'asseoir dans les Régimes de nos jours.

J'ose dire que ce n'est rien moins qu'une énormité d'erreur. Et pour le montrer, je ne la traiterai que par le bon sens et l'histoire; et encore fort brièvement.

En effet :

Il est très-vrai que l'Évangile a pour objet direct le salut des âmes en vue de l'Éternité. Il est très-vrai que, sans acception de milieux, de races, de régimes, il ne se propose que ce but.

Mais d'abord, comme tout but à atteindre dépend de la voie qu'on suit pour y arriver, et la voie de l'Éternité pour l'homme étant sa vie dans le temps, voici déjà le *temporel* forcément lié au spirituel, par l'objet même de l'Évangile.

On ne peut en disconvenir. Il reste à voir maintenant si ce temporel, relevant ainsi nécessairement de la Religion, peut n'être qu'un temporel *individuel*, ou doit, par la nature même de son sujet, l'homme, être un temporel *social*.

Poser la question, n'est-ce pas encore la résoudre?

Le Christianisme ne s'adresse qu'aux âmes, il est très-vrai. Mais les âmes ne peuvent pas être abstraites des corps qu'elles animent, et des milieux sociaux auxquels elles tiennent et doivent tenir par tous leurs intérêts, par tous leurs devoirs, par tous leurs droits, par tous les actes moraux qui constituent leurs rapports entre elles. Aussi fait-on le dénombrement des sociétés par *âmes*. C'est que, par toute sa nature, l'homme est un être social, et, comme dit Aristote, un *animal politique*. Pour vivre autrement, il faut être Ange ou brute. A ne consi-

dérer donc les âmes qu'au point de vue spirituel et surnaturel, il fallait les saisir dans les milieux temporels et naturels où elles vivent ici-bas, et où elles méritent ou déméritent pour l'autre vie. Il fallait prendre la nature humaine telle qu'elle est, pour l'élever à ce qu'elle doit être. JÉSUS-CHRIST n'est pas venu dissoudre les sociétés dont il est le premier auteur, en leur retirant les âmes ; mais les animer, au contraire, d'un nouvel Esprit, les inspirer de son Évangile. De son Règne sur les âmes, devait émaner ainsi son Règne sur les sociétés, par la connexion même des âmes et des sociétés.

Ces vérités sont tellement de bon sens que j'aurais dû ne pas m'arrêter à les exposer.

Mais ce qui est peut-être encore plus décisif, c'est *le fait*, le fait *évangélique et historique* de la conduite de JÉSUS-CHRIST et de la Providence de Dieu dans l'établissement et dans le gouvernement du Christianisme.

Le Christianisme, en lui-même, est exclusif de la pure individualité. Il est *Société* par excellence, *Communion* des âmes entre elles, pour entrer en société avec Dieu par leur Chef JÉSUS-CHRIST, avec lequel elles ne font qu'un seul Corps. C'est *la Cité de Dieu*.

C'est comme tel qu'il a dû faire sa place dans le Monde, pour refaire sur lui le Monde même.

Aussi, chose significative, le Christ ne s'est-il pas arrêté à la forme individuelle sous laquelle il s'est incarné, il a vécu et il est mort sur la croix. Aussitôt, en effet, qu'il a eu ainsi payé la rançon du genre humain, et dès qu'il s'est agi de se convertir le monde, il a pris la forme d'*Eglise*, forme sociale, comme le sujet sur lequel il voulait agir et le but qu'il se proposait. Et sous cette forme *seule*, il a opéré, par l'application de

ses mérites et la diffusion de sa doctrine, le salut du monde. Sous cette forme il s'est mis, il est et il sera jusqu'à la fin des temps, pour *informer* les diverses Nations des hommes, comme une seule âme en divers corps; pour faire, non pas des individus seulement, mais, sous l'image d'*un seul Bercail sous un seul Pasteur*, LE MONDE CHRÉTIEN. Cela est si vrai, que, comme Homme-Dieu, s'il a tout préparé, on peut dire qu'il n'a rien changé; et que, dans son Église et par son Église, il a tout renouvelé.

Et cette portée universellement sociale du Christianisme, donnant droit *National* à JÉSUS-CHRIST sur chaque partie de ce monde, ne résulte-t-elle pas avec la dernière évidence de sa prise de possession? Comment Lui-même a-t-il caractérisé sa mission et celle de ses envoyés? « *Toute Puissance* m'a été donnée au Ciel et *sur la Terre*. « Comme j'ai été envoyé je vous envoie. Allez donc et « baptisez... » — Qui? toutes les âmes? — Non : « toutes « les *Nations*[1]? » Et à qui s'adressent, en effet, ses Apôtres, à qui saint Paul adresse-t-il ses *Epîtres?* — Est-ce à des individus? — Non : à des *Nations*, s'appelant lui-même le *Docteur des Nations*. Et saint Pierre, leur chef, où vise-t-il? A LA VILLE des Césars et de l'Univers, à Rome.

Et en cela le divin Législateur ne faisait qu'accomplir toutes les promesses prophétiques qui se trouvent, non-seulement à chaque page des Livres Saints, mais dans toutes les traditions profanes du monde ancien, avec une unanimité surprenante : nous l'avons vu.

Mais cela ressort plus encore, s'il est possible, des *procédés* et des *moyens* dont Dieu s'est servi pour réaliser

1. Matth., XXVIII, 18.

cette prétention qui eût été délirante, si elle n'était simplement divine, comme son rapide triomphe l'a manifesté.

On se complaît à dire que Jésus-Christ ne s'est attaqué à rien, n'a rien détruit, et que, sans toucher aux institutions existantes, en prescrivant même de rendre à César ce qui est à César, il s'est borné à demander qu'on rendît à Dieu ce qui est à Dieu, et en cela même n'a agi que par la persuasion.

Cela est vrai; mais il ne faut pas abuser de la vérité : ce qui est le caractère de l'erreur.

Jésus-Christ ne s'est attaqué à rien. — D'où vient donc que tout le Monde Ancien a disparu de la terre entière? Cela a-t-il été uniquement l'œuvre de la persuasion?

Jésus-Christ s'est borné à demander qu'on rendît à Dieu ce qui est à Dieu, en prescrivant de rendre à César ce qui est à César. — Mais, César voulant retenir tout, et Dieu de qui tout émane, même ce qui est dû à César [1], ayant tout à reprendre, qui ne voit que de cette prétention devait éclater le conflit le plus formidable? Pour se faire la place qui lui revenait dans un monde où il n'en avait aucune; pour sauver par là ce monde même de l'infernale tyrannie du Mal, il fallait bien revendiquer les droits de Dieu et de l'âme humaine, ou plutôt il fallait les prendre, aux risques et périls de qui il appartiendrait. La lutte dès lors était nécessaire, et nous la voyons en effet commencer par Jésus-Christ crucifié, et finir par le Monde Païen terrassé.

Il y a donc là quelque chose à démêler, et il faut s'entendre.

1. « Pilate lui dit : Ignorez-vous que j'ai le pouvoir de vous crucifier? — Jésus lui répondit : Vous n'auriez sur moi aucun pouvoir « s'il ne vous était donné d'En Haut. » (Matth., XIX, 10, 11.)

Veut-on dire que Jésus-Christ ne s'en est pas pris aux sociétés existantes *à la manière des hommes?* Oui, cela est vrai. Les procédés de l'Évangile n'ont rien des procédés révolutionnaires. Ils en sont même la réprobation. Mais, *à la manière de Dieu,* il en a été tout autrement : et c'est en cela surtout qu'éclate la divinité historique du Christianisme.

Dieu a agi, dans ce grand ouvrage, de deux façons et par deux moyens : par sa grâce et par sa force : grâce et force *divinement manifestes*, parce qu'elles étaient *humainement cachées ;* cachées sous la folie et la faiblesse de la Croix.

Par sa grâce, il a éclairé les esprits et touché les cœurs des bons. Par sa force, il a brisé les méchants, le Monde Ennemi.

Force double : *passive* et *active*, exprimée en ces deux caractères par cette prophétique parole qui se vérifiera éternellement : « Qui tombera sur cette *Pierre* s'y « brisera. — Et celui sur qui elle tombera sera brisé[1]. »

Passive, en effet, en recevant les coups. Car, comme les Juifs ont crucifié le Chef, les Païens ont martyrisé les membres. Mais, en ce faisant, les uns et les autres ont donné sur un écueil caché ; ils sont tombés sur Dieu en Jésus-Christ ; sur cette Pierre redoutable où ils devaient fatalement périr, par la *densité* divine dont elle est douée. Les marteaux se sont brisés sur l'Enclume, comme ils s'y briseront toujours.

Mais, — et c'est ici que l'erreur s'abuse, en abusant sacrilégement de l'Évangile de Jésus-Christ, et bassement de la faiblesse humaine de son Église ; et se flat-

1. Matth., XXI, 44.

tant par là d'avoir au moins pour elle les apparences de la vérité et de la sécurité,—Dieu, dans son CHRIST et pour son CHRIST, n'a pas usé seulement de cette force passive qui laisse subsister pour un temps le scandale de nos insultes et de nos attentats contre Lui, dans la mesure voulue pour l'épreuve des siens. Cette mesure comblée devient celle de sa vengeance, et elle déborde alors sur ses ennemis. Il a combattu Lui-même le Monde, et il l'a vaincu. L'Agneau a eu sa colère. Il a exercé sa fureur. Il a broyé les ennemis de son Règne. Il a purgé son aire par le souffle de sa vengeance. Il n'a pas été seulement *la Pierre sur laquelle on se brise;* il a été aussi *la Pierre qui brise.*

Comme le Fils en effet s'était immolé à la gloire de son Père, le Père devait être jaloux de la gloire de son Fils; et *parce qu'il s'était rabaissé, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la Croix, Dieu devait l'élever, et lui donner un Nom au-dessus de tout nom, afin qu'à ce Nom de* JÉSUS *tout genou fléchisse au ciel*, SUR LA TERRE *et dans les enfers*[1]. *Car il faut qu'il règne, jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds*[2].

Combien y sont passés déjà ! Et l'histoire entière est-elle autre chose que l'enchaînement de ces assauts et de ces défaites des ennemis de JÉSUS-CHRIST?

Considérons-la surtout à l'origine du Christianisme. JÉSUS-CHRIST et ses disciples n'ont jamais employé, ont toujours condamné la révolte. Ils n'ont pas combattu, si ce n'est par la patience et la prière. Mais Celui qui a dit : « A moi la vengeance, *Mihi vindicta*, » a combattu pour eux. Sa Providence, incessamment active dans les événe-

1. Saint Paul *aux Philippiens*, II, 8, 9, 10. — 2. *Id.*, *aux Corinthiens*, II, 25.

ments de ce monde, les a tous disposés et fait mouvoir à cette fin. Ils avaient le Monde entier contre eux : le monde Juif, auquel ils étaient *scandale;* le monde Païen, auquel ils étaient *folie*. Et voilà que, levant des armées au service de sa Vérité et de sa Justice, et les recrutant d'entre ses ennemis eux-mêmes, Dieu a envoyé les Romains contre les Juifs, et les Barbares contre les Romains. Et le Monde Ancien a disparu dans ce nouveau Déluge.

Qui serait assez aveugle pour ne pas voir, dans ce dénouement historique des destinées du Judaïsme et du Paganisme, l'action providentielle de Dieu frayant la voie à la Religion de son Fils, alors que ses instruments eux-mêmes, un Titus et un Attila, la sentaient et la proclamaient à la face de la terre entière?

Et le lien de cette politique divine n'est-il pas visible dans l'annonce prophétique faite par Jésus-Christ allant à son supplice, touchant la ruine de Jérusalem et la dispersion des Juifs pour avoir été infidèles aux appels de sa Miséricorde ? Et en ce qui regarde le Monde Romain, sa ruine pareillement n'avait-elle pas été prédite par Daniel, dans sa célèbre prophétie des *Royaumes*, sous l'image encore de *la Pierre qui tombe d'En Haut* sur leur agglomération, les réduisant en poudre, et devenant à leur place un *Royaume qui remplit toute la terre et qui ne sera, celui-là, jamais détruit ?*

Le Monde Romain, à la formation duquel avaient abouti toutes les révolutions des Empires depuis l'origine des peuples ; ce même Monde dont les vertus naturelles avaient d'abord mérité que Dieu l'élevât, par une Providence qui apparaissait visiblement aux yeux de tous, pour un dessein caché mais pressenti de rénovation uni-

verselle, était devenu tellement criminel par ses vices et par sa haine de la Vérité, qu'en cela même il concourait encore à ce dessein, en méritant de faire place au Monde Chrétien.

Alors le Ciel a ouvert les cataractes de sa Justice. Alors sont venus les Barbares, fléaux de Dieu pour la destruction du Monde Ancien, et matériaux du Nouveau Monde.

Ainsi apparaît cette *force* de Dieu, non plus passive seulement dans les Martyrs, mais active et foudroyante dans ces Barbares leurs vengeurs, dans ces Francs surtout, qui, « après avoir rejeté vigoureusement le joug odieux des Romains pour le monde entier, après avoir courbé la tête au Saint Baptême sous le joug libérateur de Jésus-Christ, recueillirent les corps de ces Martyrs que les Romains avaient consumés par les flammes et tranchés par le fer, et les enchâssèrent dans l'or et les pierres précieuses, » comme ils se firent une gloire de le proclamer dans leur constitution nationale.

La même force de Dieu n'a cessé d'agir depuis lors dans le monde pour Jésus-Christ et son Église. Il serait aisé de le montrer. Cela a été fait par des plumes non suspectes [1]. Et tout semble se préparer de nos jours, pour nous en donner encore le grand spectacle. Si fort cuirassé qu'il soit, après avoir servi à briser ses pareils, *le Navire des fous de notre temps court se briser lui-même contre le Roc de l'Eglise* [2].

1. Notamment par Ranc dans ses *Révolutions de la Papauté*, et par Macaulay dans son beau travail sur cet ouvrage.

2. « Si nous continuons ainsi... je ne désespère pas de voir *encore* « le Navire des fous de notre temps se briser contre le Roc de l'Église

Car toutes les révolutions de ce monde, si étrangères ou si hostiles qu'elles soient à JÉSUS-CHRIST, ont un but; et ce but unique n'est autre que l'épreuve successive de ses Élus, se terminant toujours par leur délivrance et leur triomphe : *Omnia propter Electos.*

On a reproché à l'Église d'avoir fait appel autrefois au bras séculier : elle qui l'a plus retenu que poussé, comme on l'a vu dans sa conduite envers Philippe II en Espagne, et envers François Ier et Louis XIV en France ! Elle qui en a payé si cher les services intéressés ! Aujourd'hui, cette ressource lui ferait plus que défaut. Tout bras séculier est levé contre elle par la fureur, quand il n'est pas retenu par la lâcheté. Mais Dieu a des ressorts qui passent tous ceux de notre politique; et ce lui sera un jeu de briser ces hostilités en les tournant les unes contre les autres, et de leur inspirer après cela, pour se refaire, une ambition politique de délivrer et de venger cette Église qu'elles oppriment ou délaissent aujourd'hui. *La pierre qui tombe,* si petite qu'elle paraisse en ce moment à leur démence, est une Montagne, et elle est suspendue sur leur tête.

Ce qui fait toujours illusion sur cette force active de Dieu au service de sa Religion et de son Église, ce n'est pas seulement son intermittence historique calculée en vue de l'épreuve des siens, c'est surtout la force passive à laquelle on voudrait réduire le Dieu de l'Évangile, en

« chrétienne; car la foi en la parole révélée de Dieu est plus ferme « et plus vivace encore au cœur du peuple, que sa foi dans la vertu « sanctifiante de n'importe quel article de la Constitution. » — Propres paroles de M. de Bismark prononcées le 15 novembre 1849 en plein Parlement prussien, sur la question du *Mariage civil*, qu'il mettait alors autant d'ardeur à combattre qu'il en met aujourd'hui à l'imposer.

ne voyant en Lui que le caractère de Victime, et à ce titre-là seulement de Sauveur. Comme si, dans son Évangile même, il n'apparaissait pas avec ces terribles Væ! *Malheur à Vous!* sur ses lèvres divines, contre les profanateurs et les superbes; contre *le monde*, qu'il menace des derniers châtiments : ce qui ne peut s'entendre évidemment que *dans ce monde!*

Et tous les Oracles sacrés, d'accord en cela avec les traditions universelles sur le futur Libérateur, ne le représentent-ils pas sous le double aspect de Victime et de Justicier, d'humilié et de victorieux? « Le Seigneur est « à sa droite : il écrasera les Rois au jour de sa colère. « Il jugera les Nations. Il en fera un amas de ruines. Il « fracassera les têtes de ses ennemis sur la terre. Il boira « sans doute du torrent, mais après cela il élèvera sa « tête[1]. »

Qui ne voit d'ailleurs que ce caractère de miséricordieux Sauveur auquel on voudrait le réduire implique virtuellement celui de Vengeur? L'œuvre de Libérateur n'est-elle pas de briser les chaînes? de combattre pour sauver? d'arracher au Mal ses victimes en le terrassant? Et le Mal n'étant pas abstrait ni seulement spirituel dans ce monde; mais s'y étant incarné dans l'Idolâtrie et le Césarisme, dans des Puissances de chair et de fer, ne fallait-il pas *jetter dehors ce Prince de ce monde* et lui livrer ce grand combat qui tournera toujours à sa confusion?

Écoutez ces accents dont le lyrisme n'a rien d'égal :

« J'ai prédit, j'ai sauvé *Moi seul : Moi seul* j'ai opéré

1. Ps. CIX.

« ces merveilles à vos yeux, et vous êtes les témoins de « ma Divinité, dit le Seigneur.

— « Quel est Celui qui vient d'Edom avec sa robe « toute rouge, Celui qui éclate en la beauté de ses vête- « ments, et qui marche dans la plénitude de sa force?

— « C'est Moi, qui parle la parole de Justice, et *qui « combats pour sauver*.

— « Pourquoi donc votre robe est-elle toute rouge, « et pourquoi vos vêtements sont-ils comme de ceux qui « foulent au pressoir?

— « C'est que j'ai été *tout seul* à fouler au pressoir, « et aucun homme d'entre tous les peuples n'a été avec « moi. J'ai marché sur eux dans ma fureur, je les ai « écrasés dans ma colère; et leur sang a jailli partout « sur ma robe, et tous mes vêtements en sont tachés. « Car j'ai dans mon cœur le jour de ma vengeance, et « le temps de *racheter les miens* est venu. J'ai regardé « autour de moi, et il n'y a eu personne qui m'aidât. « J'ai cherché, et personne n'est venu me prêter la « main. Et alors mon bras m'a sauvé et ma propre indi- « gnation m'a aidé, foulant les Puissants dans ma fu- « reur, les enivrant du vin de ma colère, et mettant « toute leur force à néant[1]. »

C'est sous ces fortes figures que la Prophétie allait chantant le triomphe du Libérateur, du Christ, vainqueur par sa seule Divinité de toutes les Puissances du Mal qui asservissaient le Monde Ancien.

1. Isaïe, LXIII, 1, 6. — Dans ce chant éclate, sans hyperbole, et comme la juste expression de la Divinité, le Moi sublime de la tragédie, étendu au monde entier abattu aux pieds du Crucifié :

Dans un si grand revers, que vous reste-t-il?
Moi,
Moi, dis-je, et c'est assez.

Par contre, et cette exécution faite, elle présente en traits non moins éclatants la création du Monde Nouveau, surgissant du chaos à l'ordre chrétien, de la nuit antique à la lumière de l'Evangile, de la barbarie à la civilisation, par la seule grâce du Fils de Marie.

« De la Vierge d'où le Prophète avait annoncé que naîtrait *le Dominateur*, *le Père du Siècle futur, Dieu* [1], est sorti ce Géant à double nature, véritable Orphée aux mélodieux accents, accompagnant des touches suaves de son corps, tirant de sa chair, comme d'une lyre divine, l'irrésistible douceur de ses sons et l'ineffable accord de son harmonie, pour édifier les pierres, mouvoir les forêts, attirer les bêtes sauvages, et, retirant les mortels de la grossièreté de la chair, les élever aux intérêts sublimes. Car, par la suavité merveilleuse de ses chants divins, des pierres mêmes il a suscité des enfants d'Abraham; et les arbres des forêts, c'est-à-dire les Gentils, ont été mus à la foi. Les bêtes sauvages pareillement, qui sont les instincts féroces et grossiers de la Barbarie, ont été formés par sa divine morale à la civilisation, et les hommes, qui n'étaient jusque là que disciples des hommes, ont été élevés à la condition de dieux. Il a bien été convenable, certes ! que David, dont les accents résonnent jusqu'aux extrémités de la terre, fût un chanteur illustre, puisque de sa semence devait naître ce grand Précepteur [2]. »

1. Is., IX. — 2. Ce beau morceau est de saint Amédée, évêque de Lausanne : *De Partu Virginitatis seu Christi Nativitate*, Homilia quarta.

XIII

PLAN HISTORIQUE DE LA RELIGION.

Nous pouvons, sans trop de présomption, je crois, dégager maintenant le Plan historique de la Religion.

Trois questions se posent à cet égard : — 1° Y a-t-il un plan historique de la Religion ; — 2° quel est ce plan ; — 3° quelle en est la raison ou la loi ?

Et d'abord, y a-t-il un plan historique de la Religion ?

La réponse à cette première question se trouvera résulter de la solution de la seconde. Car, si nous montrons ce plan, c'est qu'il existe.

Mais si la première question se trouve devenir ainsi superflue par son implication dans la seconde, elle est très-importante en elle-même par la conséquence qu'elle entraîne, et dont il faut se tenir pour averti.

S'il y a un vrai Plan historique, universel et perpétuel de la Religion, en effet, c'est nécessairement que Dieu est intervenu dans les destinées de l'humanité. C'est qu'il y a une Religion de sa main. C'est qu'il est

le Dieu des hommes comme il l'est de la Nature ; et que, comme celle-ci l'honore à sa manière, nous devons l'honorer à la nôtre, par la conformité de tout notre être aux lois de cette Religion.

Un tel Plan suppose tout cela. Son étendue et sa durée embrassant tous les peuples et tous les siècles ne peut être une invention de l'humanité, trop ondoyante et trop diverse pour s'être entendue sur une telle œuvre. Dans ses divisions infinies, elle a pu convenir de mille et mille autres institutions politiques, sociales, religieuses. Mais la multiplicité, la diversité, la fragilité de ces institutions prouvent d'autant plus que s'il y a un Plan unique, universel et perpétuel de la Religion, certainement elle n'est pas humaine, nécessairement elle est divine : — donc obligatoire.

Remarquez bien que je n'entends pas parler encore ici d'un plan doctrinal. Je me réserve à cet égard. Je n'entends parler que d'un plan historique, d'un plan *de fait*, qui ne demande que les yeux du corps en quelque sorte pour être vu.

Or qu'il y ait un tel Plan, cela ne peut être mis en doute.

Ce Plan, en effet, quel est-il?

C'est celui *de l'Histoire même*, quelle que soit la manière de l'envisager.

Dans ce chaos apparent il y a un Centre d'où tout se dégage, et qui pour cela s'impose à tous. Il y a un Événement dominateur et fixe d'où tout remonte avant, d'où tout part après, où tout tendait et d'où tout rayonne.

Ce grand Événement central, qu'on le veuille ou qu'on

ne le veuille pas, c'est la Personne historique de Jésus-Christ.

Toute science historique et chronologique est obligée de tracer à chaque instant ce grand Nom. Il ne serait pas religieux qu'il serait scientifique, et il n'est scientifique que parce qu'il est religieux.

Impossible de s'y reconnaître sans cela.

Et pourquoi?

Est-ce parce qu'on en est convenu?— Étrange convention, qui serait universelle et perpétuelle dans le monde civilisé, dont on ne saurait reproduire le pacte, et qui se serait rencontrée sur un Juif du bourg de Nazareth, né dans une étable et mort sur un gibet.

La vérité, c'est qu'il a été donné à ce Juif, à cet Homme, à Jésus-Christ, de marquer dans le monde, jusqu'à être à la fois la distinction et le nœud de tous les états de l'humanité; d'être le sommet angulaire de la pyramide où tout se joint, et qui occupe de sa base toute la terre. C'est que, unique et surhumain, ne serait-ce qu'en cela, il n'a pas moins été dans les besoins, dans les désirs, dans la foi du genre humain avant sa naissance qu'il ne l'a été après sa mort, et plus même que pendant sa vie. C'est que sa vraie vie n'est pas celle qu'il a vécu trente-trois ans, et qui n'a paru que *trois*, mais celle que, par l'immolation de celle-ci, il a donnée au monde. C'est que *en Lui était la vie*[1]. C'est qu'il était ce qu'il s'est dit : *La Vie*[2].

Irai-je trop loin? N'est-il pas vrai encore une fois que Jésus-Christ est comme le Méridien et le Chronomètre de toute l'Histoire, le Centre d'où tout se déroule et vers

1. Jean, I, 4. — 2. Jean, XIV, 6.

lequel tout gravite, d'où nous supputons toutes les dates, auquel nous rapportons tous les événements; qui met la fixité dans la fluidité des temps et en fait la plénitude; et cela par sa Religion?

« L'événement *Capital* de l'histoire du monde, dit, « dans son style, l'ennemi lui-même, est la révolution « par laquelle les plus nobles portions de l'humanité « ont passé des anciennes religions, comprises sous le « nom vague de Paganisme, à une religion fondée sur « l'Unité de Dieu, la Trinité, l'Incarnation du Fils de « Dieu... L'origine de cette révolution est un fait qui « eut lieu sous les règnes d'Auguste et de Tibère. Alors « vécut une personne supérieure qui, par son initiative « hardie et par l'amour qu'elle sut inspirer, *créa* l'objet « et posa le point de départ de la loi future de l'humanité... — L'histoire entière est incompréhensible sans « Lui[1]. »

M. Renan semble insinuer dans cette importante déclaration, d'ailleurs forcée, que *cet événement capital de l'histoire du monde* fut en quelque sorte fortuit : ce qui ne ferait dater son importance que de là. Mais lui-même ne peut éviter de reconnaître, on l'a vu, son antériorité Messianique, et c'est avec raison qu'il dit de Jésus-Christ : « L'histoire *entière* est incompréhen-« sible sans Lui. »

Concluons donc que la Religion est tellement ordonnée sur un plan, que c'est ce plan qui fait celui de *l'Histoire entière*.

Pour le voir se dérouler il suffit de nous placer à ce centre. Nous avons gravi jusqu'à son sommet : nous

1. Renan, *Vie de Jésus.*

n'avons maintenant qu'à nous retourner pour en relever la chorographie.

De ce sommet, qui n'est autre que le Calvaire, nous voyons deux versants : l'ancien monde qui y tendait, le monde nouveau qui en procède.

L'ancien monde nous apparaît sous deux aspects qui se personnifient dans deux types : le Gentil et le Juif.

Le Gentil, c'est-à-dire toutes les nations (*gentes*) adonnées à l'Idolâtrie et confondues dans cette grande erreur. Le Juif, à lui seul balançant le monde ancien et le dominant, malgré sa moindre importance à d'autres titres, par la préservation de l'erreur commune, par la conservation du monothéisme, l'anticipation prophétique du christianisme, et la vocation de donner humainement au monde Jésus-Christ.

Dans cette opposition qui fait du Juif et du Gentil comme deux races, un trait cependant les relie dans le passé et dans l'avenir : le souvenir d'une félicité perdue sous le nom de Paradis ou d'Age d'or; et l'espérance d'une réparation de *la faute* à qui cette grande perte était unanimement imputée, par la médiation d'un Être pris d'entre l'humanité, quoique supérieur à elle, qui viendra l'expier.

Il n'y a pas de peuple qui n'ait eu son expectative de cette espèce.

C'est la raison explicative des faux dieux et des faux sacrifices auxquels toute l'antiquité païenne attachait obstinément une idée de médiation et d'expiation : corruption de la foi plus haute, que tant de folles erreurs ne pouvaient tromper, au vrai Libérateur, que toutes les nations attendaient du même point, pôle de la commune espérance.

La Judée qui était ce point d'orientation universelle, la Judée seule, offrait précisément, dans toute sa pureté conservée et dans sa lucidité croissante, la croyance à ce Libérateur universel, devant sortir de cette nation et étant toute sa raison d'être : le Messie.

Là, en Judée, nous sommes donc au vrai lieu d'observation : terre de prodiges, hauteur sacrée, où tout ce qui est confus et corrompu partout ailleurs devient lumineux et saint. Le Mosaïsme est le criterium de toute vérité dégénérée au dehors, le compendium des croyances universelles ramenées à leur pureté, l'Arche qui les porte sur le déluge de l'erreur, la Religion dans sa ligne droite où toutes les fausses religions se rectifient, et comme la voie lactée qui parcourt et éclaire tout le ciel d'un bout à l'autre de l'horizon. C'est l'humanité prise à son sommet que la lumière du passé n'a pas quitté après avoir fait place à la nuit partout ailleurs, et qu'elle frappe de ses nouveaux rayons longtemps avant de se lever sur le monde.

Eh bien, là, nous voyons le Libérateur promis dès la faute qu'il doit réparer, opposé, coup pour coup, à l'Ennemi de Dieu et de l'homme qui a voulu les diviser et dont il écrasera la tête; devant naître à cet effet de la race du coupable dans laquelle il est dès lors contenu en semence comme nous l'étions tous : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, semen tuum et semen illius : Ipse conteret caput tuum.* Et ce récit de la Genèse se retrouve dans toutes les traditions de l'univers.

Nous avons là en raccourci, tout à la fois, et le plan de toute l'histoire et le plan de la Religion, dans son tenant *la Chute*, et dans son aboutissant *la Rédemption.* La Chute, sur la pente de laquelle l'égarement

des nations va croissant, la Rédemption qui arrête cet égarement au plus fort de sa crise et qui vient relever et élever l'humanité Adamique en la faisant Chrétienne.

L'événement de la Rédemption répondant ainsi, à travers les siècles antérieurs, à l'événement de la Chute, et devenant pour les siècles postérieurs le principe inépuisable de toute renaissance : voilà dans sa grande ligne le Plan historique de la Religion ; voilà le nœud du drame et son dénouement ici-bas.

Sur ce plan et sur cette trame viennent maintenant se dérouler d'une manière concomitante et parrallèle les révolutions de l'histoire et les évolutions de la Religion.

L'homme ne devant pas être sauvé passivement, mais, comme il est tombé, librement, il faut qu'il s'approprie son rachat et qu'il en sente tout le prix en faisant l'expérience de sa misère. De là l'égarement du genre humain et l'ajournement de la libération qui lui est réservée, mais qu'il peut anticiper par la foi au Libérateur qui lui est promis.

Et pour que l'égarement n'aille pas jusqu'à prescrire contre la Promesse, celle-ci est renouvelée et entretenue surnaturellement dans la lignée d'où doit sortir le Sauveur qui l'accomplira.

De là ce double courant qui va grandissant en sens contraire dans toute l'Antiquité : d'une part, la Gentilité s'enfonçant de plus en plus dans toutes les erreurs de l'idolâtrie; de l'autre, le peuple Juif préservé de cette universelle erreur, et proclamateur prophétique de plus en plus accentué de la Promesse.

Dieu ne s'en tient pas à cette promesse pendant les

longs siècles qui la séparent de sa finale et éternelle Alliance avec l'homme. Il en donne un gage éclatant dans une première Alliance sur le mont Sinaï où il proclame sa loi, et où il prélude à la loi plus miséricordieuse et plus parfaite qui consommera sa religion sur le Calvaire, et embrassera l'Univers.

Ce qui devra se passer là, bien que contraire à toute vraisemblance, est incessamment montré, non-seulement dans son ensemble, mais avec des particularités telles qu'on a pu dire que la Prophétie avait fait *entrer l'Histoire dans la Religion*[1].

A savoir : la vocation des Gentils, la réprobation du peuple Juif, — l'égarement du genre humain abandonné à lui-même objet de miséricorde, et l'infidélité d'Israël, favorisé de tant de grâces méconnues par lui, objet de réprobation : — revirement prodigieux de ce qui a été en ce qui sera.

Et à travers cette involution, une suite admirable : le Sauveur promis dès l'origine du monde venu à jour fixe dans la plénitude des temps, pour y demeurer à jamais. La Religion identique en Lui à elle-même, bien que successive et progressive dans ses manifestations. Le Juif n'ayant que géré les intérêts religieux de l'humanité durant la minorité de celle-ci, et lui rendant en vertu du Nouveau Testament les biens qu'il n'avait qu'à charge de rapport en vertu de l'Ancien. Les Patriarches de l'ancienne loi devenant, selon l'esprit, les ancêtres des croyants universels; et leur race, selon la chair, déshéritée de cette sainte filiation dont elle ne cessera toujours et partout de se prévaloir que pour en attester

1. M. Renan.

la légitimité contre elle-même. L'Église sous le nom de Synagogue dans les temps anciens, devenant la Synagogue des peuples sous le nom d'Église dans les temps modernes, et toutes deux ne faisant qu'un seul Édifice, dont le Christ, auquel toutes les parties se rapportent, est *la pierre angulaire*, dont les Prophètes et les Apôtres, des deux parts, sont les colonnes, et qui s'élève en structure harmonieuse pour être le Temple universel du vrai Dieu[1] :

Ce Temple se résume dans la Victime qui s'y est offerte une fois à la Justice de Dieu pour la Rédemption du monde : L'AGNEAU IMMOLÉ. Toutes les victimes des sacrifices partout l'univers témoignaient de Lui et le contenaient pour ainsi parler par ce témoignage, si inconscient ou dépravé qu'en fût l'esprit. Mais dans la tradition mosaïque et prophétique où cet esprit n'avait pas dégénéré, c'est bien Lui-même qui était offert ainsi sous toutes les figures. Et ces figures, si répétées qu'elles fussent, se rapportaient à l'unique réalité qu'elles signifiaient : « A travers tous ces divers temps, Abel, par le sacrifice de l'AGNEAU qu'il offre, signifie la Passion de notre Rédempteur, dont Isaïe dit : *Comme* l'AGNEAU *devant celui qui le tond, il n'ouvrira point la bouche;* et de qui Jean-Baptiste dit aussi : *Voici* l'AGNEAU *de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde.* Ainsi donc, très-séparés, il est vrai, dans l'étendue des siècles, et cependant merveilleusement d'accord dans le sentiment de l'innocence de notre Rédempteur, ils l'expriment, Jean en montrant l'Agneau, Isaïe en le prédisant, Abel en l'offrant : et Celui que Jean montrait, dont Isaïe parlait, Abel figu-

1. Saint Paul *aux Ephésiens.*

rativement dans ses mains le tenait[1]. » Ce qui a fait dire à l'Aigle de Pathmos dans sa vision céleste : l'AGNEAU *a été immolé dès la fondation du monde*[2].

« La seule Église catholique, dit Bossuet, remplit ainsi tous les siècles précédents par une suite qui ne peut lui être contestée. La Loi vient au-devant de l'Évangile, la succession de Moïse et des Patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de JÉSUS-CHRIST : être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère du Messie en qui nous croyons. Ainsi quatre ou cinq faits authentiques, et plus clairs que la lumière du soleil, font voir notre Religion aussi ancienne que le monde, ils montrent par conséquent qu'elle n'a point d'autre auteur que Celui qui a fondé l'univers, qui, tenant tout en sa main, a pu seul et commencer et conduire un dessein où tous les siècles sont compris[3]. »

Dira-t-on que ce *dessein* est ingénieux, mais qu'il n'emporte pas la conviction par des preuves irrésistibles ?

Irrésistibles ? Il n'en est pas en religion, si on entend par là que la volonté, intéressée à se débattre, ne puisse s'y soustraire. Mais, si on entend seulement que la raison en soit satisfaite, plus que cela, qu'elle ne puisse s'y refuser, les mathématiques mêmes n'en ont pas de plus démonstratives.

Dieu lui-même a prévu la résistance qu'on lui opposerait sur ce point. La fin de la Religion étant le sacrifice de nos attaches mortelles à la félicité éternelle qu'il

1. Saint Grégoire le Grand, 8 *de Passione*. — 2. Apocal. XIII, 8. — 3. *Discours sur l'histoire universelle.*

nous promet, il a disposé de longue date ses témoignages en raison de la foi à cette félicité à venir, par des preuves de la vérité de sa parole ici-bas qui ne permissent pas d'en douter.

Il a pris à partie les contestants par son Prophète, et il leur a dit :

« Approchez et disputons ensemble :

« Qui a fait entendre les choses depuis le commence-
« ment? Qui a prédit les choses dès lors? N'est-ce pas
« Moi qui suis le Seigneur[1]? Moi, qui annonce depuis le
« commencement les choses qui ne doivent arriver qu'à
« la fin, et longtemps auparavant ce qui n'a pas été fait,
« disant dès l'origine du monde : Mes décrets subsiste-
« ront et mes volontés s'exécuteront[2]?

« J'ai prédit, j'ai sauvé; j'ai fait Moi seul ces mer-
« veilles à vos yeux; vous êtes les témoins de ma divi-
« nité, dit le Seigneur[3].

« J'ai fait prédire longtemps auparavant ce qui s'est
« fait depuis, je l'avais assuré de ma bouche et je vous
« l'avais fait entendre : je l'ai fait tout d'un coup et vous
« l'avez vu arriver.

« Car je savais que vous êtes dur, que votre cou est
« comme une barre de fer, et que votre front est d'ai-
« rain; et c'est pourquoi j'ai voulu annoncer ces choses
« longtemps avant l'événement, afin que vous ne pussiez
« pas dire que ce fût l'ouvrage de vos dieux et l'effet de
« leur ordre, et que vous reconnussiez que je suis l'Éter-
« nel[4]. »

1. Isaïe, XLV, 21. — 2. *Id.*, XLVI, 10. — 3. *Id.*, XLIII, 12. — 4. *Id.*, XLVIII, 3, 4.

Que peut-on répliquer à cela, et qui refuserait sa créance sur un tel gage?

Reste à savoir, il est vrai, si l'événement a justifié la prophétie. Mais, pour cela, il suffit de les confronter, et de leur conformité parfaite résultera la certitude du Plan de la Religion de Dieu sur la terre.

A cet effet, saint Augustin, placé au quatrième siècle de l'événement, reprend ainsi le divin colloque commencé dix siècles avant par Isaïe :

« Qu'ai-je, en effet, promis que je n'aie point tenu? « dit le Seigneur. Il est vrai qu'il y a encore quelque « chose que je vous ai promis et que je ne vous ai pas « donné : la résurrection des morts et la vie future; mais « ce que je vous ai donné doit vous porter à croire le « reste.

« Entrons, si vous le voulez, en compte ensemble. « Vous avez ma Promesse dans les mains : voyez tout ce « que j'ai tenu et en combien de points j'ai déjà dégagé « mon Écriture[1].

« Mon Fils unique n'était point sur la terre avant qu'il « se fût incarné : j'avais promis de vous l'envoyer, je « l'ai fait.

« Une Vierge n'avait point conçu d'une manière si « merveilleuse : je vous l'avais promis, je l'ai fait.

« Les Gentils n'avaient point encore cru en moi, et les

1. Je n'ai pas cru devoir mettre sous chacun des articles suivants les prophéties qui s'y rapportent. C'eût été trop long et je les tiens pour connues, étant avouées par l'incrédulité. Voir d'ailleurs le chapitre *des Prophéties* au tome IV des *Etudes philosophiques sur le Christianisme* où on aura sous ce rapport toute satisfaction. La réalité des Prophéties ne se discute plus : et cependant on a encore le triste secret de faire résistance! quel abîme d'évasion est le cœur de l'homme !

« idoles des nations n'avaient point encore été extermi-
« nées de la terre : je l'avais prédit, je l'ai fait.

« Le Peuple Juif n'avait point encore été rejeté, et on « ne l'avait point vu errant et dispersé par tout l'univers : « je l'avais prédit, je l'ai fait.

« Une doctrine aussi incroyable que celle de la Croix « n'avait point encore été persuadée au genre humain « par une poignée d'ignorants, et de pauvres pêcheurs « n'avaient point encore pris le monde dans leurs filets : « je l'avais annoncé, je l'ai fait.

« Lisez encore mon *Écrit :* j'avais promis de vous en- « voyer le Saint-Esprit, et, sur le plus frêle fondement, « d'édifier au milieu de vous une Église toujours atta- « quée, et qui durerait toujours : encore un article à « rayer ; je l'ai fait, et après quatre siècles (aujourd'hui « dix-neuf) l'accomplissement s'en poursuit encore.

« Quoi donc ! après que toutes ces choses et tant d'autres « si imprévues et si singulières que j'avais promises ont été « si fidèlement accomplies, chacune au temps que j'avais « marqué dans mes décrets éternels, je ne serais pas cru à « l'égard de ce seul autre article si grand et si capital de la « vie future et de l'immortalité de gloire que je vous pro- « mets, si vous-même vous me demeurez fidèle ! Quoi ! ce « qui fut autrefois promis à la foi du seul Abraham, vous le « voyez accompli aujourd'hui dans tout l'univers ; et vous « douteriez après cela que ce que j'ai promis à la foi de « l'univers entier ne soit un jour pareillement accom- « pli[1] !... »

Voilà tout à la fois et le Plan historique de la Religion, et sa preuve. Preuve qu'il emporte avec lui, par la con-

1. Saint Augustin, *Cité de Dieu.*

formité de ses deux parties : l'une donnée à la prédiction, l'autre à l'accomplissement; l'Ancien Testament et le Nouveau; le miroir et l'objet. De telle sorte que ce divin objet, Dieu fait homme, a pu dire : « *Moi qui parlais autrefois, me voici présent*[1]. Moi qui parlais par la Nature, par la Conscience, par la Providence, qui d'abord suffisaient, mais qui furent bientôt pour ma créature infidèle comme des voix perdues dans les désordres de son cœur; Moi qui parlais ensuite dans mes Écritures, dans mes communications sacrées avec les Patriarches et les Justes des anciens jours, et parmi les tonnerres promulgateurs de ma Loi; Moi qui parlais enfin par mes Prophètes en mille oracles de plus en plus précis, où je m'annonçais moi-même devant venir : *Moi qui parlais*, Moi LE VERBE éternel qui ai proféré le monde, *Me voici présent* parlant au monde; visible, incarné, le CHRIST. Et le disciple de ce Verbe incarné, qui a le plus expérimenté son humanité en reposant sur sa poitrine, a pu dire au monde : « Nous vous annonçons la « Parole de vie qui était dès le commencement, que « nous avons entendue, que nous avons vue de nos « yeux, que nous avons contemplée et que nous avons « touchée de nos mains. Car la Vie même s'est rendue « visible et tangible; nous l'avons vue et nous l'attes- « tons, et nous vous l'annonçons cette Vie éternelle « qui était dans le Père, et qui est venue se montrer à « nous[2]. »

Et maintenant, après avoir ainsi prouvé le Plan historique de la Religion de la meilleure manière, en le

1. Isaïe, LII, 6. — 2. 1re Épître de saint Jean, I, 1, 2.

montrant, nous demandera-t-on de le justifier, d'en donner la raison? Est-ce nécessaire? Le pouvons-nous?

Nous pourrions nous renfermer dans cette parole de Voltaire sur l'existence de Dieu qui n'est pas moins applicable à Jésus-Christ : « Si on vous prouve une vérité, existe-t-elle moins parce qu'elle traîne après elle des conséquences gênantes? » Il y a un plan manifeste, un dessein éclatant de la Religion, existera-t-il moins parce que sa raison nous échappe? Existera-t-il moins parce que je suis incapable de l'expliquer?

Dans l'ordre naturel de la création, tout est visiblement fait sur un plan : en doutons-nous parce que les lois de ce plan se dérobent le plus souvent à nos recherches, et que nous en sommes réduits à chaque instant à des probabilités et à des conjectures?

Combien doit-il en être ainsi du plan surnaturel de la Religion, qui, historique, il est vrai, par sa partie temporelle, plonge par son principe et par sa fin dans l'éternité, a pour objet, même ici-bas, non-seulement l'humanité, mais Dieu lui-même, et qui par conséquent ne nous permet pas, fussions-nous compétents, de prononcer en connaissance de cause sur la partie que nous connaissons par l'infinité de celle que nous ignorons!

Dieu l'a voulu ainsi, sans doute il eut raison.

Cette moralité de la fable n'avait besoin que de la chute d'un gland pour convaincre le rustre qui s'érigeait en critique de la Sagesse qui a ordonné l'univers.

Ainsi, et à plus forte raison, en est-il de cette même Sagesse dans l'économie de sa Religion. Elle y apparaît assez pour que nous la confessions.

Mais nous pouvons entrevoir la convenance de sa conduite.

La Religion est un miracle continuel qui remplit toute l'étendue des siècles, marche parallèlement avec la Nature, et ne révèle pas moins que celle-ci l'action de l'Être Souverain. Deux grandes phases se la partagent : la prédiction, l'événement. Un seul grand objet la concentre : Jésus-Christ. Dieu n'est pas moins visible dans l'une que dans l'autre de ces deux phases; car si dans la première il se révèle en *prédisant* ce qui sera, il se manifeste dans la seconde en *produisant* ce qui a été prédit. D'une part il prépare, et de l'autre il consomme; d'un côté il trace le plan, de l'autre il élève l'édifice : également prodigieux dans l'un comme dans l'autre, il n'y relève que de Lui seul.

Ce n'est pas que cette œuvre de Dieu soit réellement successive comme il nous le paraît, mais seulement sa révélation. En soi, c'est un même ouvrage subsistant dans l'immutabilité de son auteur et de son objet, et en ce sens l'événement existait avant la prophétie. Mais comme il n'existait qu'aux yeux de Dieu, Dieu seul a pu le décrire avant de le montrer, jusqu'à en parler au présent et au passé autant qu'au futur, et à en anticiper le bienfait par la même foi qui le perpétue.

Seulement, pour s'accommoder à notre faiblesse et nous dispenser ce grand bienfait avec une mesure qui nous en fît apprécier la grâce, il lui a plu de nous le promettre d'abord, de nous le distribuer ensuite, et de nous faire voir dans ces deux témoignages de sa libérale puissance, l'*Ancien* et le *Nouveau*, que c'est Lui seul qui en est l'auteur, comme Lui seul en est le dispensateur, pour que Lui seul soit l'objet de notre amour et de notre

reconnaissance. Il n'a pas voulu qu'il en fût de la Religion comme de la Nature : nous la donner *toute faite*, et nous y introduire comme un roi dans son palais quand il est achevé. Et la sagesse s'en laisse voir : car la Religion ayant pour objet de corriger en nous la nature dégradée par le péché, et le péché, source de cette dégradation, étant *l'orgueil*, dont le propre est de s'attribuer immédiatement ce qu'il possède et de ne rien devoir qu'à lui-même, il convenait que le bienfait réparateur de la Religion nous fût distribué avec succession, lenteur et économie, pour qu'il se détachât à nos yeux de tout autre titre que celui de sa gratuité, que nous ne fussions jamais tenté de nous en approprier le principe, et que la main qui nous le dispense, toujours visible au-dessus de nous, nous tînt toujours en haleine d'amour et de foi.

Dieu a laissé s'égarer le monde pour un temps dans tous les déréglements de l'Idolâtrie, suite de la révolte originelle par laquelle l'homme s'était séparé de Lui. Il l'a abandonné à sa liberté. Pourquoi? Parce que, d'abord, cette liberté, qu'il avait donnée à l'homme pour le bien, comportait, par l'imperfection de la créature, l'éventualité de cet égarement. Parce que, après l'abus qu'elle en avait fait, il ne lui devait rien, et aurait pu la laisser aller indéfiniment à sa perte. Mais aussi par une raison de salut pour cette créature malheureuse : c'est qu'il convenait qu'elle fît l'expérience de sa misère propre pour rendre à ce Dieu qui viendrait l'en retirer cette gloire dont le refus l'avait fait déchoir. Ainsi la maladie rend témoignage au médecin qui en délivre, à raison même de sa gravité et de son opiniâtreté incurables à tout autre traitement.

Nous sommes autorisés à cette interprétation par le

divin Médecin lui-même. Nous lisons dans son Évangile que, trouvant sur son chemin un aveugle de naissance qu'il allait bientôt guérir, à ses disciples qui lui demandaient pour quelle raison cet homme avait eu le malheur de naître aveugle, JÉSUS-CHRIST répondit : « Pour « que les œuvres de Dieu soient *manifestées* en lui [1]. » Et plus loin, au sujet de la maladie de Lazare dont se désolaient ses sœurs, il dit pareillement : « Cette mala- « die n'est pas à la mort, mais *pour la gloire* de Dieu, « *afin que le Fils soit glorifié* par elle [2], » et que le tribut payé à cette gloire devienne le salut de la créature tombée pour l'avoir refusé. Dans cet aveugle-né, dans ce Lazare malade, mort, il faut voir le genre humain, soudainement tiré de la région de l'ombre de la mort où il était assis, pour que Dieu, glorifié par lui, devienne le principe reconnu de sa délivrance.

L'objection qu'on serait tenté d'élever contre la sagesse de cette conduite de Dieu consiste à s'étonner que la Rédemption ne soit pas venue immédiatement après la Chute, et que, pouvant prévenir cet effroyable égarement du genre humain qui les sépare, Dieu l'ait laissé se poursuivre et se consommer.

Les raisons que je viens de produire répondent à cette difficulté. Cet égarement même de l'humanité venant originairement et persévéramment de l'orgueil qui se refuse à rien devoir à Dieu et qui prétend se suffire à lui-même, il importait, la liberté humaine devant être exercée, ne l'oublions pas, que cette superbe fût rabattue par l'expérience de sa honte, et qu'elle fût si manifestement redevable de sa guérison à l'intervention gra-

1. Jean, IX, 3. — 2. Jean, XI, 4.

cieuse de Dieu, qu'elle ne pût lui en disputer la gloire. En ce sens on peut dire que le développement même de la maladie entrait dans son traitement.

Notre siècle serait d'autant moins en droit de s'élever contre cette explication, qu'il en est lui-même la justification la plus manifeste. Après cette grande expérience du genre humain tombé et ne pouvant qu'aller d'erreur en erreur, de corruption en corruption, de chute en chute, jusqu'à ce point extrême de décomposition et de mort imminente d'où l'intervention éclatante de Jésus-Christ est venue le retirer ; après l'expérience de cette rénovation de la nature humaine, de cette extraction du monde moderne de la barbarie, de cette ascension progressive qui l'a porté au faîte de la civilisation sous la loi de Jésus-Christ, ce monde, aujourd'hui, dans l'infatuation de cette civilisation même, toute chrétienne, n'en est-il pas venu à la disputer à Jésus-Christ, à Dieu, à prétendre ne la devoir qu'à lui-même, et à rejeter Jésus-Christ, à rejeter Dieu comme l'ennemi de son progrès et l'usurpateur de sa gloire...? Quelle justification plus éclatante du procédé de Dieu dans sa Religion qu'une aussi odieuse ingratitude, qu'une aussi monstrueuse folie, et que l'abîme de dégradation où elles nous font retomber ! Jusqu'où n'irait donc pas la superbe humaine et à quelle profondeur de mort ne descendrait-elle pas, si elle n'avait pour contrepoids cette double expérience du genre humain tombé et relevé sur un plan si considérable ?

Il faut rendre justice au monde païen des derniers temps, il avait fini par avoir le sentiment de sa misère et de la nécessité du secours divin. Ce sentiment nous reviendra, je l'espère, mais à quel prix ? Heureusement

que ce secours est au milieu de nous, et que le même Christ qui a sauvé le monde ne l'a pas quitté!

Telles sont quelques-unes des explications du Plan historique de la Religion qu'il nous est donné d'entrevoir.

Elles sont superflues, et il serait mal séant d'en faire dépendre notre croyance : d'abord, parce que, en principe, les desseins de Dieu se soutiennent par eux-mêmes, et que notre confiance n'a droit qu'à leur manifestation. Ensuite, parce que, en fait, la manifestation de celui-ci est éclatante.

Elle a percé même les ténèbres du paganisme. « A la première époque (dit Platon *d'après les anciennes traditions*), où tout naissait de soi-même pour les hommes (suit une description de l'Age d'or), Dieu lui-même, placé à la tête de l'humanité, la conduisait. Quand cette première époque fut accomplie, et que, Chronos ayant été détrôné par Jupiter, les hommes furent délaissés de Dieu qui était leur maître et leur pasteur (suit une description de l'âge de fer), alors Celui qui régit cet univers l'abandonna à sa liberté et se retira comme dans un lieu d'observation. Mais le monde, obéissant à un penchant mauvais, se dévoya de plus en plus jusqu'à courir le risque d'une entière destruction. Alors Celui qui l'a formé, le voyant en cette extrémité, et ne voulant pas qu'assailli et dissous par le désordre il s'abîmât dans l'espace infini de la *dissemblance*, Dieu revient s'asseoir au gouvernail, répare ce qui est altéré ou détruit, en imprimant de nouveau le mouvement qui s'était accompli sous sa direction, réforme, ordonne le monde, et l'affranchit de la mort[1]. »

1. *Le Politique ou de la Royauté.*

Qui ne reconnaît dans ces débris de la tradition primitive l'histoire de la félicité première, de la chute, de l'égarement, puis de la Rédemption du genre humain : toute la suite de la Religion, à l'état de rêve, telle que la vérité nous en apparaît de ce *lieu d'observation* où Dieu s'était retiré, la Nation Sainte, d'où il devait revenir *s'asseoir au gouvernail*, réparer ce qui avait été détruit, ordonner le monde, lui imprimer une direction infaillible par le magistère de son Eglise, et l'affranchir de la mort?

Ainsi, tout nous révèle le Plan historique de la Religion, tout lui rend témoignage : le Monde Païen, le Monde Juif, le Monde Chrétien ; la gravitation de ces trois Mondes, autour du centre unique de ce plan, JÉSUS-CHRIST : JÉSUS-CHRIST qui, par son attente ou son avénement, par son retard ou sa venue, par l'abandon de l'humanité à elle-même ou par son relèvement, en fait tous les états et en régit toute l'histoire; préservant le Juif, d'où il devait sortir, de tous les égarements de la Gentilité ; tirant celle-ci des régions de l'ombre de la mort par une action préfixe et cependant soudaine ; rejetant du même coup la Nation comblée jusque là de ses dons pour en avoir abusé jusqu'au Déicide ; appelant le Barbare à sa foi, en même temps qu'il y convertit le Païen, et qu'il n'y admet que le petit nombre de Juifs fidèles : broyant tous ces éléments sous les coups de sa justice pour les régénérer par ceux de sa grâce, et en composer le Monde Moderne qu'il ne cesse de régir depuis deux mille ans, à travers toutes les révoltes du mal conjurées contre sa vérité infaillible et sa sainteté incorruptible : et tout cela en exécution littérale de ce qu'il avait décrété et annoncé depuis quatre mille ans, et par une suite de la même foi au Messie, au Libéra-

teur, au Christ attendu ou venu, et toujours cru depuis l'origine du monde.

Ce monde offre le triste spectacle de bien des désordres : désordres qui tiennent à la liberté humaine, ressort du mérite et du démérite, comme le flux et le reflux de l'Océan, théâtre des tempêtes. Mais dans ces tempêtes humaines auxquelles il n'est rien qui ne paye tribut, il n'y a jamais submersion de ce seul Vaisseau qui porte le CHRIST, l'Église, qui ressort de tous ces *désordres*, qui les fait ressortir en les accusant, sans qu'ils puissent jamais passer pour *ordre*, et qui va toujours recueillant à son bord pour l'Éternité les Élus de Dieu, dont les maux de ce monde sont l'épreuve, et pour lesquels ont lieu toutes les agitations d'ici-bas.

Mettons enfin le sceau à cette première partie de notre discours sur la science *historique* de JÉSUS-CHRIST, par un dernier témoignage qui nous servira de transition à sa science *doctrinale :* celui de l'impiété des derniers temps.

Après avoir simulé longtemps la vérité et la science, grâce à ce qu'elle retenait encore de vérité et de science chrétiennes mêlées à son erreur, elle en est venue, d'aveux forcés en aveux forcés, en même temps que de négation en négation, à se jeter hors de tous les procédés de la raison, et à se barricader dans l'absurde.

Elle avoue tout, elle concède tout : l'authenticité des Livres Saints, les Prophéties, les Miracles, JÉSUS-CHRIST, Dieu. Elle va jusqu'à cette formule : ENTRE LUI ET DIEU ON NE DISTINGUERA PLUS.

Puis elle reprend tout par un nouveau procédé qui ca-

ractérise son désespoir. Ce procédé consiste à prétendre que, quelque prouvé, quelque vrai que tout cela soit, il faut le rejeter en somme. Et pourquoi? Parce que tout cela implique le surnaturel, lequel *n'est pas*.

Que si, au nom de cet esprit d'examen et de discussion dont l'abus a fait jusqu'ici sa fortune, vous la pressez de vous dire comment ce qui est prouvé n'est pas, elle tentera d'abord de se jeter dans des explications qui font rougir le bon sens; puis, le sentant elle-même, elle va se retrancher, en fin de compte, dans la négation *dogmatique* du surnaturel. Elle qui, à toutes les preuves de notre foi, n'a si longtemps opposé autre chose que ce caractère de *foi*, comme incompatible avec la liberté de la raison humaine, elle prétend s'ériger elle-même en dogme et s'imposer à ce seul titre. Elle transforme en foi sa négation de la foi : avec ce singulier parti, de ne prendre du procédé que le bénéfice, en s'affranchissant de toutes ses conditions, de nier simplement, sans preuve et contre toute preuve, et d'attacher à sa négation une autorité que le Dieu de l'Évangile et son Église repoussent pour leurs affirmations, et condamnent en ceux qui la leur prêtent, comme injurieuse pour la raison. Pour autoriser la foi qu'elle nous propose, en effet, la Religion se fait précéder de mille témoignages par lesquels elle se fait recevoir d'abord de la raison. Elle fait ses preuves devant celle-ci, et quelles preuves! quatre mille ans de prophéties, des miracles universels, une doctrine sublime, une morale sainte, le prodige éclatant d'une Institution qui se maintient sans force humaine et contre toutes les forces humaines, depuis deux mille ans, et remonte de là à l'origine du monde, etc., etc. L'impiété

du jour, semblable au serpent de la fable, ne pouvant mordre à tout cela, l'avale dans la seule négation du surnaturel, et cette négation doit se suffire à elle-même! Tant Leibnitz avait raison de dire : « L'incrédulité « est une espèce de foi pour les impies. » Ajoutons, de foi tellement humiliante pour la raison, qu'elle n'est qu'un monstre de crédulité, justifiant encore une fois le mot de Pascal : « Incrédules, les plus cré« dules ! »

Et voyez où elle s'engage. Elle a recours à ce procédé de la négation du surnaturel pour se débarrasser de Jésus-Christ et de l'Évangile. Mais l'Évangile, avec tous ses miracles, depuis la naissance virginale jusqu'à la résurrection de Jésus-Christ, n'est pas plus surnaturel que le monde entier antérieur et postérieur à l'Évangile. Il l'est même moins, en ce sens que le surnaturel évangélique rend seul raison du surnaturel historique. Supprimez l'Évangile, et vous n'en serez pas moins, et vous n'en serez que plus aux prises avec Jésus-Christ attendu du monde entier ou adoré du monde entier. C'est cela qui est surnaturel; qui, plus on le considère, plus on le creuse, déborde, surmonte, submerge toute incroyance. L'humanité historique flotte dans le surnaturel, qui en définitive est Dieu, raison de tout. L'Évangile est la seule barque qui la porte et qui la sauve de tous les mythes, de toutes les fables, de toutes les absurdes et immondes superstitions d'où il l'a tirée. C'est le surnaturel rectifié. Vouloir sortir de l'Évangile de Jésus-Christ et de son Église pour échapper au surnaturel, c'est s'y plonger : avec cette différence, que dans l'Évangile on y est avec la vérité, avec la raison, avec la sainteté, avec l'amour et l'espérance; et qu'en dehors de l'Évangile on y est

avec l'erreur, avec la stupidité, avec l'immoralité, avec la rage et le désespoir.

Mais ce n'est pas encore là le bout du chemin où s'est engagée l'impiété. Contrepreuve de la vérité chrétienne, elle devait y mettre de sa propre main le dernier sceau : celui de la Raison.

La Raison a été, au début, la toute-puissance qu'on a opposée à la Foi, le souverain tribunal devant lequel on l'a fait comparaître, l'arme impitoyable qu'on a levée bien haut contre elle. Le combat a été long, plus d'un siècle. Or qu'est-il arrivé? Où en est-on venu? A un résultat des plus simples, mais des plus cruellement décisifs contre l'impiété.

Les preuves de la Religion sont telles, elles ont été tellement mises en lumière par leur discussion, qu'après leur avoir si longtemps opposé la raison, ses ennemis n'ont plus, eux, d'autre parti que de nier *la Raison* même; parce que, dans ce grand débat, elle s'est prononcée contre eux.

C'est à cette belle doctrine, que de négations en négations ils en sont tous. Nier philosophiquement la Raison commune, cette *Évidence* à la lumière de laquelle se vident tous les différends et se terminent toutes les discussions. N'admettre que la raison privée de chacun, égale en droit à la raison privée d'un autre, sans appel possible à la Raison générale, laquelle n'est pas; et n'est pas parce qu'elle profite à la Foi; parce que, comme celle-ci et avec celle-ci, elle a le tort d'être une *Autorité* qui gêne la liberté sans règle et sans frein de la pensée, et qu'il est plus simple de nier la Raison pour avoir raison de la Foi, de souffler la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde pour ne pas

reconnaître cette même lumière venue en ce monde : tant elle émane en ces deux rayons du même foyer.

C'est là le *caput mortuum* de la libre pensée. C'est par ce trou à la Raison que ces révoltés en déroute se dérobent à la Foi, lui abandonnant la Raison même.

O Vérité de Dieu, que tu es prouvée et que tu es vengée !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

SCIENCE DOCTRINALE

DE

JÉSUS-CHRIST

DEUXIÈME PARTIE

SCIENCE DOCTRINALE DE JÉSUS-CHRIST

Jésus-Christ occupe donc le centre et le sommet de l'Histoire, et, soit en remontant à l'origine du monde, soit en descendant jusqu'à la fin, il domine et relie en lui tous les temps.

Il ressort par là, à nos yeux, comme un être surhumain, remplissant l'humanité même.

Maintenant il faut nous demander, d'une manière plus précise, quelle est son œuvre. Il faut l'aborder et répondre à la question qu'il nous pose lui-même : « Qui « dites-vous que je suis[1]? »

Et d'abord son œuvre. Elle est de satisfaire ce besoin invincible que nous avons reconnu au commencement de ce discours et dont nous portons tous en nous la soif, de connaître Dieu, ce Dieu caché de la Nature, de la Conscience et de la Providence, d'entrer en rapport avec Lui, d'être relevé de sa disgrâce : la Religion.

Nous avons vu à quels égarements de doctrine et de

1. Matth., XVI, 15.

morale ce besoin a longtemps entraîné l'humanité, qui ne peut ni s'y suffire, ni s'y soustraire.

C'est cette aspiration, tout à la fois irrésistible et impuissante, que Jésus-Christ est venu combler avec une libéralité magnifique.

Le Dieu caché et toujours cherché ne s'est pas borné, en effet, à répondre à l'homme, en se dégageant à ses yeux des voiles de la Création. Il a fait plus : il a écarté le voile de sa propre nature, et, par une grâce insigne, nous a fait pénétrer dans l'abîme de son Être et de ses trésors. Il a fait plus encore : il nous a appelés à les partager, et nous a conviés à sa propre table, au repas des Anges. Il a fait avec nous une *Alliance* dont le nœud est sa nature et la nôtre inséparablement associées dans l'Homme-Dieu. Comme il s'est fait notre frère de douleur dans cette vallée de larmes, où il nous a rachetés par sa mort, il nous fait ses cohéritiers et ses consorts dans son Paradis où il nous appelle à son éternelle vie : tout cela en substance, sous le voile temporaire de la foi, et n'ayant pas seulement pour gage quarante siècles de prophéties, vingt siècles de miracles, et les mille autres preuves de la Religion; mais ce qui décide de tout, l'expérience, qui n'a jamais trompé ceux qui ont voulu se l'appliquer, et qui a toujours passé leur attente.

Et le comble de la sagesse, c'est d'avoir rendu toutes ces ineffables communications supportables à notre faiblesse. Si Dieu n'était caché dans la Nature, s'il eût exaucé, sans réserve, le vœu de l'âme humaine qui l'appelait à s'y montrer, la Nature entière eût disparu soudain dans l'abîme de sa gloire, et comme la Fable le rapporte de cette mortelle qui demanda à voir le Dieu de l'Olympe, nous en aurions été consumés. Aussi

tait-ce une opinion reçue chez les Juifs, qu'on ne pouvait voir Dieu sans mourir. Et cependant, Dieu a trouvé e moyen de se faire voir, non-seulement dans l'ordre naturel, où les miracles de sa puissance frappaient de tupeur, *stupebant omnes in magnitudine Dei*[1], mais dans 'ordre surnaturel de sa nature intime que les Chérubins n'approchent qu'en se voilant; plus encore, de nous nir à Lui et de S'incorporer à nous; et cela par une conomie de condescendance qui nous laisse le mérite le le recevoir, et jusqu'à la liberté terrible de le mépriser.

C'est là LE CHRIST, et c'est là l'Évangile, justement ppelé l'*Evangile du Règne :* de son règne avec nous sur a terre, et de notre règne avec lui dans le ciel.

C'est ce magnifique sujet d'étude et de contemplation ue nous nous proposons d'explorer.

Mais pour ne pas nous y égarer, il m'a paru nécessaire le faire précéder cette entreprise d'une étude *doctrinale* ur JÉSUS-CHRIST, comme nous l'avons fait d'une étude *istorique.*

Cela peut paraître superflu autant que téméraire, 'Évangile devant se suffire à lui-même et n'ayant pas besoin d'un tel secours.

Cependant en voici la raison :

L'Évangile est *Dieu dans le Christ se réconciliant le monde*[2]. Sans doute, il s'y révèle, et toute la science que nous avons de Lui en sort. Mais cette science y est encore mplicite. L'Évangile est la substance de la Révélation. Elle y est enveloppée de paraboles et jetée en oracles plutôt que déduite. Le CHRIST parle en Dieu. Il y a là un double dessein indiqué par l'Évangile même. Dieu d'a-

1. Luc, IX, 44. — 2. *Aux Corinthiens*, V, 19.

bord a voulu mettre un si grand bienfait à prix : au prix de sa recherche. Traitant avec des natures libres il n'a voulu donner qu'à proportion que nous voudrions recevoir. Il a même voulu aveugler les méprisants et les superbes par ce même Évangile qui devait éclairer les humbles et les soumis : « Qui a des oreilles entende « disait-il. Pour vous (parlant à ses disciples), il vous a « été donné de connaître le mystère du Royaume de « Dieu, mais aux autres seulement en paraboles, afin « que, voyant, ils ne voient point, et qu'entendant ils « n'entendent point[1]. » Cette obscurité relative de l'Évangile, ai-je dit, rentre aussi dans un autre dessein C'est, pour ses disciples eux-mêmes, d'en réserver l'explication et la dispensation au Saint-Esprit dans l'Église. L'Évangile se réfère lui-même constamment à ce divin Esprit devant venir l'expliquer, et à l'Église devant l'enseigner, comme un testament se réfère à son exécuteur testamentaire. « Je prierai mon Père, et il « vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il *demeure* « avec vous éternellement. L'Esprit de vérité que le « monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point. « Mais pour vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeu- « rera avec vous et qu'il sera en vous, vous enseignant « toutes choses, et vous donnant l'intelligence de tout « ce que je vous aurai dit, et que vous ne pouvez por- « ter à cette heure[2]. » — Il suffit pour l'instant d'énoncer cette économie.

Il en résulte que la doctrine de la Révélation, bien qu'elle soit contenue dans l'Évangile, n'a été déduite et coordonnée que par le Collége successif des Apôtres.

1. Luc, VIII, 10. — 2. Luc, XIV, 16, 26. Jean, XVI, 13.

Église, qui l'en tire toujours, et à qui il faut la deman-
er pour bien comprendre l'Évangile lui-même.

Comme toute la science de notre foi rentre dans l'É-
ngile, et l'Évangile dans Jésus-Christ, Jésus-Christ
dégage à nos yeux par l'Évangile, et l'Évangile par
nseignement du Saint-Esprit dans l'Église.

C'est de ce dégagement du Christ des voiles de l'É-
ngile, par l'enseignement doctrinal de notre foi, qu'il
porte de faire précéder l'étude textuelle du Saint
vre.

Dans les siècles de foi, tout le monde avait la connais-
nce familière de la Religion. Il n'y avait pas d'esprit
ltivé qui ne fût jaloux de soutenir des thèses théolo-
ques, et la société de madame de Sévigné faisait ses
lices des traités de Nicole. Mais en nos tristes temps
gnorance, où le sol même, pour ainsi parler, de l'esprit
main, jadis si florissant par la culture, est retourné
jachère par l'abandon, tout est à réensemencer et à
pprendre. C'est tout un Monde, le monde éternel de
me, à recouvrer.

Ainsi, comment se tirerait-on de la simple lecture de
vangile, ou combien son explication immédiate ren-
ntrerait-elle de difficultés, alors que la Personne de
sus-Christ nous y apparaît avec des caractères et dans
s états si épars, si divers, et en apparence contradic-
res? Combien les mystères de notre foi s'y com-
quent-ils des ténèbres de notre ignorance, et surtout
nos fausses prétentions de savoir! Sans doute, il y a
core de simples gens qui ont les notions de la foi.
is les gens instruits, et à proportion qu'ils sont in-
uits des lettres humaines, hélas ! ce n'est pas leur faire
ure de dire que l'Évangile qu'ils renvoient aux sim-

ples est trop fort pour eux. Quel est celui de nos Illustres qui se risquerait à jouter, je ne dis pas sur la Somme de saint Thomas comme Condé avec Bossuet, mais sur le Catéchisme avec un enfant? Que si, par hasard, ils laissent entrevoir la raison de leur incrédulité, on est confondu en voyant à quel point ils découvrent leur ignorance.

Cette ignorance on n'en rougit pas; on en fait même profession. On ment par là au plus noble instinct de l'esprit appliqué au plus grand intérêt de l'âme: celui de connaître Dieu, et tout cet ensemble de vérités surnaturelles auxquelles sont suspendues nos destinées. Avant que le domaine en fût ouvert par la Révélation, la recherche de ces vérités faisait partie intégrante de la Philosophie et en était le premier objet[1]. Et aujourd'hui qu'elles sont le sujet d'une science certaine, dont les perspectives aussi lumineuses que consolantes devraient inspirer à l'esprit humain ce légitime orgueil d'être initié par Dieu lui-même à sa connaissance pour arriver

1. *Quid sunt Dii, qualesque declarat, quid Inferi, quid Lares et Genii. Hæc ejus incitamenta sunt: per quæ non municipale sacrum, sed ingens Deorum omnium templum mundus iste reseratur.* Senec. epist. 90. — « On dit qu'il ne faut point chercher à connaître les « plus grands Dieux. Il me semble au contraire que c'est fort bien « fait de s'y appliquer. C'est une science belle, vraie, utile à l'État « et agréable à la Divinité... » (Platon, *Les Lois.*) « Le mal circule « sur cette terre et autour de notre nature mortelle. C'est pourquoi « nous devons tâcher de le fuir. Or, cette fuite c'est la ressemblance « à Dieu par la justice et la sainteté... Qui connaît Dieu est véritablement sage et vertueux; qui ne le connaît pas est évidemment « ignorant et méchant. » (*Idem, Théétète*). — C'est ainsi que les Anciens comprenaient la Philosophie, et si la Théologie est devenue depuis une science à part, c'est moins par son objet que par sa certitude, que, même dans les choses naturelles, la Philosophie ne saurait égaler.

à sa possession, on n'en fait aucun cas, on la renvoie aux *Clercs*. On revient par là à ces *siècles de ténèbres*, qu'on dénigre tant, où l'ignorance était noblesse, si ce n'est qu'on en sortait et que nous y entrons.

Et ce qui est dérisoire, c'est que la prétention s'accroît en raison de cet appauvrissement. Plus on ignore, plus on se croit en droit de prononcer. Tout le monde se croit né théologien, en dénigrant la Théologie. Les Conciles mêmes sont soumis au *placet* des Revues et des salons. Les hauts sujets de leurs décisions agités et résolus, comme si on se jouait dans la lumière, avant que les Pères, blanchis dans la Doctrine, aient rendu leurs décrets, deviennent tout à coup une science occulte dès qu'il s'agit d'y adhérer, comme si on voulait les déshonorer par la servilité affectée de l'intelligence. Et s'il en est ainsi des Décisions dogmatiques, qu'est-ce donc de ce qui n'est encore qu'Avertissement, bien qu'il participe de la même sagesse? Cependant, de deux choses l'une : ou vous vous couvrez de votre ignorance, et alors ayez-en la simplicité; ou vous voulez trancher du Docteur, et alors prenez-en les grades.

En cet état des esprits, et le meilleur remède à y opposer étant une connaissance de la Vérité divine d'autant plus modeste qu'elle sera plus éclairée, et d'autant plus éclairée qu'elle s'inspirera mieux des enseignements de cette Vérité, divins comme elle, j'ai cru bon, pour nous orienter dans notre entreprise, de la faire précéder d'un cours sommaire sur Jésus-Christ, sur ses états et ses caractères, que nous saisirons et distinguerons ensuite beaucoup mieux quand nous le verrons et l'entendrons Lui-même. Ce sera comme la clef de cette grande science qui nous én ouvrira tous les sen-

tiers. Ce travail préparatoire aura, en outre, cet avantage de nous exercer et de nous rompre au Mystère, de manière à ne plus être effrayé quand nous l'aborderons dans son fort. Le monde spirituel n'est plus fréquenté ; l'esprit humain s'est rétréci et épaissi aux choses temporelles et sensibles ; et ces choses mêmes, qui puisent tous leurs principes, leur raison et leur gouverne dans un ordre supérieur, se trouvent avoir perdu leur sens pour les intelligences qui y sont plongées. « Étudiez la Théologie, » disait à des diplomates M. de Talleyrand, « sans elle il n'y a pas d'hommes d'État. » Ce ne sont pas les temps présents qui sont en situation d'apporter un démenti à cette vérité que justifient tant de grands témoignages historiques, depuis l'abbé Suger jusqu'à Richelieu, pour ne parler que de la France.

C'est donc un exercice salutaire en soi, autant que nécessaire à notre objet, que celui auquel je convie le lecteur.

L'énoncé seul des titres de Jésus-Christ, si je ne me trompe, sera une révélation pour plusieurs. Ils se soutiendraient eux-mêmes tout seuls par leur belle ordonnance. Le développement que je me propose de donner aux principaux d'entre eux veut de la résolution, sans doute ; mais qu'on ne s'effraye pas ! Si nous faisons de la théologie, ce sera à l'usage de tout le monde et comme sans le savoir, par le mouvement naturel d'une pensée que vivifie et renouvelle le sujet même auquel elle applique ses efforts. Quel est celui qui, tiré tout à coup de la misère par la mise en possession d'un splendide héritage, se plaindrait d'avoir à en inventorier et supputer les trésors : trésors de lumière et de vie en-

viables en tous temps, mais surtout en ces jours mauvais, où la terre manque sous nos pieds, où ses intérêts s'écroulent, où ses illusions s'évanouissent, et où on voudrait pouvoir se donner des ailes pour s'élever en poussant le cri du poëte : *Excelsior!*

Comme la lumière solaire, pure et simple dans son éclat, se réfracte en autant de couleurs que les milieux qu'elle traverse et les objets qu'elle vient frapper, la Lumière increéée, Jésus-Christ, s'offre à nous sous les douze caractères suivants qui me paraissent composer comme l'Arc-en-ciel de sa Révélation dans l'Évangile, ou comme le Zodiaque de ce divin Soleil des esprits :

I. Le Christ, Verbe incréé au sein du Père;

II. Le Christ, Verbe Créateur, principe et exemplaire de l'univers;

III. Le Christ, Verbe illuminateur au sein des âmes;

IV. Le Christ, fin de la création, premier né et héritier de toutes choses;

V. Le Christ, promis et préexistant dès l'origine des temps dans le monde ;

VI. Le Christ, Verbe incarné dans le sein de la Vierge Marie;

VII. Le Christ, Dieu Homme conversant avec les hommes;

VIII. Le Christ crucifié, Rédempteur de la race humaine et pacificateur de tous les êtres ;

IX. Le Christ, Dieu avec nous dans l'Eucharistie ;

X. Le Christ, Chef du corps mystique de l'Église, Roi des âmes, Pontife des biens futurs ;

XI. Le Christ, Souverain Juge des vivants et des morts;

XII. Le Christ, félicité des élus et malédiction des réprouvés dans l'Éternité.

O Christ! je tombe aux pieds de votre Personne adorable, abîme de richesses où je me perds. Comment oser parler ainsi de Vous, sans autre mission que mon zèle, si vous ne m'envoyez un souffle de Votre Esprit, un rayon de Votre Vérité, et si je ne puise à chaque instant en Vous-même ce que je dois dire de Vous? Lumière incréée, qui êtes venue luire dans nos ténèbres, brillez sur ces pages, guidez mes pensées, frappez mes lecteurs, et que nous nous rencontrions dans votre clarté! Combien peu vous connaissent en ces heures sombres, entre le Crucifiement et la Résurrection! Mystérieux voyageur, cheminez avec nous, parce que nous sommes tristes; demeurez avec nous, parce que la nuit se fait! Expliquez-nous Vous-même votre mystère, et que nous vous connaissions surtout à la flamme dont votre parole échauffera nos cœurs! Rompez-nous Vous-même le pain de votre divine Science, et que nous Vous offrions les prémices des adorations de l'univers!

Et vous, lecteur, objet de ce dessein, que Dieu lui-même ne pourrait accomplir sans vous, comment pourriez-vous l'accomplir sans Dieu? Associez-vous donc à mon invocation. J'aurai recours à un païen, s'il le faut, pour vous y inviter. « Tout homme un peu raisonnable, « vous dit Platon, implore l'assistance divine avant de « commencer une entreprise, quelle qu'elle soit, grande « ou petite. A plus forte raison, nous, qui avons entre- « pris d'expliquer l'Auteur de l'univers, à moins de « vouloir nous égarer, prions-le ensemble, pour que « nous ne disions que des choses qui lui soient agréa-

« bles, à Lui avant tout, et ensuite à vous, et qu'il nous « accorde le plus sûr et le meilleur talisman, la science[1]. »

Plus heureux que Platon, ce *talisman* qu'il appelait nous a été envoyé par Dieu lui-même : c'est sa Parole, c'est son Verbe, venu du ciel en terre, pour s'y faire notre voie de retour de la terre au ciel.

Marchons donc sans crainte par où Dieu nous conduit.

1. *Le Timée*, — *Critias*.

I

LE CHRIST, VERBE INCRÉÉ AU SEIN DU PÈRE.

Nous ne nous proposons de traiter, avons-nous dit, un peu à fond que les principaux d'entre les aperçus que nous avons énoncés sur JÉSUS-CHRIST, ceux qui importent le plus à sa connaissance et à celle de son œuvre identifiée à sa personne dans l'Évangile.

A ce titre, le premier en ordre est aussi le premier en importance. La notion du CHRIST, Verbe incréé au sein de Dieu, doit être fouillée, pour ainsi parler, plus qu'aucune autre. La Trinité, nous le verrons, est le dogme initial de toute la science. C'est l'anneau de fond d'où se déroule toute la chaîne. Pour des esprits neufs il suffirait de le poser. Mais pour ceux en qui une fausse culture a produit plus d'exigence que de savoir, il faut l'exposer.

C'est ce que nous allons essayer de faire.

Ainsi que nous l'avons montré historiquement dans notre première partie, ces termes, hier, aujourd'hui, demain, le temps, en un mot, n'a pas de prise sur JÉSUS-CHRIST. Il a paru dans le temps, et il le rem-

plit, mais il ne s'y borne pas, il le déborde; il préexiste au temps, il est en dehors du temps.

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu[1]. »

Non pas *dès* le commencement, mais *au* commencement des choses, il était, *erat*. Et cette expression d'antériorité au temps équivaut à dire que le Verbe *est* de toute éternité.

Et où est-il ? *Il est en Dieu.*

Et qu'est-il ? *Il est Dieu.*

Et Dieu étant unique, le Verbe est Dieu même.

Mais comment, étant en Dieu, est-il Dieu même ? ou comment, étant Dieu même, est-il en Dieu?

C'est ici qu'à la lumière de la Révélation se laisse entrevoir la manière d'être de Dieu.

Cette manière d'être doit différer de toute autre. Dans la Nature, chaque espèce d'être a sa manière d'être particulière, et on ne s'en étonne pas : on admire même ces diverses propriétés des êtres sans toujours les comprendre. Comment dès lors s'étonner que l'Être par excellence ait sa manière d'être propre, et comment se choquer si elle est plus mystérieuse pour nous qu'il domine que toutes celles des créatures que nous dominons? N'est-ce pas le contraire qui serait étonnant et choquant?

La manière d'être de Dieu doit d'autant plus passer la compréhension qu'elle est naturellement inabordable à la simple notion.

Il y a, en effet, cette différence entre l'existence de Dieu et sa nature, que la Création nous fait connaître

1. Jean, I, 1.

son existence, mais qu'elle ne nous dit rien de sa nature même. Nous savons qu'Il est, nous ne savons pas quel Il est. Il a fallu que Lui-même daignât venir nous l'apprendre. « Les graines renfermées dans la grenade, dit « un Père de l'Église, ne peuvent communiquer avec ce « qui est au delà de l'écorce ; l'homme renfermé dans la « main de Dieu avec toutes les créatures ne peut pas « davantage lever ses regards jusqu'à Dieu, » et ce n'est que de Lui que nous pouvons apprendre ce que nous devons savoir de Lui.

Cette sublime notion est par là plus certaine que celles que nous croyons posséder naturellement. Elle est absolument certaine, puisque nous la tenons de Dieu lui-même. Mais encore nous a-t-elle été donnée avec mesure : soit parce que notre faiblesse ici-bas n'aurait pu la porter, soit parce que notre orgueil égal à notre faiblesse s'en serait enflé davantage. Dans cette mesure, réductible à la pratique de la foi, mais qui ne se refuse pas à la dilatation de l'intelligence, elle est indispensable. Le mystère de la Trinité est *la racine de toute notre Justification*, dit le Concile de Trente. Cette expression est doublement juste. La racine en tout est plus cachée, mais en tout aussi elle est plus nécessaire, parce que c'est d'elle que tout sort. Du mystère de la Trinité sort ainsi, nous ne tarderons pas à le voir, toute l'économie du salut humain. « Car nous sommes une plante « du ciel, non de la terre[1]. » Loin donc d'infirmer la nécessité de sa connaissance par la raison de son incompréhensibilité, c'est à raison de son incompréhensibilité que nous devons nous attacher à sa connais-

1. Platon, *Timée*.

sance : connaître étant autre chose que comprendre.

Si le mystère de la Trinité est *incompréhensible* en effet, c'est-à-dire si notre capacité est moindre que son infinité, il n'est pas *inintelligible*. Il passe, il étonne, mais il ne heurte pas l'esprit humain. En lui-même et en nous isolant, comme il convient, de nos manières ordinaires de voir pour nous transporter dans un ordre de vérité nécessairement tout autre que celui où nous sommes, il est concevable dans la mesure suffisante à sa connaissance. Dans ses rapports avec les autres mystères chrétiens, il s'éclaire, nous ne tarderons pas à le voir, de toute la lumière qu'il y répand. Dans ses analogies mêmes avec l'esprit humain, celui-ci s'y voit lui-même. Enfin la raison saisit assez ce qu'il est, non-seulement pour croire qu'il est, mais pour prononcer qu'il *doit être*. En un mot, si ce mystère a ses profondeurs, il a pour nous ses rivages, et ses profondeurs mêmes ne nous dépassent que pour nous ravir.

Ces considérations m'ont paru nécessaires pour arriver, comme par des tournants, à la hauteur que nous gravissons. Maintenant, abordons le sommet, et entrons dans la nue.

Les perfections de Dieu reflétées dans la Nature ne sont que l'ombre de celles qu'il possède en Lui-même. Là elles sont en plénitude et en infinité. Mais ce serait une erreur de croire qu'elles n'y sont qu'en puissance et comme stagnantes. La Création n'était pas nécessaire à l'activité de Dieu, et mille créations ne l'auraient pas satisfaite. Lui seul peut se satisfaire Lui-même par un acte égal à sa puissance et comme elle infini. Dieu est la

vie, et la vie est action. Dieu agit autant qu'il vit : infiniment et toujours. « Mon père agit sans cesse et moi « semblablement, dit Jésus-Christ[1]. » Dieu, comme parle la Science sacrée, est un *acte pur*.

Quel est cet acte propre à Dieu ?

C'est de tirer éternellement de sa substance les perfections de sa nature infinie, de les engendrer, de les produire et de les réaliser entièrement, mais intérieurement à lui-même, dans la Connaissance qu'il s'en donne, dans la Pensée qu'il en a, dans la Parole ou le Verbe par lequel il se les dit à lui-même, se sait lui-même et se contemple dans sa vivante expression.

Cette expression est vivante, en effet, jusqu'à constituer cette individualité raisonnable que nous appelons une *Personne*.

Comme il tire ainsi ce Verbe personnel de sa substance et qu'il s'y reproduit, c'est son Fils ; et comme il s'y reproduit entièrement, c'est son *Fils unique :* autre et lui ; un autre lui-même : ce que serait dans un miroir l'image de celui qui s'y verrait ; si ce n'est qu'en Dieu cette image est vivante.

Maintenant Dieu, Père d'un tel Fils, ne peut pas ne pas l'aimer et en être aimé. Il l'aime de toute l'amabilité des perfections qu'il réalise en lui ; et il en est aimé comme le principe de ces perfections mêmes. Cet amour réciproque, procédant des deux, produit, en se rencontrant, une troisième puissance, vivante aussi, et personnelle comme sa double origine; esprit, souffle, flamme, l'*Esprit Saint* en qui *le Père* et *le Fils* s'aiment, se veulent, s'unissent d'un Amour égal à eux.

1. Jean, V, 17.

Sous les noms de Père, de Fils, de Saint-Esprit, apparaissent ainsi en Dieu, dans une activité d'opération incessante, l'Être, qui est la perfection même en foyer et en puissance; la Connaissance qui en est la splendeur; et l'Amour, qui en est comme la conscience et la complaisance. Trois et Un.

Trois, car ce qui connaît et aime est nécessairement autre que ce qui est connu et aimé. Un, car, en tant que Dieu se connaît et s'aime, il ne connaît pas et il n'aime pas sans doute autre que Lui. Dieu est ainsi; trois en personne, et un en substance; la même substance, la même Divinité, le même Dieu unique, personnifié triplement.

Et dans cette triple personnification égalité parfaite. Car, bien que le Père soit principe par rapport au Fils, et l'un et l'autre par rapport au Saint-Esprit, et qu'en ce sens la distinction aille jusqu'à la hiérarchie : cependant, comme cette triple relation n'a ni commencement ni mesure, qu'elle est simultanée et incessante, que toujours le Père épuise infiniment toute sa perfection dans le Fils, et que l'Amour mutuel qu'ils s'inspirent est en raison de cette éternelle et infinie perfection, le plus et le moins, l'antériorité et la postériorité, ne peuvent trouver place dans ce qui est tout et toujours jusqu'à l'infini, et substantiellement adéquat jusqu'à l'unité. — La *Trinité*, en un mot, n'est pas la division, ni la succession; mais le déploiement et l'harmonie de l'*Unité*. — Comme nous sommes chacun de nous en une personne, Dieu est ainsi en Trois. Il est trois Personnes.

Arrêtons-nous par défaut, non de carrière, mais de proportion et de rapport avec la conception et le langage de l'esprit humain.

Et cependant, si de cette hauteur nous portons notre regard sur ce même esprit humain en lui-même, si borné qu'il soit; si nous généralisons ce regard à l'humanité; si nous l'abaissons enfin jusqu'à la nature inférieure elle-même, il n'est rien, rien de créé, en quoi, maintenant que nous sommes instruit de cette manière d'être de Dieu en lui-même, nous ne retrouvions la Trinité, comme l'empreinte de l'Ouvrier sur son ouvrage, venant confirmer sa révélation.

N'est-il pas vrai, d'abord, que nous sommes essentiellement *un* dans l'indivisible simplicité de notre *moi?* Et cependant, dans l'activité intellectuelle de cet unique moi, que se passe-t-il? Ne tendons-nous pas à nous dédoubler en plusieurs nous-mêmes, et n'apparaît-il pas bientôt en nous trois choses, qui ne sont pas seulement trois opérations, mais trois puissances bien distinctes : — l'entendement, — la pensée, — la volonté ? — L'*entendement*, qui est comme le réservoir de notre substance spirituelle ; *la pensée* qui en sort, et que nous sentons naître en nous comme la Minerve de notre esprit ; et *la volonté*, par laquelle réfléchissant avec complaisance sur cette production, nous nous en donnons à nous-mêmes le spectacle? Ces trois phénomènes se produisant dans une grande âme d'artiste, un Virgile, un Mozart, un Bossuet, comment appellerons-nous l'œuvre de leur génie, ce poëme, ce chant, ce discours qu'ils concevront, qu'ils se chanteront ou qu'ils se diront à eux-mêmes intérieurement, qu'ils seront les premiers à goûter avant de les produire au dehors, qu'ils goûteront seuls quelquefois dans une inexprimable jouissance? Confondrons-nous cette œuvre avec la simple puissance de la produire? N'en est-elle pas aussi distincte qu'elle

en est virtuellement inséparable? Et ce goût, cette jouissance qu'elle leur inspirera, qui leur en fera caresser la conception et les enivrera, n'est-ce pas encore une troisième chose aussi distincte des deux premières que celles-ci le sont entre elles? Et toutes trois ne sont-elles pas cependant la même âme qui s'exprime, qui est exprimée, et qui se complaît dans cette expression ? Y aura-t-il témérité à ajouter, que si cette conception produite ne devient pas une réalité à part, une subsistance parallèle à son principe, une *personne*, et que si cet amour de complaisance que nous avons pour elle ne parvient pas pareillement à unir notre âme à sa propre reproduction, ce n'est pas que ce ne soit la tendance de notre âme, c'est qu'il y manque le pouvoir? C'est ce que la Fable a figuré sous l'allégorie de Pygmalion, produisant une figure tellement parfaite, qu'elle s'anime de sa propre beauté, et s'éprenant pour elle d'un amour qu'elle lui rend.

Voilà le mystère de la Trinité dans notre âme, qu'on a pour cela justement appelé une *Trinité créée*.

Mais qu'est cela qu'une ombre, qu'un vestige éphémère, borné et languissant de la *Trinité incréée ?*

Car, le verbe humain, cette conception produite en nous, ne constitue qu'un accident sans subsistance, qu'un mode de notre esprit cherchant à s'égaler lui-même, par une succession d'efforts, et n'y parvenant jamais: tandis qu'en Dieu son Verbe est le jet total et consommé de sa substance, en qui il se reproduit éternellement d'une reproduction égale à Lui-même et ayant vie comme Lui. C'est le Dieu unique se parlant à Lui-même ses perfections d'une Parole qui est autre puisqu'il l'entend, et qui est Lui-même, puisque dans cette parole il s'entend. Et

cela si parfaitement et si entièrement, que cette Parole éternelle remplit son éternité et lui suffit. *Dieu a parlé une fois*, dit Job, et cette fois est toujours.

Ce que nous venons de dire du témoignage de la Trinité en chacun de nous ne s'y borne pas. Il s'étend à l'humanité tout entière, au monde des intelligences. Qu'y a-t-il en effet dans ce monde-là et qu'est-ce qui nous y meut? *entendre*, *connaître*, *aimer*, et régler toutes choses sur ces trois. Trois choses assurément bien distinctes, savoir : ce besoin inné de se rendre compte, d'apaiser une soif, de réaliser une tendance invincible ; puis répondant à ce besoin, la vérité et sa connaissance ; puis enfin, le contentement qui en résulte, et cette joie de l'âme qui se repose dans la satisfaction de son désir. C'est là l'humanité. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes est un jeu incessant d'activité, de lumière et d'amour. Seulement ce triple élément de vie ne dépend pas de nous et ne se suffit pas en nous. Notre activité, je ne dis pas dans ses modes, mais dans son principe, qui est notre être, ne se détermine pas elle-même. Et quant à ses deux aliments, ils nous sont également départis : c'est cette lumière éternelle de la vérité qui éclaire le monde des esprits ; et c'est cette flamme qui jaillit en quelque sorte de la rencontre de notre activité et de cette lumière, et que nous appelons amour.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la nature physique et au monde des corps qui ne porte à sa manière l'empreinte de la Trinité. Chaque corps, en effet, présente ces trois choses : sa substance en elle-même ; sa forme qui détermine sa substance; et enfin ses rapports d'affinité ou d'attraction qui le relient aux autres êtres. Et l'Univers tout entier qu'offre-t-il autre chose, dans

l'ensemble de ses substances, de ses formes et de ses rapports, que le magnifique témoignage d'une activité puissante qui le meut, d'une intelligence merveilleuse qui l'ordonne, et d'un amour infini qui s'y complaît?

Et maintenant, ramenez de partout cette activité, cette intelligence, et cet amour au foyer qu'ils supposent, élevez-les à leur plus haute puissance, franchissez par induction l'abîme qui sépare le fini de l'infini, et vous les retrouverez en Dieu, en plénitude et en infinité, dans sa Trinité trois fois Sainte.

Arrêtons-nous encore une fois, et sachons reconnaître, et la grandeur de notre esprit, capable de pénétrer en Dieu et de s'en approprier la science par la foi; et sa limite naturelle, incapable qu'il est de l'aborder par la raison.

Cette raison, cependant, si elle ne comprend pas d'elle-même comment Dieu est ainsi, comprend qu'il *doit être* ainsi. Ici elle est dans son domaine; car elle arrive à la nécessité de la Trinité par l'argument qui convient à son infériorité, l'argument du contraire. Et combien est-il riche de démonstration, nous allons le voir :

Que fait Dieu? à quoi s'occupe-t-il dans son éternité? Telle est la question naïve ou réfléchie que se pose naturellement toute intelligence, depuis l'enfant jusqu'au philosophe.

Comment, en effet, se faire une digne conception de Dieu, si on ne le conçoit comme souverainement indépendant de tout ce qui n'est pas Lui-même.

Mais s'il est ainsi indépendant il est solitaire, sans relation dès lors, sans activité, sans vie : il est moins que

la plus chétive créature, et à vrai dire Celui par qui tout vit ne vit pas.

Que si, pour satisfaire son activité qui ne peut être qu'infinie, il a des relations nécessaires avec quoi que ce soit en dehors de lui, c'est-à-dire de fini, il dépend de ces relations et de leur objet autre que lui-même : il n'est pas indépendant et ne se suffit pas, ce qui ne répugne pas moins à l'idée de Dieu.

Ainsi, s'il est indépendant, il est solitaire, destitué de relations et sans objet d'activité: il n'est pas le Dieu vivant. S'il est le Dieu vivant, il ne l'est que par des rapports d'activité dont les termes sont autres que lui-même: il n'est pas indépendant. Dans l'une et l'autre conception il n'est pas Dieu, par inactivité ou par dépendance.

Tel est le cercle dans lequel tournerait éternellement la raison sans pouvoir s'y arrêter ni en sortir, — n'était le mystère de la Trinité, qui seul explique Celui qui explique tout, et à qui le monde est ainsi suspendu comme à sa racine.

Et ceci, hâtons-nous de le dire, n'est pas seulement un de ces arguments théoriques et logiques dont la force s'impose à l'esprit, c'est la plus expérimentale, la plus pratique, la plus historique des difficultés; puisque c'est celle qui, partout et toujours, a fait verser le genre humain dans toutes les erreurs religieuses, et par suite morales et sociales, d'où le Christianisme seul l'a retiré.

Toutes les religions, en effet, ont donné dans l'erreur par la difficulté de soutenir la notion de Dieu à toute sa hauteur d'unité et d'indépendance, sans qu'il y expire et s'évanouisse en quelque sorte dans la solitude que lui fait sa propre grandeur. Elles l'en ont fait descendre

pour le prostituer dans des relations créées, ne pouvant le concevoir destitué de relations. *Unique*, appliqué à l'idée de Dieu, était synonyme, pour l'Antiquité païenne, de *solitaire* et de *destitué* de vie; *unicus*, *solitarius*, *destitutus :* c'était là la grande objection que rencontrèrent d'abord les premiers apologistes du Christianisme[1], et qui arrêtait dans son traité *de la Nature des Dieux* le grand esprit de Cicéron lui-même. Un Dieu oisif, avec juste raison, ne se conçoit pas. Le sentiment religieux même n'a pas été étranger aux égarements qui en sont résultés. Pour échapper à l'Athéisme, on est tombé dans le Panthéisme et le Polythéisme. Ç'a été là le destin de toutes les religions. Dieu, d'après les unes, s'épanouit dans le monde par des émanations successives et y perd par conséquent la personnalité distincte de son être : c'est le Panthéisme matérialiste. Ou bien, d'après les autres, il pense le monde et s'en repaît comme d'un rêve dans un éternel sommeil : c'est le Panthéisme spiritualiste. Absorbé dans le monde ou absorbant le monde, dans les deux cas ne se suffisant pas à lui-même et assujetti à une relation inférieure qui lui ôte toute indépendance, toute vie propre à lui. Le Polythéisme donnait plus franchement dans l'erreur en supprimant l'unité divine et en multipliant les dieux pour qu'ils se tinssent compagnie dans un Olympe qui encore ne leur suffisait pas, et d'où ils venaient poursuivre des objets de haine ou d'amour sur la terre. La philosophie la plus pure, enfin, n'a jamais pu dégager l'indépendance de Dieu; elle l'a bornée par l'existence coéternelle de la matière, dont elle faisait, avec un troi-

1. Voir notamment l'Apologie de Minucius Félix.

sième principe, qui était la cause exemplaire ou les idées, une sorte de Trinité hétèrogène n'ayant rien de coessentiel et d'unique. Le Judaïsme même, ne possédant pas encore la croyance explicite à la Trinité, nous apparaît toujours enclin à l'idolâtrie, et n'étant retenu sur le sommet ardu de l'unité de Dieu qu'à force de châtiments et de miracles.

La seule Révélation chrétienne est venue lever la difficulté et donner le mot du grand énigme. Elle pose d'autant plus hautement la souveraine unité de Dieu, que, dans cette hauteur reculée, elle ne nous le montre ni solitaire et destitué de relations, ni nécessité par des relations extérieures; mais en société, en activité incessante et infinie d'intelligence et d'amour, dont les objets et les termes sont en Lui-même, sont Lui-même produisant éternellement toute sa perfection dans un Verbe qui la personnifie, et par leur Amour commun, achevant de nouer cette triple relation de vie qui va éternellement et en plénitude du Père au Fils et de l'un à l'autre à leur Amour mutuel par qui elle leur fait retour sans s'épuiser jamais. Quelle société que celle qui a pour foyer l'Être, pour rayonnement la Beauté, et pour réverbération l'Amour, et dont tout ce qu'il y a d'être, de beauté et d'amour dans le monde n'est que le reflet! Et peut-il y avoir pour Dieu une autre société essentielle?

Et maintenant, qu'il crée le monde ou qu'il ne le crée pas, qu'importe à son activité et à sa félicité? Il se suffit, il est indépendant, il ne connaît pas la nécessité : il est vraiment Dieu, le Très-Haut, le Sublime, Roi invaincu dans son éternité. Tout ce qu'il fera dans sa sagesse, il le fera aussi dans sa liberté, et nul ne pourra le rechercher. Et combien ce caractère de libre puissance relè-

vera-t-il le prix de ses bienfaits! Quelle valeur ils tireront de leur gratuité! Quels droits leur mépris ne donnera-t-il pas à sa justice! Que s'il daigne appeler l'univers du néant à l'existence, il le fera dans les ineffables effusions de sa bonté. Qu'est-ce donc s'il se révèle et se communique à sa créature, s'il l'élève à sa ressemblance et lui donne jusqu'à la liberté d'adhérer ou de se refuser à sa loi? Qu'est-ce donc si, cette créature tombée pour avoir voulu s'affranchir de lui, il vient la chercher dans sa misère, épouser cette misère même pour la mieux guérir, et prendre sur lui tous nos péchés avec toutes nos douleurs pour nous en racheter au prix de toute sa majesté et de toute sa gloire? Qu'est-ce donc si non-seulement il nous relève ainsi de notre chute, mais s'il nous élève plus haut encore jusqu'à cette gloire, jusqu'à son Royaume, jusqu'à nous faire Un avec Lui, comme lui-même est Un dans sa Trinité trois fois Sainte, et s'il nous fait entrer dans cette Société inaccessible où il se suffit éternellement!

N'entrevoit-on pas déjà la fondamentale importance du dogme de la Trinité? Quel jour il jette de sa divine obscurité sur toute chose : sur Dieu en lui-même et sa vie intime; sur l'univers et la Création, sur l'homme et la Rédemption, sur l'Église et notre Sanctification? Quelle grande et juste idée il nous donne de l'amour et de la munificence de ce Dieu par celle de sa sublimité et de son indépendance, et de sa justice par celle de cette munificence et de cet amour méprisés!

Nous le verrons de plus en plus, le Mystère de la Trinité est ainsi la mesure que rien ne peut mesurer et qui mesure tout. C'est cette *Verge d'or* que Celui

qui est assis sur le trône a dans la main, et qui sert à toiser la longueur, la hauteur et la largeur de la Cité sainte[1]. Comme le disait son grand défenseur S. Athanase, « ce dogme divin pose la base de la « vraie science et en est tout l'abrégé. »

Aussi, sans le connaître formellement, mais induisant sa nécessité de l'incohérence où cette ignorance retenait toute doctrine, l'esprit humain a toujours été en quête de ce mystère. C'était comme le Sphinx assis aux portes de la philosophie. Platon est celui qui en a approché le plus près. Dans la belle invocation que nous lui avons empruntée, ce *talisman* qu'il supplie Dieu de lui accorder pour l'explication de l'Univers, sous le nom générique de *science*, c'est la science de Dieu et de ce qu'il appelle *sa pensée*, *sa parole*, son *Verbe*, Logos, sagesse infinie, idée, type et modèle du monde, par qui Dieu a fait toutes choses[2]. Ailleurs il conçoit distinctement ce Verbe sous la notion de Fils, par une relation avec Dieu dont il dit : « l'*Unité*, le « *Bien*, l'*Ineffable*, c'est là le Père. » Dans sa *République*, à ses interlocuteurs qui lui demandent de leur expliquer la nature du Bien, il répond : « Je le voudrais « bien, mais je crains que cela passe mes forces... Non, « croyez-moi, mes amis, laissons là la recherche du « Bien tel qu'il est en lui-même... Mais je veux vous « entretenir de ce qui me paraît la *reproduction* du « Bien, sa *représentation exacte :* si non, passons à « d'autres choses si cela vous est agréable. — Non, lui « disent-ils, parle-nous du Fils, une autre fois tu t'ac« quitteras en nous parlant du Père[3]. » Dans la plu-

1. Apocal., XXI, 5. — 2. *Le Timée*. — *Lettre à Denis*. — 3. *République*, trad. Cousin, p. 51.

part de ces traités on voit ainsi Platon errer autour de ce mystère. Mais il ne peut jamais arriver à dégager de son idéologie la notion de personnalité en Dieu, soit comme Fils, soit comme Père. Il n'en dégage pas mieux celle de son indépendance. Il glisse toujours dans la préexistence de la matière, sur laquelle Dieu n'a que l'action d'un artisan, et encore par l'intermédiaire de plusieurs dieux qui sont ses ouvriers, et il retombe ainsi toujours dans le Panthéisme et le Polythéisme.

On ne s'en est pas moins demandé par où Platon avait pu arriver à ces approximations du grand Mystère, qui lui ont valu qu'on l'appelât Moïse Grec, *Moïses atticisans*. On a généralement pensé, et lui-même le laisse entrevoir, que ce ne pouvait être que par des traditions hébraïques que Pythagore aurait rapportées de son voyage dans l'Orient[1]. A moins, comme M. Victor Leclerc en hasarde la noble pensée, que quelque révélation lui en ait été faite par ce *Verbe qui parle au cœur de tous les hommes*.

Si l'immoralité de certaines conceptions de Platon ne permet guère d'adhérer à cette conjecture, il faut du moins reconnaître que l'impiété et l'orgueil n'y font pas chez lui obstacle. Partout, malgré son génie, il ne hasarde ses opinions qu'avec le sentiment de la faiblesse humaine, sous l'invocation de Dieu, et avec cet admirable *desideratum* d'une *Révélation divine* qui vienne nous enseigner ce que nous devons savoir. Je ne le

1. Toute la philosophie de Pythagore lui-même roule, comme on le sait, sur la doctrine mystérieuse du *Ternaire* et de la *Triade*. « Nous « croyons, disait-il, ne pas avoir bien invoqué les dieux, quand nous « ne les avons pas invoqués *trois fois*. » Toute l'antiquité profane attachait une propriété mystérieuse au nombre *trois*.

rendrai donc pas responsable de l'obstination de ses néodisciples contre le *divin Précepteur* qu'il invoquait, et je ne l'appellerai pas avec Tertullien « le Patriarche « des hérétiques, » ni avec M. Lachat « le Patron des « Panthéistes. »

Quoi qu'il en soit, il est extrêmement remarquable, et cette réflexion est de Daguesseau, que le mystère de la Trinité qu'on regarde comme le plus incompréhensible de tous, — et que l'impiété de nos jours renvoie à la crédulité des simples, — a toujours été l'ambition et l'orgueil de l'esprit humain; celui dont la plus sublime et la plus raisonnable philosophie de l'Antiquité ait le plus approché [1].

Aussi, lorsque Jean, le pêcheur du lac de Génésareth, baptisé par le Verbe *Fils du tonnerre* [2], et devenu par sa grâce l'Aigle de Pathmos, dégageant cette grande vérité de toutes les élucubrations philosophiques, la promulgua au haut des airs en ces mots : « Au commencement était « le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. « Il était au commencement en Dieu. Tout a été fait par « lui; rien n'a été fait sans lui, etc. » un frémissement d'enthousiasme traversa toutes les écoles de Platon, qui auraient voulu pouvoir écrire ces mots en lettres d'or au frontispice de tous les temples [3]. Ce fut pour elles comme l'EURÈKA ! « Je l'ai trouvé ! » de l'esprit humain. Mais au lieu de s'en reconnaître redevable au Verbe lui-même et de se faire ses disciples, ils approprièrent cette découverte à leur orgueil, et en firent la matière de mille hérésies.

1. Daguesseau, *Lettres sur divers sujets*, tome XVI de ses œuvres. — 2. Marc, III, 17. — 3. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. X, ch. XXIX.

Mais ce qui est merveilleux et ne peut être que divin, c'est que cette Doctrine si sublime, si inaccessible, que la philosophie n'avait jamais pu découvrir, et qu'elle n'a pu garder, promulguée par des hommes incultes, soit devenue à jamais la doctrine du monde civilisé, saisie, professée et pratiquée par tous les esprits, qui y puisent communément, comme à une source publique, la pure notion de Dieu, unique, simple, spirituel, immuable, essentiellement distinct de la Création qu'il a produite par sa parole et dans son amour; infiniment bon, parce qu'il est tout-puissant; infiniment juste, parce qu'il est indépendant; se suffisant parfaitement à lui-même par la société intérieure du Père, du Fils et du Saint-Esprit, où il trouve pleinement sa gloire et sa félicité, et vivant par là d'une vie supérieure à celle de tous les autres êtres qu'il a créés librement, et avec lesquels il peut s'unir sans qu'on le confonde avec eux.

Doctrine auguste, qui sauve le monde du polythéisme et du panthéisme où il retournerait à chaque instant sur les pas de l'hérésie et de la philosophie, si l'Église ne maintenait hautement le mystère de la Trinité, d'où cette pure notion de Dieu rayonne.

Cette Doctrine est la propriété exclusive du Christianisme. Elle le distingue, comme l'observait dès le commencement Saint-Hilaire, du Judaïsme et de la Philosophie : *Hoc Ecclesia intelligit*, *hoc Synagoga non credit*, *hoc Philosophia non sapit.* L'Eglise *seule*, disait très-justement déjà ce grand Docteur, en a l'intelligence. Elle seule, en effet, — marque décisive de sa divine institution, — non-seulement a transmis au monde le dogme fondamental de la Trinité, mais le lui conserve. Seule, au sein de mille hérésies, qui dès le commencement

l'attaquaient et qui n'ont pas cessé de l'attaquer jusqu'à nos jours, elle a maintenu l'intégrité du grand Mystère; et, ce faisant, elle a gardé ce que Tertullien appelait encore justement : *l'Œuvre propre de l'Evangile, la Substance du Nouveau Testament, le Fonds de tout le Christianisme* [1].

Tout le Christianisme, en effet, est pénétré du mystère de la Trinité : c'est ce mystère même en opération pour

1. Le Protestantisme, qui s'est toujours autorisé de l'Évangile contre l'Église, et qui n'a cessé d'opposer le Christianisme au Catholicisme, se trouve convaincu d'erreur à cette pierre de touche. Il a toujours été réservé sur le dogme de la Trinité, jusqu'à l'abstention ; et pour cause. J'en fis l'épreuve un jour. Un protestant des plus *orthodoxes* fut mis en rapport avec moi par un de ses coréligionnaires sceptique. Celui-ci voulut engager une discussion entre nous comme pour se donner le spectacle de notre désaccord au profit de la libre pensée. Je m'y refusai d'abord. Mais voyant qu'ils tiraient avantage de ma réserve, je me décidai, et alors s'engagea entre l'*orthodoxe* et moi le court dialogue que voici :

— Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander d'abord si vous êtes *Chrétien;* car si vous ne l'étiez pas, toute discussion, de protestant à catholique, serait superflue.

— Comment, Monsieur, si je suis Chrétien, mais c'est me faire injure que d'en douter!

— Vous croyez donc que le Christ est Dieu?

— Oh, l'idée de Dieu est si incompréhensible, qu'il est bien difficile de la préciser assez pour pouvoir répondre à cette question.

— Il est vrai, Monsieur, cependant, je crois pouvoir vous proposer une définition de Dieu de nature à lever tous vos scrupules : — Dieu, c'est l'*Être Suprême;* c'est-à-dire au-dessus duquel il n'en est aucun. — Et maintenant permettez-moi de renouveler ma question : Croyez-vous que le Christ soit Dieu, autrement dit l'Être Suprême ?

— Mais, Monsieur, Christ lui-même a dit : *Mon Père est plus grand que moi.*

— Ceci est une question de texte dans laquelle il est inutile de nous engager, dès lors que vous en tirez vous-même la conséquence que Jésus-Christ n'est pas Dieu, et que vous confessez par là ne pas être *Chrétien :* la seule chose que je voulais tirer de vous.

Le sceptique ne put s'empêcher de me donner raison, donnant par

le salut du monde. Aussi tout dans le monde chrétien s'est fait *au Nom de la Très-Sainte Trinité.* C'est en ce Nom sacré que toutes les Nations, selon la mission donnée aux Apôtres par Jésus-Christ, ont été baptisées, et que chaque âme de Chrétien est encore affranchie de l'empire du mal sous lequel nous naissons tous; en ce Nom que les premiers Chrétiens faisaient crouler l'idolâtrie, et dominaient tous les tourments; en ce Nom que la barbarie a été domptée; en ce Nom que les législateurs de ce droit qu'on a appelé la *raison écrite* en élevaient le monument; en ce Nom, que tous les traités politiques, toutes les chartes de liberté étaient inaugurées, et que chaque particulier passait tous les contrats de sa vie et dressait le testament de sa mort. Tout était marqué de ce sceau sublime : les actes solennels de la vie, le repos de la tombe, les espérances d'immortalité.

C'est que tout dans l'économie de notre foi, la Création, l'Incarnation, la Rédemption, la Mission du Saint-Esprit, la vertu des Sacrements, le Culte, est fait en quelque sorte de ce Mystère, tout le professe, le proclame et le glorifie, et en lui DIEU, non plus seulement dans son existence et dans sa relation naturelle avec le monde que la raison peut aborder, bien qu'elle n'ait jamais pu s'y tenir, mais dans sa vie intime et dans les relations *personnelles* par lesquelles il exerce son activité en Lui-même, et d'où procèdent tous les rapports surnaturels qu'il a noués avec sa créature : sanctuaire de gloire, où l'esprit humain dans son essor le plus hardi n'aurait jamais pu pénétrer, et hors duquel il ne peut

là raison à l'Église qui, dans le dogme de la Trinité, conserve seule *l'œuvre propre de l'Evangile, la substance du Nouveau Testament, le fonds de tout le Christianisme.*

cependant saisir la souveraineté de Dieu et son indépendance.

Au Christianisme seul donc, à l'Église Catholique de faire entendre l'Hymne triomphal, dont les strophes enflammées semblent descendre du trône même de Dieu sur les ailes de son Esprit, pour y remonter par les acclamations de l'âme humaine :

Te Deum laudamus : Te Dominum confitemur ;
Te æternum Patrem omnis terra veneratur ;
Tibi cherubim et seraphim incessabili voce proclamant :
Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Deus Sabaoth.
Pleni sunt cœli et terra Majestatis Gloriæ tuæ.
Patrem immensæ Majestatis ;
Venerandum tuum verum et unicum Filium,
Sanctum quoque Paracletum Spiritum.

Et toute la suite de cet Hymne tonnante, la plus haute expansion religieuse du genre humain.

Cela dit, nous savons maintenant ce qu'est la Personne de Jésus-Christ, et ce que veulent dire ces paroles : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu : »

Il est la splendeur de la gloire de Dieu et la figure de sa substance[1] *; la vapeur de la vertu de Dieu ; l'effusion pure et sincère de la clarté du Tout-Puissant ; l'éclat de la Lumière éternelle ; le miroir sans tache de la Majesté de Dieu et l'image de sa Bonté*[2] *; la Sagesse née avant toute créature, sortie de la bouche du Très-Haut comme un fleuve écoulement du*

1. *Aux Hébreux*, I, 3. — 2. *La Sagesse*, VII, 26.

Paradis[1]. Le rapport de toutes ces images sert à nous le représenter. Il est à Dieu ce que la splendeur est à la lumière qui la darde incessamment de son foyer; ce que la figure est à la substance qui la remplit; ce que la vapeur est à la masse de l'Océan d'où elle s'élève; ce que le miroir est à la Majesté qui s'y reproduit et où elle se contemple; enfin ce qu'est l'écoulement d'un fleuve qui, bien qu'il sorte toujours de sa source et qu'il s'en distingue, n'est que la même eau qui se répand.

Mais c'est proprement sous la relation de Fils à Père qu'il faut le concevoir, ainsi que Lui-même ne cesse de se montrer dans son Évangile. Ici ce n'est plus une image, c'est l'exacte vérité dans sa précision et comme dans son type.

« Qui racontera sa génération? » dit Isaïe[2]. Elle est inénarrable. Non, remarquez-le, que nous comprenions toute autre génération : celle des plantes, celle des animaux, notre propre génération, génération du corps ou génération de la pensée. Toute génération est un mystère. Seulement, la coutume des générations mortelles nous fait illusion sur notre ignorance de leur secret. La génération divine doit être sans doute plus incompréhensible; mais qu'importe le plus quand on ne comprend pas le moins? Ce qu'on peut dire, c'est qu'elle passe nos expériences comme le potier passe l'argile. La raison admet cela, elle l'exige même.

Elle n'exige pas moins qu'il y ait en Dieu une génération, une Paternité véritable, la plus riche et la plus active des paternités, infinie comme Lui.

Qui dit vie, en effet, dit fécondité, besoin et puissance

1. *Eccli.*, XXIV. — 2. Is., LIII, 8.

de se reproduire. C'est une plénitude et un essor, non pour s'épuiser et pour se perdre, mais pour jaillir et se doubler. Voilà la vie. Point de vie sans une paternité. Or, Dieu étant la Vie même, par qui tout a vie, doit être Paternité par excellence; et saint Paul n'a fait que traduire une vérité logique lorsqu'il a dit : *Je fléchis le genou devant le Père, de qui est toute Paternité au ciel et sur la terre*[1]. A vrai dire, il n'y a pas d'autre paternité que celle-là.

Ce fut un acte de cette Paternité puissante celui qui féconda le néant et fit éclore l'Univers. Dans la reproduction des êtres qu'il créa une première fois, Dieu n'est pas moins Père; car c'est lui qui a mis en eux cette vertu de reproduction. Il aurait pu créer chaque individu successif, comme il créa les premiers. Au lieu de cela, il créa en ceux-ci les espèces, et sa Paternité procrée à travers celle de ses créatures. C'est donc Lui qui fait la paternité des pères et la maternité des mères. C'est sa fécondité qui agit dans la génération des êtres et qui en met la vertu dans les entrailles, le sentiment dans le cœur, l'attrait dans les organes, l'instinct dans les mœurs, et les propriétés diverses dans la constitution des hommes, des animaux, des plantes, de tout ce qui vit et revit dans le monde. C'est ce qu'exprimait d'une manière touchante et sublime cette incomparable mère des Machabées, lorsque, avec un courage viril dans un cœur de femme, dépouillant sa fécondité pour la rendre à Dieu, et reporter vers lui la confiance et l'amour de ses enfants qu'elle encourageait au martyre, elle leur disait : « Je ne sais « comment vous êtes apparus dans mon sein ; car ce n'est

1. *Aux Ephésiens*, III, 15.

« pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, qui « ai joint tous vos membres pour en composer un corps; « mais assurément le Créateur du monde, qui a formé « l'homme dans sa naissance et qui a donné l'origine à « toutes choses, vous rendra de nouveau l'esprit et la vie « par sa miséricorde, en récompense de ce que vous vous « méprisez maintenant vous-même pour obéir à sa loi [1]. »

Mais ce n'est pas là toute la paternité de Dieu, ou plutôt ce n'est que l'ombre de sa Paternité véritable. Ce n'est là, en effet, qu'une paternité *créatrice*, qui est paternité en tant qu'elle donne la vie, mais qui ne l'est pas en tant que Dieu ne la donne pas de sa propre substance, et qu'il ne s'y reproduit pas. Cette paternité-ci est évidemment plus parfaite que celle-là. Les créatures à qui il l'a donnée auraient donc reçu de lui plus qu'il n'aurait lui-même s'il en était dépourvu; et *toute* paternité ne descendrait du Père que pour s'élever contre sa propre infécondité? Dieu qui fait être père ne le serait pas? « Est-ce que moi qui fais enfanter les autres, dit-il par « son Prophète, je n'enfanterais pas moi-même? Et moi, « de qui vient tout pouvoir d'engendrer, est-ce que je « serais stérile [2]. » Qu'ainsi ne soit! Dieu est Père d'une autre paternité, à lui propre, d'une *Paternité génératrice*. Par sa paternité *créatrice* il crée la vie extérieure dans l'univers : par sa paternité *génératrice* il engendre la vie de sa propre substance, dans un être qui est sa reproduction incessante, un autre Lui-même, son Verbe, son vrai Fils consubstantiel à Lui, non fait, mais engendré, et par qui il a fait et il conserve toutes choses : *Genitum, non factum; consubstantialem Patri, per quem omnia facta*

1. Machabées, liv. II, chap. VII, vers. 21, 23.—2. Isaïe, LXVI, 8.

sunt [1]. Ainsi ces deux paternités génératrice et créatrice s'enchaînent d'une manière merveilleuse. Par sa paternité génératrice, Dieu est éternellement Père de son Verbe qui jaillit incessamment comme le rayonnement et la splendeur de sa substance; et par ce Verbe, créant la vie dans l'univers, il se donne une paternité créatrice qui est comme le rejaillissement de sa paternité génératrice.

Enfin, disons déjà, pour achever le tour du plan divin, qu'il est une troisième paternité de Dieu qui tient de la paternité créatrice et de la paternité génératrice : c'est la paternité *adoptive*, par laquelle nous devenons nous-mêmes enfants de Dieu en Jésus-Christ. Dans l'ordre de la Création, nous sommes enfants de Dieu en tant qu'il nous a donné la vie comme à tous les autres êtres, et qu'il nous l'a donnée à son image et à sa ressemblance, par un privilége particulier. Mais nous ne sommes pas enfants de Dieu en tant qu'engendrés de Dieu, participants de sa vie divine, associés à sa félicité, héritiers de son Royaume, jouissant de tous les droits de cette filiation divine. En ce sens, Dieu n'a qu'un Fils unique-engendré, *Unigenitus*, le Verbe incréé. Eh bien, ainsi que par ce Verbe *incréé* nous avons été créés à la vie de toutes les créatures, par ce même Verbe *incarné*, Jésus-Christ, nous sommes élevés de la condition de créature à la dignité de fils de Dieu comme il l'est lui-même, nous sommes comme engendrés à la vie de Dieu, *Quasimodo geniti infantes* [2] : non par nature, mais par grâce d'*adoption*, et, prodige de cette grâce! identi-

1. Symbole des Apôtres. — 2. *Introit* du deuxième dimanche après Pâques.

quement quant aux effets, comme toute filiation adoptive, tellement que d'*Unigenitus* qu'il est en lui-même, le Fils de Dieu devient *Primogenitus in multis fratribus* [1] par rapport à nous, ses frères, ses cohéritiers, ne faisant qu'un avec Lui, et par Lui un, comme Lui, avec son Père, dieux nous-mêmes en un sens : *Ego dixi : Dii estis* [2].

Telles sont les trois paternités de Dieu et leur ordonnance : génératrice, créatrice et adoptive. Celle-ci s'enchaîne aux deux autres et termine le dessein. Elle élève le rejaillissement de la Paternité de Dieu dans la création à la hauteur de sa source et l'y fait pour ainsi dire rentrer, par cette grâce de Jésus-Christ qui *devient en celui qui la reçoit une fontaine d'eau jallissante jusqu'à la vie éternelle* [3].

Telle est, dans sa distinction et dans ses rapports, la Paternité divine et la genèse éternelle du Verbe qui en est l'irradiation. C'est là le Christ vraiment Fils de Dieu, sortant du sein du Père de toute éternité, et né homme dans le temps du sein d'une Vierge. C'est là ce qu'il est en origine et en personne. Il s'est annoncé lui-même dans ce caractère original plusieurs siècles à l'avance par ses Prophètes : « De toi, ô Bethléem, disait le prophète Michée, sortira le « Dominateur, Celui dont les sources sont dès les jours « de l'Éternité [4]. » *Les sources*, expression qui nous indique que Celui dont on parle coule et coulera toujours des profondeurs du Père qui y épanche sa divinité. Il en est de même de cette autre expression *les jours* : ainsi paraît multiple ce qui n'admet ni commencement ni fin. Par la

1. *Aux Romains*, VIII, 29. — 2. Ps. LXXXI, 6. — 3. Jean, IV, 14. — 4. Michée, V, 2.

bouche d'un autre prophète, Dieu dit à son Christ : « Vous « êtes mon Fils, je vous ai engendré *Aujourd'hui*[1], » c'est-à-dire dans le jour éternel et avant le temps. Ce qui se confirme par cette autre parole du même Prophète : « Je « vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du jour[2]. »

En résumé, dans le langage universel, qui dit Dieu, dit Père, père de la nature, père des humains. De cette paternité extérieure à Dieu, et dont les œuvres essentiellement finies ne peuvent, par elles-mêmes, soutenir aucun rapport avec l'Infini, s'induit rationnellement une Paternité supérieure, intérieure à Dieu, propre à Dieu, véritable, parfaite, éternelle et infinie comme Lui. Dieu est nécessairement Père en tant que Dieu, étant la source de toute Paternité. Le néant a été fécondé par sa puissance, la nature a été fécondée par sa grâce. Or, la fécondation suppose la fécondité. Donc, Dieu est fécond par Lui-même et en Lui-même. Il est fécond à sa manière, divinement. Il est générateur, il est Père.

Il est Père, disait l'antique philosophie, sans pouvoir dégager le caractère de cette paternité et en soutenir la notion au-dessus du fini. Il est Père, nous dit la foi avec précision et définition certaine : il engendre éternellement de sa substance un Fils qui ne peut pas ne pas être ce qu'il est Lui-même, puisqu'il le produit en lui d'une production substantielle, totale, c'est-à-dire infinie et éternelle comme Lui : Lui-même se rayonnant. Ce Fils, par nature divine, est donc Dieu : *Dieu de Dieu*, *Lumière de Lumière*. — C'est là Jésus-Christ.

Et nous revenons ainsi à la simple formule de notre

1. Ps. II, 7. — 2. Ps. CIX, 3.

'oi, au petit catéchisme, au *Credo*, qui, par une merveil-euse propriété de sa doctrine, tout à la fois infinie et léfinie, en même temps qu'il fournit à la science idèle de quoi épuiser tous les discours sans qu'elle puisse 'y égarer, contracte son volume jusqu'à pouvoir entrer out entier dans la connaissance d'un enfant : comme le Soleil inonde la Nature de sa lumière, et la réduit à l'œil lu ciron.

Et maintenant, raison humaine, c'est assez ! A mesure que nous allons dérouler les autres titres de Jésus-Christ, u les verras s'éclairer les uns les autres de plus en lus, assez toujours pour te convaincre, jamais pour te lispenser, au début comme à la fin, d'un acte de foi. Mais, après avoir reçu tout ce que tu peux porter, en hacun selon sa mesure, de quoi peux-tu te plaindre ? Si u t'interroges bien, tu te répondras à toi-même que c'est a marque de l'infini de te passer après t'avoir remplie, t qu'il est un point où ton plus digne exercice est de te oiler la face, et d'adorer.

II

LE CHRIST, VERBE CRÉATEUR, PRINCIPE ET EXEMPLAIRE DE L'UNIVERS.

Verbe incréé, Dieu de Dieu, Fils unique du Père avec lequel il ne fait qu'un, tel est donc le premier et essentiel caractère de JÉSUS-CHRIST, son être même et sa personne. Cette vérité est le pivot sur lequel roule toute l'économie de la Religion, et qui, reposant lui-même sur le dogme de la Trinité, fait de ce Mystère la base de la science et la racine de la foi. Nous avons dû insister sur son exposition.

Vient maintenant le premier rapport du Verbe incréé avec le fini, avec l'univers, l'humanité.

Rapport de création, second anneau de la chaîne sacrée.

La science et l'histoire sont d'accord à reconnaître que le monde a commencé ; qu'il y a eu un temps où il n'était pas, et où ce temps lui-même, n'ayant pas de mesure, était l'éternité.

Comment les choses ont-elles commencé?

La foi seule, précédant la science, qui n'a jamais pu épondre à cette question, vient nous le dire : « Au commencement Dieu *a créé* le ciel et la terre[1]. »

Créé, c'est-à-dire *fait de rien :* non *avec* rien, mais *ans* rien, alors qu'il n'y avait rien. Son action s'est déployée sur le néant.

C'est là un autre mystère; mais ce n'est encore qu'un nystère, c'est-à-dire une chose qui passe notre expérience : ce qui n'a rien d'étonnant.

J'ajoute que c'est un mystère rationnel.

Tout ce qui est *possible,* en effet, c'est-à-dire qui n'implique pas contradiction, rentre dans l'idée de Toute-Puissance; et moins on y mettra de limite, plus on se era une juste conception du *Tout-Puissant.*

Or, la Création n'implique pas contradiction. On ne it pas que le néant est l'être, mais que l'être succède u néant; ni que ce qui est fait n'est pas fait, mais que es choses qui n'étaient pas faites l'ont été.

L'adage : Rien ne se fait de rien, *Ex nihilo nihil,* n'est as applicable ici. D'abord, nous ne disons pas que le nonde se soit fait *tout seul* de rien : ce serait là une absurdité, et ceux qui y tombent sont précisément les adversaires du dogme de la Création, qui seul nous l'a fait viter. Nous disons que le monde est l'œuvre de la oute-Puissance ; qu'il est *ex Deo,* et non *ex nihilo.* uis, l'adage *Ex nihilo nihil* est absolument vrai, sans oute, dans l'ordre naturel (quoi qu'en disent nos néo-avants qui attribuent aujourd'hui au néant une *spon-néité de génération* qu'ils refusent à l'acte créateur, par ne contradiction celle-là véritable). Mais dans l'ordre

1. Genèse, I, 1.

d'une Toute-Puissance sans limite, en dehors et au-dessus de la nature, Cause unique et première des existences finies, quelle incompatibilité, quelle contradiction y a-t-il à ce que cette Toute-Puissance ait créé l'existence universelle, à ce qu'elle l'ait fait être, de non être qu'elle était?

Je dis plus : c'est le contraire qui, non-seulement ne conviendrait pas à l'idée de Toute-Puissance, mais qui serait faux et impliquerait contradiction. Comme nous l'avons vu de la Trinité, nous dirons de la Création : *elle doit être*. Et c'est là, en définitive, le rôle de l'esprit humain : reconnaître *à posteriori* par la raison ce qu'il ne connaît *à priori* que par la foi.

Voici à cet égard un témoignage digne de considération.

Un savant du commencement de ce siècle, le docteur Broussais, avait professé l'Athéisme toute sa vie. A la fin, il se rendit à l'impression que ne peut manquer de faire sur tout esprit libre le spectacle de la Nature, et à ce simple argument de Voltaire : « Quelque chose existe, « donc quelque chose est de toute éternité. Ce monde est « fait avec intelligence, donc par une intelligence: je m'en « tiens là.» Mais il ne *s'en tint pas là*. Plus penseur et moins partial que Voltaire, il alla plus loin. Il déposa dans un testament scientifique les lignes que voici : — « Je sens « comme beaucoup d'autres qu'une Intelligence a tout « coordonné ; je cherche si je peux *en conclure* qu'elle a « créé : mais je ne le puis pas, parce que l'*expérience* « (seule) ne me fournit pas la représentation d'une créa« tion absolue. Mais, sur tous les points, j'avoue n'avoir « que des connaissances incomplètes dans mes facultés « intellectuelles, et je reste avec le sentiment d'une In-

« telligence coordonnatrice, que je n'ose appeler créa-
« trice, *quoiqu'elle doive l'être.* »

Je n'ai pas cité cette profession de foi comme autorité seulement, mais comme valeur de raisonnement. Elle est des plus remarquables à ce titre, et prouve en faveur du sens et de la droiture du docteur Broussais.

Qu'une Intelligence ait tout coordonné, cela est manifeste; et Broussais, en le reconnaissant, ne fait que sortir de l'absurdité de l'Athéisme. Mais lorsque, allant plus loin, il dit : « Je cherche si je peux *en conclure* « qu'elle a créé, » il fait preuve d'une grande pénétration. L'idée seule de cette induction est originale, et l'esprit humain, en dehors de la foi, ne l'avait pas eue avant lui. Cependant il s'arrête dans cet effort. Pourquoi? Parce que, dans le champ de l'expérience naturelle, il ne trouve pas où s'appuyer. Toutefois, il ne revient pas pour cela en arrière. Il confesse seulement son impuissance. Admirable sentiment, aussi juste de raison que louable de sincérité! Et alors qu'arrive-t-il? Une chose des plus remarquables dans l'ordre moral de la pensée : c'est que, au moment même où il fait l'aveu de l'infirmité de ses facultés intellectuelles, il lui est donné d'en montrer la force, en franchissant l'obstacle de cet *ex nihilo nihil* que lui oppose l'expérience, et qui a toujours borné jusqu'à lui, sur cette question, le champ de la philosophie, et en concluant, avec autant de mesure que de vigueur : « Je reste avec le sentiment d'une Intelli
« gence *coordonnatrice*, que je n'ose appeler *créatrice*,
« quoiqu'ELLE DOIVE L'ÊTRE. »

Ce *quoiqu'elle doive l'être* est un trait de force. Il eût fait honneur à Platon qui, dans tout l'essor de son génie, n'a pu s'élever jusque-là. Broussais, il est vrai,

était dans un milieu chrétien, où la doctrine de la Création est répandue : il était averti; mais, se renfermant dans l'ordre purement rationnel, il reste au moins avec le mérite d'une induction exclusivement de cet ordre, et qui montre une fois de plus l'accord de la raison et de la foi.

Et voici quel est dans la pensée de Broussais l'induction qui le fait passer de l'hésitation à l'affirmation : c'est le rapport logique qui unit la puissance *coordonnatrice* à la puissance *créatrice*.

Il y a, en effet, un lien nécessaire entre ces deux actes. La puissance de coördonner, en principe, et au degré où elle nous apparaît dans l'arrangement de l'Univers, présuppose la puissance de créer. Pour avoir fait de la matière première cet Univers, si merveilleusement ordonné, et si constamment assujetti aux lois qui lui ont été prescrites sans qu'il s'en écarte jamais; pour *se jouer* ainsi dans l'Orbe des choses, selon l'expression des Livres Saints, en quelle possession faut-il avoir été de cette matière au jour où on en a disposé ainsi ! Quelle maîtrise faut-il avoir eue sur elle, et dans quelle dépendance doit-elle être sous cette Main qui en a fait ce qu'elle a voulu ! Comment admettre, dès lors, sans une flagrante contradiction, qu'elle n'ait pas dû son être à cette même Puissance à qui elle a dû sa forme; qu'elle se soit appartenu de toute éternité; en un mot, qu'elle n'ait pas été créée? Si Dieu n'a pas tout créé, il y avait donc quelque chose d'éternel autre que Lui, un fonds subsistant par soi, indépendant de Lui, sur lequel néanmoins il aurait appliqué sa Toute-Puissance formatrice ? Mais cette toute-puissance de coordonner implique nécessairement la dépendance absolue de la chose coor-

donnée par rapport au Suprême Coordonnateur. Donc, Dieu ayant coordonné la matière comme nous la voyons, elle n'était pas indépendante; donc elle n'était pas par elle-même; donc elle a dû être créée. C'est là le fonds du raisonnement de Broussais.

« Je ne trouve point, dit magnifiquement Bossuet, « que Dieu ait eu besoin, comme un ouvrier vulgaire, « de trouver une matière préparée sur laquelle il tra- « vaillât et de laquelle il fît son ouvrage; mais n'ayant « besoin pour agir que de lui-même et de sa propre « puissance, il a fait tout son ouvrage. Il n'est point un « simple faiseur de formes et de figures dans une ma- « tière préexistante; il a fait et la matière et la forme, « c'est-à-dire son ouvrage dans son tout. Autrement, son « ouvrage ne lui doit pas tout, et dans son fonds *il est « indépendamment de son ouvrier*. Mais il n'en est pas « ainsi d'un ouvrier aussi parfait que Dieu. Lui qui est « la forme des formes et l'acte des actes, il a fait tout ce « qu'il est selon ce qu'il est et autant qu'il est, c'est-à- « dire que, comme il a fait la forme, il a fait aussi ce « qui était capable d'être formé, parce que cela même « c'est quelque chose qui, ne pouvant avoir de soi- « même d'être formé, ne peut avoir non plus de soi- « même d'être formable[1]. »

Le souffle de foi qui donne à ce langage un vrai caractère d'*Elévation* ne lui ôte rien de sa rigueur logique. Je me permettrai cependant d'y introduire une réflexion, en réponse à une objection qu'on pourrait y faire.

Un ouvrier vulgaire, dira-t-on, peut bien façonner une

1. *Elévations sur les Mystères.*

matière préexistante, comme le potier l'argile. La préexistence n'est donc pas incompatible avec la dépendance. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même d'une matière première par rapport au grand Ouvrier, sans qu'on soit obligé de la lui faire créer? Sans doute, la grandeur de Dieu ne permet pas de le penser. Mais alors ce n'est plus qu'une question de dignité et de convenance.

Il faut répondre : la matière préexiste par rapport à l'homme, bien qu'elle soit sous sa dépendance : cela est vrai. Mais préexiste-t-elle absolument en elle-même et par elle-même? C'est là la question. Or, de ce qu'elle est sous la dépendance de l'homme, je conclus qu'elle ne préexiste pas par elle-même, et qu'elle a été mise sous cette dépendance par une Puissance préexistante et à l'homme et à la matière. J'en conclus, *à fortiori*, la Création. Car, si elle est sous la dépendance de l'homme *même*, combien donc ne s'appartient-elle pas! Combien donc faut-il qu'elle ait été sous la dépendance de cette Puissance première qui en a façonné l'univers et l'homme! Combien donc faut-il qu'elle n'ait pas en soi cette préexistence éternelle qu'on voudrait associer à une telle dépendance! Combien donc faut-il, par conséquent, qu'elle ait été d'abord créée! — L'objection se retournerait donc contre ses auteurs.

Et puis, enfin, nous avons raisonné jusqu'ici sur une sorte de fiction. J'appelle ainsi cette matière première avant qu'elle ne fût formée et coordonnée en ce magnifique Univers. Nous avons même été jusqu'à assimiler ce qu'elle aurait été avant avec ce qu'elle est après cette formation, en comparant à l'action de l'homme sur elle en son état actuel celle que Dieu aurait appliquée sur son

premier état. Mais entre ces deux états il y a un abîme : celui de sa formation même. Car c'est sur une matière *déjà formée et réglée* qu'il a été donné à l'homme d'exercer son action. Dieu y a déjà passé. Mais avant, que pouvait-ce être, si ce mot d'*être* peut s'appliquer à ce qui serait sans manière d'être, sans forme, sans loi, sans ordre, un je ne sais quoi que l'esprit ne peut saisir ni se figurer ? Et c'est cela qui se fût appartenu de toute éternité par rapport à Dieu, alors que cela même *formé* ne s'appartient pas par rapport à l'homme ?... Mais il y a moins de distance du rien à cette chose informe, que d'elle à ce qu'elle est devenue ; et comment dès lors la même Puissance qui lui a fait franchir cette seconde distance ne lui aurait-elle pas fait franchir la première ? Comment disputer à la notion de Dieu la puissance créatrice, alors qu'on est obligé de lui accorder la puissance coordonnatrice à un degré qui suppose tellement la Création même, qu'on se demande s'il en est distinct, et si ce grand Ouvrage est autre chose qu'une *Création continuée*, comme on l'appelle justement.

Je reste donc avec le sentiment d'une Intelligence coordonnatrice que j'ose appeler créatrice ; parce que la foi me dit qu'*elle l'est*, et que la raison me dit qu'*elle doit l'être*.

Cette raison, toutefois, qui reconnaît ainsi cette grande vérité était incapable par elle-même de la trouver : l'idée d'une Puissance qui fait quelque chose de rien, quelque nécessaire qu'elle apparaisse après coup, n'ayant jamais pu venir dans une tête humaine, parce qu'elle n'a aucune analogie sur la terre. Le mystère de la Création a été moins deviné que celui de la Trinité, bien que celui-ci appartienne entièrement à l'ordre divin, et que celui-là

se soit réalisé en dehors de cet ordre. C'est que la Trinité a laissé son empreinte sur son ouvrage, tandis que l'acte Créateur, par l'énergie même de sa puissance, s'y est consommé.

Quoi qu'il en soit, l'ignorance de ces deux mystères faussait entièrement la notion de Dieu. Et ceci est une preuve plus irréfragable encore de leur vérité. Cette grande notion, en effet, les réclame. Pour la Trinité, nous l'avons vu, son ignorance assujettissait Dieu à des relations finies qui ne satisfaisaient l'idée de son activité qu'en portant atteinte à celle de son indépendance. Pour la Création c'était bien pis : l'ignorance de ce dogme élevait l'univers, dans son fonds, à une préexistence éternelle, rivale de celle de Dieu, qui s'imposait à Lui, qui le limitait, et ruinait par là sa notion dans son essence : l'Infinité et la Toute-Puissance. Dieu était ainsi doublement effacé. Il disparaissait dans un double panthéisme : panthéisme de haut en bas, par l'ignorance de la Trinité ; panthéisme de bas en haut, par l'ignorance de la Création. C'était la confusion de tout. Dieu était le monde, et le monde était Dieu. L'indépendance n'était pas plus en Dieu que la liberté n'était dans le monde. C'était un chaos, sur lequel planait l'aveugle Nécessité.

Le Christianisme, par la notion de la Création jointe à celle de la Trinité, est venu faire dans l'ordre moral ce que l'acte créateur avait fait dans l'ordre sensible. Il a tiré la notion de Dieu du chaos de l'esprit humain, et l'a posée comme sur ses deux pôles. Il a distingué infiniment Dieu et le monde. — Dieu Souverain Seigneur de toutes choses dont il est indépendant par la Trinité trois fois Sainte où il se suffit ; — le monde tiré par Lui

du néant au-dessus duquel il le soutient par la même Puissance qui l'a Créé.

Mille autres conséquences se pressent. Mais il faut les ajourner. Nous les verrons se déduire et se ranger successivement comme autant d'astres dans le firmament chrétien. Pour l'instant, la Création étant ainsi reconnue, il faut voir ce que la Personne du Christ, le Verbe, y a été.

« Par Lui toutes choses ont été faites : et rien de ce « qui est fait n'a été fait sans Lui[1]. »

La seconde partie de cette énonciation semble être une réduplication de la première. Elle lui donne par là une portée plus affirmative et plus absolue, qui ne laisse rien en dehors de cette action créatrice du Verbe, et qui fait tout relever de Lui : soit les choses visibles, soit les invisibles.

Mais on doit y voir aussi deux propositions, deux sortes de parts revenant au Verbe dans l'acte créateur : l'une comme *Opérateur*, l'autre comme *Exemplaire* de toute la création.

Et d'abord, *par Lui toutes choses ont été faites :* Il est *Opérateur* de l'Univers.

L'unité de Dieu ne souffre aucune division de ses trois Personnes, dans toutes ses opérations extérieures, pas plus que dans sa vie intime. Mais elle admet très-bien une distinction dans leur coopération. Elles agissent toujours et en tout de concert, par l'indivisibilité même de Dieu, Père, Fils, Saint-Esprit. Il se porte, si j'ose

1. Jean, I, 3.

ainsi parler, de ses trois Personnes, dans tout ce qu'Il fait.

Dans le mystère que nous étudions il nous apparaît, le Père créant toutes choses, *par* son Verbe, et dans son Amour.

C'est pourquoi il n'est pas dit que le Verbe *a fait* toutes choses : mais que *par Lui* elles ont été faites, et que *sans Lui* rien n'a été fait.

Le Verbe a été ainsi, — ne disons pas l'instrument et le ministre comme les Ariens, — mais la force causale explicite de la Création, *par qui*, c'est-à-dire *par la vertu de qui* toutes choses ont été appelées à l'existence, et qui les y soutient.

Dieu parle par son Verbe ; et comme parler pour Dieu c'est faire, c'est par le Verbe qu'il a tout fait ; c'est sur le Verbe que tout porte : *Omnia portans verbo virtutis ejus*, comme dit saint Paul[1].

Tel est le sens de cette vérité de foi : *Par lui toutes choses ont été faites.* Elle regarde *le Verbe Créateur*, en tant qu'il a fait surgir l'universalité des choses à l'existence par la Toute-Puissance dont il a été l'Acte proféré dans le temps, comme il en est la splendeur dans l'éternité.

Reste la seconde proposition : *Rien de ce qui est fait n'a été fait sans Lui.*

Elle regarde *le Verbe Exemplaire* de l'univers, en tant que *Sagesse du Père* contenant en soi le Modèle idéal de toute ordonnance, dans l'infinie diversité des modes, des degrés et des espèces ; en tant que Type architectonique de toute beauté en qui résident et vivent les rai-

1. *Ad Hebræos*, I, 3.

sons esthétiques de l'harmonie infinie dont il est la plénitude, la source et le jet. C'est de Lui, c'est du Verbe, c'est de la Personne du Christ par conséquent que doit s'entendre ce que Leibnitz dit de Dieu : « Ses perfections « sont celles de nos âmes et de toute la Nature ; mais il « les possède sans bornes ; il est un Océan dont nous « n'avons reçu que quelques gouttes. L'ordre, les pro- « portions, l'harmonie qui nous enchantent, la peinture « et la musique en sont des échantillons. Dieu est tout « ordre ; il garde toute la justesse des proportions ; il « fait l'harmonie universelle ; toute la beauté est un « épanchement de ses rayons[1]... »

Platon, avec son sens supérieur, avait déjà dit : *Le Monde est une copie*, mais il n'avait jamais pu s'élever jusqu'à la notion du divin Exemplaire ; il avait imaginé un monde *d'idées*, autre que Dieu, extérieur à Dieu, et sur qui Dieu aurait modelé le monde. La Révélation dont il invoquait la lumière est venue nous découvrir LE VERBE comme Dieu même, figure vivante, image personnifiée de sa substance, éclat rayonnant de sa Majesté et de sa Gloire, sa Sagesse éternelle en qui il contemple toutes ses perfections et sur qui il a réglé, *avec nombre, poids et mesure*, toutes celles qu'il a répandues sur ses créatures. Et saint Paul est venu nous définir la Création d'un mot qui en rapporte ainsi toute l'économie à ce Verbe : *Fide intelligimus aptata esse sæcula Verbo Dei ; ut ex invisibilibus visibilia fierent.* « Par la foi nous savons « que les choses du temps ont été ordonnées par le « Verbe de Dieu, pour que des perfections invisibles « fussent faites les choses visibles[2]. »

1. *Théodicée*, préface. — 2. *Aux Hébreux*, XI, 3.

Ainsi, cette impression flottante, vague, que toute âme délicate ressent à la contemplation des beautés de la Nature, et où elle se noie dans un stérile enivrement, nous *savons* maintenant *par la foi—fide intelligimus*—à qui nous devons la rapporter : à cet Être infini en Intelligence, en Beauté autant qu'en Puissance qui y reluit, à Dieu : mais plus particulièrement au Verbe de Dieu, qui est non-seulement l'Architecte, mais l'Archétype de l'Univers, et dont les perfections invisibles transparaissent et nous attirent d'au delà ces beautés visibles qui ne sont que quelques gouttes de celles dont il est l'Océan.

« Le Verbe de Dieu au plus haut des Cieux est la « source de la Sagesse qu'il a répandue sur tous ses ou« vrages[1]. » « Il est cette Sagesse même. Le Seigneur m'a « possédée au commencement de ses voies, nous dit« elle; avant qu'il créât aucune chose, j'étais dès lors. « J'ai été établie dans l'éternité. Les abîmes n'étaient « point encore, et j'étais déjà conçue : les fontaines n'é« taient point encore sorties de la terre, la pesante « masse des montagnes n'était pas encore assise, avant « les collines mêmes, j'étais engendrée. Il n'avait pas « encore créé la terre, ni affermi le monde sur ses pôles. « Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente; lorsqu'il « entourait les abîmes de leurs bornes, et qu'il leur pres« crivait une inviolable loi. Lorsqu'il affermissait l'air « au-dessus de la terre, et qu'il dispensait dans leur « équilibre les eaux; lorsqu'il circonscrivait la mer de « ses limites et qu'il imposait la loi que ses flots ne fran« chiraient pas; lorsqu'il pesait les fondements de la « terre, j'étais avec Lui, ordonnant toutes choses : j'en

1. *Ecclésiaste*, I, 5-10.

« faisais chaque jour mes délices, me jouant sans cesse « devant Lui : et mes délices sont d'être avec les enfants « des hommes[1]. »

Telle a été la Sagesse éternelle dans la création de l'Univers, telle elle est dans son gouvernement. Et cette Sagesse est le Verbe, *sans qui rien de ce qui est fait n'a été fait*. Et ce Verbe c'est Jésus-Christ.

De là une réflexion touchante :

On ne considère ordinairement Jésus-Christ que dans l'ordre surnaturel de la Grâce et de la Rédemption. Mais dans l'ordre de la Création, qui songe à le voir comme l'auteur de tous les biens de la Nature? Nous rapportons volontiers ceux-ci à Dieu, à ce Dieu abstrait et idéal dont nous délayons le sentiment dans un naturalisme sans portée. Par contre, nous voyons difficilement ce Dieu Créateur dans le Christ de l'Évangile. Nous divisons ainsi Dieu de Dieu, le Père du Fils, et ce Fils d'avec lui-même, et nous échappons à tout ce qui devrait le plus nous saisir. Eh bien, sachons au moins que ce Christ de l'Évangile est le même Verbe que le Verbe de la Création; qu'en même temps qu'il fait appel à nos âmes au-dedans par tous les attraits de sa grâce dans ses Sacrements et tous les préceptes de sa loi dans son Église, il nous enveloppe, au dehors, de tous les biens de la Nature que le plus souvent nous lui opposons; et que, alors qu'à force de miséricorde et d'amour il s'est rabaissé sur nos autels jusqu'à nos mépris, il meut le Soleil, il régit les Mondes qu'il a créés, il vivifie l'Univers. De la hauteur de cette Puissance et de cette Sagesse par lesquelles il a tout fait, plus encore, de

1. *Proverbes*, VIII, 22-31.

celle de son éternelle félicité où il se suffit au sein du Père, mesurons la distance qu'il a franchie pour se faire à notre misère et nous en retirer, et écrions-nous avec son poëte :

O Sagesse, ta Parole
Fit éclore l'Univers,
Posa sur un double pôle
La terre au milieu des airs.
Tu dis : et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu règnes ;
Et qui suis-je que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser [1] ?

1. Cantique de Racine.

III

LE CHRIST, VERBE ILLUMINATEUR AU SEIN DES AMES.

« En Lui était la vie, et la vie était la lumière des « hommes... Il était la vraie Lumière qui éclaire tout « homme venant en ce monde[1]. »

L'homme est doué d'intelligence et de conscience, et par ces deux grandes facultés qui le distinguent de tous les autres êtres de la nature, il est en rapport avec la Raison et la Justice. Rapport libre, en tant que l'homme peut s'en rapprocher ou s'en éloigner à son grè; mais rapport nécessaire, en tant qu'il se perfectionne ou se dégrade, qu'il vit ou meurt selon qu'il s'en rapproche ou qu'il s'en éloigne. La vie intellectuelle et morale, qui est la vraie vie en nous, provient de là.

Nous connaissons tous, par ce rapport incessant que nous soutenons avec elle, cette lumière de la Raison et de la Justice qui ne sont, en effet, qu'une seule et même lumière : raison, selon qu'elle s'applique à l'esprit ; justice, selon qu'elle s'applique à la volonté ; sagesse, en s'appliquant à toutes nos facultés. Nous savons par ex-

1. Jean, I, 4, 9.

périence à quel point il est vrai qu'elle est *la vie*, soit des individus, soit des sociétés, soit de l'humanité tout entière. Car le genre humain, si profondément divisé qu'il soit, est un en cela que, comme il n'y a qu'un soleil pour les corps, il n'y a qu'un soleil pour les esprits, le même pour tous; qu'une raison, qui est la Raison; qu'une justice, qui est la Justice; qu'une *vie qui est la Lumière des hommes*, n'étant hommes, ne montant ou descendant en cette dignité et ne se tenant en société, que suivant qu'ils participent à cette Lumière.

Cette Lumière n'est pas seulement universelle: elle est éternelle. Ce qui est raisonnable et juste ne l'est pas seulement pour un temps pas plus que pour un lieu, mais toujours et partout, selon son rapport avec cette lumière de Raison et de Justice, laquelle subsiste en soi, sans qu'on puisse concevoir un temps ou un degré où elle aurait commencé d'être, et où elle pourrait ne pas être, puisqu'on ne pourrait le concevoir sans former un *jugement* qui la présuppose.

C'est là une des plus fortes preuves de Dieu, parce que c'est sa perception directe par notre intelligence, qui n'est pas elle-même la Raison, mais la faculté de la recevoir, de nous éclairer de sa lumière et de nous y conformer. C'est cette lumière dont il est dit : « La lumière de « votre face est empreinte sur nous, Seigneur[1]! » Ce qui nous reporte aux grandes paroles de la Genèse : « Fai-« sons l'homme à notre image et à notre ressemblance. « Dieu créa donc l'homme à son image, il le créa à « l'image de Dieu[2]. »

Quelle est cette *Image de Dieu* sur laquelle le texte

1. Ps. IV, 6. — 2. *Genèse*, I, 26, 27.

sacré insiste d'une manière si remarquable? Nous l'avons déjà vu, et le même texte nous le fait entendre ailleurs : « La lumière de l'intelligence est dès le commencement « en Dieu, et elle y est avant tous les siècles, comme l'ef- « fusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant. LE « VERBE DE DIEU au plus haut des cieux en est la source, « et ses voies sont les commandements éternels. C'est le « Très-Haut qui l'a engendrée. C'est de là qu'elle s'épand « parmi les nations dans les âmes saintes. Il y a en elle « un esprit d'intelligence qui renferme en soi tous les « esprits, unique en lui-même, multiple dans ses effets, « subtil, disert, agile, sans tache, clair, doux, ami du « bien, pénétrant[1]. J'habite dans le conseil, dit-elle, et « je me trouve présente parmi les pensées judicieuses. « C'est de moi que vient l'équité, les rois règnent par « moi, et c'est par moi que les législateurs ordonnent ce « qui est juste, par moi que les potentats rendent la jus- « tice[2]. »

Voilà quelle est la Raison et la Justice, autrement dit d'un mot, la Sagesse, vie et loi des esprits, dans sa lumière originelle. Voilà quelle est cette grande Image à laquelle l'homme a été créé.

Le grand esprit de Cicéron n'a eu qu'à remonter le rayon qui lui en avait été départi pour en découvrir le foyer et en décrire la généalogie par rapport à l'esprit humain. « Il existait déjà, dit-il, une Raison *émanée du « Principe des choses*, qui pousse au bien, qui détourne du « mal : celle-là ne commence pas à être loi du jour seu- « lement qu'elle est écrite, mais du jour qu'elle est née : « Or, *elle est contemporaine de l'Intelligence divine*, ORTA

1. *Sagesse*, VII, 22-27. — 2. *Proverbes*, VIII, 14-16.

« AUTEM SIMUL EST CUM MENTE DIVINA. Ainsi, la Loi véritable « et primitive, ayant caractère pour ordonner et pour « défendre, est LA DROITE RAISON DE DIEU[1]. — Cette raison « de Dieu, une fois qu'elle s'est affermie et développée « dans l'esprit de l'homme, est la Loi. Il y a donc, puisque « la raison est dans Dieu et dans l'homme, une *première* « *société* de raison de l'homme avec Dieu, une *ressem-* « *blance* de l'homme avec Dieu. On peut nous appeler « ainsi la famille, la race ou la lignée des êtres célestes. « D'où il résulte que, pour l'homme, reconnaître Dieu, « c'est reconnaître et se rappeler d'où il est venu[2]. » — Admirable langage, qu'on dirait être, non d'un philosophe païen, mais d'un docteur chrétien, par sa consonnance avec celui des Livres Saints. Et il témoigne lui-même de ce qu'il dit : car, qui a pu si bien instruire Cicéron de la raison, si ce n'est la Raison même, cette *droite Raison de Dieu,* de laquelle il a été si bien dit par son Psalmiste : « La source de la vie est en vous, et dans votre lumière « nous verrons la lumière même[3]. »

En remontant par elle à son foyer, il nous la montre *émanant du Principe des choses*, autre que l'Intelligence divine, en tant que celle-ci l'engendre ; et une avec elle, en tant qu'elle ne lui est pas inférieure et postérieure, mais coessentielle et codivine par la simultanéité éternelle de cette irradiation : *Orta autem simul est cum Mente divina.* Ce qui est précisément le dogme de notre foi.

Cette Raison de Dieu, une fois qu'elle s'est affermie et développée dans l'esprit de l'homme, ajoute-t-il très-bien, est la raison humaine. Il n'y a, en effet, qu'une

1. *De Legibus*, lib. II. — 2. *De Legibus*, lib. I. — 3. Psal. XXXV, 9.

raison qui est la Raison. L'humaine est la même que la divine, quant au principe. Il y a cependant un abîme entre elles deux ; c'est que, alors qu'elle est congénère à Dieu, qui se l'engendre à lui-même de sa substance, elle est départie à l'homme, et n'est en lui que comme la lumière dans un globe de cristal, *illuminant tout homme venant en ce monde*. Elle est restreinte en nous à notre capacité, et surtout à notre fidélité et à notre pureté. De là vient qu'elle y est si bornée, si vacillante et si ternie. De là vient surtout que, lorsque nous voulons nous l'approprier et en faire *notre raison* par opposition à son principe, au lieu de l'entretenir et de la développer par notre humble commerce avec lui, nous donnons le spectacle de la déraison, et cela souvent dans de grandes intelligences.

Voilà comment il n'y a qu'une Raison, commune à tous les hommes, parce qu'elle leur est en un sens commune avec Dieu : ce qui établit, comme le dit admirablement Cicéron, *une première société de raison de l'homme avec Dieu*, une RESSEMBLANCE *de l'homme avec Dieu*, et nous ramène encore à la parole de la Genèse.

Cette société première, nous dit le Saint Livre, fut, si non rompue à jamais, du moins profondément altérée par l'Esprit d'orgueil faisant tomber l'homme de la lumière dans laquelle il avait été créé, pour avoir voulu ne la devoir qu'à lui-même en s'égalant à Dieu. Cicéron, après tant d'autres, constate aussi cette grande déchéance : « La nature, plutôt marâtre que mère, dit-il, « a jeté l'homme dans la vie avec un corps nu, frêle, dé« bile, et avec une âme que les soucis tourmentent, que « la crainte abat, que les fatigues épuisent, que les pas« sions entraînent, mais *où luit encore* à travers les ténè-

« bres une sorte de divine étincelle de génie et d'intelli-« gence[1]. » Voilà à quel état se trouve en nous la raison. Et Cicéron assigne à cet état la même cause que l'Histoire Sacrée lorsqu'il dit : « Ces erreurs et ces calamités « ont fait dire aux anciens oracles chargés d'expliquer « les mystères divins, que nous n'étions nés dans cet état « de misère que *pour expier quelque grand crime commis* « *dans une vie supérieure;* et il me paraît qu'ils ne se sont « pas écartés de la vérité à cet égard[2]. »

De là, tous les obscurcissements de la raison dans l'humanité, toutes les ténèbres d'erreur et de corruption au sein desquelles le monde allait *s'abîmant dans l'espace infini* DE LA DISSEMBLANCE, selon la belle expression de Platon[3], et qui faisaient dire à Cléanthe, dans sa belle prière : « Ils détournent leurs regards et leurs pensées « de la loi de Dieu, loi universelle qui rend heureuse et « conforme à la Raison la vie de ceux qui lui obéissent... « Auteur de tous les biens, Père des hommes, délivre-les « de cette triste ignorance; *dissipe les ténèbres de leur* « *âme, fais-leur connaître la Sagesse éternelle* par qui tu « gouvernes le monde, afin que nous t'honorions, et que « sans cesse nous chantions tes louanges comme il con-« vient à des mortels. »

De cette Sagesse éternelle, du Verbe de Dieu, son Apô-

1. *De la République*, fragment du liv. III. — L'*Imitation de Jésus-Christ* exprime cette vérité presque dans les mêmes termes que Cicéron : *In quo tamen inest tanquam obrutus quidam divinus ignis ingenii et mentis*, dit celui-ci. *Modica vis quæ remansit est tanquam scintilla quædam latens in cinere*, dit le pieux auteur.

2. *Hortensius*, fragment. — *Nam per primum hominem Adam lapsa, et vitiata per peccatum, in omnes homines pœna hujus maculæ descendit*, dit pareillement l'*Imitation*, liv. III, ch. LV.

3. Voir plus haut, p. 223.

tre a donc dit avec vérité : « Il était dans le monde, et « le monde a été fait par Lui, et le monde ne l'a point « connu... la Lumière luit dans les ténèbres et les ténè- « bres ne l'ont point comprise[1]. »

Voilà quel est le Verbe en tant que Vie des esprits, Lumière des hommes, Sagesse éternelle, Raison universelle.

Eh bien! en tant que redonné au monde, ce même Verbe, cette même Raison, c'est Jésus-Christ.

Aussi, s'est-il annoncé lui-même ainsi : « Je suis la « Lumière du monde. Ego sum Lux mundi[2]. »

Cette grande parole, qu'aucune bouche que celle de Jésus-Christ n'a jamais osé s'appliquer, parut d'abord au monde une folie. Aujourd'hui elle a forcé l'impiété elle-même à en confesser la vérité : tant, comme le dit saint Paul, « le Dieu qui a lancé la lumière du sein des « ténèbres a fait resplendir sa gloire empreinte sur la « face du Christ Jésus[3]. »

Elle doit s'entendre d'abord de l'ordre religieux, d'où on ne peut méconnaître qu'elle s'est étendue à l'ordre social, transfiguré dans la Lumière de l'Évangile. Mais elle doit s'entendre aussi de l'ordre purement naturel.

Le Verbe, dans le Christ, est la Lumière du monde de deux façons, naturellement et surnaturellement.

Naturellement, il est *la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*, la Raison, objet de l'intelligence. Surnaturellement, il est cette même *lumière venue en ce monde afin que quiconque croit en Lui ne demeure point dans les ténèbres*[4].

1. Jean, I, 10, 5. — 2. *Id.*, VIII, 12; IX, 5. — 3. IIme *aux Corinthiens*, IV, 6. — 4. Jean, XII, 46.

C'est le même Verbe personnel de Dieu, objet de l'intelligence dans l'ordre naturel, objet de la foi dans l'ordre surnaturel. Et cette expression de *Verbe personnel* convient dans les deux sens.

La Raison, la Justice, la Sagesse, ce que nous appelons ainsi dans l'ordre naturel, n'est pas en effet seulement une lumière abstraite : c'est une voix, c'est une parole, c'est un oracle en nous; c'est ce *dictamen* secret qui suggère à notre esprit ce qui est vrai, à notre conscience ce qui est juste : autre que nous en nous, et non-seulement en nous, mais parmi nous, puisque nous le prenons à témoin de la bonté de nos jugements et de nos actes, et que nous en appelons à lui, Raison ou Justice, comme souverain juge de nos différends. Je dis qu'il est personnel. Il l'est en effet, car il pousse au bien et il détourne du mal. Non-seulement il répond quand on l'interroge, il intervient quand on l'appelle; mais il accuse quand on s'écarte, il poursuit quand on le fuit; il nous prend lui-même à partie, et, discuteur redoutable, il nous fait sentir sa personnalité vengeresse par *ces coups sourdement appliqués avec un fouet invisible*, comme dit le poëte :

Et surdo verbere cædit,
Occultum quatiente animo tortore flagellum :
Pœna autem vehemens [1].

Et il ne s'atteste pas moins par cette joie de l'esprit, allant quelquefois jusqu'au transport, quand nous découvrons la raison des choses; et par cette félicité de la conscience qui est comme une fête au cœur de l'homme de

1. Juvénal, *Satire XIII.*

bien. Nier cette personnalité du Verbe naturel, distincte de nous en nous, par laquelle s'enrichit ou s'appauvrit notre propre personnalité, selon qu'on s'en rapproche ou qu'on s'en éloigne; la nier dans l'humanité réunie en sociétés et en nations, c'est nier la raison commune, c'est nier la conscience universelle, ce par quoi nous sommes des êtres intelligents, moraux et sociaux.

Dans l'application de l'esprit à la recherche sincère de la vérité, par quelles illuminations soudaines, par quels coups de lumière ce Verbe naturel ne se révèle-t-il pas! se dérobant parfois à toutes nos prises quand nous apportons à cette recherche un esprit trop personnel, et nous arrivant soudain des hauteurs et des profondeurs de l'invisible, en des pensées et des expressions toutes faites qui nous excitent à la tâche lorsque nous désespérons de nous.

Ce commerce avec lui n'est pas moins connu de l'artiste que du penseur et que du juste: car le Verbe n'est pas moins le Beau qu'il n'est le Vrai et qu'il n'est le Bien : triple reflet de la même lumière. Ce Beau que, premier Artiste lui-même, il a rendu dans sa Création, non-seulement il nous en a par là fourni tous les modèles, mais de lui viennent aussi ces inspirations par lesquelles nous devenons nous-mêmes en quelque sorte créateurs. Il est l'*Arche de l'Idéal*, dit saint Thomas d'Aquin. Il en contient en lui tous les types. Il est lui-même cet Archétype du Beau, auquel nous nous élevons et d'où nous faisons descendre dans nos œuvres, comme par une échelle mystérieuse, toutes ces divines animations dans lesquelles on croit voir, entendre, sentir un dieu, et qui n'ont ce caractère de beau qu'autant qu'elles nous reportent à leur céleste origine.

Chanter, c'est prier Dieu; peindre, c'est rendre hommage
A Celui qui forma l'homme à sa propre image;
Le poëte inspiré, le peintre, le sculpteur,
L'artiste, enfant du ciel, après Dieu créateur,
Qui fit jaillir un jour une œuvre lumineuse,
Peut s'écrier : J'ai fait une œuvre vertueuse !
Le Beau, c'est vers le Bien un sentier radieux,
C'est le vêtement d'or qui le pare à nos yeux [1].

Voilà le Verbe naturel en personne, illuminateur de l'âme humaine, comme nous l'avons vu d'abord créateur et exemplaire de l'univers, et en principe engendré de toute éternité au sein du Père.

Eh bien, encore une fois, cette même personne du Verbe, c'est Jésus-Christ. Il s'est redonné surnaturellement au monde, qui ne le connaissait plus dans son état naturel de Raison, de Justice et de sainte Beauté, et qui mourait de sa privation. A quel point en effet fallait-il que ce monde l'eût perdu, que la Raison, la Justice et la Sagesse y fussent éclipsées, pour qu'il lui ait paru folie, pour qu'il y ait été scandale, pour que son Évangile ait soulevé toutes les fureurs et n'ait prévalu qu'à force de miracles, et par une Toute-Puissance qui ne le prouve pas moins que sa Sainteté !

Toutefois, il y a une double différence entre ces deux manifestations naturelle et surnaturelle de la même lumière, du même Verbe ; différence de *mode* et différence de *degré*.

1. Brizeux, *Hymne*, dédiée à M. Ingres. — D'où Platon infère, dans le livre X de *la République*, que, en tant qu'Auteur et Archétype de l'Idéal, outre toutes les merveilles de la Nature dont il est l'Artiste immédiat, *Dieu fait à lui seul tout ce que les divers artistes font dans leur genre*, ceux-ci n'étant, à proprement parler, que des *imitateurs*, s'inspirant de lui, en le copiant.

Et d'abord différence de *mode*.

La Raison, en effet, a revêtu un mode sensible en Jésus-Christ, pour frapper les yeux et les oreilles de ceux qui ne peuvent ni voir ni entendre que par leurs sens. « Les hommes, dit excellemment le Platon chrétien, ont vu de leurs yeux la Sagesse éternelle, le Dieu invisible qui habite en eux. Ils ont touché de leurs mains, comme dit le bien-aimé disciple, le Verbe de vie. La vérité intérieure a paru hors de nous, grossiers et stupides que nous sommes, afin de nous apprendre d'une manière sensible et palpable les commandements éternels de la loi divine, commandements qu'elle nous fait sans cesse intérieurement et que nous n'entendons point, répandus au dehors que nous sommes. Ne saviez-vous pas que ces grandes vérités que la foi nous enseigne sont en dépôt dans l'Église, et que nous ne pouvons les apprendre que par une autorité visible, émanée de la Sagesse incarnée? C'est toujours la vérité intérieure qui nous instruit, il est vrai ; mais elle se sert de tous les moyens possibles pour nous rappeler à elle et nous remplir d'intelligence[1]. »

« Il ne faut pas s'étonner, dit-il ailleurs, de l'aveuglement des hommes qui vivaient dans les siècles passés, pendant lesquels l'idolâtrie régnait dans le monde. Il fallait que la Sagesse éternelle se rendît enfin sensible, pour instruire des hommes qui n'interrogent que leurs sens. Il y avait quatre mille ans que la vérité parlait à leur esprit ; mais, ne rentrant point dans eux-mêmes, ils ne l'entendaient pas : il fallait qu'elle parlât à leurs oreilles. La lumière qui éclaire tous les hommes luisait

1. Malebranche, *Ve Entretien sur la métaphysique*, nomb. IX.

dans leurs ténèbres sans les dissiper; il fallait que la lumière intelligible se rendît visible. Il fallait que cette Sagesse *se présentât devant nous, sans toutefois sortir de nous,* afin de nous apprendre, par des touches sensibles et des exemples convaincants, le chemin pour arriver à la vraie félicité. Voulant être aimé de nous, il fallait qu'il se rendît sensible, pour arrêter, par la douceur de sa grâce, toutes nos vaines agitations, et pour commencer notre guérison par des sentiments ou des délectations semblables, pour le bien, aux plaisirs prévenants qui avaient commencé notre maladie [1]. »

Cette *première société de raison de l'homme avec Dieu,* si bien reconnue par Cicéron, a été ainsi réparée et fortifiée par une *seconde société:* société de foi et de grâce, mais au fond toujours la même société de raison, venant se fondre dans cette nouvelle société sans s'y confondre. Car, dit encore Malebranche, « il faut remarquer sur toutes choses que la Raison en s'incarnant n'a rien changé de sa nature, ni rien perdu de sa puissance. Elle est immuable et nécessaire: elle est la seule loi inviolable des esprits. La Foi n'est point contraire à l'intelligence de la vérité: elle y conduit; elle unit l'esprit à la Raison, et rétablit par elle, pour jamais, notre société avec Dieu. Il faut se conformer au Verbe fait chair, parce que le Verbe intelligible est maintenant une forme trop abstraite pour former et reformer des esprits grossiers et des cœurs corrompus. Mais l'intelligence succédera à la foi; et le Verbe, quoique uni pour toujours à notre chair, nous éclairera un jour d'une lumière purement intelligible [2].

1. Malebranche, *Recherche de la Vérité*, liv. IV, chap. II, et liv. VI, chap. VI. — 2. *Traité de morale*, t. II, chap. IV, n° 11.

L'Église a renfermé toute cette belle philosophie du Verbe dans cette seule phrase de son chant liturgique pour la fête de la *Nativité*, où elle rend grâce à Dieu « de ce que, par le mystère de l'incarnation du Verbe, « il a fait briller aux yeux de notre esprit une nouvelle « lumière, émission de sa clarté, afin que, reconnais- « sant Dieu sous un mode visible, nous soyons par là « ravis à l'amour des choses invisibles. » *Quia per incarnati Verbi mysterium nova mentis nostræ oculis lux tuæ claritatis infulsit; ut, dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur*[1].

Mais ce n'est pas seulement une différence dans le *mode*, avons-nous dit, qui distingue cette nouvelle société que la Raison éternelle a contractée avec nous, c'est aussi une différence de *degré*.

Et en effet, outre qu'il n'est rien dans l'Évangile qui ne soit conforme à la plus parfaite raison naturelle et qui ne doive ravir les sectateurs de celle-ci, son domaine y est étendu à un monde de vérités révélées qu'elle n'aurait jamais pu par elle-même découvrir, et qui s'ajustent si bien aux vérités premières, qu'on peut dire qu'elles n'en sont que le prolongement, et que la foi est à la raison ce qu'un télescope est à la vue naturelle. C'est la raison surnaturalisée. Le premier domaine de la raison n'en subsiste pas moins distinct de celui de la foi. Mais, par son alliance avec celle-ci (alliance déjà rationnelle, puisque la foi fait ses preuves de divinité avant de faire une loi de sa doctrine), elle se voit affermie dans la possession des vérités premières qui sont de son ressort; et de plus, comme un édifice ruiné, repris d'abord

1. Préface de la Nativité.

en sous-œuvre, elle reçoit un couronnement qui fait d'elle un temple dont elle n'est la desservante que pour y partager la gloire de la Divinité.

C'est le même Verbe de Dieu en elle, *venant chez soi, et donnant à ceux qui le reçoivent la puissance de devenir enfants de Dieu* et les cohéritiers avec Lui de la gloire de son Père [1], les tirant de l'indigence et de l'erreur où ils étaient tombés; et, de ce filet de raison, de cette étincelle d'intelligence obscurcie par les ténèbres, à laquelle ils étaient réduits, *de ténèbres* en un mot qu'ils étaient eux-mêmes, *les faisant lumière, pour qu'ils marchent enfants de lumière,* comme saint Paul l'écrivait aux Éphésiens: *Eratis enim aliquando tenebræ; nunc autem lux in Domino. Ut filii lucis ambuletis* [2].

Et maintenant, voulez-vous contempler le dessein prémédité de cette effusion du Verbe, embrassant toute l'économie de sa dispensation, depuis l'origine des choses jusqu'à nos jours et à jamais, en un tableau qui au prodige de l'événement joint celui de la prophétie?

Écoutez :

« Ceci, écrivait l'auteur de l'Ecclésiastique, deux cents « ans environ avant Jésus-Christ, est *l'alliance du Très- « Haut et la connaissance de la vérité.* Moïse nous a donné « la loi avec les préceptes de la justice, la loi qui con- « tient l'*héritage* de la maison de Jacob et les promesses « faites à Israël.

« Le Seigneur a promis à David son serviteur *de faire « surgir de lui le Roi le plus puissant, qui doit être* ÉTER- « NELLEMENT *assis sur un trône de gloire;* qui répand la « sagesse comme le Phison répand ses eaux; qui fait

1. Jean, I, 11. — 2. *Ad Ephesios*, V, 8.

« jaillir la science comme la lumière. C'est Lui qui, le « premier, a possédé la sagesse en plénitude : car ses « pensées sont plus vastes que la mer, et ses conseils plus « profonds que le grand abîme.

« Je suis, dit-il, la Sagesse qui ai fait couler de moi des « fleuves. Je suis issue du Paradis comme un filet d'eau « d'un fleuve immense ; et j'ai dit : J'arroserai les plants « de mon jardin, et je rassasierai d'eau le fruit de « mon pré. *Mon écoulement est devenu alors comme un « grand fleuve, et mon fleuve est devenu une mer.* (Admira- « ble image de la manifestation et de la diffusion du Verbe « dans le monde !) Car *je les illuminerai tous d'une Doctrine « qui paraîtra comme la lumière au retour du jour, et ma « parole la portera jusqu'aux extrémités du monde. J'en pé- « nétrerai tout ce qu'il y a de plus infime sur la terre. Je « lancerai les traits de mon regard sur ceux qui dorment, et « j'illuminerai ceux qui espèrent au Seigneur. Je répandrai « ainsi* DE NOUVEAU *ma Doctrine par le souffle de mon « inspiration, puis je la laisserai en dépôt à ceux qui recher- « chent la Sagesse, et je ne cesserai pas de leur être présente « de génération en génération, jusqu'à l'âge saint*[1]. »

Tout est réuni dans cet étincelant tableau. C'est l'histoire littérale de la Religion dans ses phases successives : l'appauvrissement de la raison dans l'humanité, par suite de la déchéance originelle ; la promesse du retour de cette lumière, réduite par son resserrement à Israël et obscurcie par les ténèbres où était plongée la Gentilité ; sa soudaine et universelle effusion dans le monde par la doctrine de JÉSUS-CHRIST ; son dépôt dans l'Église où elle nous est toujours présente ; enfin, la perpétuité

1. *Ecclésiastique*, chap. XXIV.

de sa dispensation à toutes les générations humaines qui se succéderont jusqu'à la fin des temps.

Et cette histoire est une prophétie, perdue en quelque sorte parmi toutes celles qui illuminent notre foi !

Nous ne pouvons nous détacher de ce grand et beau sujet sans en tirer une application pratique à nos temps.

Surnaturellement élevé en société avec la Raison divine incarnée, le monde chrétien est tombé de cette hauteur au-dessous de la raison simplement naturelle, dont le monde païen, si déchu qu'il fût, avait retenu quelques rayons.

Il est honteux, mais nécessaire de le montrer.

L'homme se distingue par la raison, par cette lumière divine qui doit être la règle de sa conduite, et dont il n'est le sujet que pour participer à sa noblesse. Sans doute il ne la suit pas toujours jusqu'au bout, il lui désobéit même trop souvent; mais au moins ne saurait-il méconnaître, sous peine de n'être plus homme et de tomber même au-dessous des animaux en qui l'instinct tient lieu de raison, qu'il *doit lui obéir*, qu'elle est *sa Loi*.

Les hommes n'étant pas tous raisonnables, et leurs volontés rompant trop ordinairement avec cette raison dont la loi commune observée les ferait vivre d'eux-mêmes en paix, il a fallu des gouvernements : des gouvernements; c'est-à-dire des hommes de choix, investis de la tâche d'avoir de la raison pour ceux qui n'en ont pas, d'être les ministres de la Raison, et d'en faire respecter *la Loi* par des lois qui, s'en inspirant elles-mêmes, en emprunteraient l'autorité. Sans doute encore tous les gouvernements ne se conduisent pas de la sorte; mais on n'avait

encore jamais imaginé de placer ailleurs le principe et le devoir de l'autorité.

« Le mot de *loi* bien entendu, dit excellemment Cicé-« ron, renferme la pensée et la nécessité de *légaliser le* « JUSTE ET LE DROIT[1]. »

Le Juste et le Droit, c'est-à-dire cette droite Raison qui est par soi, qui ne dépend pas de l'homme, mais dont l'homme dépend : voilà donc LA LOI dans son titre originel, qu'on doit mettre *en lois*, et dont toutes celles-ci doivent être faites, sous peine de perdre leur caractère. A proprement parler, on ne peut pas *faire* des lois, mais seulement *édicter* l'unique Loi, celle que Dieu a tracée à l'homme, selon les cas divers de ses applications.

Or, la maxime de l'*esprit moderne* est que la Loi n'emprunte rien à quoi que ce soit de supérieur à l'homme; qu'elle ne provient d'aucune règle ayant autorité sur lui; mais qu'elle est l'*expression de la volonté générale :* c'est-à-dire qu'elle prend son *principe* dans son *sujet*, soit à l'état de multitude s'exprimant par le nombre ou les majorités, soit à l'état de Souverain relevant toujours de cette prétendue volonté générale[2].

Il en résulte que nous n'avons plus que des lois *sans Loi*.

Ce désordre ne saurait s'arrêter là. Il doit aller jusqu'à des lois *contre la Loi*.

1. *De Legibus*, II, 5.

2. Jusqu'ici on avait toujours cru que l'unité régissait le nombre ; qu'il en procédait par séries rangées, et que c'est là ce qui le constituait. Mais aujourd'hui, nous avons changé les Mathématiques. C'est le nombre qui est souverain ; et c'est de lui que doit sortir et que doit relever l'unité : sauf à n'avoir ni unité ni nombre, mais la division et la confusion, jusqu'à ce que l'invincible nature ait repris son empire.

De ce monstrueux renversement, substituant le sujet à la Loi au principe de la Loi, et la volonté de l'homme (Peuple ou César) au Juste et au Droit, de là, dis-je, à la guerre au Juste et au Droit, il n'y a qu'un pas, et ce pas doit nécessairement être franchi. C'est une lutte contre la nature des choses, laquelle réclame trop fortement contre ses violateurs pour ne pas provoquer leur hostilité.

Cette guerre doit être d'autant plus furieuse, qu'elle arrive rapidement à se personnifier, surtout chez des nations nées du Christianisme. Et on le comprendra si l'on observe qu'elle en est le fond.

Cette Loi véritable, en effet, ayant seule caractère pour ordonner et pour défendre, dont l'esprit moderne veut s'affranchir, n'est autre que *la droite Raison de Dieu :* — de là, la guerre à Dieu.

Cette Raison de Dieu, de qui elle émane éternellement comme de son Principe, et qui, une fois qu'elle s'est affermie et développée dans l'esprit de l'homme, est sa loi, n'est autre encore, dans l'ordre naturel, que cette Sagesse qui s'est déclarée en ces mots : « J'habite dans le « conseil, et je me trouve présente parmi les pensées ju- « dicieuses. C'est de moi que vient l'équité : les Rois rè- « gnent par moi, et c'est par moi que les Législateurs « ordonnent ce qui est juste, par moi que les Potentats « rendent la justice. » Et c'est cette même Sagesse qui s'est révélée surnaturellement au monde en Jésus-Christ, nous élevant en raison jusqu'à Lui et par Lui à Dieu dans son Évangile : — de là, la guerre à Jésus-Christ.

Enfin Jésus-Christ ne s'est pas borné à promulguer sa Loi dans son Évangile : il s'est érigé un tribunal dans son Église, dont il a fait son Siége, pour y maintenir sa

règle et l'opposer à toutes nos violations : — de là, la guerre à l'Église.

La guerre à l'Église, à Jésus-Christ, à Dieu, à la Raison, devait devenir ainsi une seule et même guerre, par l'union solidaire de ces progressives manifestations de la seule et unique Lumière qui est la Loi de l'homme.

On doit distinguer sans doute, mais on ne doit pas séparer l'idée de Jésus-Christ de l'idée de la Raison, et l'idée de la Raison de celle de Jésus-Christ. C'est *la même lumière éclairant tout homme venant en ce monde*, puis *venue en ce monde ;* et cette lumière est la Lumière de Dieu, tirée de l'obscurcissement où elle était tombée en nous, et révélée dans un éclat plus vif, autant que maintenue dans une autorité plus inviolable en Jésus-Christ et son Église.

Sans doute encore la raison naturelle a été élevée dans l'Évangile à un degré surnaturel de perfection qui, si obligatoire qu'il soit dans ses préceptes, si facilité qu'il soit par la grâce de Jésus-Christ pour chaque chrétien, ne saurait malheureusement être atteint par les hommes réunis en société. Mais au moins les lois de celle-ci ne doivent-elles pas lui être contraires. Ce peut être une question de degré, jamais de contradiction : la raison ne pouvant être contraire à la Raison.

C'est en ce sens que la Raison et l'Évangile sont solidaires. Et quelle plus grande preuve en veut-on que la guerre commune qu'on leur fait ?

Dans cette guerre on s'arme contre l'Église de l'esprit moderne et de ses lois : l'Église de son côté oppose la Loi. On a recours contre elle à la violence : elle répond par le *Non Possumus* de la conscience.

Ce *Non Possumus* de l'Église de Jésus-Christ n'est au-

tre que celui du Droit et de la Justice de tous les temps, élevé en elle à sa plus haute puissance de conscience et de résistance, parce qu'il y est surnaturellement infaillible et divinement assisté. Il est l'honneur et la sauvegarde de l'humanité contre toutes les tyrannies. C'est à lui que le monde chrétien doit toutes ses vraies libertés; c'est sur lui que s'est brisé le monde païen, et que se brisera ce monde révolutionnaire qui n'en est que le retour. C'est lui qui inspirait Sophocle, quand il faisait dire à une jeune martyre du devoir s'adressant au tyran qui voulait le lui interdire : « Ce n'est point Dieu ni sa « Justice qui ont dicté votre arrêt ; et je n'ai pas cru « qu'une loi humaine eût assez de force pour engager « les hommes à violer les DIVINES LOIS [1] ; » qui faisait dire aussi à Socrate : « Désobéir à ce qui est meilleur « que soi est contraire au devoir et à l'honneur. Voilà « le mal que je redoute. C'est pourquoi, Athéniens, « je vous honore et je vous aime; mais j'obéirai à Dieu « plûtôt qu'à vous [2]. »

Non, disons-le bien haut, les lois humaines sont primées par la Loi divine, qui est LA LOI, de laquelle elles tirent toute l'autorité qu'elles peuvent avoir, et qui oblige à leur désobéir quand elles lui sont contraires. Vainement se revêtent-elles d'un appareil de puissance et de majesté : elles ne sont en cela que plus sacriléges. On ne doit à cet appareil qu'un respect de forme, par égard pour ce qu'il représente, et qui n'est en cela même qu'un respect de plus pour la Puissance et la Majesté mêmes : celles des Divines Lois auxquelles on se doit au fond. « C'est la plus grande des absurdités, en

1. *Antigone*. — 2. *Apologie*.

« effet, dit Cicéron, *jam vero illud stultissimum*, de tenir
« pour juste tout ce qui est réglé par les institutions ou
« les lois des peuples. Quoi! même les lois des tyrans?...
« Non, il n'existe *qu'un Droit*, dont la société humaine
« fut enchaînée, et qu'une *Loi unique* institua : cette
« Loi est la droite raison, en tant qu'elle prohibe ou
« qu'elle commande ; et cette Loi, écrite ou non, qui-
« conque l'ignore est injuste... Si la justice est l'observa-
« tion des lois écrites et des institutions nationales, et si
« tout doit se mesurer sur les expédients de l'utilité, il
« les mettra de côté ou les brisera, s'il le peut, celui qui
« croira que la chose lui sera profitable. C'est fait alors
« de toutes les vertus. Et non-seulement les obligations
« envers les hommes disparaissent, mais avec elles les
« cérémonies du Culte et la Religion, qui ne sauraient
« être trop maintenues, à cause de ce lien sacré qui
« unit l'homme à Dieu [1]. »

Voilà le langage de la conscience et de la raison, même chez des païens. Et nous qui sommes éclairés de la Divine Justice descendue sur la terre et fixée au milieu de nous ; nous qui avons été tirés de ces ténèbres où le vrai et le faux, le juste et l'injuste pouvaient si difficilement se démêler ; nous, les affranchis de la Vérité, nous prendrions parti pour la servitude du mensonge !

Grâce à Jésus-Christ, grâce à son Église, tenant haut et faisant rayonner de son phare la *Lumière des Nations* au sein de toutes nos tempêtes, l'erreur et la tyrannie ne prévaudront pas. Nous aurons la fierté de notre nature Chrétienne. *L'homme est de Dieu seul !* dirons-nous avec Tertullien ; et nous forcerons les

1. *De Legibus*, lib. I, xv.

Chanceliers de la Révolution à dire une fois de plus : « La foi en la parole révélée de Dieu est plus ferme « et plus vivace encore au cœur du peuple que sa foi « dans la vertu sanctifiante de *n'importe quel article* « *de la Constitution.* »

IV

LE CHRIST, FIN DE LA CRÉATION, PREMIER-NÉ ET HÉRITIER DE TOUTES CHOSES.

Dans cette chaîne des vérités de notre foi, qui sont en même temps des vérités de science, il en est qu'on tient pour moins indispensables à connaître, parce qu'elles s'éloignent davantage du centre en parcourant un orbe plus grand, et qu'elles semblent être de luxe dans le trésor de la doctrine. Par une double illusion contradictoire du mauvais ou faible vouloir, après s'être tenu en garde contre la crédulité, on se refuse à la science : on appelle la lumière, et on la fuit.

Cependant, en même temps que cette doctrine se perd à nos yeux dans les profondeurs de l'infini, elle est si bien liée dans tous ses points, elle se concréfie tellement en un seul, qui est JÉSUS-CHRIST, centre de tout le système, que c'est surtout du cercle qu'elle décrit qu'on peut dire que ce divin *centre y est partout, et la circonférence nulle part;* parce qu'il y est tout à la fois centre et circonférence, se resserrant ou se dilatant à la mesure de notre œil, de manière à entrer dans le plus petit et à passer toujours le plus grand.

A ce titre seul, il ne serait pas inutile de montrer un peu Jésus-Christ sous ce dernier aspect, pour satisfaire chez les uns ce besoin spacieux de connaître qu'a creusé à notre époque le vide de la foi, et pour confondre chez les autres ce préjugé, qui n'a d'égal en orgueil que l'ignorance, que cette foi n'a rien à voir avec la science, alors qu'elle en est véritablement la synthèse et la clef.

Hâtons-nous d'ajouter, que ce qui semblerait d'abord pouvoir être taxé de spéculation ne paraîtra à la fin que trop pratique.

Il ne s'agit d'ailleurs ici que d'une légère esquisse de ce grand sujet, que nous avons essayé de traiter ailleurs sous le titre de *Plan divin*, et dont la simplicité égale à la richesse nous permettra de nous resserrer autant que nous pourrions nous étendre.

« Deux vérités se disputent le pas, dit Fénelon, deux « vérités que nous devons toujours mettre ensemble pour « l'intégrité de notre foi : — l'une, que *le monde est pour* « Jésus-Christ ; — l'autre, que Jésus-Christ *est pour le* « *monde*[1]. »

Que Jésus-Christ soit *pour le monde;* c'est-à-dire que le Fils de Dieu se soit incarné et ait été offert en holocauste pour la Rédemption du monde, c'est la foi commune des Chrétiens. Mais que le monde soit *pour Jésus-Christ;* c'est-à-dire que Jésus-Christ soit la raison primordiale et la fin médiatrice de l'universalité des choses, c'est ce qu'on ne considère, ce qu'on ne sait même pas assez, et ce qui cependant donne à notre foi

1. *Réfutation du système de Malebranche,* chap. XXIV.

toute son intégrité, et, pour ainsi parler, toute sa rondeur doctrinale.

Cet aspect du Christianisme est fort beau, et pour plusieurs paraîtra nouveau. Je compte sur l'attrait qu'à ce titre il ne pourra manquer d'exercer, pour y inviter toute l'attention du lecteur et espérer la satisfaire.[1]

Commençons d'abord par poser, en partie du moins, les autorités sacrées qui font de cette vérité un article de foi. Car on pourrait croire qu'elle est purement philosophique, si la philosophie pouvait jamais aller jusque-là.

Il est dit de Jésus-Christ, Verbe de Dieu, dans ce début de l'Évangile de saint Jean dont chaque mot est un monde de lumière : In propria *venit et* sui *eum non receperunt*, ce qui doit être traduit : Il est venu *chez soi*, dans son domaine, sa maison; comme le confirme cet autre mot sui, *les siens.* — Et saint Paul dit aussi : *Le Christ est comme Fils dans* sa maison; *et cette maison, c'est nous*[1]. — Jésus-Christ lui-même dans l'Évangile ne se montre pas autrement que comme possesseur domanial du monde, *sachant que le Père lui a mis en main toutes choses*[2]; *ayant reçu puissance sur toute chair*[3], et non-seulement sur toute chair, mais *au ciel comme sur la terre;* nous appelant toujours *siens, ceux qui lui ont été* d'abord *donnés, et ceux auxquels il donne* ensuite *la Vie éternelle*[4]. — Enfin saint Paul, tirant le dernier voile, appelle Jésus-Christ : *Premier-né de toute créature, qui a été institué Héritier de l'univers*[5]; *qui est avant tous, et en qui toutes choses consistent*[6]; *par qui, pour qui, en qui*

1. *Aux Hébreux*, III, 6. — 2. Jean, XIII, 5. — 3. *Id.*, XVII, 1.— 4. *Id.*, XVII, 2.— 5. *Aux Colossiens*, I, 17. — 6. *Aux Hébreux*, I, 2.

toutes choses sont, selon qu'il a plu au Père de résumer dans l'économie de la plénitude des temps toutes choses dans le Christ, soit dans les cieux, soit sur la terre[1]. — Le même Apôtre enchaîne enfin toute cette doctrine en trois anneaux : TOUT EST A VOUS; VOUS AU CHRIST; LE CHRIST A DIEU[2].

Je ne crains pas de dire que toute la science de l'univers, toute la raison des choses, dont la recherche a tant tourmenté et égaré l'esprit humain, le Plan divin, en un mot, est contenu dans cette doctrine.

Appliquons-y notre attention : sa beauté en rachètera la peine.

Il est de la plus vulgaire sagesse que, dans tout acte, on se propose une *fin*. C'est en cela que nous apparaît dans la Création une suprême Intelligence, et que l'Œuvre y proclame la sagesse de l'Artisan. Tout est enchaînement de *fins* dans la Nature, et c'est ce que nous appelons *causes finales*. Nous y voyons que le moins parfait est pour le plus parfait : la terre et l'air pour les plantes, les plantes pour les animaux, les animaux pour l'homme. Les sciences naturelles n'ont d'autre objet que de découvrir ces fins dans l'organisme de chaque être en lui-même et dans ses rapports avec les autres êtres.

Mais si chacun des êtres qui composent cet univers offre ce caractère d'avoir une fin, il ne se peut pas que l'univers même dans son ensemble n'ait aussi sa fin, et que la sagesse qui apparaît dans les parties fasse défaut dans le tout.

1. *Aux Ephésiens*, I, 10. — 2. I[re] *aux Corinthiens*, III, 22.

Non-seulement l'Ouvrier de l'univers a dû se proposer une fin, mais une fin digne de lui, et lui seul pouvant s'égaler en dignité, lui seul doit être cette fin. *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* [1].

Premier Principe de l'Univers, il doit en être la Fin dernière.

Mais comment peut-il en être la Fin dernière, si ce n'est comme il en a été le premier Principe ?

En effet :

Toutes les sciences humaines s'accordent avec la science sacrée sur ceci, qui apparaît partout : que le système tout entier de la Nature a pour loi générale un développement progressif, allant du simple au composé, pour retourner du composé au simple, à l'*Un*. L'unité est le point de départ et le terme, en passant par le composé ; mais un composé qui, se ressentant de son principe et de sa fin, tourne en union à l'unité, comme le nom même d'*Univers* l'exprime. Cette multitude de familles, de genres, d'espèces, de règnes, de sphères, nous montre toutes choses en travail d'union universelle et comme en marche vers l'unité. Cette marche se poursuit, se simplifie et va se rapprochant de l'unité tant que dure la Nature et la communauté des êtres dont elle se compose. Mais elle ne l'atteindrait jamais par elle-même, parce que toutes choses créées sont essentiellement multiples et décomposables. Issues du néant par nature, elles montent de plus en plus par un secret instinct vers la vie; mais la vie pour elles, participant de leur nature finie, ne pourrait que retomber dans le néant qui en est le fond. Elles ne peuvent aller au delà

1. *Proverb.*, XVI, 4.

d'elles-mêmes, du multiple et du fini; et c'est au delà cependant que se trouve l'unité parfaite, la vie essentielle, principe de l'existence créée et terme de son repos. Il y a donc là un abîme à franchir pour le retour, comme il y en a eu un à franchir pour le départ de l'existence. Il y a là une création surnaturelle à opérer, comme il y a eu une création naturelle. Par celle-ci, l'univers a été appelé du néant au fini; par celle-là, il sera appelé du fini à l'infini. Et cette création à opérer, et cet abîme à franchir réclament le secours de la même Puissance qui a opéré la première création et lui a fait franchir le néant[1].

En résumé, l'univers suppose un Principe et réclame une Fin en dehors de l'univers. Ce Principe et cette Fin étant l'unité, doivent être l'*Un*, — Dieu, — seule unité simple. Enfin, il n'y a que la même Puissance qui a évoqué l'univers du néant au fini qui peut le reporter à la hauteur de sa Fin, identique à son Principe.

Cette Puissance quelle est-elle?

Nous l'avons vu : c'est le Verbe de Dieu. Dieu a évoqué l'univers du néant par son Verbe. Par ce même Verbe il l'élèvera à la seule fin qu'il ait pu se proposer en le créant : Lui-même.

Pour cela, ce Verbe *Créateur* se fera Verbe *Médiateur*.

1. Ici je suis encombré de la magnificence autant que du nombre des autorités et des témoignages qui se pressent à l'appui de cette doctrine : saint Thomas d'Aquin, saint Bernard, saint François de Sales, Suarez, le cardinal de Bérulle, Bourdaloue, Bossuet, Thomassin, etc. Rien n'égale la beauté des idées, des sentiments et des expressions qu'elle leur inspire et dont j'ai présenté des extraits dans mon livre *Le Plan divin*. La marche plus rapide de ce discours ne me permet pas de les reproduire ici. Il est mieux que je continue l'exposition de la doctrine même.

Il sera la fin immédiate de la création, afin que, en lui et par lui, elle atteigne sa fin médiate, Dieu même. A cet effet, il l'assumera comme un héritage, et la portera à jamais unie à sa Personne divine jusqu'à la glorieuse unité par laquelle il n'est lui-même qu'un avec Dieu.

Achevons de dévoiler ce grand dessein et sa belle économie.

L'homme paraît le terme et le sommet de la création. Il en ramasse en lui tous les éléments et toutes les vertus sensibles : les propriétés des corps, la vie des plantes, la sensibilité, l'instinct et l'industrie des animaux. Mais là ne se borne pas sa nature. Une autre nature lui a été départie, sans analogie avec le monde visible, et qui commence en lui un ordre nouveau, non par continuation et par progrès, mais par un *saut* qu'on a pu appeler, pour en exprimer la merveille, *la difficulté de la Création :* la nature rationnelle et morale, la pensée et la conscience, qui, non-seulement le constituent *seul* contemplateur de l'univers, travaillé du besoin de se rendre raison des choses, et y découvrant, outre leur aspect sensible, des lois intellectuelles et des beautés morales qui seraient perdues en elles sans lui, mais qui le font citoyen d'un tout autre monde, du monde invisible des esprits, où il entre en rapport avec la Raison et la Justice mêmes, essentielles, éternelles et nécessaires, sous le nom de Dieu; de Dieu, que, seul ici-bas, par une faculté supérieure encore à la raison, la faculté de religion, il lui est donné de connaître et d'adorer pour le compte de l'univers.

Par là on peut dire que l'homme offre en lui une ébauche au moins de médiateur, étant tout à la fois à la ressemblance de l'animalité et de toute la nature sen-

sible dont il exerce le pontificat devant Dieu, et à la ressemblance de Dieu, dont il figure la souveraineté sur cette nature : « Peu au-dessous des Anges, couronné de « gloire et d'honneur, constitué au-dessus des œuvres « de Dieu qui a assujetti toutes choses sous ses pieds[1]. »

Mais cela dit, il faut reconnaître tout aussitôt, que l'homme est par trop chétif pour gérer suffisamment cette double fonction médiatrice entre le monde et Dieu; pour rendre à Dieu toute la gloire qu'il a dû se proposer en créant le monde, et pour exercer sur le monde toute l'autorité de cette création; pour *soutenir*, comme disent les jurisconsultes, *les forces* d'une telle *hérédité*, en acquitter toutes les charges et en faire tous les honneurs : pour être, en un mot, la raison première et la cause finale de l'univers.

Sans parler de la création purement spirituelle et angélique qui nous passe évidemment, et à ne nous mesurer qu'à la création sensible, telle qu'elle nous apparaît du petit globe où nous sommes jetés, quelque supériorité que l'homme ait sur elle comme *roseau pensant*, c'est une supériorité de noblesse et de nature, mais non d'autorité et de possession. Il y est englouti, même par la pensée : « Suspendu entre les deux abîmes « de l'infini et du néant des êtres, borné dans son intel-« ligence comme dans son corps, et ne pouvant aperce-« voir que quelque apparènce au milieu des choses, dans « un désespoir éternel d'en connaître ni le principe, ni la « fin : » tel est l'homme, dit Pascal; et Pascal même, l'un des plus grands esprits, ne l'est précisément que par cette capacité de concevoir toute sa faiblesse.

1. Ps. VIII, 6.

Il ajoute fort bien : « L'Auteur seul de ces merveilles « les comprend ; nul autre ne peut le faire. »

Qu'en conclure, au point de vue de la vérité que nous poursuivons?

C'est, bien évidemment, que cet Auteur, le Verbe par lequel Dieu a créé l'univers, peut seul en soutenir le poids et lui en rapporter l'hommage.

Mais la difficulté ne fait par là que changer de place, et que se retourner en proportion inverse de celle où nous venons de la considérer par rapport à l'homme.

Le Verbe, en effet, Dieu lui-même, est trop au-dessus de son ouvrage, quelque merveilleux qu'il soit, pour qu'il puisse en être enrichi. Autant la création dépasse l'homme et l'engloutit, autant elle est dépassée elle-même et engloutie par ce gouffre des trésors de la divine Sagesse d'où tout est sorti et qui n'a rien à recevoir. La lui rapporter serait rapporter une goutte d'eau à l'Océan. Le Verbe de Dieu est trop grand pour être l'*héritier* de la création, pour être *institué* tel, pour être *exalté* au-dessus des créatures et recevoir en *don* cette primauté. Il a tout cela par nature, étant Dieu, et ce serait pour lui descendre que de monter sur ce trône de la création qui n'est que l'escabeau de ses pieds. Et puis enfin, *Il n'en est pas;* et il faudrait qu'il en fût, comme l'homme, pour la résumer et en acquitter l'hommage.

L'homme en est, et il acquitte à sa façon cet hommage pour toutes les créatures inférieures, qui en deviennent capables en lui. Mais cet hommage, quel rapport peut-il avoir avec Dieu? Dieu lui-même peut seul s'honorer dignement. Mais alors ce n'est plus son ouvrage qui l'honore et qui atteint par là sa fin.

Que faudrait-il donc?

Il faudrait que Dieu lui-même, son Verbe égal à Lui, par lequel il a fait le monde, s'assimilât son ouvrage, *se fît du monde*, de cette humanité qui ne peut qu'en ébaucher et en balbutier l'hommage; et que, prenant cet hommage à ce point, récapitulant en lui toute la création humaine, il la divinisât en quelque sorte en sa Personne, et la rendît par là vraiment digne de Dieu.

Telle est la merveille par laquelle a été résolu le problème du rapport de l'univers avec Dieu, du fini avec l'infini, dans la Personne du Verbe, résumant en soi toute la Création, pour en être la Fin médiatrice dans son humanité, comme il en est le Principe créateur dans sa Divinité.

Ne me demandez pas comment cela a pu se faire, comment le Verbe de Dieu a pu joindre en lui l'humanité à sa divinité : je vous le dirai, lorsque vous m'aurez dit vous-même comment d'abord il a pu joindre l'esprit à la matière dans cette humanité même ; ce qui est plus incompréhensible en un sens: car il y a incompatibilité, ce semble, entre la matière et l'esprit, tandis qu'il n'y a que disproportion entre l'esprit et Dieu; et leur rapport naturel, qui a si justement fait dire à Cicéron qu'il y a une première société de ressemblance entre l'homme et Dieu et que nous sommes *de sa lignée*, se prête à la conception de ce rapport surnaturel par lequel il s'est fait lui-même *de notre lignée*, par une seconde société.

Quoi qu'il en soit, nous sommes ici en pays de mystère, et nous n'avons pas le droit d'y faire des difficultés. Il n'y a rien là qui implique contradiction; et ce n'est même mystérieux que par richesse et par sagesse.

Dieu a fait toutes choses pour un but, et un but digne de Lui, sans doute. — Quel autre but digne de Lui peut-

il y avoir que Lui-même? — Mais par elles-mêmes, toutes ces choses créées (si admirablement liées entre elles par une échelle ascendante de médiations, depuis la matière inerte jusqu'à l'ange, en passant par l'homme qui seul unit en lui leurs deux natures), quel rapport, quelle proportion peuvent-elles avoir avec cette fin ainsi reconnue, Dieu même, si Dieu même ne descend et ne vient s'appuyer sur cette échelle, comme il est dit de la vision de Jacob, et ne vient en pénétrer tous les degrés de cette valeur infinie qui leur manque pour monter jusqu'à Lui[1]? Et pour cela même, quoi de plus logique et de plus harmonique, sinon que le même Verbe par lequel il a produit toutes choses du néant et qui les soutient, les prenne en Lui par le milieu où elles se joignent,—l'homme, — et, se les appropriant, en devienne le Médiateur parfait par rapport à Dieu?

« Par sa propre vertu il a revêtu le monde, dit saint « Ambroise, et comme sous ce vêtement universel, il res- « plendit dans tous les êtres. » *Virtute suâ induit mundum, et, tanquam eo amictus, fulget in omnibus*[2].

Saint Bernard voit dans ce mystère ce qu'il appelle une *mixture*, qui n'est que le terme et le couronnement de la spirale ascendante de la Création. Il part du limon de la terre, et il montre Dieu mêlant d'abord à ce limon une vertu vitale, *vim vitalem*, dont il fait les arbres. Ne s'arrêtant pas à ce degré, Dieu ajoute au même fonds une vertu sensible, *vim sensibilem*, dont il fait les animaux. Voulant honorer encore davantage notre limon, Dieu y inspire une vertu rationnelle, *vim rationalem*, et voilà les hommes. Voulant enfin, par une plus abon-

1. Genèse, XXVIII, 13. — 2. *De fugâ sæcul.*

dante gloire, porter notre infirmité à sa plus grande hauteur, il contracte sa Majesté, *contraxit se Majestas*, pour que ce qu'il avait de mieux, à savoir Lui-même, s'unît à ce limon de notre nature créée.

« Je voulais, Messieurs, dit magnifiquement Bossuet, « vous représenter que Dieu, pour rappeler toutes choses « au mystère de son unité, a établi l'homme le média« teur de toute la nature visible, et Jésus-Christ Dieu« Homme, seul médiateur de toute la nature humaine. « Toute la nature veut honorer Dieu et son principe, « autant qu'elle en est capable : la nature insensible, « privée de raison, n'a point de cœur pour l'aimer, ni « d'intelligence pour le connaître. Ainsi, ne pouvant « connaître, tout ce qu'elle peut, dit saint Augustin, « c'est de se présenter elle-même à nous, pour être du « moins connue et nous faire connaître son divin Au« teur. C'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière, « elle glorifie le Père céleste. Mais afin qu'elle consomme « son adoration, l'homme doit être son médiateur : c'est « à lui à prêter une voix, une intelligence, un cœur « tout brûlant d'amour à toute la nature visible, afin « qu'elle aime en lui et par lui la beauté invisible de « son Créateur... Mais ce médiateur de la nature visible « avait besoin lui-même d'un médiateur. La nature vi« sible ne pouvait aimer, et pour cela elle avait besoin « d'un médiateur pour retourner à son Dieu. La nature « humaine peut bien aimer; mais, elle ne peut aimer « *dignement*. Il fallait donc lui donner un médiateur « aimant Dieu *comme il est aimable*, adorant Dieu *autant* « *qu'il est adorable*, afin qu'en lui et par lui nous puis« sions rendre à Dieu notre Père, un hommage, un « culte, une adoration, un amour *dignes de Sa Majesté*.

« C'est, Messieurs, ce Médiateur qui nous est donné « aujourd'hui. Réjouis-toi, ô nature humaine! tu prêtes « ton cœur au monde visible pour aimer son Créateur, « Jésus-Christ te prête le sien pour aimer *dignement* « *Celui qui ne peut être dignement aimé que par un autre* « *Lui-même*[1]. »

Défendons-nous contre vingt autres citations de cette doctrine qui disputent entre elles de beauté. En résumé, l'homme étant l'épilogue de la création, en prenant la nature humaine, le Verbe a donc pris, ramassé, récapitulé en Lui toutes les existences créées : *Instaurare omnia in Christo, quæ in cœlis et quæ in terra sunt, in ipso*[2]; et, en se les unissant, il les a rappelées toutes à leur principe, qui est Lui-même, *par qui*, en tant que Dieu, tout a été fait; *pour qui*, en tant qu'homme, tout a été fait; *en qui*, comme Homme-Dieu, tout se consomme et s'unifie : *Per quem omnia, — propter quem omnia, — in quo omnia*[3]; et nous revenons ainsi à la grande parole de saint Paul.

C'est en ce sens qu'il est vrai de dire encore avec le même Apôtre : — *Omnia vestra sunt, — vos autem Christi, — Christus autem Dei*[4].

Ce n'est pas pour elles-mêmes que Dieu a fait chacune des créatures qui composent cet univers, mais les unes pour les autres, et toutes pour Lui. Rien n'est isolé : tout se relie. L'universalité des choses inférieures trouvent ainsi leur première fin dans l'homme, qui les dominait autrefois de toute la hauteur de sa nature rationnelle

1. Deuxième sermon pour la fête de l'Annonciation. — 2. *Aux Ephésiens*, I, 10. — 3. *Aux Hébreux*, II, 10. — 4. Ire *aux Corinthiens*, III, 22, 23.

aujourd'hui déchue, et qui peut ressaisir son empire sur elles par la grâce : *Omnia vestra sunt.* Mais cet empire a un Suzerain, de qui l'homme reçoit en puissance tout ce qu'il lui rend en soumission, et c'est le CHRIST, Roi universel, à qui tout a été assujetti en tant qu'Homme : *Vos autem Christi.* Et enfin le Christ lui-même dans son humanité relève de Dieu, de sa propre divinité, en laquelle il ne fait qu'un avec son Père, de qui tout relève et à qui tout remonte : *Christus autem Dei.*

C'est le plan divin, dont le CHRIST est la pierre angulaire, en qui toute la construction se relie et s'élève en temple saint jusqu'à Dieu[1].

Tel est le plan divin par rapport à JÉSUS-CHRIST.

Un dernier mot, maintenant, sur son exécution.

Quand l'homme fut créé dans cet état d'innocence et de lumière qui le faisait voisin du ciel, si le Verbe de

1. *Aux Ephésiens,* II, 21. Nous ne mêlerons pas ici, à l'exposition de la Doctrine, une opinion que nous nous sommes appropriée ailleurs; parce que, si autorisée qu'elle soit par les saints et savants docteurs qui la professent, si voisine qu'elle soit du dogme, cependant elle n'en est pas, et que nous voulons nous tenir ici dans le pur dogme : c'est l'opinion que *le Verbe se fût incarné alors même qu'Adam n'eût pas péché.* C'est là une hypothèse, et cela seul suffit pour la tenir en dehors de la foi. La foi cependant, loin de l'interdire, l'encourage dans le pur domaine de l'esprit, comme *procédé* conforme à sa nature pour associer deux vérités qui celles-là sont de foi : l'une, que JÉSUS-CHRIST *est pour le monde ;* l'autre, qui lui dispute le pas, que *le monde est pour* JÉSUS-CHRIST. On comprend combien cette seconde vérité, égale à la première, trouve d'assiette dans l'opinion en question. Nous n'insisterons pas: pourvu qu'on tienne cette vérité, que *le monde est pour Jésus-Christ*, certaine et obligatoire. Que l'Incarnation, en laquelle JÉSUS-CHRIST est constitué héritier de toutes choses, ait été décrétée *à priori* ou *ex post facto*, par rapport au péché originel, cela importe peu dans cet ordre divin où le temps ne joue aucun

Dieu, qui conversait avec lui dans le Paradis, se fût dès lors uni à lui en se faisant homme, ce mystère de grâce se confondrait en quelque sorte à nos yeux avec le mystère naturel de la création, et nous n'y ferions pas plus de difficultés que nous n'en faisons à tous ceux que nous offrent l'homme même et toute la nature.

Mais ce qui ne fut pas fait alors était fait dès avant dans les desseins éternels de Dieu. Sa consommation seule fut ajournée à la plénitude des temps. Aussi la grâce de cette union fut-elle déjà précomptée à l'homme. Pourquoi cet ajournement? Parce qu'il a plu ainsi à Dieu. On peut dire toutefois que la prévarication de l'homme n'y fut pas étrangère, comme elle ne l'a pas été certainement, ainsi que nous le verrons, au mode expiatoire sous lequel dut se faire dès lors l'humanisation du Verbe.

Quoi qu'il en soit, comme il est certain qu'en créant le premier homme, Dieu créait en lui toute sa postérité, il est absolument vrai de dire qu'il avait en vue, qu'il contemplait, qu'il préparait déjà, dans le chef naturel de cette postérité, cette humanité du Verbe, cet Homme-Dieu qui devait en être le chef surnaturel, JÉSUS-CHRIST. Le premier Adam était la forme du futur : *Adam, qui est forma futuri*, comme dit saint Paul[1]; ce que Tertullien rend à sa manière en disant : *Quodcumque limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus;* « dans tous

rôle et où toutes choses sont présentes à l'éternel conseil : il suffit qu'on reconnaisse et qu'on croie que le monde n'a pas été seulement *rapporté à* JÉSUS-CHRIST, mais que POUR LUI, *Fils de l'homme*, tout a été fait, comme PAR LUI, *Verbe de Dieu*, tout a été fait; et cela, par conséquent, *avant que rien fût fait.*

1. *Aux Romains*, V, 14.

les traits que Dieu modelait, il avait présent à l'esprit le Christ qui devait être homme[1]. »

Et comme, selon l'ordre de toute sagesse, la fin proposée est précédée de tout ce qui est fait pour elle, et l'exécution est dans l'ordre inverse de l'intention, selon que nous le voyons dans le plan de la création, où l'homme paraît le dernier, bien que tous les autres êtres aient été faits en vue de lui dans l'ordre de leur infériorité même; ainsi le Christ devait paraître après l'homme, et cette postériorité d'apparition ne fait qu'acquérir, par le prélude et le retard, une valeur de primauté d'autant plus grande.

Par là se justifie cette double parole de saint Paul, que le Christ est (en tant qu'homme) le « premier-né de « toute créature » : premier-né dans l'intention divine, premier-né comme fin de l'homme, fin lui-même de toute la création inférieure qui avait précédé; « qu'il « a été constitué l'*héritier de l'univers*, qu'il est avant « tous, et qu'en lui toutes choses *consistent*[2], » comme dans leur raison d'être et leur dernière fin.

« On ne plante principalement la vigne que pour le « fruit, » dit avec sa grâce ordinaire saint François de Sales; « et partant le fruit est le premier désiré et pré- « tendu, quoique les feuilles et les fleurs précèdent en la « production. Ainsi le grand Sauveur fut le premier en « l'intention divine, et en ce projet éternel que la divine « Providence fit de la production de ce Fruit désirable, « fut plantée la vigne de l'univers, et établie la succes- « sion de plusieurs générations, qui, à guise de feuil- « les et de fleurs, le devaient précéder, comme avant- « coureurs et préparatifs convenables à la production de

1. *De Resurr. carn.*, n° 6. — 2. *Aux Colossiens*, I. 17.

« ce raisin, que l'Épouse sacrée loue tant ès Cantiques, « et dont la liqueur réjouit tant Dieu et les hommes[1]. »

Dieu a commencé par la terre, créature la plus rudimentaire et la moins noble; ensuite, les plantes, les animaux, l'homme; et enfin il a couronné tous ses ouvrages par le plus noble de tous et qui les récapitule tous, célestes ou terrestres, produisant son Fils unique dans un corps humain. Il l'a fait naître au milieu des temps, comme un Monarque au milieu de ses États, afin que tous les siècles qui le précèdent ou qui le suivent se rapportassent à Lui comme à leur centre et à leur sommet. Principe de tous les êtres comme Verbe créateur, il devient leur fin gracieuse comme Verbe médiateur, pour les porter à leur fin glorieuse au sein du Père : « afin, « comme il le lui dit lui-même, que tous étant en moi, « et moi en vous, ils soient consommés en un, comme « nous sommes un[2]. » — Et ce Père céleste, *introduisant* ainsi *son Premier-né dans le monde, dit : Que tous les Anges l'adorent*[3], dans cette humanité selon laquelle il est mon Premier-né, et l'ai constitué Héritier de toutes choses, et *qu'à son Nom fléchisse tout genou, au ciel, sur la terre et dans les enfers*[4].

« Seigneur, s'écrie de loin un Prophète, *c'est là* VOTRE « ŒUVRE, *vous le ferez paraître au milieu des ans*[5]. »

C'est là Votre Œuvre ! expression admirable de force et de sens. Jusque-là, il n'y avait que *les œuvres* de Dieu dans la création, mais il n'y avait pas *Son Œuvre;* son œuvre par excellence et vraiment digne de lui. On le chercherait vainement, cet Œuvre, parmi toutes les

1. *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. II, chap. v. — 2. Jean, XVII, 21, 22, 23. — 3. *Aux Hébreux*, I, 6. — 4. *Aux Philippiens*, II, 10. — 5. Habacuc, III, 2.

créatures terrestres ou célestes, visibles ou invisibles. Il est vrai qu'on dit communément de l'homme qu'il est le chef-d'œuvre de Dieu; et nous voyons en effet le Créateur de toutes choses se recueillir au moment de ce dernier ouvrage : « Faisons l'homme à notre image et à « notre ressemblance, » dit-il; et il lui donna cette *face sublime* où Lui-même reluit. Mais, hélas! cette œuvre ne prouva que trop à quel point elle était fragile : elle ne garda pas longtemps la dignité première de sa création, dignité qui même alors était tellement inférieure à Dieu, qu'elle ne déchut précisément que pour avoir voulu s'égaler à Lui. Tout ce qu'on peut dire, c'est que c'était là l'ébauche de cet homme parfait de qui seul on peut dire à Dieu : *C'est là Votre Œuvre :* Œuvre à votre hauteur, parce qu'il n'est pas seulement homme, mais Homme-Dieu; Votre Œuvre aussi, en ce sens, qu'en Lui, rentrent toutes vos œuvres pour n'y faire qu'*un seul Œuvre* remontant à votre éternelle Majesté : Jésus-Christ.

C'est bien de Jésus-Christ, Souverain Roi du monde, en effet, qu'entend parler le Prophète lorsqu'il dit : « C'est là Votre Œuvre; » car il ajoute tout aussitôt : « Dieu viendra du côté du Midi, et le Saint de la mon- « tagne de Pharan : sa gloire a éclipsé les cieux, et la « terre est remplie de sa louange. La Mort paraîtra de- « vant sa face, et le Diable s'évadera devant ses pieds. Il « s'est arrêté, et il a mesuré la terre ; il a jeté les yeux « sur les Nations, et il les a fait fondre ; les montagnes du « siècle ont été réduites en poudre ; les hauteurs du « monde ont été abaissées sous les pas du Dieu Éternel. « Mais, pour moi, je me réjouirai dans le Seigneur, et je « tressaillerai en Dieu, Jésus mon Sauveur[1]. »

1. Habacuc, III, 3, 5, 6, 18.

C'est là ce Roi DONT LA NATURE ÉTAIT EN TRAVAIL, *et auquel il nous faudrait croire pour être sauvés*, selon les anciens oracles auxquels Cicéron et Suétone font allusion. La Nature entière, en effet, aspirant, comme nous l'avons montré, à sa fin, et ne pouvant l'atteindre que par un médiateur qui participât d'elle et de Dieu, était en travail de ce Médiateur, son Roi, dont elle était la création continuée en vue de Lui. Elle le portait elle aussi dans ses flancs comme *le premier-né* de toute créature : « *car nous savons*, écrivait saint Paul à ces Romains qui « en étaient alors si fort préoccupés, *que jusqu'à présent « toute créature gémit et est en travail d'enfantement*. Et « non-seulement elle, mais aussi nous-mêmes, attendant « l'adoption des enfants de Dieu[1]. » Étendant plus encore le mot déjà cité de Tertullien, on peut donc dire : OMNIS CREATURA GRAVIDA CHRISTO.

Et ce grand CHRIST, Principe et Exemplaire de la création dans sa Divinité, Fin et couronnement de cette même création dans son Humanité glorifiée, opérant en sa Personne la jonction du Principe et de la Fin de l'universalité des choses créées, pour les rapporter dignement à son Père et à leur Auteur, a ainsi pu dire du haut de son ciel où il est remonté pour rendre à chacun selon ses œuvres : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le « Dernier, le Principe et la Fin, à jamais[2]. »

Bornons-nous là sur un sujet qui épuiserait tous les discours. Quelqu'imparfaite et dépouillée qu'ait été son exposition, je crois pouvoir dire que la beauté y est la splendeur de la vérité, et suffit à son témoignage.

Cependant il manquerait à cette vérité ce caractère de

1. *Aux Romains*, VIII, 22, 23. — 2. Apocalypse, XXII, 13.

toutes les vérités chrétiennes et qui en est comme la pierre de touche : une conclusion pratique.

Or je crois pouvoir la tirer en quelques mots ici, me réservant d'y revenir ailleurs,

C'est que Jésus-Christ n'est pas seulement ce Sauveur humilié et anéanti pour nos crimes, nous offrant une grâce que nous serions portés à dédaigner ou simplement à négliger, à raison de cet anéantissement même qui nous la vaut ; mais qu'il est aussi Maître et Roi de ce même monde dont il est le Sauveur ; c'est que si Jésus-Christ *est fait pour le monde*, il est une autre vérité qui dispute le pas à celle-là, savoir : que *le monde est fait pour* Jésus-Christ.

Et combien ces deux vérités ne se font-elles pas valoir réciproquement ! Quelle valeur ne prend pas cet Amour anéanti, alors que c'est celui de la Toute-Puissance ! et quel compte terrible ne devra-t-il pas être rendu à cette Toute-Puissance de ce même Amour méprisé !

Nous ne croyons plus qu'à demi à Jésus-Christ, nous le divisons d'avec lui-même. Le *doux et humble de cœur* voile à nos yeux le Maître et le Justicier. Nous ne voyons que des grâces dans ses mains qui lancent aussi la foudre. Sans doute, l'Amour et la Miséricorde sont à sa droite : mais la Puissance et la Justice sont à sa gauche ; et que faut-il que sa gauche, pour réduire en poudre les nations et faire disparaître les hauteurs du siècle ? Ainsi l'a-t-il fait du monde romain, dont le dernier représentant n'a pu lui opposer que la poussière dans laquelle il est rentré, s'écriant : « Tu as vaincu, Galiléen ! » Ainsi l'a-t-il fait depuis de tout ce qui a eu la folle audace de s'élever contre Lui.

Et que sommes-nous nous-mêmes, aujourd'hui, na-

tions modernes nées de son amour, que les vassaux de sa colère, pour avoir voulu lui disputer la Primauté, pour vouloir encore l'éliminer de nos conseils et le ramener à son Calvaire? Car nous en sommes là aujourd'hui, que si les méchants ont la haine, les bons ont la peur de Jésus-Christ. On est jaloux de se passer de Lui dans le naufrage public où il nous tend encore cette Main qui a créé, qui a sauvé le Monde. Sans doute on le peut : on peut refuser la grâce, mais on ne peut refuser le châtiment; on peut refuser la résurrection, mais on ne peut refuser la ruine, pour laquelle il suffit qu'il nous abandonne à notre néant. Qui ne veut le recevoir Sauveur est forcé de le subir Juge ; et ainsi on relève toujours de Lui. Rédempteur ou Vainqueur du monde, il en est toujours le Maître et l'Héritier. Escorté des élus, il traîne à son char les réprouvés et les superbes ; et, les uns en chant d'amour, les autres en cris de rage ou en gémissements de déception, tous lui rendent ce même témoignage :

Christus vincit! Christus regnat! Christus imperat!

V

LE CHRIST PRÉEXISTANT DÈS L'ORIGINE DES TEMPS DANS LE MONDE.

Nous avons déjà traité de cet état de Jésus-Christ historiquement dans la première partie de ce discours. Nous n'avons donc besoin que d'en dégager ici la substance doctrinale.

Nous nous réduirons pour cela à un simple aperçu.

L'impiété de ce temps, abandonnant le terrain de toute discussion, s'est constituée à l'état de dogme : le dogme de la négation du surnaturel. Elle professe, non-seulement sans preuve, mais contre toute preuve, qu'il n'y a rien en dehors de la nature. Elle supprime à ce titre Jésus-Christ Dieu. Mais, dominée par la force de la vérité et de la conscience humaine qui la proclame, elle le confesse à un autre titre, à titre de divin. *Le divin*, selon elle, ne suppose pas Dieu distinct de l'humanité, à laquelle il serait venu s'unir pour l'élever à Lui. C'est une essence de l'humanité même.

Ainsi l'on dérobe au Christianisme le surnaturel et le divin ; on les naturalise et les humanise, pour en faire

un panthéisme mystique sous le nom de *religion de l'humanité*, rivale et ennemie de celle de Dieu.

Jésus-Christ reparaît alors, mais comme une efflorescence de l'humanité. Ce n'est pas l'HOMME-DIEU qu'on adore ; c'est l'*Humanité-Dieu* qui s'adore en lui : car il est l'*honneur commun* de qui porte un cœur d'homme ; un homme de *proportions colossales*, en qui les destinées de l'humanité *ont trouvé enfin leur interprète*, et qui *leur a fait faire un pas* auquel nul autre ne pourra jamais être comparé : tellement qu'*entre lui et Dieu on ne distingue plus*, etc., etc. [1].

On voit là stratégie, son origine et sa portée révolutionnaires : c'est *la Déesse Humanité*, pour ne plus dire *la Déesse Raison* .

Eh bien, cette stratégie repose, comme toute erreur, sur une vérité : toute erreur, si monstrueuse qu'elle soit, n'étant qu'une vérité dont on abuse.

Cette vérité ici, c'est que JÉSUS-CHRIST était réellement dans l'humanité avant d'y paraître : seulement, il n'y était pas par *confusion*, mais par *union* avec elle. Il y était à l'état de promesse, d'attente et de désir, et comme devant y paraître : nous l'avons vu assez dans notre partie historique pour ne pas avoir besoin d'y revenir. Il y était non-seulement à cet état latent ; mais à l'état distinct, personnel, animé, et de plus en plus accentué de prophétie : état celui-là indiscutablement surnaturel ; état vivant, parlant, agissant. Car c'est Lui-même, Verbe de Dieu, qui se montrait déjà *Fils de l'homme* dans cette lumière prophétique où l'avenir devenait présent et même arrivé, au regard de cette foi dont saint

1. M. Renan, *Vie de Jésus*.

Paul, parlant des Justes des premiers jours, disait : *Juxta fidem defuncti sunt omnes isti, non acceptis repromissionibus, sed à longè eas aspicientes et salutantes.* « Selon « la foi sont morts ceux-là qui, n'ayant pas reçu le Bien « qui avait été promis, le contemplaient de loin et le « saluaient[1]. »

Et JÉSUS-CHRIST lui-même a pu dire : « Abraham *a vu* « mon jour, et il en a été ravi : *Je suis* en effet avant « qu'Abraham fût[2]. » — « Préconnu, dit saint Pierre, « avant la formation du monde, et dans les derniers « temps manifesté à cause de nous[3]. » Ce qui revient encore à la parole du Prophète : « Seigneur, c'est là votre « Œuvre ; vous le ferez paraître au milieu des temps. »

Comme l'Œuvre d'un grand artiste, en qui il a fait passer tout son génie et mis toute sa complaisance, et qu'il a achevé dans le mystère de l'atelier, où quelques privilégiés sont admis à venir le contempler, excitant au dehors, par ce qu'ils en publient, le désir de le voir, jusqu'au jour où il est exposé à l'admiration universelle : tel est JÉSUS-CHRIST. — *Être, paraître :* tels sont ses deux états dans l'humanité. Il est l'affaire des siècles.

Être, comme *Fils de Dieu*, son Verbe créateur, lumière des esprits, qui non-seulement était, mais sans qui rien de ce qui était n'était; qui non-seulement était visible, mais qui était la vision naturelle de tout ce qui était visible : la Raison, la Sagesse, la Vérité, soleil des intelligences. Ainsi était-il dans le monde. — *Paraître*, comme *Fils de l'homme*, le même que Fils de Dieu : passé

1. *Ad Hebræos*, XI, 13. — 2. Nous nous trouvons reproduire souvent les mêmes textes ; mais cela tient à l'unité de notre divin sujet dans la diversité des aspects et des applications qui en font la richesse. — 3. I Petr., I, 20.

ainsi au dehors pour se rétablir au dedans ; pour ramener et relever l'humanité de ce dehors de la chair et des sens où elle était déchue, à ce dedans de l'âme où se tient tout l'homme, et qui est comme l'observatoire d'où il domine et démêle bien les choses inférieures et terrestres du dehors, et pénètre même les supérieures et célestes.

Être, même ainsi, *Fils de l'homme*, avant de le paraître, comme ayant été constitué l'héritier de la création tout entière, dont l'homme est l'abrégé ; comme ayant plus particulièrement épousé l'humanité déchue ; comme en étant et y étant déjà en semence dans le même Adam de qui elle est sortie, notre premier ancêtre et le sien ; comme se triant dans cette humanité un peuple à lui, d'où il devait embrasser tous les peuples ; comme disposant, dans ce peuple même, sa race, sa tribu, sa famille, sa maison, toute sa généalogie, jusqu'à la Vierge Mère des chastes flancs de laquelle il devait sortir ; enfin comme faisant converger toutes les révolutions des Empires, leur élévation et leur chute, leurs transformations et leur absorption, à cette unique fin de sa venue et de son apparition : tout cela décrit et nommé point par point à l'avance ; faisant, taillant pour ainsi parler son humanité dans l'humanité universelle, pour refaire celle-ci sur lui-même.

Ainsi Jésus-Christ était-il dans le monde et l'humanité, non pas à l'état de *divin*, de *substance* naturelle, ne devenant consciente et personnelle que dans cet homme de *proportions colossales, honneur commun de l'humanité*, qui aurait *trouvé* en lui l'*interprète* de ses destinées ; mais à l'état distinct et personnel de Verbe de Dieu, revêtant surnaturellement la nature humaine pour la relever de sa dégradation.

Il la revêtait déjà en effet dès le commencement, en s'entretenant avec Adam dans un verbe humain, sous les ombrages du Paradis; en parlant de même à Abraham, à Isaac, à Jacob, avec une familiarité sublime; en se montrant même déjà à eux, comme il le devait faire après sa résurrection aux disciples d'Emmaüs, sous la forme de Voyageur, à qui ces Patriarches lavaient les pieds, comme il devait lui-même laver ceux de ses disciples, rendant ainsi aux fils l'hospitalité qu'il avait reçue des pères; en s'incarnant dans une forme scripturale sous la plume de Moïse, et dans tous ces rapports merveilleux avec son peuple, où il prenait le cœur humain pour traiter avec lui dans la langue de ses passions; en apparaissant à ses Prophètes, et par eux au monde, tel, absolument tel qu'il a paru aux Évangélistes et qu'il nous apparaît, anticipant sa naissance virginale à Bethléem, son entrée à Jérusalem, sa vie publique, sa passion, sa mort, sa résurrection, la prédication et l'extension de sa doctrine, la ruine de son peuple, la conversion du monde, le règne de son Église et son triomphe à jamais, de manière à *faire entrer*, comme l'a si bien dit M. Renan, *l'histoire dans la religion*, l'avenir le plus lointain dans le passé le plus reculé, et à ne faire de tous les temps qu'un seul jour, — *son jour*, — qu'a vu Abraham comme nous le voyons.

Qui peut nier cela? — L'impiété elle-même le reconnaît. — Qui peut se refuser dès lors à la grande promulgation de saint Paul: JESUS CHRISTUS HERI, ET HODIE, IPSE ET IN SÆCULA. « Jésus-Christ hier, aujourd'hui, et « éternellement, le même[1]. »

1. *Ad Hebræos* XIII, 8.

Seulement, pour s'accommoder à l'humanité, qui n'est frappée que par le successif comme elle; pour se détacher à ses yeux sur le fond de la Création, dont la majestueuse constance ne l'exprimait plus; pour s'accuser dans sa personnalité volontaire et libre devant traiter avec la nôtre, il s'est distribué en quelque sorte en plusieurs fois et en plusieurs manières, *multifariam multisque modis*[1]. Il a été devant venir, venant, étant venu. Il a affecté l'état de germe et d'engendré, ne survenant pas inopinément dans l'humanité, mais, pour mieux lui appartenir, sortant de ses entrailles comme chacun de nous, sourdissant du même fonds, provenant de la même racine que nous, pour être vraiment *Fils de l'homme*, comme il est *Fils de Dieu*, consubstantiel à l'humaine nature, comme il l'est à la divine, et, par cette double filiation, nouée en sa Personne, faisant *Religion* de l'humanité, et, par l'humanité, de la Création tout entière à Dieu.

Ce n'est pas là une conception imaginaire de notre esprit ; c'est la doctrine la plus profondément et la plus largement assise de notre foi. Le nom de *Germe* , de FILS, dans les deux sens, humain et divin, est toujours donné au Messie, et apparaît à chaque instant tout le long des saintes Écritures. Ce nom était profondément inscrit dans la tradition rabbinique. Nous le retrouvons également à chaque page de l'Évangile. C'est la qualité propre du Christ, c'est sa question d'état, sur laquelle roule toute la discussion qu'il soutient avec les Juifs, et qui devient à la fin le chef capital de sa condamnation devant Caïphe et devant Pilate.

1. *Ad Hebræos*, I, 1.

« *Voilà l'Homme !* dit un Prophète (comme devait le « dire plus tard Pilate), *Germe* est son nom, et il *germera* « de lui-même de la terre[1] : » *de lui-même*, c'est-à-dire virginalement. — « En ce jour-là, dit un autre Prophète, « Jérémie, je ferai *germer* de la race de David un *germe* « de Justice, et il fera jugement et justice sur la terre[2]. » — « En ce temps-là, dit aussi Isaïe, *le Germe de l'Éternel* « sera plein de magnificence et de gloire, et *le Fruit de* « *la terre* apparaîtra sublime et exalté[3] ; » ce qui indique manifestement la double filiation divine et humaine de Jésus-Christ, et concorde avec la parole de l'ange à Marie : « *Le Fruit qui sortira de vous* sera appelé *Fils de Dieu*[4]. » — « Une *tige* sortira de la souche de Jessé (père « de David), dit le même Prophète, et *la Fleur* montera « de sa racine, et sur lui se reposera l'Esprit du Sei- « gneur[5]. » — Enfin, pour ne pas multiplier davantage les citations, qui ne sait, pour les avoir au moins entendues résonner dans nos temples, ces grandes et touchantes paroles que toutes les générations qui se succèdent vont redisant aux approches de la Nativité, et que Racine a si poétiquement fait passer dans les chœurs de son *Athalie :*

« *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant Justum ! — Aperiatur terra, et germinet Salvatorem*[6] *!* »

« Cieux, répandez votre rosée, et que la terre enfante son Sauveur ! »

1. Zacharie, VI, 12. — 2. Jérémie, XXXIII, 15. — 3. Isaïe, IV, 2. — 4. Luc, I, 35. — 5. Isaïe, XI, 1. — 6. *Id.*, XLV, 8.

VI

le Christ, Verbe incarné au sein de la Vierge Marie.

« Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi « nous; et nous avons vu sa gloire, sa gloire comme du « Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité[1]. »

Voici enfin *cet Œuvre de Dieu* par excellence. Les temps sont révolus; le voile est tiré; le mystère s'accomplit : Jésus-Christ paraît au milieu des ans. « Et sans « contredit, grand est ce Mystère de piété : que Dieu ait « été manifesté en chair, justifié en Esprit, découvert « aux Anges, prêché aux Nations, cru dans le monde, « enlevé dans la gloire[2]. »

C'est là le centre où tout aboutit, d'où tout part, autour de qui tout gravite; tout : la Religion, l'histoire, l'humanité, la nature visible et invisible, la création tout entière.

C'est là le nœud qui relie le fini et l'infini, le temps et l'éternité, le créé et l'incréé, l'ouvrage et l'Auteur; et qui non-seulement relie ce qui était infiniment distant

1. Jean, I, 14. — 2. Ire à Timothée, III, 16.

par nature, rompu par le péché, mais le resserre jusqu'à l'unité d'un même Christ, Homme-Dieu, contenant tout Dieu par nature, et, par grâce, tout ce qui n'est pas Dieu, « donnant à tous ceux qui le reçoivent la puissance « de devenir, » de fils du néant et de proie de l'Enfer, « Enfants de Dieu[1], » en laissant à ceux qui le refusent la fatale liberté de se plonger eux-mêmes volontairement dans la mort éternelle, d'où ce grand Sauveur est venu nous délivrer.

Refoulons les pensées et les sentiments qui s'élèvent de cet abîme : notre faiblesse y succombe, et tout ce que nous essayerions d'en dire passerait la portée moyenne des lecteurs de ce temps. La simplicité convient mieux à la sainteté et à la majesté d'un tel sujet, s'il est compris, et encore plus s'il ne l'est pas.

Bornons-nous à l'expliquer, et encore succinctement, parce que d'ailleurs il se retrouve partout, et que ce que nous avons dit jusqu'ici et ce que nous dirons après s'y rapporte.

Faisons un peu de Catéchisme ; et par la savante économie de notre foi, montrons qu'elle passe toutes nos connaissances naturelles en précision autant qu'en sublimité, et qu'en la renvoyant aux simples, nous nous mettons au-dessous d'eux.

Le mystère de l'Incarnation est incompréhensible, puisque c'est un *mystère;* et il doit être un mystère, puisqu'il porte plus que tout autre sur Dieu même, qui, infini, ne peut être enserré dans l'étroite capacité de

1. Jean, I, 12.

l'esprit humain, que dépasse en si grande part même le fini.

Mais, comme nous l'avons déjà montré des mystères de la Trinité et de la Création, s'il est incompréhensible, il n'est pas inintelligible, il n'implique aucune contradiction. Il passe la raison sans la heurter, il ne la déborde qu'après l'avoir remplie, il ne la domine qu'en l'élevant et la ravissant.

C'est là ce qui caractérise les mystères chrétiens et les distingue des systèmes humains d'une part, et des faux mystères de l'autre. Les systèmes humains visent à être compréhensibles, et ils le doivent, toute raison devant pouvoir être comprise par une autre raison. Les faux mystères ne sont pas seulement incompréhensibles, mais inintelligibles; ils se moquent de la raison. Les Mystères Chrétiens seuls réunissent les deux conditions : ils sont *incompréhensibles* et *intelligibles*, divins et rationnels. C'est ce qui fait que la doctrine chrétienne est une science, et la maîtresse science, tout à la fois la plus précise et la plus vaste : pouvant se réduire à des éléments et s'étendre à des aperçus, selon les diverses capacités de l'esprit humain, depuis le Catéchisme jusqu'à la Somme de saint Thomas. Quelle autre religion au monde que le Catholicisme a jamais satisfait ainsi à ces conditions de la Vérité divine? Il ne faudrait que cette épreuve pour justifier le défi qu'il jette à toute autre doctrine religieuse, et pour décider la foi qu'il réclame de nous.

Ces réflexions m'ont paru devoir être rappelées au sujet du mystère central du Christianisme : du grand mystère de l'INCARNATION.

Je dis qu'il est intelligible dans son incompréhensibilité même.

C'est ce que je vais montrer en répondant aux diverses difficultés qu'y fait notre ignorance. Je dis notre ignorance; car l'inculture de l'esprit de ce siècle en matière de Religion a produit des difficultés qu'on aurait rougi de faire autrefois, comme de mauvaises herbes dans un champ abandonné. Et ce qu'il y a d'étrange, c'est que, s'enflant de cette ignorance, l'orgueil en impute les ténèbres à la Religion : il prend les mauvaises herbes pour la moisson, et il en repaît son incroyance. Il se fait par là à lui-même tous les griefs qu'il croit adresser au dogme chrétien.

Précisons ces griefs pour mieux y répondre :

1° Comment, dit-on, Dieu peut-il être homme; le Créateur, créature; l'Infini, le fini ?

2° Comment Dieu, qui est partout, a-t-il pu quitter un *lieu* pour passer dans un autre? comment peut-on croire qu'il est *venu*, qu'il est *descendu* du ciel en terre, et *remonté* de la terre au ciel ?

3° Comment *l'Immense* s'est-il circonscrit dans un homme, réduit à un enfant ?

4° Comment *l'Éternel* est-il *né*, comment *l'Impassible* est-il *mort :* né d'une Vierge, mort sous les coups des mortels ?

5° Comment enfin Dieu, qui est la Grandeur et la Majesté par essence, s'est-il ravalé jusqu'à se faire chair ?

Faisons la lumière dans chacun de ces nuages de l'erreur.

Et d'abord, quant au premier : Comment Dieu en Jésus-Christ peut-il être homme; le Créateur, créature; l'Infini, le fini ?

Le voici :

Il y a en Jésus-Christ *deux natures :* la nature divine et la nature humaine ; — et *une seule personne*, à laquelle ces deux natures se rapportent et qui en est le seul support : la Personne unique de Fils de Dieu.

Si ces *deux natures* ne faisaient qu'une seule nature divino-humaine, pour ainsi parler, il y aurait contradiction : l'infini et le fini ne pouvant se concevoir sans absurdité comme une même chose. Mais ces deux natures restent deux natures en Jésus-Christ, aussi distinctes après qu'elles l'étaient avant cette union. Il n'y a donc pas de contradiction.

Si *la personne* en lui était double, l'unité de l'être ne pourrait plus se concevoir en lui, et l'union même des deux natures pas davantage, puisque l'union ne peut se faire qu'en se nouant dans l'unité qu'elle présuppose.

Mais la Personne, en Jésus-Christ, est unique et simple. Elle est le Fils de Dieu, après comme avant. Il n'a pas pris une *personne humaine*, mais *la nature humaine*, une humanité sans la personne : la sienne, personne de Dieu, en tenant lieu pour la nature humaine qu'il a prise, comme pour la nature divine qui lui est propre. La Divinité, en un mot, n'entre nullement *en composition* avec l'humanité en Jésus-Christ, mais *en union*. A sa nature divine, qui est celle de sa Personne, il a joint seulement la nature humaine ; et la même Personne soutient les deux.

Cela est incompréhensible assurément et ne saurait ne pas l'être ; mais inintelligible ? nullement. Seulement, à force de vivre en dehors de cette doctrine, dont nos pères faisaient l'entretien familier de leur esprit et le pain quotidien de leur âme, et qui était, pour eux, non

comme un cadavre qu'on dissèque, mais comme un corps vivant qui se meut, nous en sommes venus à ne pas savoir distinguer l'inintelligible de l'incompréhensible.

En voulez-vous cependant un exemple familier ? C'est celui dont nous avons déjà dit un mot précédemment, tiré de nous-même, dans notre double nature spirituelle et corporelle.

S'il n'y avait que de purs esprits et des corps bruts, la difficulté de se figurer un être qui réunirait dans l'unité de sa personne la nature spirituelle et la nature corporelle, qui serait à la fois esprit et chair, qui vivrait distinctement dans le monde des plus hautes abstractions et dans celui des plus terrestres sensations, qui parcourrait les champs de l'infini et serait emprisonné dans les plus étroites conditions du fini, nous paraîtrait un monstre de contradiction ; — et cependant c'est nous-même.

Eh bien, le Verbe, en unissant à sa nature divine notre nature humaine, n'a fait que redoubler en quelque sorte le premier prodige de cette union de deux natures dans un seul être qui se fait voir en nous. Il a uni à sa nature divine cette nature humaine qui était elle-même déjà une union prodigieuse de la nature spirituelle et de la nature matérielle : plus prodigieuse, en un sens, que celle de l'incarnation divine ; car, comme nous le disions, il y a incompatibilité, ce semble, entre la matière et l'esprit, et il n'y a que disproportion entre l'esprit et Dieu d'où il provient. Cette provenance établit déjà une première société naturelle donnant ouverture à cette seconde société surnaturelle par laquelle le même foyer dont l'âme en nous est un rayon s'est fait visible dans l'Homme-Dieu.

« Qu'est-ce que l'homme, dit saint Augustin ? C'est

« une âme *qui a un corps.* — Qu'est-ce que Jésus-Christ? « C'est le Verbe *qui a un homme.* » *Quid est homo? Anima rationalis habens corpus. Quid est Christus? Verbum Dei habens hominem* [1].

Ainsi se trouve élucidée la première et principale difficulté [2].

Passons à la seconde difficulté, en nous bornant toujours à la connaissance technique, et tenant en réserve les conséquences morales de ce grand mystère.

Le Fils de Dieu a-t-il quitté un lieu pour venir dans un autre ? peut-on dire en réalité qu'il est *venu, descendu* du ciel en terre, et soit *remonté* de la terre au ciel ?

C'est là une manière de parler ordinaire, pour accommoder l'incompréhensibilité de la nature divine à notre coutume. Ainsi la science annonce tous les jours le *lever* et le *coucher* du soleil, sans préjudice de la vérité sur l'immobilité de cet astre. En même temps que l'Église use de ce langage humain, elle enseigne qu'il ne faut pas le prendre à la lettre, et elle professe, par tous ses docteurs, que *venir* de la part du Fils de Dieu n'est pas autre chose que *se manifester;* que *ce n'est pas changer de place, mais apparaître là où on ne le voyait pas auparavant ;* que ce n'est pas une *migration* de la Divinité, mais *son exhibition* [3].

1. *Tract. in Joan.*, n° 15.

2. Toute la doctrine sur ce point se trouve résumée dans ce verset liturgique : *Mirabile mysterium declaratur hodie : Deus homo factus est : id quod fuit permansit, et quod non erat assumpsit : non commixtionem passus neque divisionem.* « Un mystère admirable se fait « connaître en ce jour : un Dieu se fait homme. Il demeure ce qu'il « était, et prend ce qu'il n'était pas, sans qu'il y ait confusion ni « division. »

3. Deus enim in mundum advenit non de loco in locum commi-

Disons toutefois que ces expressions *être envoyé*, *descendre*, si elles ne doivent pas être prises dans une acception physique et sensible, comme il vient d'être expliqué, ont un sens métaphysique et moral qui en justifie parfaitement l'usage. Le Fils, engendré du Père, sort en effet éternellement de son sein sans s'en détacher. Son apparition au milieu de nous a été comme une extension au visible de cette génération mystérieuse et invisible qui fait du Fils *l'envoyé* du Père, comme le rayon est *l'envoyé* du soleil. — Il est vrai pareillement de dire que Dieu est *descendu*, en ce sens que sa grandeur s'est *abaissée* à notre misère, *exinanivit semetipsum*. Mais, dans tout cela, il n'y a rien d'inintelligible comme le serait le déplacement *local* de Celui qui occupe tout. Il y a même là un trésor de richesses intellectuelles et morales dont il faut savoir en ce moment nous priver pour poursuivre notre explication.

La troisième difficulté est plus spécieuse. Comment l'Immense, celui que les cieux mêmes ne peuvent contenir, qui est comme l'Océan, en qui tout vit, se meut, et subsiste, a-t-il pu se produire en un homme, se réduire à un enfant, dans les bras, dans le sein d'une Vierge? Que cela soit incompréhensible, on doit l'admettre, mais cela paraît contradictoire et absolument inintelligible.

Que notre débile raison apprenne à être modeste et

grans, sed naturam meam assumens; et videri volens qui natura sua est invisibilis... Quid igitur? advenit Deus ut homo, non de loco in locum transmigrans : sed invisibilem naturam visibilem *exhibens*, et ut homo visus et hominibus cognatus *apparens*. (Saint Théodote au Concile d'Éphèse, Labbe, t. III, p. 1012. — Tertullien, *adv. Prax.*, XXIII. — Origène, *in Psalm.* XXVII.)

défiante d'elle-même dans les jugements auxquels elle se hasarde sur les opérations de Dieu ; car voici que la réponse à cette difficulté peut se tirer encore, non d'un raisonnement, mais d'un fait naturel indiscutable, et dont nous-mêmes sommes les opérateurs : exemple d'autant plus applicable à l'incarnation du Verbe de Dieu, qu'il n'est autre que l'incarnation du verbe de l'homme. Cette belle explication fut ainsi donnée au Concile d'Ephèse par saint Théodote :

« Dans le Christ *habite corporellement la plénitude de « la Divinité* [1], et cependant cette Divinité remplit tout « et dépasse de son immensité l'universalité des créatu- « res. Que ce que je dis là ne vous paraisse pas impos- « sible. Voici, en effet, que moi qui vous parle, je « profère aussi à l'instant un verbe, une parole, et cette « même parole va toute dans un seul auditeur, et toute « en même temps à la généralité de l'auditoire. Un seul « la possède dans sa généralité, et elle déborde dans « la multitude. Bien plus, chacun de vous la contient « toute. Que si donc une chose aussi éphémère et « contingente que la parole humaine vous offre ce « phénomène d'être en totalité dans un seul, sans « préjudice de sa communication à tous, que peut-il y « avoir de surprenant pour vous à ce que Dieu, tout « entier dans le ciel et dans l'univers, ait été en même « temps tout entier dans l'humanité du Verbe [2] ? »

La quatrième difficulté devrait nous paraître invincible, si les solutions précédentes n'avaient dû rabattre

1. Saint Paul *aux Colossiens*, II, 9. — 2. *Conc. Ephes.*, Labbe, t. III, p. 1919.

beaucoup de notre présomption, en nous donnant toutefois de l'esprit humain un légitime orgueil, puisque c'est lui-même qui se les fournit, grâce à cette pénétration et cette rectitude d'intelligence qu'il recueille de sa soumission à la foi.

Dieu est éternel: comment a-t-il pu *naître?* Dieu est impassible : comment peut-on dire qu'il est *mort?* N'est-ce pas là une manière de parler qui ne saurait être prise à la lettre?

Non. Ici on est dans toute la rigueur du vrai. Le Christ est vraiment né, le Christ est vraiment mort. D'autre part le Christ est vraiment Dieu, *le grand Dieu notre Sauveur*, comme l'appelle saint Paul [1]. Donc Dieu est né, jusqu'à devoir dire que la Vierge Marie est *Mère de Dieu*. Dieu a *souffert* et il est *mort*, jusqu'à devoir dire que les Juifs l'ont *crucifié*. Qu'est-ce dire, en effet, sinon que *Dieu s'est fait homme*, que *le Verbe s'est fait chair?* Or tout le Christianisme consiste précisément en cela.

— Mais cela, dira-t-on, n'est pas incompréhensible seulement: c'est impossible.

— Je réponds :

Il n'est pas déjà très-judicieux de prononcer qu'une chose qui est incompréhensible est impossible; car pour la juger impossible il faudrait précisément la comprendre : la comprendre impossible.

J'ajoute que, pour le Tout-Puissant, tout ce qui est possible est faisable, et que tout est possible qui n'est pas contradictoire. Toute la difficulté se réduit dès lors à savoir s'il y a là quelque chose de contradictoire.

1. *A Tite*, II, 13.

Hors du contradictoire, le champ de la Toute-Puissance est illimité, et il est conforme à l'Être infini de s'y déployer bien au delà de notre étroit entendement.

Or, comme nous l'avons déjà vu, il y a deux natures en Jésus-Christ : la nature divine et la nature humaine, la divinité et l'humanité, unies, mais distinctes. Dieu s'est fait de notre condition pour nous élever à la sienne. Étant et restant Dieu, il s'est fait homme de sa Personne de Dieu. De sa Personne de Dieu par conséquent il est né, de sa Personne de Dieu il est mort : mais né comme homme, mort comme homme, dans son humanité, non dans sa divinité. Or c'est dans sa divinité qu'il est éternel et impassible, et c'est dans son humanité qu'il est né et qu'il est mort. La distinction de l'une et de l'autre fait disparaître toute contradiction.

Reste à comprendre comment la même personne en Jésus-Christ, éternelle et impassible de sa première nature divine, a pu s'approprier une seconde nature en laquelle on puisse dire qu'*Il* est né et qu'*Il* est mort.

C'est là le mystère, mais rien que le mystère.

Sans prétendre le dissiper, mais pour montrer seulement qu'il n'implique aucune contradiction, voici comment s'expliquait encore saint Théodote, au Concile d'Éphèse, par des exemples tirés de l'ordre naturel.

D'abord sur la naissance.

« Ne me dites pas : le Verbe étant déjà le Fils unique
« du Père, comment, derechef, peut-il naître d'une
« Vierge ? Il est né du Père selon la nature qui le concer-
« ne, mais il naît de la Vierge selon la dispensation de
« sa religion. En premier lieu du Père comme Dieu,
« en second lieu de la Vierge comme homme. Pareil-
lement votre parole est la progéniture de votre enten-

« dement. Mais cette parole que votre esprit a engendrée « étant exprimée ensuite en caractères sensibles que « votre main forme sur le papier, en reçoit en quelque « sorte une nouvelle naissance. Non qu'elle commence « à être lorsque votre main l'écrit, puisqu'avant ce « moment elle existait dans votre esprit ; mais parce « que, alors, cette parole reçoit, de la main qui la formule « en caractères, une existence visible qu'elle n'avait « pas auparavant [1]. »

Et quant à cette autre vérité que Dieu est mort sur la croix, voici encore par quelle analogie l'éloquent évêque d'Ancyre l'expliquait :

« Ce n'est pas un pur homme que les Juifs ont crucifié, ce n'est pas cette seule nature humaine que les yeux « voyaient qu'ils ont percée. Mais Dieu lui-même, s'appropriant les impressions de la nature qu'il s'était « unie, a été l'objet de leur sacrilége attentat. Pour vous « rendre cela concevable, supposons qu'un Roi tire de « sa munificence un décret conférant à une de ses villes « quelque grand privilége d'affranchissement ; qu'il en « dresse un Édit sur parchemin et qu'il l'envoie à cette « ville. S'il arrive que cet Édit, intercepté dans le trajet par quelque rebelle audacieux, soit déchiré ; alors, « dites-moi, qui est-ce qui aura été déchiré ? Sera-ce le « parchemin seul, ou ne sera-ce pas aussi l'Édit royal ? « Si c'est le seul parchemin qu'on puisse dire avoir été « déchiré, il suffira de peu de chose pour racheter cette « atteinte. Cependant la peine capitale attend le coupable, comme n'ayant pas seulement rompu le parchemin qui portait l'Édit royal, mais déchiré cet Édit lui-

1. *Concil. Ephes.*, Labbe, t. III, p. 1016.

« même. La parole impériale, en elle-même insensible,
« est telle que les mains n'ont pu la froisser ni la déchi-
« rer ; et cependant il est vrai de dire qu'elle a été dé-
« chirée, parce que la fragilité du parchemin et des
« caractères lui était passée en propre. Vous voyez dans
« cet exemple, par quel rapport il peut arriver que ce
« qui est impassible en soi, soit passible d'une violence
« par son association à une nature passible. Qu'on ne
« vienne donc plus nous dire que le Juif n'a attaché
« qu'un homme à la croix. Car cet homme qu'on voyait
« était le parchemin ; mais ce qu'il renfermait dans les
« caractères tracés sur lui était la Parole Royale profé-
« rée, non de la bouche, mais de la nature même de son
« Auteur. Le Verbe, en effet, unique production du
« Père, n'est pas une simple énonciation, mais une Per-
« sonne substantielle et subsistante. Dans sa propre na-
« ture divine, il n'a pu rien souffrir ; mais toutes les
« souffrances de son humanité lui étaient siennes par
« *appropriation*[1]. »

N'admirez-vous pas comment la foi chrétienne, outre les titres de sa divine autorité, se trouve être une doctrine des plus riches et des plus précises, qui se recommanderait toute seule sans ces titres? comment, non-seulement elle ne peut jamais être prise en défaut de raison, mais elle exerce la raison et en éclaire tout le domaine?

C'est ce qui nous apparaîtrait surtout dans la dernière difficulté qui reste à traiter, si nous nous laissions aller à toutes les richesses de sa solution. Elle consiste à

1. *Concil. Ephes.*, Labbe, t. III, p. 1020.

ne pas concevoir que Dieu, qui est la grandeur et la majesté par essence, se soit ravalé jusqu'à la bassesse de notre condition.

A la différence des difficultés précédentes, qui étaient des difficultés d'entendement, celle-ci est une difficulté de *convenance.*

Nous la jugeons d'après l'idée que nous avons de nous-même : c'est là comme le point de mire par lequel nous évaluons le haut ou le bas de toute chose, et nous estimons en particulier comme inadmissible le ravalement de la Majesté divine en Jésus-Christ.

Mais, avant de l'appliquer à Dieu comme la mesure des jugements que nous portons sur sa conduite à notre égard, sommes-nous bien sûrs que cette idée que nous avons de nous-même soit exacte ? N'y a-t-il pas là une singulière pétition de principe, allant jusqu'à l'interversion ? Ce que nous ignorons le plus, n'est-ce pas précisément la place que nous occupons dans l'échelle de proportion des êtres ? Bien évidemment, le *Connais-toi toi-même* étant posé, ainsi qu'il l'a toujours été, comme l'objet capital de la science, la Religion par excellence ne sera pas celle que nous mesurerons à cette connaissance de nous-même qui nous fait défaut, mais tout au contraire, celle sur laquelle nous mesurant nous-même, nous acquerrons cette connaissance ; et dont tous les mystères se justifieront par la délivrance de celui que nous avons le plus d'intérêt à voir disparaître parce qu'il nous serre de plus près, le mystère de nous-même.

Or tel est Jésus-Christ dans sa Religion. Il explique l'homme, et l'homme expliqué le prouve, par cette explication même qu'il en reçoit.

Toute la philosophie humaine témoigne de l'ignorance où l'homme est de lui-même. Elle s'est partagée, comme on sait, en deux principales sectes dans lesquelles rentrent toutes les secondaires : les Stoïques, qui faisaient de l'homme un dieu ; et les Cyniques, qui le rangeaient à la bête. C'est qu'en effet il y a de ces deux extrêmes en nous. Mais nul n'a pu expliquer et encore moins corriger leur contradiction. On sait le parti que Pascal a tiré de cette énigme, et avec quelle puissance il s'en est emparé pour montrer que Jésus-Christ en est la seule solution et le seul remède. « L'homme ne sait à quel « rang se mettre, dit-il. Il est visiblement égaré, et sent « en lui des restes d'un état heureux, dont il est déchu, « et qu'il ne peut recouvrer. Il le cherche partout avec « inquiétude et sans succès dans des ténèbres impéné« trables. C'est la source des combats des philosophes. « Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que chaque parti « se sert des raisons de l'autre pour établir ses opinions ; « car la misère de l'homme se conclut de sa grandeur, « et sa grandeur se conclut de sa misère.... Il est misé« rable, puisqu'il le connaît ; mais il est bien grand, « puisqu'il connaît qu'il est misérable.... Quelle chi« mère est-ce donc que l'homme ! Quelle nouveauté, « quel chaos, quel sujet de contradiction ! Juge de toutes « choses, imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai, et « amas d'incertitude ; gloire et rebut de l'univers ; s'il « se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et le « contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est « un monstre de contradiction. »

Mais ce chaos se débrouille et ce monstre de contradiction s'harmonise à la lumière du Christianisme. Il en ressort deux vérités : l'une, qu'il y a un Dieu dont nous

sommes capables; l'autre, qu'il y a une corruption dans notre nature qui nous en rend indignes. Et en même temps que la connaissance de notre état nous est donnée, le remède y est apporté, consistant proprement au mystère du Rédempteur, qui, unissant en lui les deux natures, divine et humaine, a retiré les hommes de la corruption du péché, pour les réconcilier à Dieu dans sa Personne divine. — Tel est le fond de l'apologétique de Pascal.

Mais, — et c'est à cela que je voulais en venir, — l'homme résiste et oppose à ce remède quoi ? Précisément cette contradiction qu'il préfère parce qu'elle profite à son orgueil.

Il se fait une arme contre Jésus-Christ de sa misère même, autant que de sa grandeur. Et pour cela, il forcera l'une et l'autre.

Il se mettra au plus bas, jusqu'à tirer sa généalogie de la bête et à se faire de sa lignée pour se soustraire à celle de Dieu, en concluant que ce Dieu n'a pu descendre jusqu'à un tel être. — Et en même temps, il s'arrogera l'essence divine elle-même, comme propre à l'humanité, dont Jésus-Christ ne sera que la plus haute expression.

Telle est l'impiété de nos jours sous ses deux formes : l'une positiviste, que j'appellerai la forme Littré ; l'autre mystique, que j'appellerai la forme Renan : toutes deux parfaitement d'accord d'intention et de but, si contradictoires qu'elles soient de système ; toutes deux formes de l'orgueil, qui s'abaisse ou qui s'élève, pour passer par-dessous ou par-dessus la Vérité divine, qui, seule, met l'homme à son vrai point.

C'est la contradiction des anciens cyniques et stoïques

coalisés, comme pour montrer que c'est tellement à la Sagesse incarnée que l'homme doit d'en être sorti, que, hors d'elle, il ne peut qu'y retomber.

Cette coalition n'est pas nouvelle. De tout temps, depuis l'avénement de JÉSUS-CHRIST, l'erreur a revêtu ces deux formes. Je les trouve plus particulièrement dans les Néoplatoniciens, qui rejetaient l'Incarnation comme indigne de l'homme, ce à quoi saint Augustin opposait notre misère ; et dans les Nestoriens, qui la rejetaient comme indigne de Dieu, ce à quoi saint Théodote opposait notre grandeur.

« D'un regard incertain et demi-voilé tu aperçois le « but où il faut tendre, disait saint Augustin à Jambli- « que ; mais l'Incarnation du Fils de Dieu, mystère de « notre salut, qui nous élève vers l'objet de notre foi « où notre intelligence n'atteint qu'à peine, c'est là ce « que tu ne veux pas reconnaître... Ils rougissent, ces « savants hommes, de sortir de l'école de Platon. Ils dé- « daignent, les superbes, de descendre de la hauteur « d'eux-mêmes, et de prendre Dieu pour maître, parce « que le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous. « Ainsi pour ces malheureux, c'est peu d'être malades, il « faut qu'ils tirent vanité de leur maladie même et rou- « gissent du médecin qui les pourrait guérir... Pour « consentir à cette vérité, il vous faudrait l'humilité, « vertu qu'il est si difficile de persuader à vos têtes hau- « taines[1]. »

1. *Cité de Dieu*, liv. X, chap. XXIX.
Corneille a frappé cette vérité en un vers sublime :

Dieu ne s'abaisse pas à des âmes si hautes.
(Traduction de l'*Imitation*.)

Saint Théodote, d'autre part, à Nestorius qui opposait la grandeur de Dieu comme incompatible avec son incarnation humaine, lançait cette magnifique réfutation, aux acclamations de toute la catholicité au concile d'Éphèse :

« Ne mets pas toujours en avant les membres d'une « Vierge comme un opprobre pour la Divinité. Car, par « leur nature, ils n'ont rien qui soit indigne. S'ils eus« sent été indignes et honteux pour Dieu, lui-même ne « les aurait pas formés de ses mains divines ; car Dieu « ne crée rien de mauvais, rien au contraire que d'excel« lent. Si donc, quand Dieu forma les membres de la « femme, il ne t'a pas paru déroger, comment, en venant « les habiter, sa dignité en aurait-elle reçu quelque of« fense ? Il ne saurait être indigne de Dieu d'habiter son « propre ouvrage.

« Mais tu insistes, et il ne te paraît pas décent que Celui « qui habite les Cieux soit venu loger dans l'homme.— « Ce n'est pas par raison philosophique, mais seulement « par passion et par préjugé que tu juges ainsi notre na« ture. Dis-moi, je te prie, qu'y a-t-il de plus grand, « sans en excepter le ciel, que l'homme? Ne t'arrête pas « à considérer la splendeur des éléments ; que l'élé« gance des formes et des couleurs qui se font voir dans « la nature ne te séduise pas ; ne te laisse pas éblouir, « non plus, par la magnificence des rayons du soleil ; « ne t'offusque pas enfin de ce que, selon la parole de « Job, j'ai été revêtu de peau et de chair. Mais considère « l'excellence de l'âme raisonnable, contemple la consti« tution morale de l'homme, et alors tu ne pourras te dé« fendre d'admirer cet être divin. Il a une intelligence par « laquelle il lui est donné de dominer et de se soumettre

« tous les animaux. Il a reçu en partage des mains, ser-
« vantes de sa pensée, par lesquelles, comme par des ins
« truments, il opère toutes sortes de merveilles. Seul,
« entre tous les animaux, il a été institué libre de coac-
« tion ; seul, il a été créé en puissance de sa volonté. Ne
« vois-tu pas le soleil obéissant à la nécessité de faire son
« tour ? N'observes-tu pas comment, toujours constant et
« semblable à lui-même, il ne cesse de rouler dans son or-
« bite ? Pourquoi cela ? Parce qu'il n'est pas arbitre de sa
« volonté. Mais toi tu t'avances libre, tu fais ce que tu
« veux. Tu ne souffres aucune contrainte. Le soleil est
« esclave, l'homme est libre. Il n'y a donc rien de si
« surprenant et de si incroyable à ce que Dieu soit
« venu habiter l'homme qu'il a fait si complaisamment
« à sa ressemblance, déclarant par là, dès l'origine, le
« penchant qu'il avait pour lui.

« Il prit de la boue, il est vrai, pour former son
« corps, tout en faisant son âme à l'image de sa divinité.
« Mais pourquoi celui qu'il devait décorer avec tant de
« soin fut-il formé d'une matière aussi vile ? Pourquoi
« ne prit-il pas de la splendeur du soleil la matière dont
« il devait ériger cet homme, mais de la terre, et non-
« seulement de la terre, mais de la poudre, de l'élément
« le plus infime, de celui que tout le monde foule aux
« pieds ? Veux-tu savoir pourquoi ? C'est précisément
« parce qu'il devait honorer l'homme de sa ressem-
« blance qu'il le forma d'une matière si vile, de peur
« qu'un si grand honneur n'exaltât trop son orgueil, et
« afin que sa supériorité trouvant son contre-poids dans
« le souvenir de sa basse extraction, il ne s'enflât pas
« trop, et fût toujours ramené à reconnaître que ce n'é-
« tait pas à son mérite propre, mais à la munificence de

« son Auteur qu'il devait rapporter cet honneur im-
« mense.

« C'est donc un noble animal que l'homme; quoi-
« qu'ensuite, les passions survenant, il ait été enta-
« ché d'ignominie. Mais ne le vois pas après son of-
« fense, apprécie sa noblesse par ce qu'il était avant sa
« transgression; et tu ne trouveras pas si indigne d'un
« Dieu bon, que pour le bien d'une telle créature, il se
« soit communiqué à elle comme il l'a fait[1]. »

Voilà de la philosophie et de l'éloquence s'il en fut jamais, et bien propres à confondre ce préjugé que la foi dont elles sont le jet en tarit la source.

Ainsi donc, nous ne nous estimons pas assez, ou nous nous estimons trop : pas assez, eu égard à notre grandeur native; trop, eu égard à la misère dans laquelle nous sommes tombés. Et en opposant à l'Incarnation divine l'un et l'autre de ces faux jugements, nous sommes doublement inconséquents. Car, si nous sommes si grands, comment s'étonner que Dieu soit venu nous visiter? Et si nous sommes si misérables, comment s'étonner qu'il soit venu nous guérir?

C'est que nous ne voulons pas être guéris, et que, par un orgueil qui n'a d'égal que notre corruption, nous préférons nos haillons à la pourpre divine elle-même. Nous ne répugnons pas à croire que le Verbe se soit fait chair parce qu'il s'est fait chair — et la preuve en est dans l'étrange crédulité avec laquelle le monde païen a embrassé les fables du polythéisme, qui, dans chacun de ses dieux, n'était autre chose que la déification et le culte

1. *Concil. Ephes.*, Labbe, t. III, p. 1017.

de la chair; — mais parce qu'il ne s'est fait chair que pour nous retirer de la chair et nous élever au culte de l'esprit, et que nous voulons nous-mêmes rester chair. Voilà tout le secret : c'est la bassesse de la corruption s'érigeant en superbe.

Mais, à juger rationnellement ce grand dogme de notre foi, quoi de plus convenable à l'idée de Dieu : d'abord que, par le même Verbe par qui il a créé le monde, il s'en soit fait la fin, en le prenant et l'élevant à lui dans l'homme, fait déjà à sa ressemblance, et qui, dans son premier état d'innocence, en était le roi; ensuite, qu'ayant ainsi épousé en principe l'humanité à cette suprême fin de toutes choses, poursuivant le même dessein, il l'ait suivie dans sa chute, et soit venu la ramasser en lui au plus bas fond de sa misère, par un abaissement immense qui, loin de répugner à l'idée de la grandeur divine, en est la plus sublime expression, puisque c'est la démarche, à la fois, et de l'Amour dont le propre est de descendre à son objet, et de la Puissance dont le propre est de le relever à soi, et de la Sagesse enfin dont rien ne saurait rompre les plans, et qui en les adaptant à toutes les difficultés s'en enrichit?

Ce procédé de la Majesté divine est indigne de Dieu, dites-vous : « J'en conviens, répond hardiment Tertul- « lien; mais convenez à votre tour qu'il est nécessaire « à l'homme, et, par là, souverainement digne de Dieu, « puisque rien n'est plus digne de Dieu que le salut de « l'homme[1].

« Aucune de ces humiliations salutaires à l'homme « ne saurait faire injure à Dieu, disait pareillement à

1. *Contre Marcion*, livre II.

« Nestorius saint Théodote; car par elle il se montre « moins passible que clément. — Mais je ne pour- « rai jamais, dis-tu, admettre en Dieu les souffrances « humaines. — Tu veux donc lui refuser de nous en « délivrer? Comment appelles-tu vil ce que Dieu em- « brasse pour notre salut? On appelle ces choses-là souf- « frances; et elles le sont, en effet; mais en Jésus-Christ « elles ont été le remède de nos souffrances : ne les « appelons donc plus souffrances, mais remèdes[1]. »

Reste seulement que cela est incompréhensible. Nous ne le nions pas. C'est un mystère sans fond. Mais pour être incompréhensible, une chose peut n'en être pas moins rationnelle et certaine, et cela dans l'ordre naturel même.

Que s'il s'agit, comme ici, de l'ordre surnaturel, et dans cet ordre de Dieu même, il n'y a de rationnel que l'incompréhensible. « Nous ne pouvons dignement con- « cevoir les choses divines, dit Montaigne, si nous les pou- « vons aucunement concevoir, et pour les dignement ima- « giner il les faut imaginer inimaginables. » — « Moins « je te conçois, ô Être infini, dit Rousseau, plus je t'adore, « et le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir « devant toi. » De sorte que, loin de nous arrêter, l'incompréhensible, ici, tenant au divin, doit nous attirer; et corrigeant le mot de Tertullien, nous devons dire : *Credo*, — non pas *quia absurdum*, l'absurde étant banni de notre croyance, qui n'est précisément incompréhensible qu'à force d'être sublime, — mais *quia incomprehensibile*.

Ainsi en est-il de Dieu dans toutes les communications

1. *Concil. Ephes.*, Labbe, t. III, p. 992.

que nous pouvons avoir avec Lui : par conséquent dans son Incarnation si elle est véritable; et les objections qu'une raison faible fait à ce mystère sont précisément les motifs qui déterminent une raison supérieure à l'embrasser.

« Le Christ n'est donc pas Dieu pour vous, dit saint « Hilaire, parce que, éternel il naît, immuable il croît, « impassible il souffre, vivant il meurt, et mort il vit, « et qu'en toutes choses il confond la nature? Mais, je « vous prie de me le dire, qu'est-ce autre chose tout cela « que d'être Tout-Puissant, c'est-à-dire Dieu[1]?... »

« Ne me demandez donc plus, dit saint Jean Chrysos- « tome, comment tout cela s'est fait ou a pu se faire. « Où Dieu veut, l'ordre naturel plie : tout se range à sa « volonté. Il a voulu, il a pu, il est descendu, il a sauvé! « *Voluit, potuit, descendit, salvavit*[2]! »

1. *De Trinitate.* — 2. *De Divina Generatione.*

L'honneur immense que Dieu a fait à l'humanité étant ainsi justifié, il faudrait montrer encore ici avec quelle harmonieuse économie il a été départi, dans cette humanité même, aux deux sexes. A leur commune honte, le Mal n'avait que trop artificieusement partagé les rôles entre eux dans la Chute : les rôles devaient être également partagés à leur honneur dans la Réparation. Dans la Chute, l'homme, comme chef, avait eu la responsabilité; mais la femme avait eu l'initiative. De là cette malédiction héréditaire de l'homme contre la femme, à laquelle il imputait tout le mal dont il subissait les suites pour avoir cédé à sa séduction. C'est ce qu'exprimait la théogonie antique, en donnant à Pandore, par la plume d'Hésiode, le nom de *Beau-Mal.* Dans la Réparation, par l'union de Dieu avec la nature humaine, il convenait donc que cette union s'opérât de telle sorte que Dieu honorât les deux sexes pour ne pas les désunir par un sort trop différent, qui ferait croire que l'un d'eux serait de moindre prix que l'autre. C'est pourquoi, en prenant dans son Incarnation l'un de ces sexes, le Fils de Dieu a voulu le prendre de l'autre, pour les consacrer tous les deux, et changer la malédiction en bénédiction dans la proportion où elle avait été encourue. Il prend le sexe de l'homme, en

qui, comme dans son auteur, la race humaine était tombée. Mais il le prend de la femme, par qui l'homme lui-même avait été induit au mal. Et pour que cet honneur fût propre à la femme, c'est de la femme seule, de la femme *Vierge* qu'il le prend. De telle sorte que si l'homme est élevé dans le CHRIST, par l'union hypostatique, à la gloire incomparable de *Fils de Dieu*, la femme est portée dans Marie à la prérogative éblouissante de *Mère de Dieu*. Et, chose admirable! comme la femme, dans Ève, avait eu l'initiative du premier consentement au mal qui a entraîné la chute; la femme, dans Marie, a eu aussi l'initiative du consentement au mystère de notre salut. Des deux parts c'est un *fiat* de sa bouche qui a défait et refait les destinées de l'humanité: le *fiat* de la révolte et de la concupiscence; le *fiat* de l'humilité et de la virginité. Et ce grand *fiat* de Marie n'a pas été pour elle seule, mais pour toute la nature humaine, qui, par l'absence d'une personne humaine dans le CHRIST, n'a pu contracter son union avec lui que par ce consentement de la Vierge, qui a été ainsi comme la plénipotentiaire de l'universel salut. « Il en a été ainsi, dit l'Ange de l'École, pour montrer que c'est « un mariage spirituel que le Fils de Dieu a voulu contracter avec « l'humanité. A cet effet, par l'Annonciation à été sollicité le con- « sentement de la Vierge, AU LIEU ET PLACE DE TOUTE LA NATURE HU- « MAINE[1]. »

De là, à travers les âges, ce culte fervent de la VIERGE MÈRE, comme le marchepied en quelque sorte, par lequel nous accédons à celui de l'HOMME-DIEU, et nous en recevons les grâces.

Ces quelques aperçus ont été développés et complétés par nous dans un travail spécial sur ce grand sujet. Nous nous bornons à les esquisser ici en appendice et comme en bas-relief.

1. *Sum. Theol.* Tertia pars, quæst. XXX, art. I.

VII

LE CHRIST, DIEU-HOMME, CONVERSANT AVEC LES HOMMES PREUVE DE SA DIVINITÉ.

La Divinité de Jésus-Christ est éclatante. Il ne manque que des yeux éveillés et purs pour la voir.

Ses preuves se déroulent, en se diversifiant, tout le long des siècles, avant, pendant, depuis son apparition sur la terre. Elles sont frappantes : ce sont des prodiges. Elles sont indiscutables : ce sont des faits qui occupent tous les temps. Ce sont comme les gestes de Dieu dans la nature et dans l'histoire désignant Jésus-Christ à notre foi. On ne saurait au moins y voir une surprise à la crédulité. Elles s'étalent dans un assez long espace, elles sont assez livrées à la contradiction pour qu'on sache à quoi s'en tenir. Or, plus on les éprouve, plus elles résistent; plus on se recule pour les voir dans leur ensemble, et plus elles grandissent ; plus on se rapproche pour les examiner dans le détail, et plus elles se confirment ; plus on y apporte de lumière et de bonne foi, plus on y trouve de vérité ; plus on les expérimente, et plus elles retiennent. Elles sont de toutes sortes, comme

il convenait à leur objet : historiques, philosophiques, scientifiques, doctrinales, morales, sociales ; et quand on a épuisé tous leurs sujets extérieurs d'observation, il reste encore tout un champ et tout un monde où elles nous attendent, et où nous ne sommes sourds à leur appel que parce que nous savons bien que nous y serions vaincus : le champ intérieur de notre âme aux prises avec Jésus-Christ même, et en lui avec Dieu.

Or, de tant de preuves que nous allons chercher autour et au loin de Jésus-Christ, il n'en est aucune qui me paraisse aussi forte, aussi péremptoire et irréfutable que celle à laquelle on songe le moins et que, pour mon compte, je n'ai encore trouvée nulle part.

Cette preuve est Jésus-Christ lui-même.

Je ne parle pas de la preuve morale tirée de sa physionomie, de son caractère, de son incomparable beauté : si enlevante qu'elle soit, celle-ci est une preuve d'impression et jusqu'à un certain point de comparaison qui relève du sens moral, divers en chacun de nous ; à laquelle cependant l'impiété de nos jours dans sa production la plus hardie a succombé. La preuve dont je parle est logique, rigoureusement logique, mathématique : et d'ailleurs si simple, que c'est à force qu'elle est simple qu'elle a échappé, si je ne me trompe, jusqu'ici.

Chose étrange ! on en est encore à se demander si Jésus-Christ est Dieu. Mais y a-t-on bien réfléchi ? Ne voit-on pas que la question même porte en elle l'affirmative, qu'elle équivaut à celle de savoir si Dieu est Dieu, et qu'elle se réduit à une équation, plus encore à une identité ?

En effet :

C'est un rapport à trouver entre deux termes, dont

l'un serait Jésus-Christ, et l'autre Dieu. Il suppose par conséquent que nous avons d'un côté l'idée de Jésus-Christ, et de l'autre l'idée de Dieu : distinctes l'une de l'autre dans leur intégrité.

Mais c'est là une illusion. Ces deux idées sont inséparables dans le fond de notre esprit. Elles rentrent l'une dans l'autre et sortent l'une de l'autre. Nous nous faisons même plutôt l'idée de Dieu sur celle de Jésus-Christ, que l'idée de Jésus-Christ sur celle de Dieu.

D'où nous vient, en effet, dans sa perfection, cette conception de Dieu, dont nous mettons le rapport avec Jésus-Christ en question ?

De Jésus-Christ même, de Jésus-Christ seul.

Qu'on me comprenne bien. Je ne dis pas que, naturellement, la raison ne puisse atteindre à une certaine idée de Dieu, de son existence, et même de ses perfections autant qu'elles sont connaissables par le témoignage de ses œuvres. Mais je dis que, soit en sublimité, soit en étendue, soit en solidité dans l'esprit humain, cette idée-là est infiniment moindre que celle que nous tenons de Jésus-Christ et que nous tirons de Lui. Il en est la découverte, que nous appelons pour cela la Révélation. Et c'est par une illusion d'habitude, qu'au lieu de la rapporter à Jésus-Christ à qui seul nous la devons, nous nous l'approprions jusqu'à la lui opposer. La preuve en est tout le monde ancien, où cette grande idée-là faisait complétement défaut, et où même l'idée naturelle de Dieu avait fait naufrage. La seule exception du peuple Juif confirme doublement cette observation : d'abord parce que cette exception tenait à Jésus-Christ devant venir ; ensuite parce qu'elle-même a été dépassée par l'idée de Dieu que Jésus-Christ a apportée au monde. « Une haute no-

« tion de la Divinité qu'il ne dut pas au Judaïsme, et « qui semble avoir été *de toutes pièces la création de sa « grande âme*, fut en quelque sorte le principe de toute « sa force, » dit justement, à sa manière, M. Renan[1].

Or, à quelle idée de Dieu mesurons-nous Jésus-Christ quand nous nous demandons s'il est Dieu? Évidemment à l'idée chrétienne. Que si c'était à la simple idée naturelle de Dieu, l'argument serait d'autant plus fort, puisque Jésus-Christ la dépasse.

Nous ne pouvons cependant pas en tirer encore la conclusion absolue que Jésus-Christ est Dieu.

Il se pourrait, en effet, que Jésus-Christ n'eût été que *l'inventeur* de cette grande idée de Dieu; qu'elle ne fût qu'une *création de sa grande âme*, et que, si grand qu'il soit lui-même, il en restât distinct.

Mais, sans parler de la déclaration contraire de Jésus-Christ, devant avoir la même autorité que cette création, cette hypothèse en elle-même est aussitôt détruite que formée.

La notion de Dieu que nous devons à Jésus-Christ n'est pas une doctrine séparée de sa personne. C'est sa Personne même. Il en fait partie intégrante : il en est lui-même la manifestation. Elle repose en effet tout entière sur ce qu'il est *Fils de Dieu*, égal comme tel à son Père avec lequel il ne fait *qu'un* par la Divinité ; *un* dans la Trinité, *un* dans la Création, *un* dans la Rédemption : trois principaux mystères dont se compose, pour ainsi parler, l'idée chrétienne de Dieu, et qui réclament Jésus-Christ. Cette idée de Dieu n'est si grande que parce que Jésus-Christ la rehausse, que parce que, étant Dieu lui-même,

1. *Vie de Jésus.*

il donne à la Paternité de Dieu, par l'hommage qu'il lui rend dans son humanité, une valeur infinie. C'est à la grandeur du Fils immolé que nous mesurons la grandeur du Père : sa Justice, sa Sainteté, son Amour, sa Puissance, sa Sagesse : tout Dieu enfin.

C'est là la Doctrine même de Dieu tel que nous le concevons d'après Jésus-Christ, et cette doctrine ne se soutient plus, cette sublime notion de Dieu s'évanouit, si vous en retirez la Divinité absolue de Jésus-Christ.

Donc, à moins de répudier cette notion de Dieu, Jésus-Christ est Dieu.

Cet argument, dans sa brièveté et dans sa concentration, est invincible.

Mais ce n'est pas seulement un argument : c'est un fait.

De tout temps, Jésus-Christ et Dieu ont été solidaires. Dans les temps anciens, le seul peuple qui ait gardé la connaissance de Dieu est le seul aussi qui ait cru à Jésus-Christ. Dans les temps chrétiens, toutes les hérésies qui ont dévié de la foi à Jésus-Christ ont tourné à la décomposition de l'idée de Dieu. Dans la grande crise d'impiété philosophique où nous sommes entrés depuis cent cinquante ans, le déisme paraît s'être prolongé quelque temps après la perte de la foi à Jésus-Christ, mais il l'a bientôt suivie comme son crépuscule. Aujourd'hui nous savons de reste ce qui en est : sans Christ, sans Dieu, *sine Christo, sine Deo in hoc mundo*[1]. C'est fatal.

L'impiété des derniers temps nous a donné à cet égard un curieux spectacle. Elle a procédé contre Jésus-

1. *Aux Éphés.*, II, 12.

Christ en faisant table rase du surnaturel dans son entier, c'est-à-dire de Dieu. Et Dieu apparaissant encore en Jésus-Christ historique, elle l'a attaqué en lui comme dans son dernier retranchement. Elle a démontré par là, contre elle-même, que Dieu et Jésus sont tellement liés ensemble dans l'esprit humain et dans la vérité, que, pour nier que Jésus soit Dieu, il faut supprimer Dieu ; et que pour supprimer Dieu, il faut l'attaquer en Jésus comme en lui-même. Il faut attaquer le Fils dans le Père, et le Père dans le Fils : tant est vraie, par la tactique même de l'impiété, cette grande parole de Jésus-Christ : — « Le Père est en moi, et moi dans le « Père : le Père et moi nous ne sommes qu'un[1]. »

Et cependant, le caractère de Dieu ainsi démoli (on s'en flattait du moins) dans les œuvres et les affirmations historiques de Jésus-Christ, comme il résistait invinciblement dans sa figure morale et doctrinale, on l'a transplanté dans le Panthéisme, et on en a fait l'Humanité-Dieu. *Entre lui et Dieu on ne distinguera plus*, a-t-on été forcé de dire. C'est vrai. La seule question est de savoir au profit de qui Jésus-Christ est Dieu : si c'est au profit du panthéisme ou au profit du théisme, au profit du mensonge ou au profit de la vérité, au profit de la souveraineté de l'homme ou de la souveraineté de Dieu, du règne du mal ou du règne du bien. Mais quant à ce qu'il soit Dieu, impossible, même à l'impiété la plus osée, de ne pas le reconnaître, et que par là sont engagées en Lui toutes les questions de vie ou de mort qui se disputent en ce moment le sort des sociétés humaines.

D'où vient donc que tant d'esprits qui ne sont pas pour

1. Jean, X, 30.

le règne du mal sont comme neutres sur cette grande question? Sont-ils convaincus de la négative? Assurément non. Sont-ils dans le doute? Pas davantage, si on entend par là un doute d'examen, de réflexion et de raison. Mais ils sont dans un doute de somnolence de la foi, de la moralité et de la raison.

Tel est l'état général de notre triste époque. La perte de la foi pratique à Jésus-Christ a produit comme une paralysie de la foi doctrinale, qui s'est étendue à toutes les activités et à toutes les facultés mêmes de l'intelligence et de la volonté. En cet état, on doute de tout et on ne doute de rien, on flotte comme des épaves.

Mais cela même est une preuve de plus de la divinité de Jésus-Christ. Il est la lumière, et il ne luit qu'à proportion qu'on le suit.

Mais Jésus-Christ n'est pas Dieu uniquement; il est homme, et c'est là l'épreuve. Son humanité fait ombre à sa Divinité. Comment croire en effet que Dieu même ait paru au milieu de nous comme un simple homme, tout comme un homme; qu'il soit né d'une femme, qu'il ait grandi en âge et en sagesse comme un enfant dans l'obscurité d'une humble condition; que parvenu à l'âge viril il ait pris part à la vie commune, accompagné de sa mère et de ses parents; qu'il ait eu faim, qu'il ait eu soif, qu'il ait connu la fatigue, la tristesse, les sueurs, les larmes; que d'une voix humaine, vraiment homme parmi les hommes et l'un de nous, il ait conversé, discuté, enseigné; enfin que persécuté, traduit devant des tribunaux, il ait été condamné par des juges et soit mort supplicié sur un gibet? Évidemment ce n'est là qu'un homme, tant il est homme!

Il est certain que Dieu devant revêtir notre nature et se faire homme pour se mettre en rapport avec les hommes par toutes les raisons que nous avons données déjà, il ne pouvait être trop homme : il devait être l'homme vrai, l'homme même. C'était là la perfection de son dessein envisagé de ce côté. Comment aurait-il pu traiter humainement avec nous tous sans cela? Comment aurait-il pu nous donner l'exemple de toutes les vertus que nous devons pratiquer dans notre condition s'il ne l'avait prise, s'il n'avait coulé en quelque sorte sa sainteté dans un moule humain? Comment aurait-il pu être victime pour nos péchés s'il n'avait passé par toutes nos épreuves, s'il n'avait été non-seulement homme, mais homme de douleur, et si en le montrant à l'humanité en cet état on n'eût pu dire : VOILA L'HOMME ! — La fin voulait un moyen de même nature : l'humanité.

Mais voici que cette humanité de JÉSUS-CHRIST, épreuve de notre foi à sa divinité, en devient la plus grande preuve.

Comment, en effet, étant si homme, a-t-il pu se faire croire Dieu, et se faire croire Dieu, remarquez-le bien, sans rabaisser l'idée de Dieu, mais en la portant au contraire à son comble? Il n'y a que le Dieu véritable qui ait pu descendre à cette infime condition d'homme où en est réduit le Crucifié, non-seulement sans déroger, mais en y faisant éclater aux yeux du monde entier tous ses attributs, et en s'y révélant plus que dans la Nature et dans les plus hautes conceptions de l'homme.

« Il n'y a pas de Dieu dans le Ciel, disait très-sensé-« ment Napoléon, si *un homme* a pu concevoir et exécu-« ter avec un plein succès le dessein gigantesque de dé-« rober pour lui le culte suprême, en usurpant le nom

« de Dieu. Et Jésus est le seul qui l'ait *osé*, le seul qui « ait dit clairement, non pas : *Je suis un dieu;* mais : « *Je suis* DIEU[1]. »

Cela est d'autant plus vrai, ne le perdons pas de vue, que JÉSUS était plus homme, et que le dieu qu'il a révélé est plus Dieu. C'est en raison des extrêmes, ici, qu'est toute la force de la preuve, de telle sorte que plus on peut dire de lui : VOILA L'HOMME, plus on doit conclure : VOILA DIEU.

Mais il y a plus :

Le langage de Napoléon, se ressentant de son caractère, est forcé. Il prête à JÉSUS-CHRIST ce caractère d'ambition et de hardiesse qui ne convient qu'à l'homme, et qui ne va pas à celui qui, vraiment Dieu par lui-même et le Tout-Puissant, n'a pas eu à se préoccuper du succès. JÉSUS-CHRIST n'a pas *osé*.

C'est le contraire qui est la vérité : et c'est là encore une des preuves les plus convaincantes et en même temps les plus touchantes de la divinité de JÉSUS-CHRIST.

Outre que, s'il n'eût pas été Dieu, il prenait, en vivant et en mourant comme il a voulu vivre et mourir, le chemin le plus contraire à l'ambition de passer pour Dieu, il n'a jamais affiché cette ambition. Comme il avait deux natures distinctes dans l'unité de sa Personne, il avait deux titres : celui de *Fils de Dieu*, et celui de *Fils de l'homme*. Celui de Fils de Dieu, étant son titre de naissance éternelle, le titre de sa Personne même, aurait dû, ce semble, avoir le pas sur celui de Fils de l'homme, qui était son titre d'abaissement. Nullement. C'est celui-ci qu'il affectionnait et qu'il mettait toujours en avant. Il

1. Conversation de Napoléon avec le général Bertrand.

aspirait à descendre et à dérober sa divinité. Quand il était pressé par les Juifs lui demandant d'expliquer le mystère de son être, il en appelait simplement à *ses œuvres*. Ses œuvres même le plus souvent, il en étouffait le bruit. Il se montrait en tout le *doux et humble de cœur*. Deux sentiments l'animaient en cela : la gloire de son Père à qui il renvoyait toute la sienne, et l'amour des hommes qui lui faisait dire : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes*. Ce n'est pas qu'il niât sa divinité, mais il en tamisait les rayons, et ce ne fut qu'après qu'il l'eût anéantie dans l'ignominie de sa mort qu'elle éclata.

Je le demande à la plus froide réflexion : est-ce là un homme qui veuille *se faire passer pour* Dieu ? N'est-ce pas plutôt Dieu voulant passer pour homme? Quelle plus forte preuve de vérité, si la vérité est le contre-pied du mensonge! Tous ceux qui ont voulu s'arroger le titre de dieu ont dissimulé autant qu'ils ont pu leur humaine extraction : c'est qu'ils n'étaient qu'hommes. Jésus-Christ seul a recherché la condition humaine dans toute sa bassesse et dans toute son horreur : c'est qu'il est Dieu.

Il apparaît Dieu en cela doublement : et parce que c'est un témoignage convaincant de la véracité de ses déclarations; et parce que Dieu seul a pu sortir d'une telle éclipse rayonnant de gloire, et dans cette éclipse de la Croix où l'homme même disparaît, et où Jésus-Christ a voulu non-seulement passer, mais *rester* à nos yeux, se faire adorer de l'univers.

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, le Centurion du Calvaire se frappant la poitrine s'écria : « Vraiment il « était Dieu, celui-là ! » et dix-neuf siècles après, Prou-

dhon de s'écrier aussi : « Si vous reconnaissez un *Être* « *Suprême*, à genoux devant le *Crucifié*[1] ! »

Il faut que le sens du vrai soit oblitéré pour hésiter.

Cette hésitation mérite cependant que nous en recherchions la dernière racine. J'entends la racine rationnelle : car il restera encore les racines morales qui ne cèdent qu'à la grâce et qui sont affaire de la volonté. Celles-ci, nous ne pouvons que les mettre à nu.

D'où vient, après tant et de si manifestes raisons de se rendre à Jésus-Christ, cette hésitation?

Elle vient de ce que nous mettons entre l'homme et Dieu, pour le vrai et pour le bien, une trop grande distance; en même temps que nous franchissons cette distance trop aisément pour le faux et pour le mal.

N'est-il pas singulier, en effet, que l'homme qui se fait si aisément Dieu éprouve tant de difficulté à croire que Dieu se soit fait homme? Il est même à remarquer que c'est aux mêmes époques que ces deux dispositions se rencontrent dans toute leur intensité. Ainsi le Stoïcisme, qui posait son sage à l'égal et même au-dessus de Dieu, coïncida avec la plus grande aversion qui ait jamais été contre le Christianisme; et de nos jours, les plus grands ennemis de la croyance au Dieu fait homme embrassent celle de l'Humanité-Dieu.

Il y a à cela une raison que nous avons déjà dite, mais que nous ne saurions trop rappeler.

C'est qu'il y a réellement quelque chose de Dieu en l'homme, un rayon, une impression, une ressemblance, par les grandes facultés de connaître, d'aimer, de vouloir en liberté : facultés insatiables dans la poursuite de

1. *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, t. II, p. 207.

leur objet, parce que cet objet n'est autre que l'infini, l'infini en vérité, en beauté, en perfection, en progrès : Dieu même, de qui l'homme tient ainsi doublement, et comme principe d'où il provient, et comme fin à laquelle il tend par toutes ses facultés.

Voilà ce qui fait que l'homme se prend si aisément lui-même pour dieu : c'est une raison de *race*, de *parenté ;* et sauf le renversement qu'en fait l'impie, nous sommes d'accord avec lui sur cette raison.

Mais de là même, et *a fortiori*, ne sommes-nous pas en droit de conclure que Dieu, de son côté, doit avoir une propension vers l'homme ; qu'en venant à lui il vient *chez lui*, et qu'il *se recherche*, en quelque sorte, dans son image défigurée pour s'y rétablir ?

C'est ce qu'un poëte païen de la fin du siècle d'Auguste exprimait dans ce vers étonnant, qu'on dirait émané de l'Évangile de saint Jean :

Descendit Deus, atque habitat, seque ipse requirit [1].

« Dieu descend en nous, il y habite, et il s'y recherche « lui-même. »

Voilà ce qui explique que le Verbe, le même Verbe qui était déjà dans l'humanité par la raison, — cette raison pervertie, — soit venu s'y rétablir par la grâce, et que, se faisant homme, il ait *habité parmi nous.*

On ferait moins de difficulté à admettre que, dans sa nature première, et autant qu'on peut se le représenter dans l'âge d'or de son innocence, l'homme ait pu ne pas être indigne que Dieu s'unît à sa propre image sortant

1. Manilius, *Astronomicon*, lib. II.

de ses mains et animée de son souffle, pour l'élever à une participation plus éminente de sa divine perfection. Il en est devenu indigne par la dégradation où il est tombé. Soit. Mais il en est devenu d'autant plus digne par le malheur de cette dégradation même ; et ce qui répugne à l'idée de la sainteté, répond d'autant mieux à l'idée de miséricorde. Ah ! si Dieu n'avait pu donner cours à sa miséricorde pour l'homme sans atteinte à sa propre sainteté, je concevrais l'objection. Mais — et c'est là une des merveilles du Christianisme — Dieu en Jésus-Christ ne manifeste pas moins celle-ci que celle-là. Il épouse notre dégradation, il est vrai. Mais est-ce pour s'en souiller et la glorifier, comme tous les faux dieux ? Non : c'est pour nous purifier et pour l'expier. Si sa Miséricorde se fait voir dans notre recherche, sa Sainteté éclate à notre contact. Elle s'y montre telle, en effet, que non-seulement elle n'en reçoit aucune atteinte, mais qu'elle suffit infiniment à laver tous les crimes de l'univers.

Du reste, il y a, dans la répugnance que je combats, une illusion grossière. D'où vient que nous sommes si délicats et si jaloux à l'endroit de cette majesté et de cette sainteté de Dieu, que nous ne pouvons admettre s'être fait homme ? C'est que nous en avons une très-haute idée. Mais quoi ! c'est précisément à la croyance de Dieu fait homme, c'est au Christianisme que nous devons cette grande idée-là. Elle n'est donc pas si en désaccord avec cette croyance, et la lui opposer, c'est opposer la fleur à la tige, le fruit à l'arbre.

En un mot, Jésus-Christ ne saurait être autre que le vrai Dieu qu'il nous a fait connaître ; puisqu'il ne nous l'a fait connaître qu'en se disant tel. Il n'est pas l'homme

à sa plus haute puissance, il serait plutôt le dernier des hommes, et à vrai dire un être impossible à concevoir, s'il n'était ce Dieu unique dont il ne nous a donné la sublime notion qu'en se disant son Fils consubstantiel, ne faisant avec Lui qu'un seul Dieu. Cette notion de Dieu repose ainsi tout entière sur Jésus-Christ, non-seulement en doctrine, mais en acte et en personne. Elle lui est inhérente, et elle se soutient ou s'écroule avec lui dans notre esprit.

Jetons un dernier regard sur ce grand sujet.

L'homme, dans cette humanité si déchue, laisse voir en lui des restes encore magnifiques de sa première grandeur, et comme des reliefs d'un temple écroulé. Il offre, à des degrés divers, mais toujours imparfaits, des lumières et des vertus qui vont se surpassant les unes les autres, et qui se disputent la primauté sans jamais l'atteindre. Il répond par là à un Idéal divin dont il est l'image. Parmi ces diverses figures se rapprochant plus ou moins de l'idéal, un homme paraît comme ce divin Idéal lui-même. Il est précédé, accompagné et suivi de mille preuves qu'il est tel. Mais, considéré en lui-même, il exerce la foi qu'il réclame. En quoi? En ce qu'il ressemble à l'homme, et qu'on retrouve de ses traits dans tout autre homme éminent en sagesse, comme Socrate, par exemple, ou Confucius. Mais cela doit être, s'il est vrai que l'homme lui ressemble, et cela prouve seulement la grandeur originelle de l'homme et sa divine parenté. La ressemblance doit être en ce cas réciproque, et l'on doit retrouver dans le type les traits de l'image faite d'après lui. La Sagesse doit ressembler aux sages, et quand

elle vient parmi eux, elle ne fait que venir parmi *les siens*. La question n'est donc pas de savoir s'il ressemble à l'homme, mais s'il le surpasse incomparablement en perfection ; s'il est la Perfection absolue, dont aucune de nos perfections relatives ne saurait approcher : en un mot, s'il est l'*Idéal,* auprès de qui toutes nos sagesses sont des ombres. Or, que Jésus-Christ soit tel, tout le monde en est d'accord. Il est le seul, l'unique, dans la multitude innombrable des humains, qui, sans orgueil de sa part, et sans froisser l'orgueil d'aucun autre, ait pu dire cette parole, que nul n'a relevée et ne relèvera jamais : « Qui « d'entre vous me convaincra de péché[1]? » L'impiété et la foi se confondent à ses pieds. Nul ne saurait franchir la distance qu'on sent exister entre sa Sagesse et sa Sainteté et toutes les nôtres, et ne pas voir en lui l'Idéal humanisé. C'est un fait. « On entre, en parlant de Lui, « dans une sorte de resserrement involontaire. On « craint, dès qu'on ne le prononce pas à genoux et en « l'adorant, de profaner, rien qu'à le répéter, son Nom « ineffable et pour qui le plus profond des respects pour- « rait encore être un blasphème... Il n'y aurait point de « prophéties et il serait sans miracles, il y a quelque « chose de si divin dans sa doctrine et dans sa vie, qu'il « en faut au moins être charmé : » à ce point qu'il n'est pas seulement le premier en vérité et en sagesse, mais qu'il est la Vérité et la Sagesse mêmes sur la terre, que « nul ne peut méconnaître sans que dans l'esprit et dans « le cœur il lui manque quelque chose ; et que, comme « il n'y a ni véritable vertu ni droiture de cœur sans « l'amour de Jésus-Christ, il n'y a non plus ni hauteur

1. Jean, VIII, 46.

« d'intelligence ni délicatesse de sentiment sans l'admi-« ration de Jésus-Christ[1]. » Voilà le langage, non de la foi, mais du scepticisme. Et l'impiété elle-même conclut ainsi : « C'est pourquoi la conscience universelle lui a « décerné avec justice le titre de *Fils de Dieu*[2]... Voila « le Dieu vivant, voila celui qu'il faut adorer[3]. »

Ainsi, ceux-là mêmes qui le renient, ne peuvent le faire qu'en s'enveloppant d'adoration.

Ce qui transparaît de divin en Jésus-Christ fait donc disparaître ce que sa ressemblance humaine pourrait opposer d'ombrage.

Mais cet ombrage même, cette humanité, cette chair du Verbe, ne convient que mieux à sa Divinité en la voilant. Il est vrai, il a revêtu notre condition humaine de misère et de mortalité, il l'a même revêtue dans ce qu'elle a de plus bas et de plus funeste. Mais cela doit être encore, s'il est vrai que cette condition misérable soit en lui l'épreuve de toutes les perfections qui s'y produisent, le correctif de toutes les corruptions mensongères par lesquelles nous nous efforçons de nous la déguiser, l'expiation du péché dont elle est la peine. En cela Jésus-Christ ne fait que confirmer ce caractère de type divin que nous avons reconnu en lui. S'il ne l'eût pas adapté à notre condition, sa manifestation eût été effrayante plutôt que secourable à notre faiblesse. C'est dans cette condition même qu'il fallait qu'il nous la montrât, pour que nous sussions ce qu'il faut faire pour nous y conformer. Pour nous refaire à sa ressemblance céleste, il fallait qu'il se fît à notre ressemblance terrestre, qu'il nous ra-

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. III, p. 350. — 2. Renan, *Vie de Jésus*. — 3. Renan, *Etudes d'histoire religieuse*.

massât en Lui dans notre plus bas fond, et que, se faisant homme de douleur, ce qu'est en vérité tout homme ici-bas, on pût dire de lui : *Voilà l'Homme!* voilà comment il doit regagner ce qu'il a perdu. Jésus-Christ s'est fait ainsi *la Voie*, comme il était *la Vérité et la Vie*[1]. Voie douloureuse et sanglante, il est vrai, mais d'autant plus sainte et seule méritoire pour l'homme pécheur. Par là il ne nous l'a pas seulement montrée, mais aplanie sur ses traces, mais rendue embaumée et suave par les grâces et les charmes surnaturels qu'il y répand. Ne pouvant, sans violer la nature morale des choses, supprimer le devoir et la douleur, il a enchanté le devoir et la douleur.

Il a vaincu le mal sur son propre terrain et l'a converti en remède.

Perçant le monde visible des créatures qui ne le racontait plus, et qui n'était plus qu'un temple d'idoles, il est venu, par un procédé sensible, lutter en quelque sorte avec ces fausses divinités dont l'enchantement asservissait l'humanité, et, purifiant cet attrait du visible, il nous a ramené par lui à l'invisible.

Pour dissiper la terreur antique que nous avions de Dieu, et nous gagner sans nous forcer, il a déposé tous les rayons de sa Majesté et tous les foudres de sa Justice; il s'est recouvert d'humanité, d'enfance, de pauvreté ; il a paru sous les paraboles de père de famille, d'ami, d'époux, de pasteur; il s'est assis à notre table, il a cheminé avec nous dans nos sentiers; il s'est fait le défenseur de la femme adultère, le confident de la Samaritaine, le tributaire de César, le sym-

1. Jean, XIV, 6.

pathique consolateur de toutes nos misères et le guérisseur de tous nos maux : tout cela pour ne pas épouvanter le fugitif de ses lois, pour apprivoiser sa proie, et chasser sans bruit au salut humain.

Comme le Génie du mal avait fait tomber l'homme par la femme, par la femme il a voulu, en naissant d'elle, que l'homme en lui terrassât le mal, et que notre ennemi fût pris dans son propre piége. Nouvel Adam, sur qui cet Ennemi s'est jeté avec l'aveugle confiance que lui donnaient la chute de l'ancien et quarante siècles de tyrannie exercée sur sa race, il l'a pris comme à l'hameçon de son humanité, le transperçant du dard de sa divinité, et a fait tourner ainsi à notre salut tout ce qui avait été employé à notre ruine.

Voilà quelques-uns des aperçus de ce sublime et touchant mystère du Christ Dieu-Homme conversant avec les hommes ; du véritable Emmanuel, Dieu avec nous, « en qui la bénignité et la bonté de Dieu a paru « sur terre [1] ; qui s'est anéanti lui-même prenant la « forme d'esclave, se faisant à la semblance de l'homme « et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru « de lui au dehors [2] ; » — et que néamoins, — ou plutôt pour cela, — saint Paul appelle justement : LE GRAND DIEU [3].

« C'est Lui, disait son Prophète six siècles avant sa « venue, c'est Lui qui lance la lumière, et elle va ; qui « la rappelle à Lui, et elle revient tremblante ; qui appelle « les étoiles, et elles accourent, disant : Nous voici ! et, « joyeuses, elles jettent leur clarté pour Celui qui les a

1. *A Tite*, III, 4. — 2. *Aux Philippiens*, II, 7. — 3. *A Tite*, II, 13.

« faites. *Après cela, Il a été vu en terre, et il a conver-*
« *sé avec les hommes*[1]. »

Mais tous ces aperçus convergent à un autre aperçu capital, en qui ils s'élèvent à un mystère plus sublime encore : le mystère de la Rédemption.

1. Baruch, III, 33-38.

VIII

LE CHRIST CRUCIFIÉ RÉDEMPTEUR DE LA RACE HUMAINE ET PACIFICATEUR DE TOUS LES ÊTRES.

C'est ici le tour de cette vérité que Jésus-Christ *est pour le monde*, disputant le pas à cette autre vérité que *le monde est pour* Jésus-Christ.

Nous avons déjà expliqué celle-ci au chap. IV, en montrant Jésus-Christ comme fin de la création, héritier de toutes choses et destinataire de l'univers. Nous aurions pu, aussi bien, commencer par la principauté universelle de Jésus-Christ comme étant la conquête de ce grand sacrifice par lequel il a vaincu le péché et sauvé le monde. Mais nous croyons être plus dans le vrai en disant qu'il est le Seigneur de l'univers, et par droit de naissance, et par droit de conquête.

Par droit de naissance, il est le *Premier-né de toute créature pour qui* toutes choses ont été faites. Le Verbe créateur devait prendre le monde en notre humanité, et, *récapitulant en lui toutes choses*, les purger, non du péché, qui ne les entachait pas encore, mais de leur infirmité et de leur indignité naturelles, pour les rap-

porter à Dieu leur unique fin. Devant s'incarner à cette fin, que la créature n'aurait jamais pu atteindre par elle-même, par la distance infranchissable qui sépare le fini de l'infini, on peut donc dire que, dès l'origine de la race humaine, elle était *sienne*, et qu'il y était compris devant en sortir comme la fin de la création dans son humanité. Le futur Adam était dans le premier.

Mais le premier Adam, dans le libre arbitre de qui se balançait toute la destinée de sa race, ayant encouru la damnation, le futur Adam, Jésus-Christ, n'eut plus seulement à parfaire l'imperfection naturelle de la créature pour la rendre digne de sa fin, mais à la rédimer du péché et à la réconcilier avec son Auteur. Son droit de naissance dut alors se transformer en droit de conquête. Il dut revêtir un mode expiatoire et passer par les souffrances, pour entrer, et nous faire entrer avec lui par sa grâce, dans sa gloire.

Jésus-Christ est ainsi pour le monde, en même temps que le monde est pour Jésus-Christ, et ces deux vérités sont dans une mutuelle contredépendance. — Dans l'ordre général de la Création, il est la raison du monde, le Seigneur à qui tout a été donné en héritage : le monde est pour lui. — Dans l'ordre de la Rédemption, il est le Sauveur : c'est lui qui est pour le monde. — Réunissant ces deux caractères, Jésus-Christ est le Sauveur du monde dont il est le Seigneur : c'est un Roi qui se donne pour ceux qui lui ont été donnés.

« Mon Père, disait-il sur le point de son sacrifice, « glorifiez votre Fils, pour que votre Fils vous glorifie : « parce que *vous lui avez donné puissance sur toute chair*, « afin qu'à tous ceux que *vous lui avez donnés il donne*

« la vie éternelle[1]. » Où l'on voit la Puissance primordiale de Jésus-Christ sur l'humanité, qui lui a été donnée, et à laquelle ensuite il se donne.

Hâtons-nous de dire que cette doctrine n'est pas une vaine spéculation, mais que sur ce plan vient resplendir la vie même du Christianisme.

Cette vie consiste dans un sentiment unique, qui éclaire et échauffe tout : l'Amour.

Dieu est Amour[2], et le Christianisme étant la manifestation de Dieu, est par excellence la religion de l'Amour. Ce qui faisait dire à la princesse Palatine, dont l'esprit si grand avait eu cependant tant de peine à entrer dans la foi qui devint dès lors sa vie: « Depuis « qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur que « *son amour est la cause de tout ce que nous croyons*, « cette réponse me persuade plus que tous les livres[3]. »

Éprouvons un peu cette grande et belle vérité.

La Création, d'abord, a été un acte d'amour. Dieu se suffit à lui-même sans doute, dans sa Trinité trois fois sainte; mais l'Amour qui est sa vie intérieure, allant mutuellement du Père au Fils, d'où il procède éternellement, le même Amour, dis-je, voulut se donner des participants. Il créa à cet effet la nature angélique et la nature humaine à sa ressemblance, capables de connaître et d'aimer comme lui, et alluma en elles ce besoin infini de connaissance et d'amour qu'il devait satisfaire pour les associer à sa félicité. Il créa pour l'homme tout ce monde visible des natures inférieures, sur lesquelles

1. Jean, XVII, 1, 2. — 2. Ire Ép. de S. Jean, IV, 8. — 3. Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.*

il lui donna puissance, cette puissance dont nous n'avons plus que des débris, et par laquelle, se les appropriant, l'homme devait les faire entrer dans son adoration. Puis, pour relier l'homme, et par lui toute la création, à son Principe, pour le rendre digne de son amour éternel et l'y faire participer, Lui-même Dieu dans son Fils, résolut de prendre en lui l'humanité; et ce Fils, devant s'incarner, reçut, en son humanité propre, *puissance sur toute chair*. La Création était ainsi l'apanage de l'homme, et l'homme l'apanage de l'Homme-Dieu. Enfin cet Homme-Dieu lui-même ne reçut cet apanage universel que pour en rapporter le tout à la gloire de son Père, et terminer ce dessein d'union et d'amour en nous faisant les cohéritiers de son Royaume et les enfants adoptifs de la suprême Paternité.

Dans ce divin système, le Christ est comme le cœur. Un double amour le brûle : l'amour des hommes, dont il est le Seigneur, et l'amour de son Père, dont il s'est fait le sujet.

Ce Père, d'autre part, le Dieu invisible, qui aime infiniment son Fils en lui-même, comme l'image de toutes ses perfections, suit ce divin objet de son amour éternel dans l'humanité par lui revêtue, et s'éprend du même amour pour l'humanité en général, par la valeur qu'elle reçoit de son appartenance au Christ, à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme.

Je dis du *même amour ;* et c'est JÉSUS-CHRIST lui-même qui nous le fait entendre par cette parole de la prière qu'il adresse à son Père : « Vous les avez aimés *comme* vous « m'avez aimé. » *Dilexisti eos, sicut et me dilexisti*[1]. Et

1. *Joan.*, XVII, 23.

en effet, toutes les fois qu'il est question de l'amour de Dieu pour l'homme, la langue sacrée épuise les expressions de l'amour infini.

Voilà donc la réponse à ce cri du Chantre sacré: « Qu'est-ce que l'homme, ô Dieu ! pour que vous ayez « souvenir de lui ; et le fils de l'homme, pour que vous « l'honoriez de vos démarches[1] !!! » — La complaisance de Dieu pour l'homme et pour tout le monde de la création, n'est que l'épanouissement de la complaisance qu'il a pour *son Fils bien-aimé, en qui il a mis toute sa complaisance*[2]. C'est là ce qui vaut à l'homme cet amour infini dont il est l'objet, et dont l'infinité, sans cela, ne serait pas en rapport avec notre nature.

C'est là le fort de la Foi, qui consiste et se résume à croire, quoi ? L'amour que Dieu a eu pour nous, selon cette belle parole du Disciple de l'amour : « Et nous « avons *cru à l'amour* que Dieu a eu pour nous[3]. »

Mais comment croire à un tel amour?

Par la raison même qui fait que nous n'y croyons pas: son infinité.

« N'est-il pas en effet croyable, comme le disait encore « la princesse Palatine, qu'un Dieu aime infiniment, et « en donne dès lors des preuves proportionnées à l'infi- « nité de sa puissance[4] ? »

Il ne faudrait que cela pour faire croire au Christianisme, unique entre toutes les religions, dont aucune n'a eu l'idée seulement d'être la religion de l'amour, et d'un tel amour. Il en est tout pénétré et embaumé. La suave onction de l'amour découle de toute son économie.

1. Ps. VIII, 5. — 2. Matth., III, 17. — 3. Ire Épître de saint Jean, IV, 16. — 4. Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.*

C'est ce qui éclate surtout dans le grand Mystère de la Rédemption, sur lequel il faut plus particulièrement arrêter notre regard.

L'homme était déjà cher à Dieu, comme fait à sa ressemblance ; et, s'il nous était donné de nous le représenter dans la beauté première de sa création, nous ne serions pas si étonnés de la complaisance de Dieu pour un tel être. Mais dans l'état de dégradation et d'avilissement où il est maintenant, état tel qu'il se fait horreur à lui-même, nous ne concevons plus cet amour de Dieu au même degré, et à plus forte raison à un degré infiniment supérieur ; puisque, où a abondé le péché, cet amour surabonde. Mais ne perdons jamais de vue la grande raison qui l'explique : que le Fils de Dieu, devant sortir de la race du coupable, par l'humanité qu'il devait y prendre, y était dès lors contenu.

En considération de Jésus-Christ qui devait sauver le monde, le monde était déjà sauvé. Ce qui devait être était déjà, et *l'Agneau était immolé dès l'origine du monde*[1]. C'est là le lien qui, à la différence de l'Ange apostat, a retenu l'humanité sur l'abîme de l'éternelle damnation. Aussi voyons-nous qu'à cet Ange apostat, qui se flattait d'avoir entraîné à lui l'humanité coupable, le Christ, *semence de la femme*, est dès lors opposé[2]. Les plans de Dieu ne sont jamais abrogés par la mauvaise liberté de sa créature ; ils en sont, au contraire, toujours enrichis. De là la Rédemption, supérieure en amour à la Création, et en raison du péché même.

Ainsi le Fils de Dieu, fiancé à l'humanité dans sa beauté première, ne renoncera pas, pour la perte de cette beauté, à l'épouser. Son émulation d'amour pour

1. *Apocalypse*, XIII, 8. — 2. *Genèse*, III, 15.

elle sera même en raison de sa laideur survenue. Comme un brasier tellement pris que ce qui devrait l'éteindre ne fait que l'exciter, cet amour s'enrichira de compassion, selon cette grande et touchante parole de son Prophète : *In charitate perpetua dilexi te : ideò àttraxi te miserans.* « Je t'ai aimé d'une amour éternelle, c'est pourquoi je « t'ai attiré à moi, dans la pitié que j'ai eue de toi[1]. » Il mettra toute son ardeur, lui Fils de Dieu, à s'appeler *Fils de l'homme*. Ce sera là son titre de choix, et *ses délices seront d'être avec les enfants des hommes*[2].

Sans doute, il faudra épouser pour cela toute la laideur de l'humanité, les misères et les souffrances qui en sont la suite ; il faudra se faire péché, sauf le péché, pour en porter l'expiation et nous reverser tous les mérites de cette substitution divine ; il faudra naître dans une crèche et mourir sur une croix, du haut de laquelle seulement il pourra *tirer tout à lui*. Mais que font les obstacles à tout véritable amour que le provoquer, et qu'est-ce donc de l'amour d'un Dieu ayant à son service la Toute-Puissance? Il viendra donc ce Bien-aimé, dont la voix de loin s'est fait entendre, « saillant sur les « montagnes, franchissant les collines. » *Vox Dilecti : ecce Iste veniet saliens in montibus, transiliens colles*, pour dire à l'humanité : « Levez-vous et venez, ma Bien-aimée : « car l'hiver est passé, les pluies ont cessé, et le prin- « temps commence[3]. »

Folie! direz-vous ; Amour! dirons-nous : *Dieu est Amour, et nous avons cru à l'amour que Dieu a eu pour nous;* et qui ne croit pas à cette folie-là, celui-là est atteint de la pire de toutes : la folie froide.

1. Jérémie, XXXI, 3. — 2. *Proverbes*, VIII, 31. — 3. *Cantique des cantiques*, II, 11.

Montrons en effet que ce qui nous paraît folie dans cet amour n'est que ce qui excède infiniment notre capacité de sentir et de concevoir, et que dans Jésus Crucifié reluit la Sagesse infinie.

Cette matière est inépuisable ; mais, au point où nous en sommes, nous pouvons et nous devons plutôt la resserrer que la déployer.

Nous l'avons déjà assez démontré dans la partie historique de cet écrit pour ne pas avoir besoin d'y revenir, tous les témoignages du genre humain convergent à cette vérité : que l'humanité, pour quelque grand crime commis dans ses auteurs, porte le poids d'une malédiction héréditaire. Les misères et la mort sont entrées dans ce monde comme un châtiment du péché, et cette damnation se prolongerait éternellement dans l'autre, tant que le péché auquel elle s'attache ne serait pas expié. Mais le genre humain n'a pas moins cru au dogme de l'expiation, et l'a universellement et incessamment professé par la pratique des sacrifices; sacrifices, non de simple offrande, mais d'immolation de victimes et de leur *substitution* à l'homme pécheur. C'est là le fond de toutes les religions et le fait le plus indestructible qui soit au monde. Il y a rupture et travail de renouement entre le ciel et nous : ç'a été là toujours comme l'expiration et l'aspiration de l'humanité.

De là ce problème à résoudre : trouver entre le ciel et la terre un Médiateur assez grand, une Victime assez sainte, et en même temps d'un amour pour l'un et l'autre assez fort, dont l'immolation volontaire expie le crime de la terre et apaise la colère du Ciel par un sacrifice qui, partant de l'humanité coupable, atteigne à la Divi-

nité offensée, et comble de ses mérites l'abîme béant entre deux.

Tous les sacrifices d'animaux y étaient grossièrement impuissants. Il fallait l'homme, le coupable même : de là les sacrifices humains. Mais par là même qu'il était coupable, comment l'homme pouvait-il trouver en soi un mérite quelconque suffisant à se racheter ? l'humanité tout entière y aurait passé en vain. Il l'aurait fallu coupable et non coupable : coupable par imputation du péché total, et exempt de tout péché propre. Cela même ne suffisait pas : car cette exemption de péché, si elle faisait remonter l'homme pécheur au niveau de l'homme innocent, laissait encore toute la distance qu'il y a de l'homme innocent à Dieu, cette même distance que le crime de l'homme n'avait pas craint de franchir en s'égalant lui-même à Dieu. L'expiation devant être mesurée sur l'offense, il fallait qu'elle fût jusqu'à égaler Dieu, comme celle-ci. Ainsi le voulait la justice, et l'antique oracle de cette justice avait trouvé son expression dans ces paroles à l'*homme-humanité* Prométhée : N'ESPÈRE PAS DE TERME A TON SUPPLICE, SINON LORSQU'UN DIEU S'OFFRIRA POUR SUCCÉDER A TES SOUFFRANCES, ET VOUDRA BIEN DESCENDRE DANS LE SÉJOUR OBSCUR DE LA MORT[1].

Jusque là donc le péché subsistait, et non-seulement subsistait, mais s'aggravait de ses suites. Les religions, les philosophies, tous les restes de la bonne nature en nous, rien n'y faisait. Le mal empoisonnait tous les remèdes. On avait beau enrayer le char, il se précipitait, et *le monde allait s'abîmant dans l'espace infini de la dissemblance.*

1. Eschyle, *Prométhée enchaîné.*

Mais Dieu, dont l'amour égale la justice, et dont la sagesse trouve dans sa sainteté et sa toute-puissance de quoi réaliser ses merveilleuses inventions, tenait en réserve une solution dans laquelle il se manifesterait tout entier, qu'il avait fait entrevoir dès l'origine, qu'il avait dévoilée et promulguée successivement par ses Prophètes, dont le genre humain dans son égarement même emportait avec lui l'espérance, et qui avait été ajournée à la plénitude des temps, pour que le mal, par sa maturité même, fût plus apte à la guérison.

Cette solution, la voici :

« Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils « unique[1] : » — ce même Fils auquel le monde avait été donné.

Et ce Fils, rivalisant d'amour avec son Père, provoque ce don de lui-même en s'offrant : « Vous n'avez point « agréé les victimes et sacrifices qui vous ont été offerts, « dit-il à son Père ; mais vous m'avez adapté un corps, » — ce même corps dans lequel m'incorporant la création je devais régner sur elle, — « et alors j'ai dit : Me « voici ; je viens, selon qu'il a été écrit de moi au com« mencement du Livre, pour faire, ô Dieu! votre vo« lonté[2]. » Et alors toutes les prophéties, toutes les espérances dont avait vécu jusque-là le genre humain se consomment : LE CHRIST EST MIS A MORT, ET TOUS LES AUTRES SACRIFICES SONT ABOLIS, en accomplissement littéral de la Prophétie[3].

« Au lieu que tous les prêtres, dit saint Paul, se pré« sentaient tous les jours à Dieu, pratiquant et offrant

1. Jean, III, 16. — 2. *Aux Hébreux*, X, 6, 7. — 3. Daniel, IX, 26, 27.

« plusieurs fois les mêmes sacrifices qui ne pouvaient « jamais ôter les péchés, Celui-ci, ayant accompli une « Rédemption éternelle par un seul sacrifice, offert « une fois pour les péchés, est assis pour toujours « à la droite de Dieu, où il attend, pour ce qui reste, « que Dieu ait fait de ses ennemis l'escabeau de ses « pieds[1]. »

Quelle grandeur ! quelle ordonnance ! Et si cela nous passe, est-ce autrement qu'en amour ? est-ce autrement qu'en sagesse ? Mais n'est-ce pas là précisément le caractère de Dieu ? et où ce caractère doit-il plus se montrer ainsi que dans la révélation de Dieu lui-même ?

Je dis la révélation de Dieu lui-même. Nulle part, en effet, ce grand Dieu de la Nature, de la Conscience et de la Providence, que l'humanité a toujours sollicité de se montrer, pour apaiser la soif qu'elle avait de le connaître et entrer avec lui dans un rapport personnel qui comblât l'abîme d'éloignement et de disgrâce qui l'en séparait, n'a répondu à sa créature par des rayons de ses attributs plus éclatants, et en même temps plus accommodés à notre faiblesse, qu'il ne le fait de ce mystère transparent de la Croix.

Qu'est-ce que croire en effet au Mystère de la Croix ?

C'est croire que Dieu est si *Saint*, que la souillure du péché ne peut disparaître à ses yeux que lavée dans le sang d'un Dieu ; — c'est croire que Dieu est si *Juste*, que sa justice ne peut se contenter que d'une satisfaction infinie et *n'a pas épargné son propre Fils*[2] ; — c'est croire que Dieu est si *Grand*, qu'il ne peut être pleinement honoré que par une victime aussi excellente et aussi

1. *Aux Hébreux*, X, 12, 13. — 2. *Aux Romains*, VIII, 32.

grande que Lui-même ; — c'est croire que Dieu est si *Puissant*, que du plus profond anéantissement de cette victime il peut lui soumettre tout l'univers et dompter l'Enfer par une Croix; — c'est croire que Dieu est si *Bon* qu'il a aimé le monde jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ; — c'est croire enfin que Dieu est si *Sage*, que, dans le seul Sacrifice de la Croix, il a trouvé ainsi le secret de joindre et de concilier à la fois, dans leur infinité, sa Sainteté, sa Justice, sa Majesté, sa Puissance, sa Bonté, sa Sagesse ; de mettre toute sa Divinité en rapport avec notre faiblesse sans l'accabler ; de transformer notre nature sans la détruire ; l'humilier sans bassesse, l'élever sans orgueil, lui inspirer la confiance la plus filiale au fond de ses égarements et la crainte la plus salutaire au faîte de ses perfections. « Mettant, comme dit « excellemment Montesquieu, entre le Juge et le crimi- « nel un grand Médiateur, entre le juste et le Médiateur « un grand Juge, il nous mène sans cesse du repentir « à l'amour et de l'amour au repentir, » et réforme ainsi l'homme et la société des hommes par tous les grands et féconds principes de justice, de sainteté, de charité, de responsabilité, de solidarité et de liberté, qui découlent incessamment sur le monde du haut de la Croix.

Et ce qui est merveilleux dans cette sublime Action, c'est que tous les attributs où Dieu même s'y fait voir, non-seulement ne se nuisent pas, mais profitent les uns aux autres et se mesurent pour ainsi dire réciproquement, en devenant la mesure de toutes choses. Ainsi c'est la Sainteté et la Justice qui, par leur exigence infinie, nous donnent la mesure de l'Amour infini qui les satisfait. Combien cet Amour ne ressort-il pas sur ce fond redou-

table de Sainteté et de Justice qui se déchargent sur la Victime, et ne les fait-il pas ressortir à son tour par la rigueur de cette immolation!

Mais dans cette grande tragédie de la Croix, le rôle le plus important semble être dévolu à l'Amour. De tous les états dans lesquels Dieu en Jésus-Christ s'est montré à nous, c'est celui-là dans lequel il a voulu nous demeurer toujours présent. Il a voulu que nous vissions toujours en lui le *Crucifié;* crucifié pour nous, notre Rédempteur, notre Sauveur. Il est resté en quelque sorte sur sa Croix, pour pouvoir dire à toutes les générations qui se succèdent à ses pieds et sur lesquelles il se penche: « O vous tous qui passez par le chemin, voyez s'il est « une douleur pareille à ma douleur[1]; un amour pareil « à mon amour. »

Jaloux de tous les faux amours qui nous dégradent, il a voulu les dominer de toute la hauteur du sien, et l'emporter sur eux dans le cœur de l'homme.

De toutes les expressions de l'amour, la plus victorieuse, c'est la mort. « Mettez-moi comme un sceau sur « votre cœur, dit le céleste Époux dans le Cantique des « cantiques, parce que l'amour est fort comme la mort, que « le zèle de l'amour est inflexible comme l'enfer, et que « sa lampe est feu et flammes[2]. » Et, dans son Évangile, avec cette simplicité plus persuasive dans sa bouche que tout le luxe des expressions, il nous redit: « Nul ne « peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie « pour ses amis[3]. » — « Et comme il aimait ainsi les « siens, il les aima jusqu'à la fin[4]. »

1. Jérémie, *Thren.*, I, 32. — 2. *Cant. cant.*, VIII, 6. — 3. Jean, XV, 13. — 4. Jean, XIII, 1.

Encore, s'il fût mort ainsi pour les justes! mais il est mort pour les pécheurs, pour ses ennemis, il s'est immolé pour les coupables; et par là, son amour est sans rival : « Car, comme l'écrivait saint Paul aux Romains, à « grand'peine, certes, advient-il que quelqu'un veuille « mourir pour un juste : encore pourrait-il être qu'il « s'en trouvât qui voulût mourir pour un bienfaiteur. « Mais Dieu fait éclater son amour envers nous en ce « que, lors même que nous étions pécheurs, dans ce « temps-là même, le Christ est mort pour nous[1]. »

Et enfin, ce qui met le comble, c'est que celui qui est mort ainsi ne devait pas mourir : la souffrance et la mort lui étaient étrangères, comme le péché qui en est l'auteur. Quand nous mourons volontairement, nous ne faisons qu'anticiper la mort de quelques instants, nous ne donnons en quelque sorte que ce que nous n'avons pas. Mais dans le Fils de Dieu, l'Immortel s'est fait mortel pour pouvoir mourir; le Saint s'est fait péché pour l'expier. Pour montrer l'immense amour qu'il avait pour nous, il a voulu, pour nous vers de terre, envoyer, non un Ange, non un Séraphin de sa cour céleste, mais Lui-même se donner, verser son sang, sa vie, son dernier souffle, dans un tel anéantissement et une telle ignominie, qu'il a pu dire, Lui, Roi de gloire, dont la beauté fait les délices du ciel : « Je suis un ver et non un homme. » O amour! O stupeur!

Et pourquoi cet amour porté jusqu'à nous paraître folie? Ces paroles de saint Paul que je ne pus lire un jour sans émotion aux pieds d'un de ces grands crucifix qui sont suspendus à l'entrée du chœur de nos églises de

1. *Aux Romains*, V, 7, 8.

campagne, vont nous le dire : « Le Christ est mort pour « tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-« mêmes, mais vivent à celui qui est mort pour eux[1]. »

Voilà la fin de toute sagesse, voilà le dernier mot du Christianisme et le dénoûment de toute son économie : *vivre à Dieu !* ce qui est vivre à la vérité, à la justice, à la beauté, à l'ordre, à la félicité, à la vie, à tout ce pourquoi nous sommes faits, et que nous cherchons et manquons hors de Dieu. C'est pour cela que LA VIE même qui est en Dieu est venue en terre : « Je suis venu « pour qu'ils aient la vie, a dit le Verbe de vie, et pour « qu'ils l'aient surabondamment[2]. » C'est pour nous racheter cette vie divine que nous avions perdue, qu'il est mort à notre vie humaine. C'est pour nous ramener du faux et vil amour de nous-même et des créatures par le plus véritable et le plus noble amour, que *Celui qui nous a aimé le premier* nous en a donné ce suprême et décisif témoignage, de nous aimer, tout Dieu qu'il est, jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. Il a fait de notre suprême intérêt une question de générosité, d'honneur, d'amour. Il nous a pris par ce qu'il y a en nous de plus noble pour nous retirer de ce qu'il y a de plus vil. Et combien ce divin procédé n'a-t-il pas été justifié par l'attrait qu'il n'a cessé d'exercer sur toute âme grande de toute condition. Il est décisif surtout sur les âmes neuves, et élève d'un coup les sauvages mêmes aux plus délicates et aux plus sublimes vertus. C'est là, avec la grâce venant vivifier ces bons sentiments de notre nature, ce qui fait de la Croix de JÉSUS-CHRIST un talisman de civilisation.

Nous ne voyons la Croix qu'à travers notre propre fo-

1. IIme *aux Corinthiens*, V, 15. — 2. Jean, X, 10.

lie, et nous lui imputons celle-ci. Quelle folie cependant d'estimer cette misérable vie la vraie vie! Que s'il en est ainsi, quelle sagesse dans cet amour, et quel amour dans cette sagesse qui se font folie à nos yeux pour nous retirer de la nôtre !

Et ce qu'il y a d'étrange dans celle-ci, c'est que, en même temps que nous estimons notre condition jusqu'à ne pas accepter l'amour qui se donne ainsi à nous pour nous en retirer, nous l'estimons si peu, que la folie de cet amour, à nos yeux, consiste précisément à s'être épris de nous dans notre misère, à s'être avili jusqu'à cette condition.

Mais c'est ici précisément que ressort la sagesse et qu'éclate la vertu de cet amour de Jésus-Christ.

D'où vient, en effet, la folie de l'amour humain ? C'est qu'il se dépense pour qui ne le vaut pas. Mais l'Amour divin élevant à soi son objet, le rend digne de Lui-même. L'objet de tout amour est le beau, le délicat, le noble, le parfait, le bien, en un mot, que nous croyons voir et trouver dans ce que nous aimons, et qui n'y est jamais au degré dont l'apparence nous séduit et dont l'inanité nous détrompe. Dieu, au contraire, n'a pas pu se prendre en nous aux apparences. Laids, insensés, dénués, souillés, vils et misérables, nous ne pouvions présenter à sa sainteté et à sa justice qu'un objet d'horreur. — D'où vient donc, ô Dieu ! que vous nous avez tant aimés? — Je vous ai aimés, non dans ce que vous étiez, mais dans ce que vous pouviez devenir et ce que je voulais vous faire : difformes, pour vous rendre beaux; ennemis, pour vous faire amis; fous, pour vous rendre sages; pauvres, pour vous faire riches ; vils, pour que vous devinssiez nobles; misérables, pour vous rendre heureux et

glorieux. — C'est là, en effet, la transcendance de l'Amour divin, de ne pas trouver d'obstacles, et de créer ce qu'il aime en l'aimant. La raison d'aimer n'est pas dans son objet, mais dans ce qu'il y met de Lui-même. Il se transfuse ainsi dans ceux qui lui sont hostiles, et d'ennemis il les fait amis, bien plus, fils et héritiers de sa gloire. Il se les *convertit*.

Et c'est là ce qui explique les Saints, et, à proportion, tant d'âmes qui, blessées de l'amour de Jésus-Christ, montent à des hauteurs diverses de perfection, dont la moindre est surnaturelle; qui rendent à Jésus-Christ amour pour amour, sacrifice pour sacrifice, et soutiennent avec lui cette grande lutte où le vaincu et le vainqueur semblent se confondre dans une même étreinte. Et d'où leur vient la force de cet amour? De Dieu lui-même, de la Grâce de Jésus-Christ, de son propre Amour dardé dans nos cœurs pour nous aider à l'aimer, dardé pour se faire de dignes amants de lui-même: *Deus sagittat cor amantis ut adjuvet amantem, sagittat ut faciat amantem*[1].

C'est là tout l'objet du Christianisme, dans le grand mystère de la Rédemption par la mort de Jésus-Christ; c'est là la divine raison du procédé de la Croix: l'amour inspirant l'amour; l'amour de Dieu et des hommes en Jésus-Christ et par Jésus-Christ.

Il l'a dit Lui-même : « Je suis venu mettre le feu de « l'Amour à la terre, et que veux-je sinon qu'elle en soit « embrasée[2]?... »

Et s'il est vrai que l'amour soit la vie, et que la vie soit la félicité des êtres, c'est la félicité même de Dieu que Jésus-Christ est venu apporter aux hommes : cette

1. Saint Augustin, *Enarr. in Psalm.* CXIX. — 2. Luc, XII, 49.

félicité torrenticlle qui abreuve les Anges et les Élus dans le ciel, et dont une seule goutte enivre l'âme qui s'y abouche ici-bas.

Et s'il est vrai encore que la mesure de l'amour soit le sacrifice, et qu'il éclate surtout dans la mort voulue pour l'objet aimé, quel amour que celui qui revet le sacrifice de la Croix, où la Beauté même s'est faite horrible, où la Vie même a été broyée pour se faire aimer et pour se donner!

Que manque-t-il à ce que toute l'humanité en soit pénétrée? Qu'elle le veuille: la seule chose que Dieu ne puisse pas faire à la place de ceux qu'il a faits libres de ne pas le vouloir.

Pour lui, il a fait ce que lui seul pouvait: il a ouvert la source, il a payé le prix, et il l'a mis à notre discrétion. Nous n'avons qu'à nous l'appliquer. Par là le monde esclave est devenu l'affranchi de Jésus-Christ.

Et c'est là le prodige de Celui qui, après nous avoir créés dans son premier amour, après que nous nous étions perdus en encourant sa disgrâce et en nous livrant contre lui, par un renversement monstrueux de la nature des choses, à l'amour désordonné de nous-mêmes et des créatures, nous a aimés encore d'un amour plus merveilleux que le premier amour, en venant sur terre s'immoler à la Justice dont nous étions les débiteurs insolvables et à jamais ruinés.

Par là il a racheté la race humaine et pacifié toutes choses, soit au ciel, soit sur la terre: au ciel, en nous réconciliant avec Dieu; sur la terre, en réconciliant l'homme avec l'homme, en mettant la paix partout: cette paix par l'amour qui n'existe nulle part dans le monde en dehors de la Croix de Jésus-Christ, même

dans les sociétés qui en poursuivent le rêve de toutes les lumières de la civilisation, et qui fleurit sur les plages les plus sauvages dès qu'elles ont été touchées de la Croix.

La mort de Jésus-Christ a purgé ainsi la peine éternelle due au péché, et charmé, en les partageant, les peines temporelles. Il a transformé par son amour les souffrances en délices, et de la mort même il a fait *un gain*.

Au seul point de vue naturel, n'est-ce pas une conception divine d'avoir imaginé de mettre ainsi en valeur et en attrait ce qui était le plus en horreur et en épouvante; de charmer la douleur et faire embrasser la mort, en lui donnant un attrait supérieur à la vie, par l'amour même de la vie?

Qu'est-ce donc de l'avoir fait?

Cet arrêt de mort qui avait été porté contre nous au commencement: *Morte morieris,* s'est poursuivi; mais, en allant frapper Jésus-Christ, il est revenu sur nous en lettres de grâce. La nature des choses est restée, mais la qualité a été changée. La mort a perdu son aspect sinistre de malédiction, comme dernier coup ici-bas d'une Justice qui se présentait plus terrible encore au delà. Elle n'est plus la perte de la vie, mais son échange contre celle qui ne finit pas. Elle ne nous barre plus l'entrée de celle-ci: elle nous y introduit. Elle n'est plus un saut dans l'ombre: elle est une ascension dans la lumière, depuis que Jésus-Christ, lui enlevant son dard, nous a ouvert les portes du ciel. Et comment? En s'offrant lui-même à son aiguillon, qui est resté dans la plaie qu'il en a reçue dans son humanité, et est venu se briser contre sa Divinité. Après ce duel, dont il la menaçait

de loin par son Prophète : « O Mort, je serai ta mort ! « ô Enfer, je serai ta morsure[1] ! » nous pouvons désormais la railler et lui dire avec saint Paul : « O Mort, « où est ta victoire ? Où donc, ô Mort, est ton aiguil- « lon[2] ? »

Nous lisons dans un vieux monument de la tradition hébraïque cette belle parole : « La mort est un baiser de « Dieu. » C'est ce qu'elle est devenue, en effet, pour tous ceux qui la reçoivent en union avec celle de JÉSUS-CHRIST, qui, ôtant le péché qui les séparait, a réconcilié le ciel avec la terre et pacifié l'univers avec son Auteur. « La « Justice et la Paix ont été par Lui au-devant l'une de « l'autre, et se sont embrassées dans le sein de la Misé- « ricorde[3]. »

La mort de JÉSUS-CHRIST est le baiser de Dieu.

1. Osée, XIII, 14. — 2. Ire *aux Corinth.*, XV, 55. — 3. Ps. LXXXIV, 11.

IX

LE CHRIST, DIEU-AVEC-NOUS DANS L'EUCHARISTIE.

Une nouvelle vie réclamait un nouvel aliment. Et comme on vit de ce dont on se nourrit, pour *vivre à Dieu* il fallait être nourri de Dieu. Le mode de cette nourriture devait participer de celui sous lequel la vie surnaturelle qu'elle devait alimenter nous avait été donnée : il devait dès lors être visible et sensible comme le sacrifice du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST qui nous avait enfantés à celle-ci sur la croix ; il devait être ce sacrifice même, ce corps et ce sang mêmes transformés, et appropriés à cette divine alimentation. Voyez le phénomène de la maternité : à peine l'enfant est-il né à la vie par le déchirement du sein qui l'a porté, que le même sein et le même sang qui ont été la substance intérieure de sa formation, deviennent au dehors la mamelle à laquelle il se rattache et le lait qu'il y puise, pour nourrir d'une autre façon la vie qu'il en a reçue. Les mêmes éléments d'où a été tiré son être se transforment pour devenir ceux de son allaitement. Voilà l'Eucharistie,

mystère de grâce, comme la maternité est un mystère de nature. C'est une divine lactation. « Comme des « enfants nouveau-nés, soyez avides de lait, pour que, « par ce céleste aliment, vous croissiez à la vie de la « grâce[1]. »

Notre orgueil, plus qu'une raison bien éclairée, répugne à cette croyance. C'est bien assez, dit-on, de croire que Dieu se soit fait chair, que cette chair de Dieu ait été immolée sur la croix; mais la manger! manger le corps même, boire le sang même de Jésus-Christ! « c'est « par trop fort, » comme répondaient les récalcitrants à ce mystère sur la déclaration que leur en faisait le Sauveur[2]. C'est nous prendre, en effet, pour des enfants à la mamelle. Évidemment ce n'est là qu'une *figure*. — Ainsi dit l'hérésie, allant bientôt rejoindre l'impiété dans le vide sans figure et sans fond de toute foi. — Tant il est vrai que tout se tient en Jésus-Christ, et que, qui ne le suit pas jusqu'à la Cène, le renonce bientôt à la Croix, et le répudie à la Crèche! Et, en vérité, c'est logique; car de ces trois mystères il serait difficile de dire quel est le plus incompréhensible. Le tout est à prendre ou à laisser; et pour bien croire, il faut tout croire, je veux dire croire le tout.

Il faut tout croire, mais non sans raison. Le Christianisme, œuvre de la Sagesse éternelle, remplit au contraire tellement la raison en la dépassant, que, sa doctrine étant donnée, cette raison s'y retrouve, s'y dilate, prend fait et cause pour elle, et la défend comme son propre domaine dans celui de la foi.

1. Introït de la messe du premier dimanche après Pâques. — 2. Jean, VI, 61.

Faisons-en une fois de plus l'essai dans ce beau mystère.

Chaque être vivant a sa vie propre, à laquelle correspondent ses organes ou ses facultés. L'homme se distingue par deux facultés principales, qui le font aspirer incessamment à l'invisible et à l'idéal : au vrai, au bien, au beau, vers lequel il se tourne et il tend, comme la plante vers le soleil, comme l'animal vers sa pâture. Il est fait pour vivre par en haut. Ces deux facultés sont les facultés de connaître et d'aimer, facultés insatiables en nous, que toutes les choses finies sont frappées d'impuissance de satisfaire, et qui dénoncent elles-mêmes l'infini comme leur véritable objet : l'infini en vérité, l'infini en perfection, la Vérité et la Perfection mêmes : Dieu ; Dieu tellement, qu'alors même que, par la perversion de ces facultés, nous les tournons, à notre grande déception, vers les créatures, ce n'est que parce que celles-ci nous font l'illusion du divin.

En cela nous ressemblons aux natures angéliques, si ce n'est que nous avons un corps; en cela nous ressemblons à Dieu lui-même, si ce n'est que Dieu a la vie en lui-même, et que nous l'avons en Dieu.

Cette vie, nous l'avions perdue par le péché, qui a consisté à prétendre ne la devoir qu'à nous-mêmes, en nous faisant *comme Dieu*, par un abus de sa ressemblance et de notre vocation à le posséder.

La Vie même, alors, qui en Dieu est Dieu même, est venue à nous. Elle nous est apparue et s'est redonnée au monde en Jésus-Christ. Elle s'est accommodée à notre infirmité en se faisant homme. En cet état, elle s'est fait victime pour nous racheter de sa perte.

Il nous a fallu dès lors *renaître*, comme le disait Jésus-Christ à ce personnage qui, frappé des signes de sa divinité, mais craignant encore de se compromettre, lui avait demandé un entretien pendant la nuit. *Renaître !* tout le Christianisme peut être ramené à ce seul mot, qui n'a pas moins été le mot, mais le mot obscur ou perverti, de toute philosophie et de toute religion. Ce qui fit dire à Jésus-Christ, en réponse à l'étonnement de son interlocuteur, qui entendait ce mot d'une renaissance charnelle : « Quoi ! vous êtes maître en Israël, et « vous ignorez ces choses? » Nous ne vivons naturellement que d'une vie empoisonnée de mort par le vice de la source d'où nous la tirons ; de mort spirituelle, plus funeste que la mort corporelle, en ce que le sujet dure toujours, et que c'est *une mort immortelle*, éternelle. Il faut donc renaître à la vie véritable, éternelle aussi. Mais comment, puisque le principe de cette vie a péri en nous? C'est pourquoi, disait dans ce divin entretien Celui qui est cette Vie même : « Dieu a aimé le monde « jusqu'à lui donner son Fils, afin que quiconque croit « en lui ne périsse point, mais qu'il ait *la Vie éter-* « *nelle*[1]. »

C'est donc une véritable naissance à la vie de Dieu que le chrétien tire de Jésus-Christ, de son Corps et de son Sang, dans le grand sacrifice par lequel il nous l'a donnée. Et alors revient plus étroitement ici l'assimilation que nous faisions de cette vie à celle de l'enfant, devant être alimentée comme celle-ci de la substance même qui l'a produite.

Et cela est d'autant plus nécessaire, que tout conspire

1. Jean, III, 1-16.

dans ce monde à nous la faire perdre, et que cette déperdition trop naturelle de la vie de Dieu veut être combattue par un renouvellement continu de cette vie en nous, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à l'âge éternel.

A cet effet ont été institués les Sacrements, qui sont comme les organes de la grâce de Jésus-Christ et de son sacrifice, qui en est la source, pour la distribuer à chacun de nous.

C'est là surtout la fonction du Sacrement par excellence, du Roi des Sacrements, en qui Jésus-Christ ne donne pas seulement sa grâce, mais Lui-même à chacun, comme il s'est donné une fois à tous : *le Très-Saint-Sacrement* de nos autels : abrégé de toutes les merveilles de Dieu pour l'homme, en qui se trouve ramené et concentré, sous la forme la plus simple et la plus familière, plus que le ciel, le Dieu lui-même du ciel.

En s'en allant dans son humanité glorifiée, il n'a pas voulu nous laisser, comme ses Apôtres au premier moment, regardant à ce ciel où il disparaissait à leurs yeux, ou réduits à aller chercher les vestiges effacés de ses pas divins sur la terre. Il n'a pas voulu être pour l'humanité, qu'il était venu régénérer, un simple personnage historique ou légendaire, livré à tous les commentaires des faux savants et des romanciers, lui qui était venu pour tous, et plus particulièrement pour les déshérités du monde. S'il l'eût fait, il nous eût laissés orphelins, plus orphelins en un sens qu'il ne nous avait pris; puisque, avant sa venue, il était préfiguré par des rites et des institutions qui étaient comme les sacrements de la Loi ancienne. Loin de là, il est venu pour remplir toutes les figures; et, de même que son Incarna-

tion n'a pas été figurative mais réelle, de même sa *Présence* au milieu de nous devait être *réelle* aussi ; de même qu'il nous a donné la vie par l'immolation *sensible* de son corps et par l'effusion *sensible* de son sang, de même c'est par notre communion *sensible* à ce corps et à ce sang que nous devions la recevoir et l'entretenir.

Cette communion à la victime avait universellement fait partie des sacrifices dans l'antiquité : une part était consacrée à la Divinité, et l'autre était mangée par les assistants, en signe de réconciliation avec le ciel et d'union commune entre les hommes : on appelait cela *manger avec les dieux*. C'était un rite éminemment religieux et social, s'il est vrai que la religion, nous prenant dans notre nature pour la rétablir, doit resserrer notre lien social en le renouant à Dieu d'où il procède. Le partage d'une nourriture commune entre les hommes, étant le signe le plus expressif et le plus effectif de la concorde, était élevé à sa plus haute puissance, alors que cette nourriture était la victime dont le sacrifice venait d'apaiser la Divinité et qu'on la mangeait avec celle-ci et à sa table.

Le Christianisme, qui est la parfaite réalité dont ces rites anciens étaient les ombres grossières, ne pouvait pas moins faire ; il devait faire mieux, il devait faire parfaitement la même chose.

Sans doute, l'objet du Christianisme est de nous retirer des choses sensibles pour nous ramener à l'Invisible, au culte de Dieu *en esprit et en vérité*. On sait s'il a accompli sa mission, et à quel degré de spiritualité il élève proportionnellement tout ce qu'il touche : si bien que la perfection de ses résultats, à elle seule, suffirait à répondre de celle de ses moyens.

Mais, à considérer ces moyens en eux-mêmes, qui ne reconnaît, qui n'admire leur parfaite économie?

Il fallait nous ramener à l'Invisible, au culte en esprit. Oui. Mais sommes-nous seulement esprits? ne sommes-nous pas aussi corps, vivants ici-bas dans le monde visible et sensible des corps? et ne fallait-il pas, sous ce seul rapport, nous prendre où nous sommes, et par ce que nous sommes? — En second lieu, sommes-nous de simples individus pris isolément? ne sommes-nous pas des êtres sociaux, faits pour vivre en union, en communion? et, sous ce second rapport encore, ne fallait-il pas nous rallier par un moyen significatif qui opérât cette communion des volontés et des âmes et qui en fût comme le foyer? — Enfin, à ces conditions de notre nature première, le péché n'était-il pas venu apporter une aggravation effroyable, en nous plongeant dans ces choses sensibles dont la possession nous aveuglait autant qu'elle nous divisait? et pouvions-nous dans un tel état passer au pur invisible, sans aucun procédé de transition? Ne fallait-il pas un viatique à cette âme,

> En ce pèlerinage où l'éternel Amour,
> Lui montrant son pays, la presse du retour [1];

et un viatique qui se sentît de l'exil tout en anticipant la patrie?

Défiez-vous de ces zélateurs du pur invisible, de ces contempteurs des sacrements et des rites sensibles qui nous y élèvent. Au fond, ce ne sont pas seulement des superbes : ce sont des charnels. Ils ne répugnent aux moyens que parce qu'ils répugnent à la fin. Pour pré-

1. Corneille, traduct. de l'*Imitation de Jésus-Christ.*

tendre voler de leurs propres ailes, ils se vouent aux chutes les plus honteuses, et *voulant faire l'ange, ils font la bête.* — L'histoire de toutes les hérésies est là pour le montrer.

Et n'est-ce pas là précisément l'histoire de la première grande chute du genre humain, dans ses auteurs, qui ne péchèrent par l'esprit qu'en péchant par les sens; qui, considérant que le fruit de l'arbre de la science *était beau et agréable à la vue*, ne voulurent se faire *comme des dieux* que pour *manger?*

C'était la perversion d'un sentiment vrai, et qui devait être redressé par un procédé diamétralement inverse. Oui, il est vrai que nous sommes destinés à être *comme des dieux*, à vivre et à jouir de la vie même de Dieu. Oui, il est vrai que nous sommes assujettis à la condition de *manger*. Mais, au lieu de vouloir nous faire dieux par orgueil, pour manger le fruit de mort par concupiscence, nous devons manger en humble foi le fruit de vie, pour participer à la gloire et à la félicité même de Dieu.

Ainsi était-il convenable, au jugement même de la raison, que nous fussions ramenés à l'invisible par le visible, au spirituel par le sensible.

Plongés que nous sommes dans celui-ci et nous y étant précipités, l'Auteur de notre nature, venu pour nous en retirer, par un immense amour pour sa créature, ne pouvait nous y laisser retomber en bornant son œuvre au fait historique et dogmatique de l'Incarnation et de la Rédemption. Il n'est pas venu pour s'en aller, mais pour rester *réellement Présent* d'une certaine manière partout et toujours au milieu de nous; pour être Dieu-avec-nous, ainsi qu'il s'était annoncé à l'avance par

son Prophète, et qu'il l'a déclaré lui-même en termes exprès. Il est venu fonder, sur son Humanité et sur son Sacrifice, tout un ordre divin de choses, qui, comme cette Humanité et ce Sacrifice mêmes, devait avoir un revêtement sensible, et devait être comme l'extension au monde de l'Incarnation et de la Rédemption opérées pour le salut du monde. Il était en même temps conforme au dessein de retour au spirituel et à l'invisible qu'il se proposait, de réduire ce revêtement sensible à l'*apparence*, et la réalité substantielle de la chose à l'*invisible*. Il fallait, d'ailleurs, pour arriver à quiconque voudrait participer au divin bienfait de son sacrifice, et s'approprier la sainte Victime, qu'il les universalisât et les perpétuât. Il fallait semer en quelque sorte dans le monde et dans l'avenir ce corps et ce sang de Jésus-Christ dont la reproduction devait germer dans les chrétiens pour la vie éternelle.

La Sagesse, l'Amour, la Toute-Puissance, tous les attributs divins avaient à lutter d'émulation et de concours, ce semble, pour trouver et opérer une telle merveille.

Mais que faut-il à Dieu pour tout faire? Rien; rien que de très-simple et de très-digne, par cette simplicité même, de Celui qui n'a jamais voulu en imposer par des apparences mensongères, et qui réduit toutes ses opérations à la vertu créatrice par laquelle il a tiré toutes choses du néant et fait les plus grands miracles : un peu de pain, un peu de vin, et quatre paroles qui transsubstantient ce pain au corps et ce vin au sang de Jésus-Christ, ne leur laissant du pain et du vin que l'apparence.

C'est ce que nous voyons dans l'institution de la Cène.

La nuit même où il allait être livré pour la Rédemp-

tion du monde, le Sauveur Jésus se renferma avec les siens en un dernier banquet; et, après leur avoir donné le grand enseignement du lavement des pieds, après leur avoir ouvert les entrailles de sa charité pour en répandre sur eux les brûlants trésors, après avoir fait une suprême oblation de Lui-même à son Père et stipulé pour le monde toutes les grâces de réconciliation et d'union dont sa mort allait être le prix, il disposa par testament de Lui-même, de ce Corps qui allait être livré, de ce Sang qui allait être versé pour nous, et, tous *les siens* suspendus à son cœur et à sa bouche, le divin Pélican les communia.

Et, comble de merveille! il communia par eux tout le genre humain, en conférant à leur Sacerdoce le même pouvoir de communier dans l'avenir *tous ceux qui croiraient en Lui par leur parole* [1], et auxquels il se donnait ainsi Lui-même par leurs mains.

De sorte que, dans cette première communion des Apôtres, il faut voir celle du monde. La Cène s'élargit, le Festin sacré devient universel, il dure encore, il durera jusqu'à la fin; et c'est toujours le CHRIST qui, debout, devant les générations qui se succèdent, dit par la bouche de ses Prêtres, à chaque fidèle de tous les lieux et de tous les temps : PRENEZ ET MANGEZ, CECI EST MON CORPS; BUVEZ, CECI EST MON SANG.

Merveilleuse invention de la Sagesse! prodige de la Toute-Puissance! ineffable procédé de l'Amour!

Ce n'était pas assez pour cet Amour éternel de s'être précipité du ciel en terre à la poursuite de l'humanité égarée et de s'être revêtu de cette humanité pour la ga-

1. Jean, XVII, 20.

gner. Ce n'était pas assez, après l'avoir prise ainsi dans la pauvreté, dans l'abjection, dans la contradiction, dans toutes les misères de sa condition mortelle, de l'avoir instruite et reformée par un enseignement merveilleux. Ce n'était pas assez de s'offrir en sacrifice et de se faire victime de sa Rédemption en expirant dans les souffrances et les ignominies du supplice infâme de la Croix. Il fallait descendre jusqu'à perdre les apparences mêmes de l'humanité sous celles de l'aliment le plus vulgaire. Pour arriver jusqu'à l'âme, à cette âme objet d'un si grand amour et d'un si grand prix, il fallait se faire nourriture et pain; et, pour comble, rester ainsi otage et prisonnier de l'homme, achetant, par le mépris d'un grand nombre, le gain et le salut éternel de quelques-uns.

Voilà cependant ce qui révolte une raison vulgaire. *Qu'est-ce que cela prouve?* dirait-elle, comme Zoïle au plus beau morceau d'une tragédie (ignorant que le cœur a ses raisons, comme l'esprit a ses émotions, et que l'un et l'autre constituent l'âme, indivisible dans la distinction de ses facultés). Elle y fait des difficultés, elle y voit des impossibilités.

Lesquelles?

L'excès d'abord. — Je l'avoue. Mais vous croiriez donc à l'amour de Dieu s'il n'excédait pas l'amour de l'homme? Ma raison me dit tout le contraire. C'est précisément à cet excès que je le reconnais divin. L'Eucharistie me charme et me convainc en ce que l'Amour m'y paraît infini.

L'incompréhensible. — Je l'avoue encore. Mais je dirai de l'intelligence ce que j'ai dit de l'amour. Plus l'Eucharistie me passe, plus elle me révèle Dieu : Dieu dans le

fort, pour ainsi parler, de son opération, disposant Lui-même de Lui-même comme il l'entend. Et où jamais dut-il y avoir plus de prodige et de mystère? La raison humaine ne peut se retrouver ici que dans son plus complet anéantissement, et l'obscurité devient lumière.

Comment! Là où Dieu lui-même anéantit sa Divinité, son Humanité même pour l'homme, l'homme ne se voilerait pas la face? il ferait ses conditions? il voudrait voir?... et voir de quels yeux? De ces yeux qui voient déjà si peu clair dans la nature des choses, et qui prennent si souvent l'apparence pour la réalité, le phénomène pour la substance, la coutume pour la raison?...

Mais est-ce à dire qu'il suffit qu'une chose soit incompréhensible pour être embrassée comme divine?

Je ne dis pas cela.

Je dis qu'il suffit qu'une chose *soit vraie* pour être admise, quoiqu'incompréhensible. J'ajoute que, s'il s'agit d'une chose divine, et divine au plus haut degré, comme l'Eucharistie, l'incompréhensible en est la condition.

Écartant donc la difficulté tirée de l'incompréhensible, il reste à nous demander si l'Eucharistie *est vraie*.

C'est une question de *preuves*, puisqu'on le veut. Soit. Voyons donc.

Jésus-Christ, d'abord, est-il digne de foi, oui ou non? Qui donc, se mettant en face de Lui, de tous les témoignages qui le précèdent, l'accompagnent et le suivent dans le monde, oserait raisonnablement s'inscrire contre sa parole?

Mais cette parole est-elle claire et formelle sur ce point?

La voici : — « Je suis le Pain vivant descendu du ciel.

« et celui qui mangera de ce Pain vivra éternellement [1]. » « Le Pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie « du monde [2]. » « Mon corps est vraiment nourriture, « et mon sang est vraiment breuvage [3]. » — « En vérité, « en vérité je vous le dis : si vous ne mangez la chair du « Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous « n'aurez point la vie en vous [4]. » — « Qui mange ma « chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en « lui [5]. » — « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui « sera livré pour vous; buvez, ceci est mon sang qui « sera répandu pour vous [6]. » Il mesure ainsi le nombre et la force de ses affirmations à la hauteur et au poids du mystère. Il y joint l'action. Il célèbre et il opère lui-même ce mystère, et il ajoute : « Faites ceci en mémoire « de moi. » C'est-à-dire que, de tout ce qu'il a dit et ce qu'il a fait de merveilles, c'est en celle-ci surtout qu'il fait consister *sa Mémoire*. Il se ramasse, si j'ose ainsi parler, tout entier dans ce Sacrement. Enfin, pour ne laisser aucune échappée à ceux qui, dans l'avenir, prétendraient s'inscrire contre le sens de ses paroles, il provoque le même sentiment chez quelques-uns de ceux qui les entendaient, et à tous ceux qui diraient comme eux : « Cette parole est dure, et qui peut l'écouter? » il répond : « Et vous, cela vous scandalise-t-il aussi [7]? » comme qui dit : Je n'ai rien à en rabattre, c'est à prendre ou à laisser.

Ainsi la parole de Jésus-Christ, doublement indiscutable, et dans sa véracité et dans sa force, telle est la

1. Jean, VI, 59. — 2. *Id.*, *ibid.*, 52. — 3. *Id.*, *ibid.*, 56. — 4. Jean, *ibid.*, 54. — 5. *Id.*, *ibid.*, 57. — 6. Matth., XXVI, 26-28 ; — Marc, XIV, 22-24 ; — Luc, XXII, 19, 20 ; — Ire Cor., XI, 24, 25. — 7. Jean, VI, 62.

preuve directe à laquelle aucune raison saine ne saurait résister.

Mais telle n'est pas la raison humaine. Elle n'est pas saine de préjugés naturels; elle n'est pas souple au mystère qui les choque, bien qu'elle soit plongée dans des mystères de nature qu'elle subit par coutume et par défaut d'intérêt. Ici elle se soulève, parce que cette coutume des choses est contredite, et parce que cela touche au vif de cette volonté malade en nous, et qui, pour se satisfaire, fait en toute autre chose si bon marché de cette même raison, qu'elle ne retrouve que pour l'opposer au remède qui doit la guérir. — Ce n'en est pas moins, en soi, incroyable, dit-on.

Je le concède, si l'on entend par là que c'est un mystère de foi fait pour éprouver la raison, pour l'inviter au sacrifice.

Mais où jamais le mystère, où jamais le sacrifice fut-il plus à sa place? N'est-ce pas ici le sacrement de l'amour, de l'amour qui n'est que mystère et que sacrifice? Dieu lui-même qui nous le propose ne s'y exécute-t-il pas le premier par un anéantissement qui ne serait pas le comble de l'amour s'il n'était pas le comble du mystère? Si *Dieu est amour*, il doit être *un Dieu caché*, là où il est de sa personne, et dans son amour même. Il n'y a qu'une manière possible mais décisive de l'y voir : c'est de l'y suivre, dans la même disposition de sacrifice où Lui-même s'est mis.

Sans doute pour l'y suivre il faut se quitter, quitter ses passions, ses sens, sa raison ordinaire, soi-même enfin. Mais d'abord, est-ce de prime abord qu'il exige un tel sacrifice? N'a-t-il pas donné pour gages toutes les preuves de sa Divinité et de sa Vérité, qui sont comme le

chemin qui y conduit? Et puis, *se quitter* quand on n'est malade que de trop s'appartenir, n'est-ce pas la première condition du remède, le remède même? Se quitter, c'est mourir à soi-même, il est vrai; mais comment renaître sans mourir? Et puis enfin, mourir à soi-même, n'est-ce pas la condition de l'amour, ce que nous faisons pour tout amour humain? et n'est-il pas admirable que, devant exiger de nous cette mort préalable, ou plutôt concomitante à la vie qu'il nous donne, Jésus-Christ lui ait donné l'attrait et le charme déterminant de l'amour?

Il y a donc là une preuve intrinsèque, à l'invitation de laquelle on ne saurait se refuser.

Mais elle se traduit par une preuve extrinsèque de la plus grande force, d'une force égale à la difficulté.

Le mystère de l'Eucharistie est incroyable, dit-on. J'en conviens. J'ajoute même que rien ne saurait y faire illusion, et qu'il n'est pas même spécieux.

Mais qu'on explique alors comment une chose si incroyable est devenue et est restée la croyance du monde chrétien, et de ce qu'il y a de mieux dans le monde chrétien? — D'où a pu naître, par où a pu se soutenir une telle croyance, n'ayant pour elle ni vérité ni illusion?

Vous me demandez de vous expliquer un prodige, de sa nature inexplicable, étant de l'ordre divin; expliquez-moi, vous, ce prodige de sa croyance, qui doit pouvoir s'expliquer, étant, selon vous, d'un ordre tout humain?

Ces deux prodiges se balancent du même poids. Il est manifeste que si l'humanité la plus saine a cru si universellement et si persévéramment à la *Présence réelle*, incroyable selon vous jusqu'à l'inadmissible, c'est nécessairement qu'elle est vraie par elle-même jusqu'à l'absolu; c'est qu'elle porte en elle son propre témoignage,

d'autant plus fort, que tout extérieurement la dément.

Qu'est-ce donc, si non-seulement elle est ainsi crue depuis son institution, mais s'il a été prédit qu'elle le serait, et si elle l'était par là même bien avant; si le prodige historique de sa croyance est doublé d'un prodige prophétique, comme il en est de tous les mystères chrétiens? Voici, en effet, comment le mystère Eucharistique était exalté au sein des ténèbres impures de l'idolâtrie, et au-dessus même des sacrifices de l'ancienne Loi :

« Depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, mon « nom est grand parmi les nations ; et en tout lieu on « me sacrifie et on offre à mon nom une Hostie pure[1]. »

« Quel est le Bien et quel est le Beau, si ce n'est le « Froment des élus et le Vin qui germe les vierges[2]? »

Cette question ainsi posée cinq siècles à l'avance, dans cette lumière prophétique où tous les temps sont comme dans un éternel midi, s'impose aujourd'hui avec l'autorité de vingt siècles de témoignage. Oui : « Quel est « le Bien, quel est le Beau, si ce n'est le Froment des « élus et le Vin qui germe les Vierges ? » Cette croyance à l'Eucharistie, dont le fait seul balance de son poids toutes les difficultés qu'on peut y faire, n'est pas en effet tellement renfermée dans l'âme des parfaits croyants, qu'on puisse se demander si elle n'y serait pas illusoire. Elle éclate en eux et autour d'eux en Bien et en Beau, et par conséquent en Vrai, sur le témoignage desquels ce n'est pas se risquer d'y croire. Tous les fruits d'or du christianisme germent de là : la Sainteté, la Virginité, le Martyre, l'Apostolat, le Zèle de la vérité, les flammes de la Charité, les Œuvres, la sagesse des institutions,

1. Malachie, I, 11. — 2. Zacharie, XI, 17.

les merveilles du génie et de l'art chrétiens, qui sont l'honneur de l'humanité : toutes célestes perfections qui croissent du fond ou fleurissent sur les bords de ce mystère, et qu'il produit de sa divine fécondité.

L'Eucharistie — nom admirable, qui signifie étymologiquement la *Grâce du Bien*, la *Beauté du Bien*, et rentre ainsi dans sa désignation prophétique — fait ainsi sa preuve par sa vertu, et la preuve de sa vertu par la vertu qu'il nous communique. Cette preuve est à toute la hauteur du mystère ; elle le vaut en prodige. Elle est ce mystère même, passé en nous : si ce n'est qu'en lui-même, muet et invisible, son Objet souffre notre incroyance, et qu'en nous, parlant et éclatant, il ne la souffre pas, il s'impose par son évidence.

Remarquez bien en effet le phénomène de l'Eucharistie dans les parfaits chrétiens, en qui il rend toute sa vertu. Je dis que c'est le même mystère, le même prodige que l'Eucharistie même. Le mystère eucharistique consiste en effet dans la *transsubstantiation* invisible du pain et du vin, dont il ne reste que les apparences, au Corps et au Sang de Jésus-Christ. Or en quoi consiste son effet en nous ? Dans la transsubstantiation sensible et visible, et, si le mot est trop fort, dans la transfiguration de notre nature grossière et mauvaise, en la nature angélique, divine elle-même. C'est le surnaturel manifeste et rayonnant dans le terrestre et dans l'impur. Nous étions ténèbres, et nous sommes lumière ; nous étions charnels, et nous sommes spirituels ; nous étions lâches, et nous sommes vaillants ; nous étions égoïstes, et nous sommes dévoués ; nous étions révoltés, et nous sommes patients ; nous étions brutaux, et nous sommes doux ; nous étions pesants, et nous avons des ailes ; nous étions

hommes enfin, et nous sommes anges, dieux. La chair de l'Agneau mystique devient en nous la moelle du lion, *le Pain des Forts.*

C'est Jésus-Christ même, c'est *la Présence réelle* passée en nous, et d'invisible devenue visible : comme le soleil, alors qu'il n'est pas ou qu'il n'est plus sur l'horizon, se fait voir sur le pic des montagnes qu'il illumine de ses feux. Quelle preuve plus manifeste ! C'est la plus irrécusable qui puisse être donnée à notre faiblesse : la force de Dieu en nous.

Et je n'en appelle pas seulement ici à l'expérience intérieure et à ses sujets ; j'en appelle à ses témoins extérieurs, adverses même, et je leur demande : *Quel est le Bien*, et *quel est le Beau*, si *ce n'est le Froment des élus, et le vin qui germe les Vierges?* « Qui pourrait contenir « son admiration et son étonnement, redirons-nous « après saint Jean Chrysostome, en trouvant ainsi dans « une nature terrestre une vie angélique? Quel homme « oserait approcher, lequel oserait toucher cette âme « éblouissante? Tous s'éloigneront ; car ils sont dans la « stupeur, comme à l'aspect d'un or éclatant au feu. »

Ce fut là le grand miracle qui stupéfiait le plus les païens, surtout dans les martyrs, surtout dans les femmes, réputées jusque-là de moindre nature que l'homme. C'était Jésus-Christ dans ses Saints.

C'était par là même, c'est encore Jésus-Christ dans le monde, germant toute civilisation de sa vertu eucharistique.

Et ce que nous venons de dire de l'ordre moral n'est pas moins vrai de l'ordre intellectuel, comme le témoignent tant de grands Docteurs, tant de beaux Génies qui, comme Moïse des ténèbres du Sinaï, descendaient

de l'obscurité de ce mystère, rayonnants de ces lumières et embrasés de ces feux que leurs plumes ou leurs bouches éloquentes nous ont laissés, par la vertu de ce Pain des Anges et de cette Viande des Esprits, dont ils contractaient la nature, en se nourrissant du même aliment.

Qu'aurait été le monde sans l'Eucharistie? que deviendrait-il à l'heure où nous sommes? Qu'on y réfléchisse bien : le parfait Christianisme qui a fait la civilisation et qui seul la retient encore sur le penchant de l'abîme, n'étant vivifié au fond que par l'Eucharistie, qui, de ses convives, agit de proche en proche dans la masse entière, c'est l'Eucharistie, c'est la Présence réelle, c'est Jésus-Christ à cet état qui est la vie et la lumière du monde; et je ne m'étonne pas qu'un publiciste protestant, prenant le mot de gouvernement dans son sens moral le plus large, ait terminé une étude sur ce sujet par cette conclusion : « Voilà donc la solution de « la question la plus importante, après celle de l'immor- « talité de l'âme, qui puisse être présentée aux hommes : « Quel est le meilleur des gouvernements? et plus on « l'étudiera, plus on verra que cette croyance à *la Pré-* « *sence réelle* s'étend non-seulement sur tous les gou- « vernements, mais sur toutes les considérations hu- « maines, qu'elle en est comme le *diapason*, et qu'elle « est par rapport au monde moral ce qu'est le soleil « par rapport au monde physique : *Illuminans omnes* « *homines*[1]. »

Une dernière réflexion :

La foi chrétienne, indépendamment de ses mille

1. Fitz-William, *Lettres d'Atticus.*

preuves, a cela d'incontestablement rationnel et honnête, qu'elle accule toute incroyance, tout soulèvement, toute révolte, à une question *d'expérimentation*, et dès lors de fait et de volonté. « Celui-là qui fera la volonté « de mon Père, dit JÉSUS-CHRIST, *saura* si ma doctrine « vient de lui, ou si je parle de mon chef[1]... » — « Qui « *fait* la vérité arrive à la lumière[2]. » — Et enfin, sur le mystère que nous étudions, il a promulgué cette assertion : « Celui qui mange de ce Pain *vivra*[3]. »

Les témoignages unanimes des croyants, et plus encore les fruits qu'ils portent, ne vous suffisent pas? Expérimentez vous-même la foi. Il est dit des disciples d'Emmaüs, qui étaient en compagnie de JÉSUS-CHRIST sans le connaître, que, pendant qu'il était à table avec eux, il prit du pain, le bénit, et, l'ayant rompu, le leur donna, et qu'aussitôt *leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent à la fraction du pain*[4]. Ce qui s'est passé là n'a jamais manqué son effet sur tout homme de bonne volonté qui s'est mis dans les dispositions, rationnellement morales d'ailleurs, voulues pour participer à ce mystère.

Que si vous ne vous sentez pas la force de le faire, qui est, au fond, la force de devenir meilleur, ne tirez pas argument de votre faiblesse. Ne vous érigez pas en juge de ce qui vous condamne. N'imputez pas à difficulté de croire ce qui est difficulté de faire. Abstenez-vous de prononcer, puisque vous vous abstenez de pratiquer, en une matière qui est toute de vertu et dès lors d'action.

1. Jean, VII, 17. — 2. Jean, III, 21. — 3. Jean, VI, 59. — 4. Luc, XXIV, 30, 35.

N'opposez pas l'incompréhensibilité, c'est-à-dire le divin du mystère, en un sujet tout divin.

Le mystère, dans l'ordre purement naturel, vous arrête-t-il? Nullement. Comprenez-vous qu'un grain de blé mourant en terre produise un épi, et cet épi, une moisson? comprenez-vous que le pain qui en est fait se transforme en sang et en chair de celui qui le mange? que diriez-vous cependant de celui qui, parce qu'il ne comprend pas ces mystères, ne voudrait pas semer, ne voudrait pas manger?

Il n'y a pas moins de mystères dans la nature que dans la religion: que dis-je? il n'y en a pas moins dans les œuvres de nos industries, qui ne sont que les mystères de la nature manipulés pour être appliqués à nos besoins. La seule différence, c'est que les uns tournent à la satisfaction terrestre de nos appétits, et les autres à leur céleste réformation.

Les incroyants sont aux mystères de la religion ce que les sauvages sont aux merveilles de la civilisation.

Le Christianisme est une civilisation surnaturelle, âme de toute civilisation naturelle, dont les mystères ne nous effrayent si fort, que parce que nous les jugeons d'un état inférieur de ténèbres et de misère que nous lui préférons, et dont Jésus-Christ, divin Orphée, est venu nous retirer.

X

LE CHRIST, CHEF DU CORPS MYSTIQUE DE L'ÉGLISE, PONTIFE DES BIENS FUTURS.

L'Eucharistie pourvoit à un des deux grands besoins de l'humanité : l'Amour. Restait le second à satisfaire : la Vérité.

Ces deux besoins, pervertis en nous par notre déviation de leur Objet, sont toujours en quête de lui. Ils le cherchent dans les créatures ou en nous-mêmes, c'est-à-dire dans ce qui n'en est que l'ombre : et rien ne démontre plus clairement ce grand et unique Objet que la déception de cette poursuite. Qui est-ce qui a trouvé ici-bas un amour à la satisfaction de son cœur, ou une doctrine à la satisfaction de son intelligence, qui réponde à toutes nos exigences, qui réalise toutes nos illusions, qui tienne toutes ses promesses, qui dure autant que notre âme, et ne nous laisse pas soupirants? Hélas! si courte que soit cette vie, elle est encore de beaucoup trop longue pour une telle satisfaction. Nous n'y portons que des deuils, deuils de nos attentes ou deuils de nos possessions, et, comme des naufragés, nous n'embrassons que

des épaves! Qu'en est-il donc de la vie qui ne finit pas, de cette vie où, d'un instant à l'autre, nous pouvons entrer par une porte à laquelle nous laissons forcément tout, survivants immortels à cette grande ruine, et vides cette fois, même de toute ombre, même de toute illusion d'amour et de vérité, si nous ne nous sommes pas pourvus par avance de l'Amour et de la Vérité mêmes.

Chose étrange! nous nous plaignons que l'amour de Dieu soit infini, et que sa vérité nous passe dans le Christianisme, nous qui nous plaignons d'autre part que nos amours soient finis et que nos connaissances soient bornées! Nous nous faisons des dieux d'argile, que nous douons, à notre grande déception, d'infinité; et quand cette infinité s'offre à nous dans le Dieu véritable, nous voudrions la réduire à la dimension de ces faux dieux qui ne nous suffisent pas! Mais que mettons-nous autre chose dans ceux-ci que ce que nous repoussons dans celui-là, plus le mensonge? L'amour et la vérité à l'infini, c'est ce que nous demandons, c'est ce que nous voulons, c'est ce que réclame notre nature; et, contraires à nous-mêmes, voici que quand ils viennent à nous, nous sommes comme des mendiants qui se plaignent de trop de richesses : nous préférons la quête à la possession.

Les hommes, avant le Christianisme, écrivait saint Paul aux Romains, étaient déjà inexcusables de ce que, Dieu leur ayant été notifié par la connaissance que ses créatures -nous en donnent, ils ne l'avaient pas glorifié comme Dieu, mais avaient transféré l'honneur qui lui est dû à ces créatures mêmes qui le leur faisaient connaître, et s'étaient par suite déshonorés eux-mêmes en se livrant à toutes les ignominies de leurs passions. — Mais combien plus nous!

Car enfin, les Anciens en étaient venus à perdre la piste de la Vérité. Mais avec quelle ardeur cependant ils la recherchaient, et souvent en approchaient, revenant en arrière par les traditions, se lançant en avant par le désir et l'espérance, flairant, si j'ose ainsi parler, de tous côtés ses divines émanations, et relevant souvent ses traces par des traits de lumière qui confondent notre infidélité.

C'est pourquoi Dieu, *prenant en pitié ces temps d'ignorance*, comme saint Paul le disait aux Athéniens, est venu une fois pour toujours fixer sa Présence réelle au milieu de nous, se faire *Dieu avec nous* par deux grandes merveilles, où, écartant les voiles épais de la Création, et ne gardant que ceux qui, en tempérant sa gloire, éprouvent notre fidélité, il répond inépuisablement à notre cœur comme Amour, et infailliblement à notre esprit comme Vérité : — l'Eucharistie et l'Église.

De l'Église comme de l'Eucharistie il a dit : « Voici « *Moi-même*, je suis avec vous jusqu'à la consommation « des temps. » Et il ajoute, entrant dans ces deux Institutions : « Les portes de l'Enfer ne prévaudront pas « contre elles. »

Je dis ces deux Institutions, non divisément ; car c'est aux mêmes Apôtres auxquels, parlant de l'Eucharistie, il a dit : « Faites ceci en mémoire de moi, » qu'il a dit : « Allez, enseignez toutes les nations, leur apprenant à « garder tout ce que je vous ai commandé [1]. »

L'Église comprend ainsi tout : la doctrine comme vérité, les préceptes comme morale, les sacrements comme grâce : la Chaire, le Tribunal, l'Autel : JÉSUS-CHRIST tout entier.

1. Matth., XXVIII, 19, 20.

Qu'est-ce que l'Église, en effet?

L'Église, comme l'étymologie de ce mot l'indique, est une *Société* spirituelle unique, dans l'universalité multiple des sociétés temporelles.

C'est un corps, et c'est une âme.

C'est un corps qui se compose de tous ses adhérents comme membres, et de Jésus-Christ comme Chef et comme Cœur.

Le genre humain est un composé de corps nationaux et sociaux, dans chacun desquels on peut distinguer encore des corps divers, tels que la magistrature, l'armée, etc., qu'on appelle tels, parce qu'ils constituent des êtres moraux dont tous les membres vivent et fonctionnent en unité de vues et de devoirs naturels pour le but temporel auquel ils sont consacrés. L'Église est de même un corps. Mais il diffère éminemment de tous les autres, en ce que ses vues sont surnaturelles, ses devoirs spirituels, et son but éternel; en ce que sa vie lui venant exclusivement de Jésus-Christ en elle, et en Lui de Dieu, a pour fin Dieu même : notre participation, par sa grâce, à sa gloire et à sa félicité, afin — comme le dit Jésus-Christ dans sa prière à son Père — « que tous ils soient « un, comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous; « afin qu'eux aussi soient un en nous [1]. »

C'est ce sublime et divin caractère de la vie de l'Église, mystérieux comme tout ce qui est divin, qui l'a fait appeler *un corps mystique;* parce que son chef et son lien Jésus-Christ y est d'une manière cachée et qui n'apparaît que par son efficacité.

Quand le Verbe éternel, Fils de Dieu, se fit Fils de

1. Jean, XVII, 21.

l'homme, il prit une humanité individuelle, un corps et une âme distincts, dont il fit son corps et son âme en se les personnifiant. Il se fit Dieu-Homme visiblement, comme chacun de nous est homme. C'était là une première union à notre nature, par laquelle il apparut historiquement, mais pour un temps, par des enseignements, des exemples, des merveilles de sagesse, de puissance et de bonté, qui n'opérèrent aucun changement profond autour de lui, pas même dans ses Apôtres.

C'est que ce n'était là que le germe de son œuvre. Cette œuvre avait besoin de sa mort pour se consommer. C'est ce qu'il disait lui-même en une de ces images dont la simplicité naturelle recouvre la surnaturelle profondeur : « En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de fro-« ment tombant sur la terre ne meurt point, il demeure « seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit[1]. »

Cette mort du grain céleste, semence de Dieu fait homme, était donc nécessaire pour germer dans l'humanité. Elle nous ouvrait en effet le trésor général des grâces en opérant notre rédemption, et mettait la Victime en état de réaliser cette autre parole : « Quand je serai « élevé de terre, j'attirerai tout à moi[2]. »

Mais encore fallait-il qu'il mît sa fécondité en rapport avec notre stérilité, et qu'il se semât dans le monde. Car, si puissante que soit la fécondité de Jésus-Christ, comme il ne devait pas agir en des natures inertes, mais libres, et non purement spirituelles, mais sensibles, il fallait qu'il s'adaptât à l'humanité par un procédé analogue.

A cet effet, il créa l'Église, en qui il mit son divin

1. Jean, XII, 24, 25. — 2. Jean, XII, 32.

Esprit, sa Vérité, son Amour, ses Grâces, Lui-même tout entier, pour qu'elle fût comme son *Semoir* universel et perpétuel dans le monde.

Et alors, *le fait* vint justifier toutes les paroles en elles-mêmes si formelles de l'Institution, sans qu'il fût possible d'y insinuer aucune équivoque. Les Apôtres, premiers instruments de la propagation de Jésus-Christ, malgré ses enseignements, malgré sa mort, malgré sa résurrection, malgré son ascension, restaient stériles; ils n'étaient pas eux-mêmes fécondés; Jésus-Christ ne produisait encore rien, et toute l'œuvre semblait avortée, jusqu'au jour assigné par lui, où le souffle et la flamme de son divin Esprit, tombant sur leur sacré Collége, les transforma les premiers et les mit en action: cette action première de l'Église que nous voyons dans les *Actes des Apôtres*, que Rousseau a si justement appelés une *histoire de prodiges*, qui prouve à la fois et indivisément, par la preuve la plus authentique et la plus indiscutable qui fut jamais, Jésus-Christ et son Église. Pour manifester celle-ci, Jésus-Christ opéra plus par elle qu'il n'avait opéré par lui-même.

On sait le reste, et que, sans interruption ni variation, l'œuvre a continué comme elle avait commencé, que l'Église n'a cessé d'être et de fonctionner depuis vingt siècles jusqu'à cette heure, telle qu'au premier jour, et qu'à cette heure même, après avoir tout usé, elle est inusable, indéfectible, sainte, infaillible, indestructible, sans tache, sans ride, soutenant l'assaut de toutes les puissances du mal coalisées contre elle, et jetant dans toutes les directions, jusqu'aux extrémités du monde, la semence de Jésus-Christ.

Par là, Jésus-Christ, qui n'était d'abord que le grain,

est devenu la moisson, et quelle moisson ! moisson de lumière, de sainteté, de gloire, dont le champ est le monde, dont les gerbes sont les élus, dont la grange est le ciel.

Il n'avait d'abord qu'une humanité ; mais par l'Église il s'est incorporé l'humanité. Je dis l'humanité : l'humanité libre, sans doute, de résister à sa vocation et qui ne peut que se perdre en dehors de Lui, mais qui, en Lui seul et par Lui seul, parvient à sa vraie vie et à sa vraie destination ; le Vrai, le Bien, le Beau, ce qu'elle veut, ce qu'elle cherche : Dieu même. Il recrute ainsi de tout le genre humain et il s'assimile, pour l'assimiler à Dieu, tout ce qu'il y eut, tout ce qu'il y a et tout ce qu'il y aura dans la succession des âges, d'âmes le voulant, et qui ne l'eussent jamais pu sans Lui : toutes celles qui ont précédé sa venue, comme toutes celles qui ont été ou qui seront après.

C'est là le corps mystique de Jésus-Christ, dont il est le Chef, l'Adam. C'est là l'Église, qui comprend ainsi le meilleur de l'humanité de tous les temps et de tous les lieux, par la foi explicite ou implicite à Jésus-Christ, dans la mesure de la fidélité à répondre à sa lumière et à son attrait, à proportion qu'on en est touché. Il va ainsi à travers les âges, s'agrégeant tous les élus, les enfantant dans toutes les épreuves de ce monde, qui ne sont faites que pour eux, et les engendrant à la vie qui ne finit pas. Figurez-vous tous les justes avant et après Jésus-Christ, mais en vue de Lui : les Patriarches, les Prophètes, les Justes, les expectants, tous les croyants fidèles à la tradition et à la promesse chez tous les peuples ; puis, les Apôtres, les Confesseurs, les Martyrs, les Vierges, les Pontifes, et ces myriades d'âmes saintes connues ou

inconnues, que nul ne saurait compter, de toutes nations, et tribus, et peuples, et langues, debout devant le trône et devant l'Agneau, tous venus de la grande tribulation à l'éternelle félicité: c'est là l'*Eglise triomphante*.— Figurez-vous ensuite tous ceux qui, selon la foi universelle du genre humain, *n'étant pas indignes de guérison*, comme dit Platon, achèvent de purger, dans un monde de transition, la souillure qu'ils ont contractée ici-bas: c'est là l'*Eglise souffrante*. — Et, enfin, représentez-vous tous ceux qui combattent sur la terre le bon combat de la justice et de la vérité: c'est là l'*Eglise militante*. Et ces trois états ne faisant qu'un seul corps dont Jésus-Christ est le Chef générateur triomphant, expiant, ou militant dans tous ses membres: c'est là l'Église, l'Unique, la Grande Église.

Jésus-Christ, par là, est le grand Pontife et le grand Médiateur de l'Alliance de Dieu avec les hommes et avec toute la création; pacifiant toutes choses au ciel et sur la terre par son sang, étant à la fois Victime et Sacrificateur-Pontife, pour opérer la Rédemption éternelle, nous ouvrir par les mérites de sa mort le trésor des biens futurs, et nous y faire arriver par son Église.

Par là encore, il est Seigneur et Roi: Souverain universel, sans distinction, des justes et des réprouvés, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas. Toute créature, en effet, étant *appelée* à sa fin céleste, le Christ à cette fin, autant que comme Principe, a juridiction sur toute créature, et son Église pareillement: car comment pourrait-elle enfanter les élus pour le ciel, si elle n'avait le droit de les tirer de tous les appelés sur la terre? Par ce titre seul d'*appelés*, tous relèvent de sa maternelle Autorité.

L'Église n'est pas ainsi seulement le Corps mystique

de Jésus-Christ en vue des biens futurs ; elle est, par le travail que réclame cette fin, l'Ame des biens présents. Comme elle ne nous fait parvenir aux premiers que par les vérités et les vertus qui nous y élèvent, par ces vérités et ces vertus mêmes, elle est l'arôme générateur et conservateur des seconds.

L'Église de Jésus-Christ, en un mot, est comme la forme sociale de Dieu dans l'histoire, donnant elle-même sa forme aux sociétés dans le temps, tout en formant les Élus pour la société céleste avec Dieu dans l'éternité.

XI

LE CHRIST, SOUVERAIN JUGE DES VIVANTS ET DES MORTS.

Le monde repose sur la Justice. C'est ce qui fait qu'il est ordonné, c'est ce qui fait qu'il subsiste. Son existence tient à son ordonnance, qui n'est elle-même que sa conformité à de justes lois.

Le monde des corps est ordonné, et cet ordre admirable consiste dans la *juste* distribution des parties qui le composent, se tenant ou se mouvant chacune à leur place, en nombre, poids et mesure. Tout y est pesé et contre-pesé comme dans une balance : la terre, les mers, les montagnes, notre globe, le soleil, les mondes, comme le grain de sable et le ciron ; et cette universelle pondération ne saurait se rompre sans que tout retombât dans le chaos et du chaos dans le néant.

Le monde des esprits a aussi sa pondération, qui consiste dans la Justice. Il y a un ordre moral, donc il y a une justice au fond de cet ordre ; car tout ordre n'est que la justesse ou la justice observées : justesse pour les corps, justice pour les esprits.

L'ordre physique est assuré par le constant assujettis-

sement de la nature entière à ses lois. Il semble ne pas en être de même de l'ordre moral. Il y en a deux raisons : la première est la liberté, qui fait la prééminence de cet ordre ; la seconde, c'est que l'ordre moral ne fait pas son entière révolution ici-bas.

Et ces deux raisons se tiennent :

L'activité libre des esprits leur a été donnée pour qu'ils fussent les artisans de leurs propres destins. En cela ils sont bien supérieurs aux corps, et relativement comme des dieux. Mais, si supérieurs qu'ils soient par la liberté, ils sont assujettis à la responsabilité, qui en est l'exact contre-poids. Leur liberté, en effet, ne peut aller que jusqu'au choix, lequel fait, ils en dépendent. Elle est inscrite dans ses conséquences. Ce qui en fait la grandeur en fait la charge. Par là ils rentrent dans la justice, et par la justice dans l'ordre : ils trouvent la récompense, qui est l'ordre de la vertu, ou le châtiment, qui est l'ordre du crime. Or, cette rencontre n'ayant entièrement pas lieu dans ce monde, si l'ordre moral y est si profondément troublé, c'est donc à la fois, et que la liberté en comporte la violation, et que, la responsabilité qu'elle entraîne ne trouvant pas ses termes ici-bas, l'ordre moral n'y fait pas son entière révolution.

Et puis, il y a une chose qu'il ne faut jamais perdre de vue : c'est que le monde moral, par un grand écart primitif de la liberté humaine, a subi un grand cataclysme, analogue à celui du monde physique attesté par les désordres que nous découvrons dans ses profondeurs. Toutes les traditions de l'univers sont d'accord sur ce fait originel. Deux grands changements en sont résultés. La parfaite Justice dans laquelle l'homme avait été créé comme toutes choses, la vierge Astrée, comme l'appe-

laient les Anciens, a quitté ce monde, et le Mal en a, pour ainsi dire, pris possession. Puis, l'immortalité terrestre de l'humanité l'a suivie, et la Mort, sur les pas du Péché, est venue couper en quelque sorte la destinée humaine en deux : en deçà la Liberté et la Responsabilité sont restées, mais la Justice et l'Immortalité n'ont plus été qu'au delà.

Toutefois, grâce au Réparateur de notre nature, intervenant dès lors comme devant la relever, cette rupture n'a pas été éternelle. Seulement la vie humaine est devenue un combat, mais un combat dont le prix a grandi en raison de l'épreuve, et de la grâce qui, en nous y soutenant, nous ouvre le ciel. L'homme, tout blessé qu'il est, peut prendre sa revanche sur le mal qui l'a fait tomber, et avec lequel il est aux prises, et remonter plus haut que son premier état. Il est perfectible à l'infini, à la différence de toutes les créatures inférieures, qui naissent et restent relativement parfaites dans leur espèce, mais arrêtées dans cette perfection. Cette perfectibilité de l'homme vise le Bien, le Beau, la Perfection même : Dieu. C'est là le but et le prix auxquels il court et pour lesquels il lutte dans la carrière. Il n'y est pas seul. Le Christ, qui en est le terme comme Dieu, s'en est fait *la Voie* comme homme. Rectifiée et justifiée par Lui, l'humanité peut dire alors comme le grand Athlète : « Oubliant ce « qui est arrière et m'étendant de tout moi-même en « avant, je tends au terme, au prix de la vocation de « Dieu dans le Christ Jésus [1]. »

Cette vocation ne date pas seulement de l'avénement historique de Jésus-Christ, et ne s'adresse pas seulement

1. *Aux Philippiens*, III, 13, 14.

à ceux qui sont nominalement chrétiens, mais à l'humanité tout entière pourvue de la grâce à cet effet dès l'origine : grâce dont l'effusion plus grande depuis Jésus-Christ n'a cependant jamais fait défaut à l'humanité. Ceux mêmes qui, en dehors du Christianisme proprement dit ou du Judaïsme, n'ont pas eu la connaissance explicite de Jésus-Christ devant venir ou venu, et qui ne seront jugés que sur la loi naturelle, n'ont pas manqué, pour accomplir toute cette loi, du secours de cette grâce. De sorte que tous les hommes, chacun selon ce qu'il lui aura été donné de connaître de la loi naturelle ou révélée, sont l'objet de la même vocation.

La fidélité ou l'infidélité à cette vocation constitue, à des degrés divers, le mérite ou le démérite.

Le mérite ou le démérite! Qui ne connaît ce que la conscience universelle de l'humanité a toujours appelé de ce nom?

Or le mérite ou le démérite impliquent nécessairement un ordre correspondant de justice. Mériter ou démériter veulent logiquement un complément, sans lequel ils n'auraient pas de sens; et ce complément ne peut être que récompense ou punition : dès lors un jugement répartiteur.

Ce jugement a-t-il pleinement lieu ici-bas? Évidemment non. Sans doute il y a ici-bas *de la justice*, soit humaine, soit providentielle, sans quoi il n'y aurait nul ordre, et le monde ne subsisterait pas. Mais il n'y a pas *la Justice;* et ce qui le prouve bien, c'est le désordre. Cette Justice cependant s'atteste vivement par ces réserves, ces protestations, ces ajournements incessants de la conscience privée et publique, qui empêchent le désordre de prescrire et de s'asseoir. De plus, en dehors

de notre justice humaine, si courte pour la peine et nulle pour la récompense, le mérite ou le démérite subsistent de soi, dans ce for intérieur qui est leur domaine fermé à ce monde, et communiquant, par l'expectative ou l'appréhension, avec cette Justice occulte encore, mais certaine, qu'ils attendent ou qui les attend. C'est là même ce qui constitue le mérite : attendre. *Quisquis meruit expectat*, selon le mot profond de Sénèque, développé par Plutarque dans son beau traité *des Délais de la Justice divine*. Le mérite cesserait du moment où il serait rétribué. Persévérant et s'accumulant souvent jusqu'à la fin de la vie, qui en est le champ, en raison même de l'injustice de ce monde, il ne peut aboutir qu'au delà. « Soutiens les retardements de Dieu et ne te lasse point « *d'attendre*, est-il dit au juste, pour que le mérite de ta « vie croisse en plénitude [1], — jusqu'à ce que *la Justice* « *soit convertie en jugement* [2]. »

Quoadusque Justitia convertatur in judicium : c'est là le mot. Une justice quelconque ne se conçoit pas sans jugement. Ce jugement peut être retardé, dans l'intérêt de la justice même ; il peut avoir ses délais, pour laisser se former ses éléments, pour laisser aux justiciables la faculté de se le rendre propice en observant d'eux-mêmes la justice, ou rigoureux en encourant la responsabilité de sa violation ; — et c'est pour cela précisément que la suprême Justice, la Justice même, doit être au delà de ce monde où le mérite et le démérite peuvent s'acquérir ou s'encourir, se perdre ou se regagner jusqu'au dernier jour. — Mais une justice qui n'aurait pas son jour, qui flotterait en promesses ou en menaces sans

1. *Ecclésiastique*, II, 3. — 2. Ps. XCIII, 15.

les tenir, sans se convertir et se concréfier finalement en jugement, non-seulement ne serait pas une justice, mais serait une tromperie et une criante injustice, dont la supposition hurle avec la conscience et le bon sens. — Et c'est là la preuve irréfragable de l'immortalité de l'âme humaine et de sa responsabilité par delà le temps.

A un Jugement doit donc nécessairement se ramener cette Justice qui ne serait pas le fondement de tout l'ordre moral si ce jugement n'en était pas la fin.

Maintenant ce Jugement veut un Juge.

Quel est-il?

Dieu, sans doute.

Mais comment?

Je réponds : Dieu dans l'humanité qu'il a prise pour la sauver, — Jésus-Christ.

Et cela à trois titres : comme *Justice incarnée*, comme *Seigneur*, comme *Sauveur* du genre humain.

Ce Juge d'abord ne peut mieux se concevoir, selon que nous l'avons dit, que comme la Justice même convertie en jugement.

J'ajoute que ce doit être la même justice que nous aurons observée ou que nous aurons violée, puisque nous serons jugés sur son observance ou sa violation, et par conséquent que nous aurons connue, et à qui nous serons redevables de toutes les lumières et de toutes les grâces dont nous aurons été assistés.

Or c'est là Jésus-Christ, Lumière de justice éclairant tout homme venant en ce monde, venu lui-même en ce monde pour solder de ses mérites infinis la Justice éternelle dont nous étions les condamnés à jamais, et nous ouvrir un nouveau compte de préceptes, d'exemples et

de grâces, qui nous permît de regagner ce que nous avions perdu.

Jésus-Christ est la Justice incarnée, devenue par là *notre Justice;* divine, sans doute, par son principe; mais humaine par son sujet : *divino-humaine*, comme il convenait au rapport de l'âme avec Dieu.

La Justice, disions-nous, cette vierge Astrée, qui, selon les traditions anciennes, fleurissait dans ce monde sous le règne de Saturne ou l'Age d'or, correspondant exactement au Paradis terrestre de la Genèse, avait quitté la terre devant le crime de Prométhée ou d'Adam. Mais il était également de tradition universelle qu'elle devait y revenir; et cette attente, chose remarquable, allait grandissant avec les crimes des humains. C'est au plus fort de ces crimes, faisant gémir et tonner la lyre même d'Horace, que celle de Virgile, s'inspirant de cette suprême espérance, chantait comme immédiat le retour de son divin objet.

Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna [1].

A ce même moment paraissait Jésus-Christ.

Et Jésus-Christ, comment s'était-il fait annoncer par ses Prophètes ?

Unanimement comme la Justice même.

« Dieu a fixé le temps à soixante et dix semaines, disait
« Daniel, afin que les prévarications soient abolies; que le
« péché trouve sa fin; que l'iniquité soit effacée, et que la
« Justice éternelle soit ramenée sur la terre [2]. — Cieux,
« envoyez votre rosée, et que les nues distillent le Juste;

1. *Eglogue à Pollion.* — 2. Daniel, IX, 24.

« que la terre s'ouvre et germe son Sauveur, et que LA « JUSTICE *ensemble se lève*[1]*!* » — « Il rendra *justice* aux « nations, il exercera *son Jugement* sur la terre [2], » etc., etc. Il faudrait épuiser tous les Prophètes pour cesser de voir dans le Sauveur annoncé LA JUSTICE même faisant retour ici-bas.

Le CHRIST, en effet, de quelque façon qu'on considère la Justice, soit comme satisfaction, soit comme règle, soit comme jugement, en est l'éclatante personnification.

Il a comblé d'abord la Justice éternelle en rachetant le monde d'un prix égal à ce qu'elle réclamait. Il a justifié le monde du bien, le Christianisme, et c'est sur Lui que se forment les parfaits *Justes*, les Saints. Il a jugé le monde du mal, le Paganisme, et l'a fait disparaître de la terre, qu'il possédait exclusivement. Il a fait justice à tous ceux qui étaient les opprimés et les victimes de cette odieuse puissance : aux pauvres, aux malheureux, aux esclaves, à l'étranger, à la femme, à l'enfant, aux sujets, aux souverains, à Lui-même, Dieu. Il a posé dans son Évangile la Justice même en tout comme dans sa règle et dans sa balance, où tous les devoirs sont mesurés et pondérés, qui est comme *le talon* de la Justice parfaite auquel toute justice doit se rapporter, le Code universel du genre humain, sur lequel tous seront jugés. Enfin, au lieu qu'auparavant la Justice essentielle n'était nulle part, nulle part n'avait d'interprète, et que son nom était le jouet de la force ou le masque de l'iniquité, la Justice s'est bâti une forteresse, s'est érigé à elle-même un siége, l'Église, LE SAINT-SIÉGE, où elle se communique, où elle se défend, où elle justifie, où elle condamne, où

1, Isaïe, XLV, 8. — 2. *Id.*, XLII, 1, 3.

elle rend ses oracles et lance ses foudres ; où elle se maintient infaillible, souveraine, universelle, éternelle, sans autre force que Jésus-Christ en elle, tenant en échec toute injustice de ce monde, et ne lui permettant jamais de prévaloir.

Jésus-Christ est donc la Justice même sur la terre.

Que s'il est la Justice même, et si cette Justice convertie en jugement doit faire le Verdict final qui fixera les éternels destins, cet attribut appartient donc personnellement à Jésus-Christ. Jésus-Christ même sera juge de ce qu'on aura fait ou de ce qu'on n'aura pas fait par rapport à Jésus-Christ. La Règle fera le Jugement.

Cette grande vérité trouve sa confirmation dans deux autres titres de Jésus-Christ : le titre de Seigneur et le titre de Sauveur.

Comme nous l'avons déjà vu, *le monde est pour* Jésus-Christ immédiatement, et en lui pour Dieu : récapitulant en soi toutes choses dans son humanité, et par l'union de celle-ci à sa Divinité, les rendant infiniment dignes de leur Auteur. Il est l'héritier apaganiste de la Création, le Seigneur des hommes : et comme il en est le Seigneur, il doit en être le Justicier.

A un autre titre, Jésus-Christ *est pour le monde :* à titre de Sauveur; et par là, le monde relève plus étroitement encore de Lui. Car, par le rachat qu'il en a fait, il a été subrogé à tous les droits de son Père sur le monde. Il nous a acquis en payant pour nous. Sans doute il nous a acquis pour nous sauver. Mais non au détriment de toute justice. Il a satisfait cette Justice dont nous étions les débiteurs insolvables, et nous a ouvert, par sa grâce, un accès qui nous était à jamais fermé au-

près de Dieu. Dès lors, au lieu de venir avant, la Justice ne vient qu'après la Grâce, laquelle a le pas. Mais elle n'a le pas que si nous le lui laissons prendre et si nous le lui gardons nous-mêmes dans notre âme.

Un nouveau compte, disions-nous, nous est ouvert, compte de Grâce infini, puisqu'il solde une Justice infinie; mais qui, étant ouvert à des natures toujours libres d'en accepter ou d'en répudier le bienfait, ne peut leur profiter que si elles se l'appliquent, et les en constituent comptables si elles le répudient ou le dissipent. La Grâce elle-même, en ce sens, loin d'être opposée à la Justice, en est le moyen. Elle a pour objet de nous *justifier* par notre correspondance à sa loi : ce que nous n'aurions jamais pu par nous-mêmes. Elle est la Justice même facilitée comme *observation*, laquelle manquant, la laisse prévaloir comme *Jugement* et l'aggrave même de notre infidélité à la Grâce. De sorte que c'est à raison même de sa qualité de Sauveur que Jésus-Christ redevient Juge. Admirable enchaînement rationnel de tous les dogmes de notre foi !

C'est donc le Christ seul qui, au triple titre de Justice incarnée, de Seigneur et de Sauveur du genre humain, nous est partout montré et s'annonce lui-même comme *Juge final des vivants et des morts*, c'est-à-dire des justes et des réprouvés.

C'est Dieu, sans doute, le seul et unique Dieu en trois personnes, indivisible dans toutes ses opérations, qui jugera l'univers. Mais, cette indivision réservée, si on en vient à la distinction dans cette indivision même, c'est le Fils seul qui apparaît. Lui seul a Juridiction. Nous sommes de son ressort.

Et c'est tellement comme Justice incarnée, comme

Seigneur et Sauveur des hommes qu'il les jugera, que ce n'est pas en sa qualité de *Fils de Dieu,* mais de FILS DE L'HOMME.

Le dogme en est formel et exprès : « Le Père ne juge « personne, mais il a remis tout jugement au *Fils*. Et « il lui a donné la puissance de juger, PARCE QU'*Il est le* « *Fils de l'Homme*[1]. Il a fixé le jour où il jugera le « monde dans sa justice, *par l'Homme* qu'il a consti- « tué[2]. Et il nous a commandé d'annoncer aux peuples « que c'est *Celui-là* que Dieu a constitué Juge des vi- « vants et des morts[3], » etc., etc. Nulle équivoque à cet égard.

Et admirez comme, conformément à ce que nous disions, c'est le CHRIST, Justice, qui sera *converti* en Juge et Jugement. Comme Justice, il a posé les préceptes, donné l'exemple, accordé la grâce sur la terre dans son Évangile, qui se résume dans la charité envers Dieu dans les hommes. Et comme Juge et Jugement, que fera-t-il autre chose que de demander compte de ce même Évangile, que de nous ramener de Lui-même à Lui-même? Et pour que nous n'en doutions pas, c'est dans son Évangile même qu'il se promulgue ainsi, et que le Sauveur apparaît Juge : — « Quand le *Fils de l'homme* viendra « dans sa gloire, avec tous ses saints Anges, alors il se « siéra sur le trône de sa Majesté, et, toutes les nations « assemblées devant Lui, il séparera les uns d'avec les « autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les « boucs. Et il mettra les brebis à sa droite et les boucs « à sa gauche. Alors dira le Roi à ceux qui seront à sa « droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le

1. Jean, V, 22, 27. — 2. *Actes*, XVII, 31. — 3. *Actes*, X, 42.

« royaume qui vous a été préparé dès l'origine du « monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais « étranger, et vous m'avez accueilli ; nu, et vous m'avez « vêtu ; malade, et m'avez visité ; prisonnier, et êtes « venu à moi. Lors, les justes lui diront : Seigneur, « quand vous avons-nous vu avoir faim, et vous avons-« nous donné à manger?... Et le Roi répondant : Je vous « dis en vérité, que tout autant que vous l'avez fait à « l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi-« même que vous l'avez fait. Puis, se tournant vers ceux « qui seront à sa gauche : Maudits, leur dira-t-il, retirez-« vous de moi au feu éternel, préparé au diable et à ses « anges. Car j'ai eu faim.... (et la contre-partie de ce « qui précède). Et ceux-ci s'en iront à l'éternel supplice, « et les justes à la vie qui ne finit pas [1]. »

Il faut nous faire violence pour ajourner à l'étude de l'Évangile les réflexions qui jaillissent de ce sublime tableau, transposé de la terre au ciel, du temps à l'éternité.

Voilà le Juge et le Jugement.

C'est Jésus-Christ, le même que nous dédaignons ou négligeons ici-bas sous les haillons, dans l'exil, dans les fers, sur la croix, dans toutes les misères de notre condition, qu'il a épousée par amour, pour en faire, par cette divine Alliance, une valeur d'échange contre les biens éternels ; c'est Jésus-Christ même, de Sauveur devenu Juge, d'obscur devenu glorieux, de moqué devenu formidable, d'anéanti devenu tout-puissant, qui se dressera de toute la hauteur de sa céleste Royauté, dans

1. Matth., XXV, 31-46.

ce même corps qui, après avoir souffert pour nous, s'est levé dans la gloire, et qui jugera la terre sur les grâces mêmes qu'il lui a faites : sur son Évangile, sur sa Crèche, sur son Humanité, sur ses Souffrances, sur sa Croix, sur ses Sacrements et sur son Église ; et tous ces instruments de miséricorde seront convertis en pièces de conviction. Et ce sera justice.

En cela, nous n'aurons pas lieu d'être surpris ; car, si doux, si bon, si prodigue d'amour et de grâce jusqu'à l'obsession, qu'il nous apparaisse dans son Évangile, dans cet Évangile même, et sous tous ces procédés de miséricorde, il y a comme un grondement lointain de Justice, qui en relève la grâce et le prix. Le lion est redoutable, mais combien plus la colère de l'Agneau !

L'Ancien Testament procède par la crainte, et le Nouveau par l'amour, cela est vrai : mais, sans préjudice de l'amour dans le premier et de la crainte dans le second. Combien cela ne ressort-il pas dans celui-ci de la prédication de saint Jean-Baptiste, de tous ces terribles *Vœ !* et de ces *Redde rationem !* fulminés si souvent par le divin Maître, du *Dispersit superbos* et du *Deposuit potentes de sede* de sa douce Mère elle-même ; et enfin decette Apocalypse, tracée de la main du Disciple de l'amour, où les Principautés et les Puissances du siècle nous sont représentées se blottissant dans les cavernes, et disant aux montagnes : Tombez sur nous et cachez-nous *de la face de Celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau*[1] *!*

Nos pères comprenaient ainsi l'Évangile et n'en affa-

1. Apoc., VI, 16.

dissaient pas le sel. Ils ne jouaient pas avec Jésus-Christ, ce *Grand Christ*, comme ils l'appelaient.

Rex tremendæ Majestatis,
Qui salvando salvas gratis,
Salva me, Fons pietatis !

« Roi de Majesté formidable, qui par pure grâce « sauvez, disaient-ils, sauvez-moi, source de miséri- « corde ! » Sauvez-moi, comme Sauveur, de vous-même comme Justicier ! Ils mêlaient la crainte à l'amour, ils faisaient leur salut avec tremblement ; et cette crainte salutaire, nourrissant le sentiment de la responsabilité, en pénétrait toute la vie, lui donnant en toutes choses une stabilité sociale qu'elle n'a plus, sans préjudice de la confiance et de la joie, qui suivent toujours et ne sauraient précéder le devoir rempli.

XII

LE CHRIST, FÉLICITÉ DES ÉLUS ET MALÉDICTION DES RÉPROUVÉS DANS L'ÉTERNITÉ.

La question du bonheur est la grande question de l'âme humaine, qui s'étend à toute la vie de ce monde, depuis le berceau jusqu'à la tombe, et dont la préoccupation se dresse encore par delà.

Cette préoccupation est légitime; elle s'impose même à ceux qui voudraient le plus l'étouffer : car l'âme est irrésistiblement portée au bonheur, et s'il y a *du bonheur* dans ce monde, il n'y a pas *le bonheur*. Et comme il est inadmissible que la plus violente des aspirations de l'homme soit sans objet, force est de poser ce grand objet au delà, puisqu'il n'est pas en deçà.

Cette vérité se confirme par tout ce qu'on fait pour la contrarier. D'où vient, en effet, que, dans ce monde même, le bonheur relatif qui s'y trouve est si généralement manqué? C'est que l'âme ne s'en contente pas, c'est qu'elle vise au bonheur absolu, c'est qu'elle en transpose l'objet dans des objets qui ne le contiennent pas, et que, pour ne pas placer ce bonheur absolu qu'il

lui faut au delà de ce monde, elle empoisonne d'amertume et de déception le bonheur même relatif qu'elle pourrait avoir ici-bas. De telle sorte qu'à moins de conclure que tout bonheur est une chimère, ce que la conduite humaine dément hautement, il faut faire de tout bonheur une réalité en le distribuant tout autrement : l'absolu au-delà, et par là même la plus grande somme de relatif ici-bas.

Mais à cet effet il faut se rendre bien compte de l'essence même du bonheur.

Or, dans une matière où la généralité se trompe à ce point que bonheur est presque synonyme de déception, il ne faut pas s'étonner que la vérité, si simple qu'elle soit, paraisse une découverte.

Cette vérité est celle-ci :

Le bonheur et la justice sont liés l'un à l'autre comme par une chaîne de diamant, et tous les efforts des hommes tendant en des sens divers à les disjoindre n'y parviendront jamais. Le bonheur est la consonnance de l'âme avec la justice, comme le malheur en est la dissonance. C'est la résultante de la justice observée proportionnellement envers tous, devenant la justice envers nous-même. C'est cette assiette, cette harmonie, cette délectation que l'âme tire en elle-même de l'acquittement de la justice dans tous ses rapports. C'est comme l'ambroisie de la justice satisfaite, faisant notre propre satisfaction. De là ce mot du Sage : « L'âme en sécurité « avec la justice est comme un continuel festin[1], » et cette grande parole de la Sagesse elle-même : « Bien-« heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce

1. Prov., XV, 15.

« que, eux-mêmes, *ipsi*, ils en seront rassasiés[1]. » Le juste est l'heureux.

Que si maintenant nous ne voulons pas nous payer de généralités sans portée, nous serons forcés de reconnaître que, la justice consistant à rendre à chacun ce qui lui est dû, c'est forfaire à la justice au premier chef que de ne pas s'en acquitter envers Celui à qui tout est dû, que de manquer à ce premier des devoirs que Cicéron appelle très-justement *la justice envers Dieu :* la Religion.

La vie humaine, en effet, roule sur la justice. Toutes nos relations privées, civiles, commerciales, sociales, internationales, sont régies par des principes, des lois, des décisions, des traités, des actes de justice. C'est Dieu même, en tant que Justice, appliqué à tous nos rapports. Le Droit est ce qui est conforme à cet idéal. Nous ne faisons rien, nous ne décidons rien, si infime ou si grand qu'en soit l'objet, qui ne se recommande au moins de cette dérivation. Quand les juges délibèrent, ils mettent en commun les rayons qui leur en ont été départis, pour arriver à interroger et à recueillir cet Oracle qui seul émet le juste, parce qu'il en est le foyer.

Et maintenant, Dieu, par qui nous rendons la justice les uns aux autres, et de qui procède toute celle dont nous vivons entre nous, ne serait lui-même l'objet d'aucune justice? la Justice même n'aurait pas justice?

La Religion est précisément cette justice retournée de son sujet à son Auteur, de l'homme à Dieu. Comment serions-nous injustes envers cet Être seul par qui nous sommes justes envers tous?...

1. Matth., V, 6.

Le Juste, c'est l'homme qui est en règle avec ce grand devoir de Religion, identique au devoir de justice, et ce nom même de *Juste* emporte avec lui la belle signification de *Pieux*. « Nul n'est juste s'il n'est pieux, » dit très-philosophiquement Platon. Aussi, quand le fondement de la Religion vient à manquer dans les États, voit-on s'ébranler les colonnes de la Justice, et la ruine n'a plus contre elle que les futiles étais des expédients.

La conséquence, se référant à tout ce qui précède, c'est que, le bonheur consistant dans la conformité de l'âme avec la Justice, dont le premier principe doit être le premier objet, Dieu, en qui seul elle a son caractère vivant et personnel, c'est de Dieu, c'est en Dieu qu'est le bonheur.

Il n'est peut-être pas de plus grande preuve de la déviation originelle de notre race, et de la vérité du Christianisme la remettant dans sa voie et lui faisant atteindre sa fin, que la folie humaine par rapport à cette capitale question du bonheur.

Car enfin, qu'on se trompe sur ce qu'on doit à autrui, fût-ce à Dieu, c'est déjà un grand égarement. Mais qu'on ne soit pas ramené de cet égarement par ce qu'on se doit à soi-même, qu'on se trompe sur son propre bonheur, qu'on le manque, même ici-bas, et qu'on le perde éternellement en se précipitant en sens contraire et allant se briser contre la nature des choses de toute la violence de l'aspiration humaine au bonheur : c'est là un renversement dont l'homme seul présente le monstrueux prodige, et qui montre bien à quel point il est affolé.

Le Christianisme et le monde sont d'accord sur la fin de notre nature : le bonheur. Mais ils sont aux antipodes l'un de l'autre sur la voie qui y conduit : l'amour d'une

part, l'égoïsme de l'autre; le sacrifice pour le premier, la convoitise pour le second : tellement que l'un est fou si l'autre est sage dans cette poursuite. Qui prononcera? Évidemment le résultat final. Or ce résultat final commence même ici-bas; et c'est là ce qui convainc le monde de folie à son propre point de vue. Dieu, par la grâce de Jésus-Christ, récompense dès la vie présente les sacrifices que nous faisons pour son amour. En échange du détachement spirituel des biens légitimes, et du retranchement sensible des biens mauvais, il nous donne ce qu'on poursuit par toutes ces voies sans l'atteindre : le contentement. Le contentement en essence, en réalité, tout fait: qui ne traverse pas passagèrement notre âme, y laissant le dégoût ou le remords; mais qui en fait le fond et qui en jaillit, répandant autour de nous, sur les moindres choses, un intérêt et un charme que les plus recherchées ne sauraient avoir pour ceux qui y font consister leur bonheur. Qu'on le remarque bien : nous n'aimons pas l'or pour l'or, les honneurs pour les honneurs, les sensualités pour les sensualités, etc.; mais pour la satisfaction qu'ils sont censés procurer malgré la peine qu'ils coûtent, les supplices et les hontes qu'il faut endurer et essuyer pour les acquérir. Mais nous n'avons ordinairement cette satisfaction qu'en mirage, et le plus souvent le désenchantement et la déception succèdent au labeur de la poursuite, sans que la satisfaction ait un temps de fixité et de durée entre deux. Ce n'est qu'un éclair qui fait ressortir d'autant plus la nuit d'anxiété d'où il nous tire et la nuit du vide où il nous plonge. La vie chrétienne en fait un *état*, une source en nous, indépendante du dehors, naissant de nous-même, ou plutôt de Dieu et de la grâce de Jésus-Christ en nous, à

proportion que nous nous sevrons de ces faux biens qui font nos peines. — Où est la sagesse? où est la folie?

Mais ce n'est pas seulement une question de sagesse ou de folie, et nous ne saurions laisser dire que les Chrétiens ne sont, à leur façon, que des égoïstes plus ou moins avisés. Des égoïstes! Mais d'où vient donc que ceux qui ne se déterminent que par le pur égoïsme ont horreur de la vie chrétienne? D'où vient que cette vie ne porte que des fruits de désintéressement, de dévouement et de charité? Non, l'illusion des faux biens de ce monde est encore si grande, même pour le chrétien, si grande aussi l'antipathie de notre nature au sacrifice, qu'elles suffisent à composer son désintéressement et son mérite, et à faire de son bonheur plutôt une récompense qu'un motif déterminant de sa conduite; et c'est la justice de ce bonheur qui en fait la noblesse. Le mobile du Juste chrétien n'est pas en lui, mais hors de lui : c'est l'honneur, c'est le devoir, c'est l'amour, c'est la fidélité pour son Dieu à tout prix : et ce Dieu est JÉSUS-CRUCIFIÉ, l'idéal incarné de la sainteté, de l'amour et du sacrifice. L'égoïsme n'est pas sur la Croix, et si la grâce et l'onction qui en découlent font dès ici-bas la félicité du Chrétien, c'est une félicité victorieuse et généreuse; car elle est trempée de larmes et de sang. Le monde n'est donc pas fou seulement sur la question du bonheur, il est vil et il est coupable.

Cela était moins inexplicable avant le Christianisme. Les hommes, ayant pour ainsi dire perdu la piste de la vérité divine, avaient perdu par suite celle du bonheur. L'égarement des passions n'en était pas la seule cause. Les sages eux-mêmes étaient divisés en mille écoles sur le bonheur et le plaçaient en autant de sens opposés.

Enfin les religions, loin de rectifier la déviation humaine, la portaient jusqu'à la perversion. Cet état s'aggravant de plus en plus était devenu horrible. Le monde, dévoyé dans la région de l'ombre de la mort et s'abîmant dans l'espace infini de la dissemblance, courait le risque d'une entière destruction.

A ce moment la Lumière éternelle se leva d'en haut sur le monde, et, éclairant toutes choses, montra qu'en toutes choses l'humanité avait perdu sa voie et était à l'opposite de sa fin, le bonheur. Le Christ commence par poser *les Béatitudes.* Il en fait voir l'objet et le chemin : *l'objet :* Dieu même, connu et possédé dans l'infinité de tous les biens dont il est la source : ce que l'humanité dans tous ses rêves de bonheur n'avait jamais imaginé; *le chemin :* la justice, coordonnée dans toutes ses applications : Dieu, les hommes, soi-même; et cette justice obligeant à satisfaire d'abord pour le mal commis, puis à remonter la pente qui nous y entraîne sans cesse : *le sacrifice,* unique chemin du bonheur, parce qu'il l'est de la justice ici-bas. — Voilà l'Évangile.

Le monde en était si loin qu'il lui parut folie. Bienheureux ceux qui pleurent? Bienheureux les pauvres? Bienheureux les pacifiques? Bienheureux ceux qui souffrent persécution? Perdre sa vie pour la sauver? Jeter ces affirmations en plein monde païen de Tibère et de Néron?... Mais quelle marque plus éclatante de la Sagesse éternelle que d'avoir lancé une telle doctrine dans un tel monde? quelle preuve plus manifeste de la Toute-Puissance que de l'avoir fait recevoir, que d'avoir retourné ainsi les pôles de l'âme? — C'est que c'est la Vérité même; la vérité sur l'objet et le chemin de la destinée humaine : le bonheur. Et le monde ainsi éclairé, ainsi

averti, est impardonnable, est insensé de continuer à se méprendre.

Mais il y a plus. Le Christ ne s'est pas borné à la doctrine du bonheur par le sacrifice, si vraie qu'elle soit, si conforme à la raison et à l'expérience, puisqu'elle n'est autre au fond que celle de la vertu élevée à sa plus haute puissance dans son objet, Dieu, et dans ses conditions, le sacrifice. Ces conditions, portées non-seulement jusqu'à se résigner au sacrifice, mais à l'embrasser et à l'aimer, eussent paru désespérantes à la faible humanité, et la face horrible de l'Évangile lui eût trop caché ce céleste royaume du bonheur qui ne peut être emporté d'assaut que par les vaillants. Alors Dieu, par un amour qui le révèle encore plus que la sagesse de l'Évangile et que la puissance de son établissement, est descendu lui-même dans l'arène de notre mortalité, il s'est fait notre chef dans le sacrifice, il y a passé le premier, il en a épousé l'horreur, il a porté sa croix, et nous n'avons eu qu'à le suivre. Le terme s'est fait la voie, et par là même a été anticipé. Cette voie du sacrifice a été déjà du bonheur. Elle a été non-seulement éclairée par la lumière du modèle de toute sainteté, non-seulement aplanie par la force divine à laquelle rien ne résiste, mais charmée et embaumée par la suprême grâce de l'amour. Le Crucifié a mis les délices de sa Divinité dans la Croix même, l'attrait de la volupté dans la souffrance, de la vie dans la mort. Il a vaincu pour nous celle-ci en la traversant, et, tout en étant ainsi avec nous en deçà dans le sacrifice, il nous tend les bras au delà dans la gloire, et se présente à nous avec son bonheur éternel tout prêt à nous recevoir.

Telle est la magnifique économie du salut humain

et la solution pratique du bonheur par Jésus-Christ.

S'obstiner après cela à chercher encore le bonheur en dehors de lui, aller le mendier à la misère des créatures, se prendre à la grossière illusion de leurs attraits, qui ne sont que l'ombre éphémère opposée à l'éternelle beauté, vouloir le ravir bassement par égoïsme au lieu de le gagner noblement par le sacrifice, c'est renouveler le crime de Prométhée, c'est manquer le bonheur ici-bas et à tout jamais.

Si ce n'était encore qu'ici-bas! la folie serait courte. Nous nous arrangerions de cette misérable et mortelle vie, faute de mieux. Chacun y ferait son lit à sa guise et 'en accommoderait par nécessité et par désespoir, ou par amoindrissement et rétrécissement de soi-même : non sans rêver toutefois un état meilleur où, sans autre effort que notre volonté, nous romprions avec cette condition chétive et funeste pour en contracter une grande et heureuse infiniment, déposant ce joug de mort et nous donnant des ailes pour planer au-dessus et nous élancer par delà.

Nous faisons tous ce rêve. Pourquoi? C'est qu'il tient du réveil.

Chacun de nous fait son éternité dans le temps. Et le temps est si court! l'Éternité si grande! Combien cette considération n'est-elle pas faite pour l'emporter sur toutes nos hésitations et nos faiblesses, alors même que le sacrifice ne serait pas le généreux secret du bonheur dans le sacrifice même! « C'est pourquoi, écrivait « l'Apôtre à ceux de Corinthe, nous ne défaillons point : « mais bien qu'en nous l'homme extérieur se dissolve, « cependant l'homme intérieur se dégage de jour en « jour. Car ce peu de souffrances passagères du présent

« opère en nous, par delà toute mesure, un poids éter-
« nel de gloire. En nous, qui ne nous prenons pas à ce
« qui se voit, mais qui nous attachons à ce qui ne se voit
« pas. Car ce qui se voit est du temps ; ce qui ne se voit
« pas est éternel [1]. »

Ce qui se voit ne se verra bientôt plus, et sera comme n'ayant jamais été. *Ce qui ne se voit pas* se verra et sera toujours. Et toutefois, ce qui se voit dispose à jamais pour nous de ce qui se verra.

Qu'est-ce qui se voit et ne se verra plus ? C'est Jésus-Christ crucifié, par opposition à tous les faux biens de ce monde dont il réclame et adoucit après lui le détachement. Qu'est-ce qui ne se voit pas et se verra toujours? C'est le même Jésus-Christ manifesté dans la gloire, dont le gain ou la perte seront éternels. « Au vainqueur, « dit-il, je donnerai le dictame caché du bonheur, « distillé de l'arbre de vie qui est dans le paradis de « mon Dieu [2]. » « Je lui donnerai de s'asseoir avec moi « sur mon trône, comme j'ai vaincu aussi, et me suis « assis avec mon Père sur son trône [3]; parce que, sous « le poids, il a eu patience, qu'il a souffert pour mon « nom et ne s'est point lassé [4]. » « Et voilà, je fais toutes « choses nouvelles. C'est ici le tabernacle de Dieu avec « les hommes, et il habitera avec eux, il sera leur Dieu « et ils seront ses fils. Et Dieu essuiera toute larme de « leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus « ni deuil, ni sanglots, ni douleurs, parce que ce qui « était premièrement sera passé. — Mais les lâches, les

1. IIme *aux Corinthiens*, IV, 16, 17, 18. — 2. *Apocalypse*, II, 7, 17. — 3. *Id.*, III, 21. — 4. *Id.*, II, 3.

« impies, les exécrables, les meurtriers, les fornicateurs, « les idolâtres et tous les artisans de mensonge, à tous « ceux-là leur part sera l'étang de feu et de soufre, qui « est la seconde mort[1], » celle qui ne finit pas.

Ces grandes images expriment la croyance universelle du genre humain, rectifiée et portée par le Christianisme à sa plus grande hauteur. Elles ne sont qu'une ombre de la réalité, dont rien de la nature humaine ne saurait nous donner une exacte idée, parce qu'elle est surnaturelle. Cependant, comme cette nature, si dégradée qu'elle soit ici-bas, porte en elle, surtout depuis qu'elle a été touchée du Christianisme, le germe de ses grands destins, nous n'avons qu'à la consulter pour les y retrouver.

N'est-il pas vrai que la vertu, même dans l'épreuve, et surtout la vertu surnaturalisée par la grâce, a un charme indicible dans le cœur du juste? Eh bien! c'est là comme une libation de cette coupe inépuisable de délices qui abreuvera éternellement les âmes dans le ciel. Agrandissez ce charme infiniment; de cette goutte faites un Océan; dégagez-le à jamais des épreuves qui l'ont fait mériter; que la Vertu, la Vérité, la Justice, apparaissent dans leur infinie beauté, non pas idéales, abstraites, voilées; mais réelles, vivantes, face à face, et telles qu'elles sont dans le foyer d'où elles rayonnent: Dieu; que l'âme humaine dont elles sont la passion innée et insatiable, les saisisse, les possède, les pénètre et en soit pénétrée, par une transfiguration qui les lui assimile éternellement et infiniment, et vous aurez une telle idée du ciel, que sa perte seule suffira pour vous donner une

1. *Apoc.*, XXI, 5, 3, 4, 8.

idée de l'enfer ; de l'enfer, qui sera, par contre, pour ses victimes, le remords, la haine, la rage, l'inconsolable déception et l'incommensurable abîme de douleur et de désespoir où les plongera cet affreux destin de vomir éternellement des malédictions qui retomberont sur elles en supplices, contre Celui qui est la Vie même, et dont la Sainteté les exclut.

C'est ce que l'instinct chrétien qui est au fond de toute âme humaine a suggéré à un païen :

« Souverain Maître du ciel, dit Perse, veux-tu punir « les méchants? ne t'arme pas de ta foudre : fais-leur « voir la Vertu, et qu'ils sèchent de regrets de l'avoir « abandonnée.

Virtutem videant intabescantque relicta.

« Est-ce que le taureau d'airain de Phalaris ou l'épée de « Damoclès approchent en terreur de ce qui pousse un « coupable, sur le luxueux oreiller où il cherche en « vain le repos, à se dire à lui-même à mots étouffés : « *Je me perds! je me perds!* et à pâlir au-dedans de soi « de son affreux destin, sans oser s'en ouvrir à sa « femme dormant à ses côtés [1]? »

O conscience humaine naturellement chrétienne!

Cet idéal de la Vertu révélée dans tous ses charmes, dont la perte suffit à faire l'enfer et la possession le ciel, à quelle hauteur de sainte beauté n'a-t-il pas été élevé et personnifié en Jésus-Christ, les délices de Dieu lui-même, ajoutant à la splendeur de sa Divinité toutes les

1. Perse, satire III.

grâces de son Humanité, tous les attraits de son Amour et tout le poids de son Sacrifice : poids de bonheur ou de malheur éternel, selon que nous l'aurons confessé ou renoncé, selon que nous aurons embrassé ou répudié sa Croix dans cette courte vie !

XIII

PLAN DOCTRINAL DE LA RELIGION
CONCLUSION.

Quand on pénètre dans le Christianisme et qu'on en découvre les aspects et les horizons, on ne revient pas d'étonnement, que tant d'esprits curieux, tant de grandes âmes, qui s'éprennent si futilement du merveilleux dans les moindres choses de l'art humain et qui en sont partout en quête, ne soient pas intéressées, saisies, transportées par sa magnifique grandeur et son émouvante beauté. Car enfin, c'est une *Action,* dans le sens dramatique du mot; et s'il est vrai qu'un drame intéresse d'autant plus qu'il imite mieux la vérité, qu'est-ce donc de celui-là qui est la Vérité même; qui ne s'agite pas seulement devant nous, mais en nous; qui saisit les spectateurs et les met en scène, et où il va de tous leurs intérêts? Quel tableau! quel spectacle! Tout, absolument tout, s'y voit, s'y meut, s'y déploie et s'y résout, s'y noue et s'y dénoue : Dieu, avec tous ses attributs; la Création, avec toutes ses merveilles; l'Humanité, avec toutes ses agitations; le Ciel et ses mystères, la Terre et ses épreuves, l'Enfer et ses fureurs, le bien et le mal,

la liberté et la Providence, le péché et la grâce, la vie et la mort du plus petit comme du plus grand, et non-seulement des individus, mais des sociétés, des nations, du genre humain ; l'origine, le cours et la fin des choses : tout cela en jeu, en lutte, en vivante action.

Et au milieu de tout cela, le CHRIST, héros de tout le poëme, pour qui, par qui, en qui tout se dégage, s'explique, se rapporte et se coordonne, trouve la raison, le moyen et la fin de sa destinée : le CHRIST pour Dieu, l'humanité pour le CHRIST ; les choses supérieures et les inférieures trouvant en Lui leur consistance et leur centre de gravitation.

Pour Lui le monde et l'humanité, pour Lui les révolutions des empires, pour Lui le Peuple Juif dans ses deux états, pour Lui les Prophéties et l'attente universelle du genre humain. — Par Lui le salut du monde, par Lui les miracles, par Lui les Apôtres et les Martyrs, par Lui la destruction du Paganisme et la formation d'une nouvelle humanité, par Lui l'Église et sa perpétuelle action. — En Lui Dieu et l'homme, l'infini et le fini, le Créateur et la création ; en Lui la sagesse, la vérité, la justice, la paix, la gloire, la force, le progrès, la stabilité et l'harmonie des âmes, des familles, des sociétés, des empires, du monde : tellement que, hors de Lui, il n'y a que le mal, la nuit, la mort.

Et ce n'est là encore qu'un aspect restreint à la scène de ce monde, ayant pour horizon le temps. Mais cet aspect s'élargit à l'œil éclairé, cet horizon se laisse percer par des inductions rationnelles, que la Foi, s'appuyant sur ce qui se voit, transforme en argument de ce qui ne se voit pas encore, et des suites infinies nous apparaissent par delà. où toutes choses se rangent à

l'ordre éternel, et où ce grand CHRIST vainqueur, l'Enfer et la Mort sous ses pieds, rayonne à jamais dans la gloire avec ses Élus.

Que si maintenant, de cette impression générale nous venons à considérer la marche et la déduction de cette grande Doctrine, quelle ordonnance! quelle économie!

Cette série de dogmes principaux dont nous avons exposé l'enchaînement, et où Jésus-Christ nous a apparu sortant de Dieu et retournant à Dieu, nous a offert deux mouvements de Dieu : l'un un mouvement d'amour et de miséricorde, par lequel il tend et il descend à sa créature; l'autre, un mouvement de puissance et de justice, par lequel il remonte et il élève avec lui cette créature à la participation éternelle de sa Divinité. Le point où il arrive au plus bas, et où, après s'être arrêté quelque temps dans l'anéantissement de son amour, comme le soleil d'hiver dans son solstice, il remonte dans sa puissance et dans sa gloire, est son Incarnation, sa vie humaine, sa mort sur la croix, centre de tout le système de la science doctrinale, comme il l'est de la science historique de Jésus-Christ. Jusque-là, en effet, Dieu nous apparaît sortant d'abord de sa Trinité inaccessible où il se suffit éternellement, et créant le monde par son Verbe. La Création est le premier pas de Dieu hors de lui-même. Il donne de ce qu'il a en plénitude, la vie. Il fait acte de grandeur, en faisant acte de munificence et de bonté. S'il est vrai, en effet, que telle soit la propension naturelle de toute grandeur véritable qui, sûre d'elle-même, n'a d'autre moyen de s'enrichir encore qu'en donnant, et de s'élever qu'en s'inclinant et se déversant, combien doit-il en être ainsi de la grandeur infinie, de Dieu! Plus il descendra ainsi, et plus il se glorifiera, et le seul

GRAND pourra descendre infiniment à proportion de la misère de sa créature. Son anéantissement même fera sa suprême grandeur, celle de son Amour, et il sera d'autant plus le *Grand Dieu* qu'il sera le *Bon Dieu*. — C'est pourquoi Dieu ne s'arrête pas à la création matérielle, à la nature insensible qui n'a pas conscience de son bienfait et qui n'est pas capable de l'en glorifier. Il crée la nature morale, et dans celle-ci l'homme, par un amour de choix. Il imprime son Verbe en lui, il l'en *illumine*, et lui donne de quoi lui rendre, comme à un vivant miroir de sa face. Il lui donne à cet effet la liberté pour lui faire acquérir le mérite, et par le mérite un titre à sa possession. Don immense, puisqu'il implique le risque de l'ingratitude et de l'offense! C'est là le second pas de Dieu hors de lui-même. — Mais, quoi qu'il fît de bien et quel que fût son mérite, l'homme, être fini, ne pouvait rendre à Dieu ce qu'il en recevait et le glorifier en proportion de sa Majesté, c'est-à-dire sans proportion. Il ne pouvait pareillement entrer en partage de sa gloire. C'est pourquoi, Dieu, suivant toujours l'inclination de sa bonté, fait un troisième pas. Il résout d'épouser la nature humaine par sa Grâce, de la joindre dans son Verbe à sa Divinité, et de faire de lui le *Premier-né* de toute créature, l'héritier de toutes choses, pour les lui rapporter dignement, et par lui nous rendre les enfants adoptifs de sa Paternité et les cohéritiers de son Fils unique. — Mais voici que l'homme, dans cette liberté qui lui avait été donnée pour correspondre à un si grand bienfait, s'enivre de ce bienfait même à l'instigation de l'Esprit d'orgueil et de révolte, et voulant ne le devoir qu'à lui-même, il viole la limite qui marquait sa dépendance. Par là même il s'y brise. Il perd la grâce,

il perd la nature immortelle dans laquelle il avait été créé, et il encourt, non-seulement la mort temporelle, mais la seconde mort, l'éternelle. Ce n'est là pour Dieu qu'une provocation à descendre plus encore, non plus à sa créature indigente qu'il avait tant enrichie jusque-là, mais pécheresse et vouée par elle-même à une éternelle perdition ; non plus seulement par bonté et par amour, mais par une infinie miséricorde. Le Verbe, Fils de Dieu, par qui les premiers grands dons de la nature et de la grâce avaient été faits à l'humanité, se penche vers son épouse pour la ressaisir dans l'abîme de maux où elle s'est précipitée, pour relever d'autant la gloire que Dieu s'était proposée en créant le monde, et, en exaltant infiniment celle-ci par son sacrifice, y élever l'homme par la surabondance de grâce qui en jaillira. Suivant ce plan incliné de la bonté, de l'amour et de la miséricorde qui sont le propre de la grandeur, le Verbe devient le *Messie*, il s'annonce ; et, s'il tarde et se fait désirer, pour que l'humanité faisant l'expérience de sa misère en devienne plus apte à sa guérison et ne soit pas tentée cette fois de n'en devoir le grand bienfait qu'à elle-même, il est comme impatient de se montrer, comme il le fait sous mille figures et dans mille prophéties, jusqu'à ce jour marqué de la plénitude des temps où il paraît, où il se fait LE CHRIST. Là il touche le fond de notre abîme. Il revêt tous nos maux pour les expier. Il naît dans une crèche, il vit dans les épreuves de la contradiction et de la persécution, il meurt dans l'opprobre sur une croix. O anéantissement ! mais ô grandeur !

Mais, à partir de là, il remonte, et nous fait remonter avec lui dans sa puissance et dans sa gloire. Il se ressuscite. Il s'élève à son ciel qu'il nous ouvre. Il se fait

les prémices des vivants après s'être fait les prémices des dormants. Il retire des limbes tous les Justes des temps passés. Il tire à soi tous les Justes des temps futurs. Il foudroie le Paganisme, et dissipe, comme les impurs fantômes de la nuit au retour du jour, toutes les monstrueuses divinités du vieux monde. Il fait prévaloir sa doctrine sur tous les mépris de la sagesse humaine et toutes les révoltes de la corruption. Il la fait rayonner jusqu'aux extrémités du monde par des hommes de rien. De cette humanité si déchue et si misérable il fait surgir les Apôtres, les Confesseurs, les Vierges, les Martyrs, les Docteurs, les Saints : tous ces athlètes de stature surhumaine, tous ces géants de vertu, de force, de courage, de sacrifice, de charité, de science, de génie chrétien qui réforment, sanctifient, consolent et illuminent le monde comme autant d'astres dont il est le Soleil. Pour mieux faire éclater sa Divinité dans tous ces effets, il les renouvelle et les entretient par les mêmes moyens qui les ont produits, c'est-à-dire sans moyens et contre tous moyens humains : sa Croix, son Eucharistie : le néant doué de sa vertu, et qui n'a d'apparence que pour la faire ressortir. Sur le même fondement il dresse et il soutient son Église, dans la faiblesse de laquelle il fait éclater sa force, sa lumière, sa sainteté, et qui trompe éternellement par le dehors ceux qui méritent de s'y tromper, par l'orgueil qui les retient d'y entrer et qui les pousse à s'y heurter. Enfin, après avoir ainsi mis à la portée de l'humanité, et tellement à sa portée qu'ils lui paraissent au-dessous d'elle et qu'elle n'a qu'à se baisser pour les recueillir, tous les éléments de sa guérison et de son bonheur, de sa grandeur et de sa gloire, l'héritage céleste, le royaume de Dieu, il vient, Souverain

Juge des vivants et des morts, clore son œuvre; convertir en jugement cette Justice à laquelle il a satisfait le premier, distribuer à ses compagnons de combat les parts de la victoire qu'il leur a fait remporter en se faisant leur Chef, et sanctionner, par le malheur de sa perte éternelle, le sort de ceux qui en le réprouvant se sont eux-mêmes réprouvés.

Telle est l'évolution du Dogme chrétien, qui, plus on l'envisage, plus on l'étudie, plus on considère l'ensemble, plus on observe les détails, ne peut manquer au moins de prendre rang, et le premier rang, parmi toutes les conceptions proposées à l'esprit humain.

Eh bien, je le demande de rechef, d'où vient qu'il n'intéresse pas? d'où vient qu'on n'a pas même souci de le connaître? d'où vient qu'on se pique presque de l'ignorer?

La raison en est simple :

C'est qu'il est *vrai*. Il manque pour nous à ce grand tableau le coloris de la fantaisie et le vernis de *la fiction*.

Figurez-vous qu'un homme, poëte ou philosophe, Homère ou Platon, ait *inventé* cela, ait inventé la Trinité, la Création, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, l'Église, le Jugement, le Ciel et l'Enfer, tous nos dogmes chrétiens avec leur magnifique enchaînement; en un mot la grande figure de Jésus-Christ sous tous les aspects et les états où il nous apparaît dans ce cycle admirable qui, se développant à travers les âges, va du sein de l'éternelle gloire à la Croix, et de la Croix revient à l'éternelle gloire : nous en ferions un Dieu. Ce serait *l'homme incomparable*, *de proportions colossales*, *auquel la conscience universelle décernerait avec justice le titre de Fils de Dieu*, ce serait *le Dieu vivant qu'il faudrait adorer*, etc., etc.

C'est ce qu'on a dit de Jésus, en le prenant pour un rêve d'homme. Mais il se trouve que Jésus-Christ n'est pas un être de roman, que son œuvre est tout ce qu'il y a de plus historique et de plus véridique, et que par là même Jésus-Christ est d'autant plus digne de nous émouvoir ; et alors, si adorable qu'il fut comme fiction, il perd toute sa valeur à nos yeux comme vérité. Ce n'est pas une imitation de Dieu, c'est Dieu même, et alors ce n'est rien.

Ce n'est rien parce que c'est tout : rien, comme fantaisie de l'esprit humain, nous laissant à nos passions ; tout, comme vérité et sainteté assiégeant nos consciences ; nous obligeant, mais nous aidant aussi à être honnêtes, vertueux, chastes, désintéressés, justes, saints. Voilà ce qui en fait la grandeur et la beauté ; voilà la marque souveraine de sa vérité, et en même temps ce qui empêche de le reconnaître et de le goûter, bien qu'il porte en soi le seul vrai bonheur. Son éclat trop vif blesse nos yeux épris des ombres, comme la lumière du jour pour les prisonniers de la caverne de Platon. « L'homme sensuel ne perçoit pas les choses qui sont de « l'Esprit de Dieu et elles lui sont folie, parce que c'est « par cet Esprit qu'il en faut juger [1]. » Et alors il se les nie à lui-même, ou il ne les entrevoit que comme à travers un songe dont il ajourne le réveil.

Mais, *Oins tes yeux de collyre afin de voir* [2], — dit le Christ à ce grand aveugle que saint Paul, dans le passage précité, appelle *animalis homo*, et dans le texte grec *l'homme psychique,* c'est-à-dire dont l'âme emprisonnée dans l'ordre exclusivement naturel s'y épaissit et

1. Ire *aux Corinthiens*, II, 14. — 2. Apoc., III, 18.

s'y animalise jusqu'à ce *positivisme* qui voudrait nous river à cette dégradation. — Laisse-toi toucher de ma grâce, pénétrer de mon onction; applique-toi ma doctrine, et tu verras ma doctrine. Fais ma vérité, et elle éclatera pour toi en lumière. Tout un monde nouveau de beautés doctrinales et morales apparaîtra à tes regards, te charmera et te ravira de sa splendide et vivante ordonnance, le monde surnaturel, dont je suis le Soleil transparent et réchauffant à travers le nuage de mes mystères, jusqu'au jour prochain où, toute ombre dissipée, je te transfigurerai dans mon éternel midi. Et non-seulement tu deviendras ainsi, dès ici-bas, l'habitant de ce monde divin de ma doctrine; mais de sa hauteur tu plongeras tes regards plus avant que le génie dans le monde humain, et tu en pénétreras mieux les ressorts, portant en toi la vraie Lumière à la clarté de laquelle on discerne tout.

Tel était le Christianisme avant nos malheureux temps. Il était comme l'air ambiant dans lequel flottaient les sociétés humaines. Le monde surnaturel enveloppait le monde naturel et le pénétrait. Il lui était familier, comme le fonds commun de la vie publique. Aujourd'hui, il ne compte plus. Pourquoi? Est-ce qu'il a subi la moindre diminution? En lui-même, non; mais en nous, oui. Ce n'est pas lui qui n'est plus : c'est nous; et nous l'attestons par cela même. Non-seulement il a gardé la vie, mais il a repris comme témoignage toute celle que nous n'avons plus, et le vide dans lequel nous expirons le proclame. C'est une manifestation par le contraire qui ne le démontre pas moins que son règne d'autrefois.

C'est que, il faut bien le reconnaître, nous sommes ici en présence de la Vérité même, aussi absolue dans

l'ordre des esprits que les mathématiques dans l'ordre des nombres. Il doit y avoir du mystère, puisqu'il y en a dans celles-ci. Le centre doit être impénétrable, non par obscurité du sujet en lui-même, mais par l'éblouissement que son foyer lumineux produit à la débilité de notre œil. Mais l'irradiation qui en jaillit éclaire toutes choses. Ainsi le Soleil qui fait tout voir ne peut lui-même être regardé. Il veut en quelque sorte la foi à son foyer, sous peine de perdre la vue qu'il éclaire de ses rayons. Mais cette réserve faite, ce centre de la foi chrétienne, si mystérieux, c'est-à-dire si divin qu'il soit, se laisse voir par vue reflexe dans la raison, qui, si elle n'eut pu connaître par elle-même cette Doctrine, au moins la reconnaît-elle toujours; si elle n'eut pu découvrir *quelle elle est*, dès qu'elle en est informée s'affirme à elle-même qu'*elle doit être*, en reçoit la solution des énigmes qui bornent le champ de son propre domaine, et ne se connaît bien elle-même que par elle. Prodige manifeste, miracle sensible, vision par transparence de Dieu. De quelques côtés qu'on l'envisage, le Surnaturel y reluit, le Divin y perce, et ne frappe l'esprit qu'en purifiant et échauffant le cœur. En vérité, Dieu est là.

En voulez-vous une dernière preuve?

Comment expliquer cette économie, ce système doctrinal, ce corps de vérités si hors de la portée de l'esprit humain et en même temps si ramenées à cette portée, que le génie n'épuise jamais et qu'un enfant sait toutes, si abstraites et si concrètes, si transcendantes et si pratiques, que *la Somme* ne contient pas et qui tiennent dans le *petit catéchisme?*

Comment expliquer qu'aucune dissonance n'ait pu

y pénétrer, aucune variation les affecter, aucune surprise y être faite?

Les simples vérités naturelles n'avaient pu rallier à elles l'esprit humain : et ici elles s'ordonnent, elles s'élucident, elles s'affermissent; puis, elles viennent se relier à tout un ensemble de vérités surnaturelles, qui ne les couronnent que pour les fonder.

Ne dites pas : Ce sont des dogmes qu'on admet servilement.

Mais d'abord qui les a imaginés, proposés? d'où sortent-ils? puis, d'où vient l'accord sur eux, et cette autorité toute spirituelle, toute morale qui les fait admettre?

Puis encore, d'où vient le don de les définir, de les expliquer, de les sonder dans une si large mesure et à une si grande profondeur, sans que l'investigation solitaire, féconde en tan d'écarts, ni la discussion en assemblée, féconde en tant de divergences, les altère jamais, y opère la moindre fissure par où l'erreur puisse pénétrer?

Certes ce ne sont pas les efforts et les artifices de celle-ci qui ont manqué à leur épreuve! Voyez les hérésies depuis le premier jour jusqu'à ce temps. Ont-elles jamais pu les faire dégénérer? Non. Ont-elles jamais pu se constituer elles-mêmes sans dégénérer? Non. Double preuve et double épreuve de l'indéfectibilité divine de cette Doctrine que rien d'humain ne peut altérer ni simuler.

Mais voici le comble :

Cette Doctrine si sublime, si prodigieusement liée dans toutes ses parties qu'elle résiste à tout et suffit à tout : merveille unique du monde intellectuel et moral, qui se maintient en se développant au sein de toutes les

fluctuations et de tous les assauts, quel en est l'auteur? de quel cerveau est-elle issue?

Impossible à quiconque n'admet pas sa *Divinité* de le dire.

Jésus-Christ l'a prêchée, il est vrai, dans le cours de sa vie humaine, et c'est là l'Évangile. Mais il ne l'y a pas formulée en corps lié de doctrine comme elle a paru depuis. C'est certain. Il en a été de cette doctrine comme de ses effets prodigieux dans le monde. Jésus-Christ ne s'est converti personne de son vivant, pas même ceux par lesquels il devait se convertir l'univers. Pareillement, il n'a pas formulé sa doctrine en symbole, mais il en a seulement jeté des éclairs qui n'en découvraient le fond que pour le rendre ensuite plus obscur, et désespérer, ce semble, l'intelligence. Ces vérités célestes de l'Évangile ne nous apparaissent aujourd'hui intelligibles et ne nous sont accessibles que parce que nous les voyons à travers ce corps de doctrine qui en a été tiré depuis. Dans l'Évangile même elles n'y sont qu'à l'état de membres épars. C'est à la lumière Apostolique que nous voyons la lumière Évangélique. Qu'était-ce donc avant la rédaction de l'Évangile, œuvre Apostolique elle-même, alors que la seule mémoire des apôtres, encore si inintelligents de Jésus-Christ, en avait le dépôt? De telle sorte qu'on peut dire que Jésus-Christ s'en serait allé laissant le monde dans la nuit que sa parole n'aurait traversée que pour s'y perdre en oracles dont nous nous serions disputé le sens, n'était un autre agent survenu, pour donner aux Apôtres et à l'Église la clairvoyance de la Doctrine, et tous les dons d'intelligence, de foi, de zèle, de force, de sagesse et d'infaillible science nécessaires à son émission, à sa défense, et à son déploiement dans

un monde qui lui était si fort ennemi. Cet agent est l'Esprit de vérité, qui n'est autre que l'Esprit de Jésus-Christ lui-même et du Père, l'Esprit de Dieu : le Saint Esprit.

Ceci n'est pas une conjecture apportant la moindre diminution à l'Évangile et à Jésus-Christ. Tout au contraire. C'est l'Évangile même dans sa vertu. C'est la glorification de Jésus-Christ, opérant plus, après avoir disparu, par son seul Esprit, qu'il n'avait voulu le faire de sa Personne ; et cela par les plus infirmes instruments. C'est le témoignage le plus éclatant de sa Divinité. Il l'a déclaré lui-même à ses Apôtres par qui il allait commencer son Église : « J'aurais à vous dire bien d'autres « choses, mais vous ne les pourriez porter à cette heure. « Mais lorsque *Celui-là* sera venu qui est l'*Esprit de* « *Vérité*, il vous donnera l'intelligence de ce que je vous « aurai dit et vous enseignera toute vérité. *c'est lui qui* « *me glorifiera;* parce qu'il prendra *du mien* et vous l'an « noncera[1]. » Par où on voit, non-seulement que la Doctrine n'était pas clarifiée dans la parole de Jésus-Christ, mais que *bien d'autres choses* n'ayant pas été dites par lui, *multa habeo vobis dicere*, étaient réservées à cet Esprit de Dieu, véritable inspirateur de la science sacrée et divulgateur de Jésus-Christ. Aussi voyons-nous l'Église dès les Apôtres, et depuis le Concile de Jérusalem jusqu'à celui du Vatican, promulguer ses décrets en cette formule : *Il a été jugé bon au Saint-Esprit et à Nous.*

L'Esprit de Jésus-Christ plutôt que sa prédication évangélique, voilà donc l'Oracle de la doctrine dont Jésus-Christ est le foyer.

1. Jean, XVI, 13.

Et il faut bien l'admettre, sans quoi on aurait, je le répète, la Doctrine la plus merveilleuse, la plus savante, la plus transcendante, sans auteur immédiat et distinct : auteur, remarquez-le bien, qui, — cette Doctrine s'étant développée, défendue et maintenue dans son intégrité contre les assauts incessants de l'erreur et des passions, et les faiblesses mêmes de ses dépositaires, — doit nécessairement être immanent dans son œuvre, comme Dieu dans la création.

Il y a même ceci de plus fort encore, et que je recommande à toute l'attention du lecteur :

Ce n'est pas seulement en dépit des assauts qui n'ont cessé de lui être livrés, que cette Doctrine est restée vierge de toute altération, c'est *en raison* de ces assauts mêmes qu'elle s'est formulée, c'est sous leurs coups qu'elle a pris tout son relief. En ce sens, il faudrait dire que ce sont ses plus mortels ennemis qui l'ont faite et perfectionnée en se défaisant eux-mêmes. On est ainsi placé entre l'absurde et le divin.

Plutarque compare ingénieusement la religion naturelle à cette statue du dieu Glaucus, placée sur le bord de la mer, qui, à force d'être battue et rongée par les flots, avait fini par perdre toute figure de dieu, et n'être plus qu'une roche informe. C'est la parfaite image du sort inévitable qui attend toute doctrine, pour peu qu'elle ne compose pas elle-même avec nos passions. Qu'en aurait-il donc été de la doctrine chrétienne qui leur est intraitable par sa sainteté, et qui non-seulement ne leur cède jamais, mais les attaque toujours ! Or, il en a été tout le contraire, et il ne se peut concevoir d'expérience plus décisive de sa Divinité. Posée, non-seulement au bord, mais au sein de la furieuse mer de ce monde, dans son bloc

évangélique, sans personne humainement capable de la sauvegarder et de la définir, ce sont les hérésies qui, dès l'origine jusqu'à nos jours, ne cessant pendant deux mille ans de la battre en tous sens, en ont fait saillir les traits divins; ce sont ces étranges ouvriers, qui, comme par autant de coups de ciseau, l'ont taillée et sculptée à la lumière du monde. Il a même fallu que ces hérésies vinssent, et cette doctrine les attendait, en les annonçant, pour faire éclater sa divinité par leur confusion; pour se produire à nos regards dans ce magnifique ensemble où elle nous apparaît, et cela grâce à ses ennemis qui n'auraient travaillé, qui ne travailleraient éternellement que pour elle, si ce n'est grâce à l'Esprit de Jésus-Christ qui, du fond de cette doctrine, non-seulement la préserve de leurs attaques, mais les fait ainsi tourner à sa divine manifestation. — Supprimez le divin, il ne vous reste donc pour explication que l'absurde.

Enfin, la suprême épreuve de la Doctrine de Jésus-Christ, c'est son *expérience;* et elle est double: dans ses disciples et dans ses opposants.

Dans ses disciples, et par eux dans le monde, je ne redirai pas les fruits vraiment surnaturels qu'il produit. Pour eux c'est inutile : ils le savent de reste, et je leur demande pardon de tous ces efforts de raisonnement, qui, auprès de la vérité vivante et brûlante en eux, pourraient leur être un scandale, n'était leur commisération pour ceux qui lui sont fermés.

Mais pour ceux-ci, les opposants, je n'en appellerai pas seulement à ce dont ils ne peuvent pas être touchés dans ceux-là. Je ne leur demanderai pas ce qu'ils pensent du sort de la famille, de la femme, de l'enfant, des

malheureux, et par suite des heureux, de la société, des États, du monde, si le Christianisme venait subitement à disparaître des derniers retranchements où il nous sauve encore de la suprême ruine en se défendant lui-même contre tous les criminels assauts qui lui sont livrés.

Je les prendrai à partie, et, par un argument *ad hominem*, je leur demanderai compte, compte sincère, véridique, loyal de leur infidélité.

Voyons : Pourquoi ne croyons-nous pas, pratiquement, à la religion de Jésus-Christ ?

Parce que nous n'en voulons pas.

Et pourquoi n'en voulons-nous pas ?

Par la raison même qui fait que nous devrions en vouloir et que nous devrions y croire :

Parce qu'elle nous rendrait *meilleurs*.

Quel est en effet le propre objet de la Religion véritable et qui en est comme la touche, sinon de nous rendre meilleurs, et pour cela d'exiger un traitement efficace de réformation de nous-même ?

Or, nous sommes tellement convaincus que le Christianisme est *curatif*, c'est-à-dire décidément *vrai*, que nous ne l'évitons ou le contestons que parce que nous ne voulons pas être *guéris*.

Il est un autre motif de notre éloignement pratique de la foi chrétienne que celui de ne pas vouloir être meilleurs, motif qui n'est pas plus avouable, et qui n'est pas moins probant de la divinité de cette foi.

C'est qu'elle nous humilie ; c'est qu'elle fait crever, si j'ose ainsi parler, cette enflure d'orgueil qui nous gonfle ; c'est que, en nous ramenant à notre néant pour nous faire renaître, elle nous met à un même niveau, nous confond avec le vulgaire, et nous fait tous entrer, par

son humble et étroite porte, dans un ordre de grandeurs toutes en sens inverses des nôtres, et où les premiers sont les derniers.

On ne répugne si fort à croire les incompréhensibles abaissements de l'Amour infini, en quoi consiste le Christianisme, que parce que ces abaissements du Très-Haut sont la sanglante condamnation de notre orgueil et de la fausse grandeur que nous nous faisons à nous-mêmes. Bien qu'il ne nous dépouille de celle-ci que pour nous revêtir de la sienne, nous repoussons cet insigne honneur à cause du sacrifice qu'il entraîne. Nous ne croyons pas au Verbe incarné parce qu'il faudrait *décroire* à nous-mêmes. Nous ne voulons pas échanger notre misère contre sa gloire parce qu'il faudrait commencer par nous *quitter*. Nous prenons la doctrine de la Crèche et de la Croix pour une insulte — à notre raison, disons-nous — en réalité à notre concupiscence et à notre orgueil.

Ne suffit-il pas de dévoiler cette plaie secrète de l'incroyance à Jésus-Christ pour manifester tout à la fois, et la misère humaine, et la Sagesse vraiment divine qui a su si bien la traiter?

Car enfin, nul n'est grand s'il n'est humble, nul n'est éclairé s'il s'ignore. La superbe est une petitesse, et n'est pas moins une ignorance, et la pire, l'ignorance de soi-même, qui de celui qui en est atteint s'étend à tout.

Et cependant, voilà, au fond, avec la faiblesse de ne pas vouloir devenir meilleur, le fin mot de l'opposition secrète ou déclarée qu'on fait à Jésus-Christ.

C'est une lâcheté et une superbe recouvertes du masque de l'incrédulité.

Que vient-on parler maintenant de l'incompréhen-

sible, du mystère, et de toutes les objections et cavillations derrière lesquelles on se cache à soi-même la misère de sa volonté sous l'orgueil de son esprit ?

L'incompréhensible ? mais il n'est pas irrationnel. Même dans l'ordre naturel, une chose peut être prouvée et rester incompréhensible. Et combien n'en est-il pas ? Que s'il s'agit de choses surnaturelles et divines, non-seulement l'incompréhensible n'est pas irrationnel, mais il est rationnel. Il est de droit. On ne comprendrait pas qu'on pût comprendre Dieu.

Et puis, cet incompréhensible chrétien, le connaît-on au moins ? s'occupe-t-on de le savoir ou s'abstient-on de le juger, comme il convient à l'humble situation de l'esprit humain en face de cette haute science ? Ne met-on pas étourdiment les absurdes idées qu'on s'en fait à la place de ces vérités sublimes qui ne nous passent qu'en nous éclairant, jamais en nous heurtant ?

Étrange confiance de la raison en matière de foi ! En toute autre matière, en astronomie, en cosmographie, en une science quelconque qui lui soit étrangère, elle se récusera, se tiendra dans la modestie de l'ignorance, se laissera enseigner, croira à la parole des maîtres : et cependant il s'agit de connaissances purement naturelles et rationnelles, que l'homme peut atteindre. Et en matière de Religion, où il s'agit de l'infini, du surnaturel, de Dieu, qui passe toute raison, où le génie le plus transcendant échoue, que nous ne pouvons apprendre que de Dieu même, la plus faible raison s'érige en juge ! et quel juge ! Si un mystère lui est proposé, si un texte sacré se rencontre, et, comme cela doit être, qu'elle ne le comprenne pas entièrement ou qu'elle le comprenne mal, mettra-t-elle un instant en question

son insuffisance et son ignorance? Nullement. Ce qui devrait être sa première disposition ne sera pas même sa dernière. Entre son incapacité propre et l'inadmissibilité du sujet, entre sa suffisance et l'Antiquité la plus vénérable, et l'Autorité la plus sainte, et la Tradition perpétuelle et universelle de la Doctrine, et le poids du génie, et le témoignage de la sainteté, elle ne balancera jamais : elle conclura toujours par le rejet de la foi, sans étude, sans réserve, sans scrupule, par haussement d'épaules et hochement de tête. Je le demande : une telle disposition n'est-elle pas la plus flagrante injure qui puisse être faite à la raison? n'accuse-t-elle pas un orgueil insensé? ne justifie-t-elle pas au plus haut point ces saintes obscurités de la religion, si bien faites pour rabattre cet orgueil s'il est guérissable, ou pour le châtier s'il est obstiné?

Que conclure en fin de compte?

C'est que la doctrine de Jésus-Christ est trop démontrée à la saine raison, et qu'elle ne le sera jamais assez à la volonté mauvaise ou faible; c'est qu'elle est divine, certainement divine, et que, comme elle est divine, elle ne peut être goûtée et pénétrée par le seul sens humain : ce qui n'est d'ailleurs que conséquent avec l'objet même de cette doctrine, qui, étant de redresser ce sens dépravé, doit le trouver rebelle.

Si l'on veut se faire une juste et sensible idée de la Religion véritable et de l'opération de Dieu dans cette Religion, il faut dire qu'elle est à la nature morale de l'humanité ce que l'humanité elle-même est à la nature physique. La nature physique par elle-même, prise sur le globe que nous habitons, est viciée et sauvage. C'est à la culture de l'homme qu'elle doit d'être assainie,

fécondée et embellie comme nous la voyons dans les régions civilisées; c'est grâce au défrichement, au labourage, à l'ensemencement, à la taille, à la greffe et à tous les procédés de l'industrie humaine qu'elle participe à la civilisation même, et qu'elle est élevée en quelque sorte à l'honneur humain. Elle est la culture de l'homme, qui en est le colon. Eh bien, l'homme est pareillement la culture de Dieu, dont la charrue est l'Évangile, *agricultura Dei*, comme dit saint Paul[1]. Il n'est pas moins vicié, pas moins sauvage par lui-même que la nature physique, par l'altération originelle que lui a apportée sa séparation de son Principe. Il est par cette mauvaise nature ce que sont encore les vrais sauvages par la déviation accidentelle qui les a séparés du tronc du genre humain. Il n'y a jamais eu de civilisation véritable que dans la mesure où il y a eu de la religion. Et c'est là ce qui a fait l'immense supériorité de l'humanité chrétienne sur l'humanité païenne, et des saints sur les sages. C'est *l'olivier sauvage* enté sur *l'olivier franc*, et fait participant de sa racine et de sa substance[2]. Que s'il vient à l'oublier, et à croire follement que c'est lui qui porte la racine et non la racine lui; que s'il pousse ce pernicieux orgueil jusqu'à s'en retrancher croyant la retrancher, il redevient sauvage, il meurt.

Toutes nos erreurs, disait déjà Sénèque, *tiennent à ce que nous ignorons que nous sommes malades*. C'était déjà beaucoup que le soupçon de cet état. L'Antiquité païenne n'était pas sans l'avoir. Elle ignorait seulement la maladie, et était totalement dépourvue du remède,

1. *Aux Corinthiens*, III, 9. — De là toutes les images et paraboles tirées de l'agriculture dans l'Évangile. — 2. *Aux Romains*, XI, 24.

attendant le Médecin. Il est venu et il a dit à l'homme : « Tu dis : Je suis riche et n'ai besoin de rien; et tu ne « sais pas que tu es malheureux, et misérable, et pauvre, « et aveugle, et nu. Achète de moi, je te le conseille, « de l'or éprouvé au feu, afin de t'enrichir, et des vête- « ments blancs qui couvrent ta nudité; oins aussi tes « yeux de mon baume, afin de voir [1]. » Cette maladie, que JÉSUS-CHRIST est venu ainsi révéler et guérir par le divin remède de son Incarnation et de son Sacrifice, étant maintenant parfaitement connue pour être celle de l'orgueil, qui oblitère la vue, et de la concupiscence, qui l'épaissit, il doit être que nous n'en soyons guéris que par l'application de l'humilité et de l'expiation, qu'il a le premier pratiquées et comme préparées en sa Personne, pour qu'elles nous soient tout à la fois plus efficaces et plus douces, et dont la grâce, imprégnée de son amour, est ce *collyre* dont il faut *oindre nos yeux pour voir*.

JÉSUS-CHRIST a ainsi rendu la vue au monde, et des plus épaisses ténèbres où il s'enfonçait au rebours de son destin, il l'a élevé de clartés en clartés jusqu'au règne de la lumière, lumière éternelle pour ses élus, et lumière temporelle pour les sociétés, accusant tous leurs écarts et les préservant des abîmes.

Mais le monde, dans cette liberté inaliénable qui ne permet pas à Dieu même de le sauver sans lui, et qui laisse accès, pour les sociétés comme pour les individus, à cet Esprit de ténèbres dont la puissance ne peut tourner qu'à sa propre confusion, semble être entré, depuis un siècle, dans une éclipse totale de JÉSUS-CHRIST, et se voit menacé de devenir la fatale démonstration de

1. *Apoc.*, III, 17, 18.

cette vérité, que comme Jésus-Christ fut la lumière pour le monde, il l'est, et il le sera toujours. Et certes, si les ténèbres sont la contre-épreuve de la lumière, quelle démonstration plus éclatante de Jésus-Christ que celle dont nous nous donnons l'effrayant spectacle à nous-mêmes !

Je n'ai pas cru, pour mon faible compte, devoir rester indifférent à cet état public des âmes. C'est pourquoi, me proposant ultérieurement une étude quelque peu approfondie de l'Évangile, j'ai traité d'abord de Jésus-Christ; c'est-à-dire de la lumière, de la vie, du salut du monde, immédiatement et directement.

Tous les moyens humains, qui avaient autrefois leur valeur en s'inspirant de Lui, sont devenus caducs depuis que nous l'avons répudié. Nous marchons dans les ténèbres depuis que nous ne suivons plus Celui qui est *la Lumière des nations*. Nous sommes devenus contraires à nous-mêmes depuis que nous n'avons plus Dieu avec nous. Nous avons fait à sa justice toute la place que nous avons retirée à sa grâce : car de soi il n'est que bon, et c'est de nous qu'il devient sévère. Il est descendu ainsi de son ciel sur la terre par toutes les conséquences de son exclusion, descendu en désastres, en calamités, en fléaux, dont le plus terrible est nous-mêmes, notre impuissance, nos divisions, et cette décomposition générale et totale dans laquelle nous descendons. On ne bannit pas Jésus-Christ, on n'expulse pas Dieu : on le change, de propice on le fait adverse; et il est alors d'autant plus près qu'on a voulu le rejeter plus loin.

Aujourd'hui il est partout, et partout il frappe pour se faire rouvrir les portes.

— « Qui êtes-vous? lui dit-on.

— « Le Roi de gloire.

— « Qui est ce Roi de gloire?

— « Le Seigneur fort et puissant, le Terrible dans les « combats, Celui qui relève ceux qui penchent et refait « ceux qui sont brisés[1]. Ouvrez, je suis la Résurrection « et la Vie[2]. »

Ouvrez-vous toutes grandes, portes de la Patrie; portes humiliées, élevez-vous à la hauteur de l'Éternel, et qu'il fasse son entrée le Roi de gloire, le Seigneur fort et puissant, le Terrible dans les combats, Celui qui relève ceux qui penchent et refait ceux qui sont brisés!

Qu'il soit le bien venu et le béni Celui qui est la Résurrection et la Vie!

Acclamons-le à l'envi du vieux cri de la France : « Vive le Christ qui aime les Francs! Puisse ce Sei- « gneur des seigneurs, puisse Jésus-Christ, protéger leur « royaume, remplir de sa grâce ceux qui le gouvernent, « conduire leur armée, les mettre à l'abri derrière le « rempart de la foi, et leur accorder miséricordieuse- « ment et la paix, et la joie, et le bonheur[3]! »

Hâtons-nous de le recevoir et de le faire asseoir partout : dans nos demeures alarmées, dans nos rues et sur nos places veuves depuis si longtemps de Lui, dans nos institutions qui croulent, dans nos conseils chancelants, dans nos assemblées divisées, sur les siéges de l'autorité défaillante ou séditieuse à tous les degrés, si nous voulons arrêter la ruine.

Posons enfin sa Royauté, dans la vacance de celle qui

1. Ps. XXIII, 7, 9; Ps. C, 8. — 2. Jean, XI, 25. — 3. Prologue de la Loi Salique.

nous manque, au-dessus de toutes les compétitions, et gravons sur nos monuments cette belle inscription que, sous l'occupation qui suivit la captivité d'un de nos rois, nos pères frappaient en exergue sur leurs monnaies, à la face de l'ennemi :

CHRISTO REGI
SEDE VACANTE

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TRANSITION A L'ÉVANGILE

Nous avons touché plutôt que traité cet ineffable sujet, dans ses diverses parties, comme on tire quelques sons d'une harpe, pour en faire pressentir les accords.

Nous avons été limité en cela par notre faiblesse, par la portée moyenne des lecteurs, et enfin par le but que nous nous proposions : une introduction à l'Évangile.

L'*Évangile :* tel est donc l'objet de la grande et redoutable entreprise que nous méditons; *l'Évangile à l'usage des temps nouveaux.*

Sommes-nous en mesure de donner bientôt un tel travail ? — Nous devons confesser que nous n'y avons pas mis encore la première main ; et que, si arrêtée que soit notre résolution de nous y appliquer désormais, et de le poursuivre sans diversion, la fragilité des choses de ce temps venant s'ajouter à la nôtre, nous ne pouvons prendre à cet égard d'engagement qu'avec nous-même, et sous le bon plaisir de Dieu.

C'est pourquoi, et vu le besoin des temps, nous avons cru devoir publier d'abord ce premier livre sur JÉSUS-CHRIST, à la double fin et d'Introduction à l'Évangile, s'il nous est donné de traiter ce dernier sujet, et de sujet lui-même traité dans une mesure, osons-nous croire, suffisante, pour ne pas être sans utilité.

Toutefois, comme gage de l'intégrité de notre projet, et pour en dégager à l'avance l'exécution de tout nouveau prélude qui ne siérait pas auprès de l'Évangile même, dont la divine grandeur nous saisira de prime abord, on nous permettra de placer ici quelques réflexions sommaires sur les raisons et la manière de l'envisager à nouveau.

« Le CHRIST vient toujours, » *Christus venit semper :* tel est le titre d'un petit traité de notre savant et éloquent Thomassin, et ce titre seul vaut lui-même tout un traité.

Le CHRIST, en effet, n'est pas venu seulement une fois. Depuis qu'il a paru, depuis même qu'il s'est annoncé, de l'origine à la fin des temps, il vient toujours. *Vado et venio ad vos*, a-t-il dit lui-même [1].

Comme le soleil de la nature, alors même qu'il paraît se coucher, ce Soleil de Justice se lève. Il est toujours *Oriens ex alto* [2], et l'Évangile est toujours *la bonne nouvelle.*

Il est venu visiblement dans la plénitude des temps

1. Jean, XIV, 18. — 2. Luc, I, 18.

pour le monde entier sous forme humaine, ainsi qu'il nous apparaît dans l'Évangile. Ç'a été là un fait local et temporel dans son événement. Mais c'est comme le point d'attache du CHRIST à l'humanité, par où il l'a tirée de tout temps à Lui, et d'où Il vient incessamment à elle. L'humanité l'a vu, le voyait avant, et le voit toujours après dans cette apparition, fixe dans son mode historique, mais successive, étendue et renouvelée, dans ses applications spirituelles et morales, à chaque temps et à chaque lieu.

Ainsi venait-il avant pour les Patriarches, pour les Prophètes, pour les Justes de la gentilité fidèles aux inspirations de sa lumière naturelle et à l'attente de sa venue surnaturelle au milieu de nous. Ainsi vient-il après par l'apostolat de son Église, les sacrements de sa grâce, et sa Présence réelle renouvelée tous les jours sur nos autels, avec une appropriation particulière à chaque siècle, à chaque nation, à chaque âme.

L'Evangile est sans doute le Livre unique de l'unique Révélation dans sa consommation parfaite, et il n'y en aura plus d'autre après lui. Mais il est multiforme dans les développements et les applications de sa Doctrine, et en ce sens il est le livre des révélations. C'est une des mille preuves de la divinité de sa substance, que cette propriété qu'il porte en lui de se prêter, dans sa flexible unité, à l'infinie diversité des états, des mœurs, des besoins des différents peuples et des différents siècles, des différents caractères et tempéraments des races et des individus, comme s'il était fait uniquement pour chacun d'eux : pour le Juif, comme pour le Grec et le Romain ;

pour le Cafre, comme pour le Parisien ; pour le pâtre, comme pour le roi ; pour l'ignorant, comme pour l'homme de génie ; pour le géomètre, comme pour le poëte ; pour le barbare des premiers temps, comme pour celui des derniers, appropriant également la même vérité à la diversité des hommes, et les reliant tous en une même humanité pour les élever à l'unique Divinité.

Il réserve dans son fonds inépuisable des provisions infinies de grâce et de vérité qui s'ouvrent comme à point, en des semences et des fruits de vie, pour se distribuer à chacun.

C'est en ce sens qu'il est absolument vrai de dire, que le Christ vient toujours, que dans tout ce qu'il a dit et ce qu'il a fait il avait en vue, non-seulement ses témoins immédiats et ses Apôtres, mais, comme il l'a dit lui-même, *tous ceux qui devaient croire en Lui par leur parole*, dans la succession des âges[1], notre âge par conséquent, nous-mêmes en particulier, comme s'il apparaissait dans nos cités et dans nos demeures, ainsi qu'il le fit à Jérusalem et en Galilée.

Combien cela doit-il être vrai de la France et de notre époque : de la France qui, entre toutes les races nouvelles en qui l'humanité devait être reforgée sur l'Évangile, fut la grande ouvrière du Christ et comme son porte-étendard dans le monde ; de notre époque, tellement dégénérée et précipitée de cette sublime vocation, que si le Christ n'était pas venu retirer le monde d'un pareil état, il ne pourrait en choisir une

1. Jean, XVII, 20.

plus conforme à ses vues de salut et de miséricorde !

Le retour du mal fait l'opportunité du remède. L'Évangile est d'une *actualité* saisissante. Chacune de ses vérités et de ses scènes divines revit et se passe sous nos yeux par la similitude de situation du monde. Les acteurs de l'infidélité, du mensonge et de la négation : les Juifs, les Pharisiens, les Scribes, les Païens, les contempteurs et les ennemis de la vérité, les faux Sages et les Prudents, les persécuteurs et les bourreaux du Christ, le ramènent au milieu de nous, et donnent à chacune de ses paroles et à chacun de ses exemples une portée directe et contemporaine. Le Christ vient à nouveau. L'Évangile est annoncé comme pour la première fois au monde, du moins à ce monde.

C'est à ce monde, en effet, que ses partisans eux-mêmes se vantent d'avoir fait *nouveau,* parce qu'ils ont défait tout ce qui était ancien, monde de doute, de négation, d'ignorance, de haine, de fanatisme antireligieux et antisocial, qu'il faut rapporter la foi : cette même foi qui réunissait au pied de la chaire de Bourdaloue et de Bossuet toutes les majestés et toutes les passions du grand siècle, et qui en est restée à ces *Méditations sur l'Évangile* et à ces *Élévations sur les mystères* où l'ombre même de l'irrévérence ne se laisse pas entrevoir, convenant également, et aux *Religieuses de la Visitation de Sainte Marie* pour qui Bossuet les avait écrites, et aux hommes de politique, de science, de finance, de législation et de guerre qui s'en nourrissaient. — Comment les mêmes applications de l'Évangile iraient-elles à notre

époque? — Je veux bien que le génie de Bossuet force le respect, et que, par la hauteur de ses vues et la profondeur de sa touche, il atteigne à l'humanité de tous les temps, à l'homme même, pour l'enlever ou le terrasser, *détruisant tout raisonnement et réduisant en captivité toute intelligence sous l'obéissance du Christ*[1]. Mais pour la généralité de ceux qui flottent dans l'indifférence, il produit plutôt l'admiration que la persuasion. On ne prend de sa foi que pour le temps et le plaisir de sa lecture : comme il en est d'un beau spectacle, dont on n'admet le thème que pour en goûter l'exécution; et ses plus fervents admirateurs sont souvent ses plus froids disciples. C'est que s'il parle une belle langue, cette langue nous est étrangère. Nous allons à lui, à son éloquence, à son génie : son Christ ne descend pas à nous, à nos préventions, à nos ignorances, à nos lassitudes, à nos dégoûts, à nos découragements, à nos impuissances et à nos périls. Comme Bossuet le comprendrait lui-même s'il reparaissait de nos jours! Quelles autres *Méditations* il nous donnerait!

Loin de nous assurément la prétention de le suppléer! Mais nous ne croyons pas non plus que la plénitude d'un tel sujet ait été par lui épuisée, ou qu'elle n'admette que des esprits de la trempe du sien. Il s'offenserait lui-même de cette révérence, comme injurieuse à la simplicité de sa foi autant qu'au caractère de son objet. Il en est de l'Évangile comme de l'Océan : il n'est à personne, étant à tout le monde. Sa pénétration n'est pas affaire de gé-

1. IIme *aux Corinth.*, X, 5.

nie. Dieu qui, suivant le plan de sa Révélation, a posé son œuvre sur la folie et la faiblesse de la Croix, voulant que ce caractère ne dégénérât pas en sagesse et en force humaines, *ut non évacuetur crux Christi*[1], a choisi pour glorifier cette Croix, la porter du Golgotha au Capitole et la faire adorer de l'univers, des ouvriers du même ordre, qui déjouassent à jamais la prétention de l'orgueil humain de s'attribuer le succès, et le confondissent par le mépris même qu'on aurait pour eux. Tels étaient les Apôtres et les Évangélistes : hommes simples, incultes et sans lettres, *annonçant néanmoins la sagesse aux parfaits*[2]. « Et moi, disait saint Paul aux délicats de la Grèce et « aux superbes de Rome, je ne viens point à vous avec « la pompe de la rhétorique humaine ou de la philoso- « phie : car je ne me suis rien estimé savoir que JÉSUS- « CHRIST, et encore CRUCIFIÉ ; afin que votre foi ne relève « pas de la sagesse des hommes, mais de la seule force « de Dieu[3]. »

Voilà ce qui peut encourager les plus humbles efforts. L'art humain ici n'a que faire. Il faut le dépouiller quand on le possède, et c'est presque une avance quand on en est dépourvu ; parce qu'on est plus à l'Esprit divin du sujet qui peut seul s'expliquer lui-même, et qui n'incline ses dons qu'à proportion qu'on est vide de soi pour les recevoir. C'est le cas d'appliquer cette parole de David, élevé de la condition de pâtre à celle de Prophète-Roi : *Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini*[4].

1. Ire *aux Corinthiens*, I, 17. — 2. *Id.*, *ibid.*, II, 6. — 3. *Id.*, *ibid.*, 1 à 5. — 4. Ps. LXX, 15.

Ces conditions de l'étude de l'Évangile en laissent donc le champ libre, même après les grands travaux et les sublimes élévations qui devraient le plus décourager.

Comme il en est dans le magnifique tableau de la *Transfiguration* de Raphaël, sans viser à nous élever avec Moïse et avec Élie dans les splendeurs du Thabor, nous pouvons, au pied de la montagne, nous essayer, comme les disciples, à guérir des aveugles et à délivrer des possédés.

Ce n'est pas que, même ainsi considérée, même ainsi réduite, nous ne comprenions la grandeur de cette entreprise.

Quelle est-elle en effet?

Dans nos précédents travaux sur le Christianisme, nous avons exposé ses preuves philosophiques, historiques, doctrinales et morales; — nous avons gravi les hauteurs de son dogme pour en saisir le Plan divin ; — nous avons vengé sa vérité des attaques de l'hérésie et de l'incrédulité et nous l'en avons fait profiter ; — nous avons fait valoir ses relations puissantes avec le besoin, la raison, les moyens et le bonheur de croire, impérieusement éprouvés ou réclamés par l'âme humaine ; — nous avons enfin sondé l'abîme creusé au sein de la société moderne par le régime public de l'État sans Dieu, et nous avons signalé l'Ordre Chrétien comme le seul port de refuge dans la tempête; — nous avons ainsi, autant qu'il était en nous, exploré tous les aspects et embrassé tous les rapports de cette divine et miséricordieuse Alliance du ciel avec la terre.

Mais tout cela n'est que rayons et que reflets.

Aujourd'hui, et comme dernière application de notre esprit à cet insondable sujet, nous voudrions pouvoir oser davantage : envisager l'Astre même dans son lever et dans son foyer; le Dieu, non plus dans son œuvre, mais dans sa Personne. Nous convions le lecteur à faire avec nous un voyage au pays de l'Évangile, à remonter *aux sources du Sauveur*, à nous faire de sa suite, à nous attacher à chacun de ses pas, à recueillir chacun des mots sortis de cette bouche du Verbe qui a épanché avec plénitude sur le monde la Grâce et la Vérité.

Nous avons toujours eu le dessein d'une telle entreprise, dont tout ce que nous avons essayé jusqu'ici n'a été que des préludes et que des emprunts. Dans la naïveté de nos jeunes années nous nous y sentions attiré comme par un appel secret, dont nous ne retrouverons sans doute pas aujourd'hui la fraîcheur. Mais depuis, nous avons reculé de plus en plus devant sa redoutable profondeur et sa périlleuse délicatesse. Nous reculerions encore, nous reculerions toujours, si nous ne sentions la terre manquer derrière nous, et si, avant de quitter la vie, nous n'avions à cœur de « voir ici-bas de nos yeux le « Sauveur qui a été préparé à la face de tous les peuples « pour être la lumière qui doit éclairer toutes les na- « tions[1], » et de nous envelopper dans sa contemplation comme dans un beau et honorable suaire.

Ceci n'est donc pas proprement une œuvre. C'est, avant tout, une satisfaction. Comme cette humble femme

1. Cantique *Nunc dimittis* de Siméon.

qui, travaillée d'un mal qu'aucun médecin n'avait pu guérir, se glissa dans la foule et s'approcha derrière le Sauveur, nous ne visons qu'à toucher seulement la frange de son vêtement, confiant dans la vertu qui en sortira, et dans la bonté du divin Maître, qui se retournera peut-être pour permettre à son serviteur de voir sa face et de se jeter en adoration à ses pieds.

Mais, en nous donnant cette satisfaction, nous ne croyons pas devoir la renfermer en nous. Nous nous sentons porté à la répandre pour la gloire de ce bien commun et le bonheur de nos semblables.

On a mis en question, dans un esprit qui n'est pas selon la règle, s'il ne valait pas mieux livrer le texte seul des Évangiles à la méditation solitaire de chaque lecteur, pour qu'il en appropriât l'interprétation à son sens privé. Cette question, théoriquement posée et systématiquement tranchée pour l'affirmative, est trop grosse de raisons contraires à cette manière de voir, et qui en sortent d'elles-mêmes, pour qu'il soit nécessaire de la discuter. Mais, en partant même de cette opinion sagement improuvée, nous ne comprenons pas comment le travail particulier de réflexion et de méditation que chacun peut faire avec réserve sur l'Évangile, que nos pères faisaient pour leur édification personnelle et domestique, que les ministres des diverses communions dissidentes, par une contradiction palpable avec la doctrine du sens privé, font pour leurs adhérents, ne pourrait pas être convenablement étendu au public chrétien, sous l'œil de l'Église, et proposé à tant d'âmes qui n'ont pas le loisir de l'entreprendre, et

pour qui le Livre de vie se trouve être, par suite, un livre clos.

Ce n'est là d'ailleurs qu'un travail d'incitation et d'émulation, qui, loin d'avoir la prétention d'absorber le sujet et d'exclure d'autres investigations, a plutôt pour objet d'en aviver la source et d'en faciliter l'accès. « On peut, dit gracieusement saint Bernard, cueillir d'abondantes fleurs dans les prés qui bordent ce Mystère ; mais on ne saurait sonder dans son milieu la redoutable profondeur du gouffre. Gouffre en effet inscrutable que ce sacrement de l'Incarnation divine! Abîme insondable que *le Verbe se soit fait chair et ait habité parmi nous!* Qui pourrait le pénétrer, y atteindre et le saisir? Le puits est profond et je n'ai pas ce qu'il faut pour y puiser. Mais j'étendrai des tissus sur son orifice, pour qu'ils s'humectent de la divine vapeur qui s'en exhale. Redoutant, dans le juste sentiment de ma faiblesse, d'en tenter le fond, du moins, comme penché sur sa bouche, j'étendrai vers Vous mes mains, Seigneur, parce que, sans Vous, mon âme est comme une terre sans eau. Et alors, si, du nuage qui s'en élèvera, ma pensée se trouve imbibée, je vous ferai part, sans réserve, de ce peu que j'en aurai recueilli, comme on exprime un voile humide, ou comme en fine petite pluie retombe la rosée du ciel[1]. »

Tels sont donc les divers sentiments qui nous animent à cette grande étude : — notre propre édification, comme si nous ne nous proposions pas autre chose ; — puis, le

1. Serm. 2, *De Spiritu in Christo.*

sujet étant éminemment communicatif, s'adressant non-seulement à l'homme, mais aux hommes, et ne pouvant se concevoir sans cette communion qui nous comprend tous dans nos rapports religieux, moraux et sociaux avec Dieu, la nécessité de nous prendre tous à partie dans un tel travail, de nous y convier et de le faire en commun, même pour en tirer le profit particulier; — enfin, son opportunité, résultant de sa spéciale application à nos temps dégénérés, pour en tirer des temps nouveaux.

Dans les angoisses du patriotisme autant que de la foi, nous entreprenons de rapporter et de rouvrir à notre siècle le Livre des Évangiles, avec bien plus de raison que le sénat de Rome ne recomposa et ne réintégra jadis au Capitole le livre des Sibylles qui y avait péri dans un désastre, et qui en était considéré comme le destin.

Nous le proposons comme un livre nouveau : nouveau, parce qu'il l'est toujours; nouveau, tant il est tombé dans l'oubli; nouveau, tant il est fait pour un monde redevenu si semblable à celui où il nous a pris; nouveau, par les vérités, les lumières et les grâces qui en sortiront, en rapport avec un état sans précédent dans ce monde depuis le jour où la première fois il l'a sauvé.

Mais, pour en tirer ce fruit, il faut que le lecteur se mette dans les mêmes dispositions : dispositions évangéliques de simplicité, de bonne volonté, d'attention recueillie, de respect, d'amour de la vérité, de sentiment de sa misère, de générosité à se quitter, pour aller, sans regard en arrière, à *Celui qui a les paroles de la vie éternelle.*

Il faut qu'il se pénètre de ces sentiments que lord

Byron avait inscrits sur ce saint Livre et qu'on y a lus après sa mort :

« Dans ce Livre auguste est le mystère des mystères.
« Ah ! heureux entre tous les mortels ceux à qui Dieu a
« fait la grâce d'entendre, de lire, de prononcer en
« prières et de respecter les paroles de ce Livre ! heu-
« reux ceux qui savent forcer la porte et entrer dans les
« sentiers ! Mais il vaudrait mieux qu'ils ne fussent ja-
« mais nés, que de lire pour douter ou pour mépriser. »

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SCIENCE HISTORIQUE DE JÉSUS-CHRIST.

DEUXIÈME PARTIE

SCIENCE DOCTRINALE DE JÉSUS-CHRIST.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imp. Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

